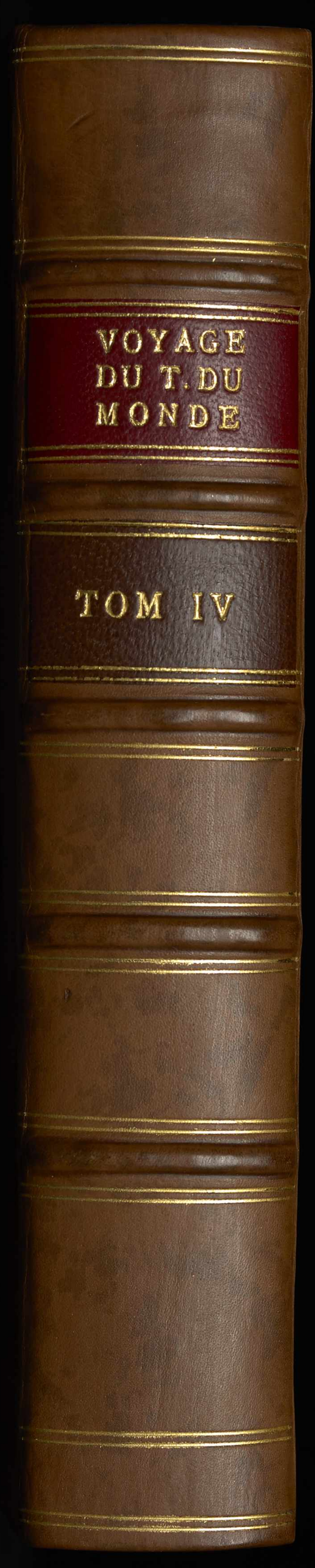
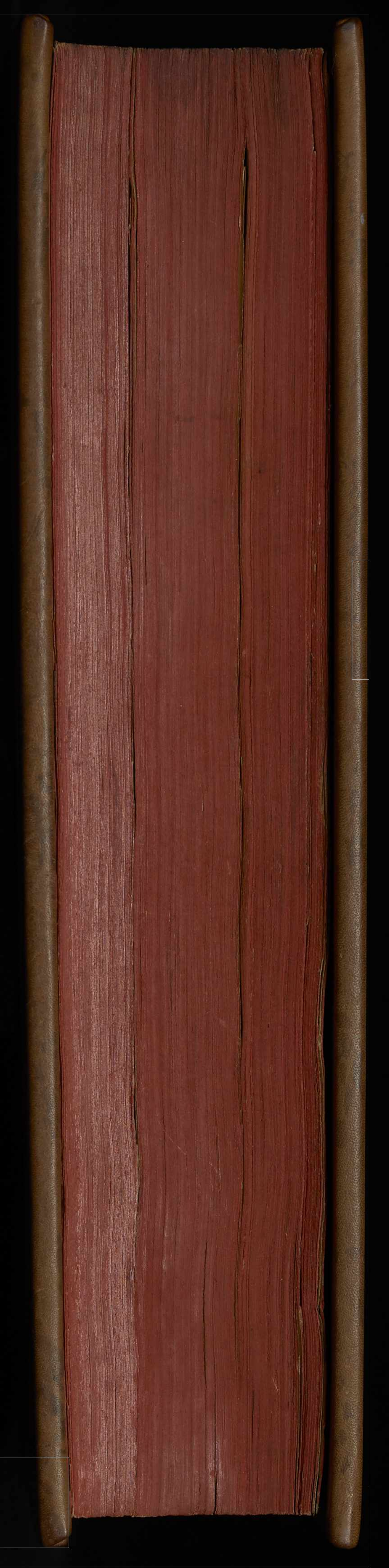
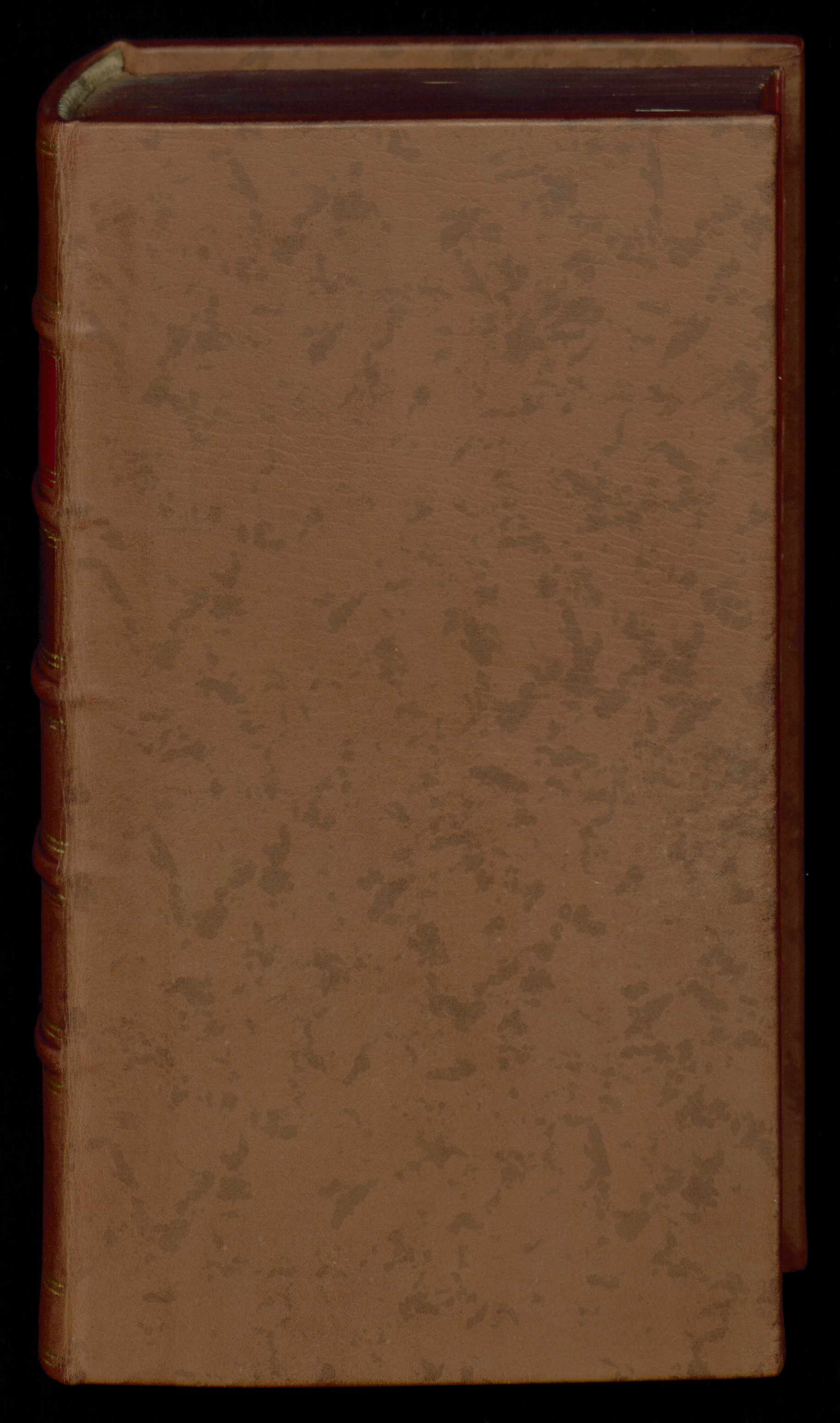
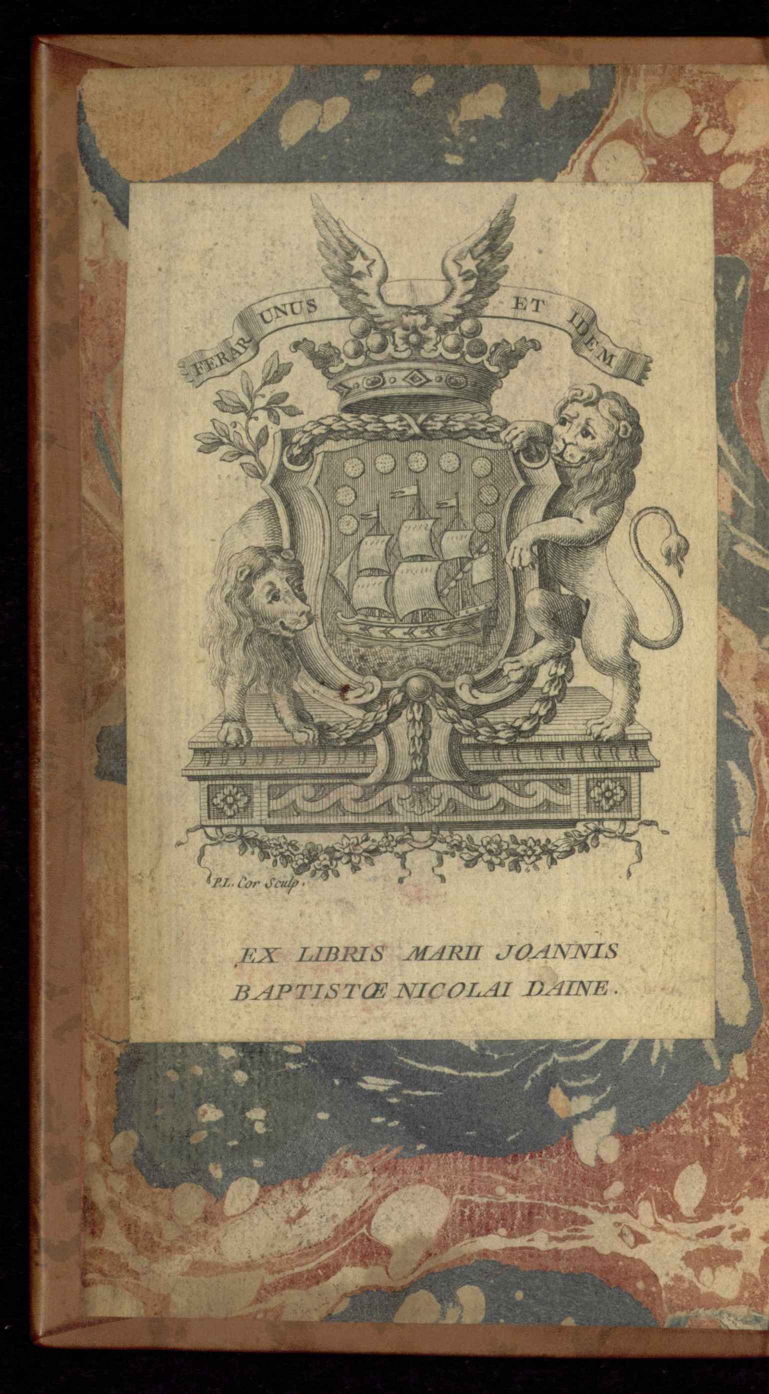

VOYAGE
DU T. DU
MONDE
TOM IV






FERAR UNUS ET IDEM
P.L. Cor Sculp.
EX LIBRIS MARII JOANNIS
BAPTISTŒ NICOLAI DAINE.



# VOYAGE
## *DU TOUR*
# DU MONDE.
## *DE LA CHINE.*

# VOYAGE
## *DU TOUR*
# DU MONDE,

*Traduit de l'Italien*

## DE GEMELLI CARERI,

*PAR M. L. N.*

Nouvelle Edition augmentée sur la derniere de l'Italien, & enrichie de nouvelles Figures.

## TOME QUATRIEME.
## *DE LA CHINE.*



A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, à Saint Jacques.

M. DCC. LXXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# TABLE
## DES CHAPITRES,
contenus dans ce IV. Volume.

### LIVRE PREMIER.

---

## LIVRE SECOND.

---

## LIVRE TROISIEME.

---

## LIVRE QUATRIEME.



Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE



# VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

## *DE LA CHINE.*

## LIVRE PREMIER

### CHAPITRE PREMIER.

*Des Marchandises propres pour la Chine.*



DE tous les préjugés, dont l'homme se laisse obséder : le plus grand, à mon avis, est celui qu'il a en faveur de sa Patrie, & de ses Coutumes. Cela fait que nous regardons ce qu'on nous dit des

pays Etrangers comme des contes faits à plaisir, & que nous ne voulons point croire tout ce qui ne se raporte pas à notre façon de penser, ou à notre maniére d'agir. D'ailleurs, le peu de bonne foi qu'on rencontre dans la plûpart des voyageurs, autorise notre défiance, & nous les rend tous suspects.

Voilà pourquoi bien des gens traitent de fabuleuses toutes les merveilles qu'on raconte de ce vaste & riche Empire de la Chine, s'imaginant que hors de l'Europe, il n'y a rien de magnifique, rien d'ingénieux; mais qu'ils seroient détrompés, s'ils avoient le courage de pénétrer dans des climats si reculés, pour voir par eux-mêmes ce qui en est!

Il est vrai, que dans presque toutes les rélations de la Chine, il y a du plus ou du moins, & qu'elles se contredisent en beaucoup d'endroits; parce que de plusieurs Auteurs qui en ont écrit, les uns ont été mal informés, & les autres ont trouvé leur compte à trahir la vérité. Pour moi qui n'ai aucun intérêt à surprendre la crédulité du public, & qui au contraire, n'attens de lui d'autre récompense de mon travail, que la gloire de lui avoir exposé les choses comme elles sont; je le prie de recevoir avec confiance ce

que je raporterai dans ce Volume-ci, surtout lorsque je dirai que j'en ai été témoin oculaire.

Pour venir à ce qui est de notre sujet, il ne faut porter à la Chine que des ouvrages de cristal, comme lunettes, télescopes, ou lunettes d'aproche, des montres, & principalement des estampes enluminées ou non, dont les Chinois font grand cas; ne pouvant comprendre comment on peut ainsi ombrer le papier, & dessiner si exactement les choses les plus petites. On ne doit pas s'embarrasser d'aucune autre marchandise, parce qu'il n'en manque point là.

Celui qui veut négocier avantageusement dans la Chine, fera bonne provision de piéces de huit, pour acheter des marchandises du pays; comme de la soie, des étoffes de la même matiére de diverses façons avec des animaux, des feuillages, & autres qui sont assez belles, & propres à faire des tapisseries, & toutes sortes de meubles. On y trouve à très-grand marché des brocards brochés d'or, non pas avec de la soie comme on le fait chez nous, mais avec de très-petits filets de papier doré, qui sont si artistement ajustés, que cela surprend extrêmement ceux qui en voient la premiére fois.

On peut faire encore un grand profit ſur une ſorte de blanc à l'uſage des Dames ; on l'apelle communément Blanc d'Eſpagne, & il vient de l'Iſle de Borneo. On le porte dans le Japon, où on le vend fort cher aux Dames du pays, qui s'en ſervent juſques ſur les jambes. Le Marchand doit enſuite y faire proviſion d'argent, que l'on y trouve à aſſez bon compte.

On gagne 40. pour cent à porter en Eſpagne des lingots d'or raffiné de la Chine. Les lingots ſont de différents prix, depuis 300. écus juſqu'à 1000. la piéce. On ne doit pas négliger non-plus le commerce des autres métaux, comme du cuivre, du Tuttunaga & du Calin qui a la dureté de l'argent, & la blancheur de l'étain fin; ſi bien qu'on l'a quelquefois pris en Europe pour de l'argent : les Portugais dans les Indes en font de la monnoie, de la batterie de cuiſine, des braſſelets, des bagues & autres pareilles choſes. Lorſque l'on porte du vif argent de la Chine dans la Nouvelle Eſpagne, il y a 300. pour cent de profit, parce qu'il y eſt abſolument néceſſaire pour raffiner l'or & l'argent.

Il y a auſſi beaucoup à gagner ſur le muſc, qui eſt là meilleur que par tout ail-

leurs ; ſur la civette, que l'on y aporte des Iſles Philippines ; & ſur le ſucre fin.

La Porcelaine de toutes façons, eſt une bonne marchandiſe, auſſi-bien que les évantails ſi connus aux Dames d'Europe, & les boëtes, les cabinets, & autres meubles vernis, dont quelques-uns ſont ornés d'yvoire & de pierres précieuſes ; il y en a même où l'on met des cloux d'or au lieu de cloux de fer ; on fait cependant de ces ſortes d'ouvrages beaucoup plus beaux dans le Japon.

---

## CHAPITRE II.

### *De la Fondation de Macao, & de ſes Fortifications.*

ME voici prêt enfin d'entrer dans ce vaſte Empire de la Chine, & je ſouhaiterois que mon ſtile fût égal à la grandeur du ſujet, afin d'en pouvoir donner au Lecteur la véritable idée qu'on en doit avoir ; mais je ſens trop mon inſuffiſance de ce côté-là, & je le prie de vouloir bien ſe contenter de la ſimplicité de ma Relation. Je commence donc par un des Ports de cet Empire, qui eſt Macao, endroit où j'arrivai. Il faut ſçavoir que

Macao ſignifie Port en langue Chinoiſe, & qu'on l'apelle auſſi Ama-Gao, nom qui lui eſt venu d'une Idole que l'on y adoroit autrefois. Il eſt ſitué au 22. d. 12. m. de latitude, & au 130. d. 48. m. de longitude, ſur la pointe d'une Iſle nommée Hœicheou, qui dépend de la Province de Canton. Sa figure eſt à peu près comme celle d'un bras: elle eſt baignée par la Mer de tous côtés, excepté de celui où elle ſe joint à l'épaule: ſon terroir eſt fort inégal, s'y trouvant montagnes, vallées & plaines: ſes maiſons ſont bien bâties à la maniére d'Europe: les Egliſes, par raport au pays, ſont très-belles, ſur-tout celle du Collége des Jéſuites, qui a un Portail magnifique, orné de riches colomnes. C'eſt dans cette Egliſe que l'on conſerve la très-précieuſe Relique de S. François Xavier, qui eſt l'os du bras droit depuis l'épaule juſqu'au coude: le reſte avec la main eſt à Rome dans la Maiſon Profeſſe. Les Egliſes des Auguſtins, de S. François, de S. Laurent, de la Miſéricorde & des Religieuſes, ſont bâties fort réguliérement & fort ornées: les rues de la Ville ſont toutes pavées, la pierre n'y manquant pas. On y compte un peu plus de 5000. Portugais, & deux fois autant de Chinois.

Il y a déja 110. ans que les Portugais jettérent les fondemens de cette Ville; parce qu'il arrivoit ſouvent, lorſqu'ils alloient de Malacca trafiquer à la Chine, que leurs Vaiſſeaux ſurpris de la tempête périſſoient miſérablement, faute d'un bon Port dans les Iſles qui ſont aux environs de Macao. Cela les obligea à demander quelque Place de ſûreté pour hyverner, juſqu'à ce que la ſaiſon leur permît de retourner chez eux; & les Chinois, en vûe de leur propre intérêt, leur donnérent cet angle de terre plein de rochers, qui n'étoit habité que par des Voleurs, afin qu'ils les en chaſſaſſent, comme ils firent auſſi dans la ſuite. On leur permit d'abord d'y conſtruire des maiſons de paille; & dans la ſuite, après avoir gagné les Mandarins, non ſeulement ils bâtirent de ſolides maiſons, mais ils élevérent des Forts. Il y en a un à l'entrée du Port, qu'on apelle le Fort de la Barre, avec une muraille qui va joindre l'Hermitage des PP. Auguſtins, qui eſt ſur la montagne. On en voit encore un autre plus grand ſur la cime de la montagne, apellé à cauſe de cela, le Fort de la Montagne. Il y en a un troiſiéme ſur un autre endroit fort élevé, qu'on nomme de Noſtra Senhora da Guia, ou Notre-Dame de la Conduite.

Ferrarius s'eſt bien trompé dans ſon Dictionnaire Géographique, lorſqu'il a dit que cette Ville apartenoit au Roi de Portugal, & qu'elle fut aſſiégée & priſe en 1668. par l'Empereur de la Chine; puiſque depuis ſa fondation, elle n'a ſouffert aucune révolution, & que ce n'eſt qu'une Colonie de Portugais établie par une ancienne conceſſion de l'Empereur, à qui cette Nation paie non ſeulement un tribut annuel, mais encore la Douanne des marchandiſes & le droit ſur les Vaiſſeaux, comme les Mores & les Anglois. Les Chinois gardent l'entrée du Port, & aucune barque ne peut y entrer, ni en ſortir ſans leur permiſſion.

Ce petit rocher, qui n'a pas plus de trois mille de tour, ne fournit pas de proviſions ſeulement pour un jour; on y aporte tout des habitations des Chinois, qui ont renfermé les Portugais comme dans une priſon, ayant eu ſoin de fermer ce petit eſpace de terre qui eſt entre les deux mers par une bonne muraille, & une porte qu'ils ouvrent quand il leur plaît; & par ce moyen ils peuvent les affamer auſſi ſouvent qu'ils en ont envie, quoique la Chine ſoit un pays ſi abondant, que pour une piéce de huit on peut avoir du meilleur pain du monde pendant ſix mois.

Les Chinois ont laiſsé aux Portugais dans Macao, l'adminiſtration de la Juſtice, moyennant un tribut de 600. Taes tous les ans, chaque Taes valant environ ſix livres : outre cela ils paient encore au Mandarin, qui y réſide, que l'on apelle Oupou, la taxe des Vaiſſeaux, qui eſt plus ou moins forte ſelon la grandeur ; le plus petit lui raporte 1000. Taes. La Ville élit un Juge pour le Civil & le Criminel, mais il n'a aucun pouvoir ſur les Chinois qui y ſont établis. Le Roi de Portugal y nomme un Capitaine Général pour le commandement : il y a un Evêque qui a le ſoin du Spirituel. Tous ces Officiers & Commandans ſont payés par la Ville, qui donne une piéce de huit par jour au Capitaine Général, & 3000. tous les trois ans ; l'Evêque en a 500. les Capitaines 15. & les Soldats à proportion : cet argent ſe prend des 10. pour 100. qu'on éxige de toutes les marchandiſes des Portugais, & des 2. pour 100. ſur l'argent. Quoique ce ſoit le Roi de Portugal qui nomme le Capitaine Général, il ne lui alloue pas un liard d'apointemens.

Outre toutes ces charges dont eſt accablée cette pauvre Ville, elle eſt encore obligée de loger & de régaler tous les Mandarins qu'on y envoie de Canton, ce qui

va à une grande dépenſe. L'Oupou qui étoit venu depuis peu, ſe trouvant indiſpoſé à ſon arrivée, commanda que l'on tuât une vache pour en manger, & ſe rétablir; parce que les Chinois regardent cette viande-là comme très-délicate, & d'un grand goût.

On ſe traite fort bien à Macao, & il n'y a point de repas ſans confitures, que les femmes font excellentes. Elles s'entendent à merveilles à ordonner la bonne chére, & feroient capables de ſervir la table d'un Roi. Toutes les proviſions leur ſont aportées en abondance des Places voiſines; car il n'y a pas à Macao de terroir pour y ſémer quatre pois. Ainſi, tout le capital, tout le revenu de la Ville & des Habitans dépend du commerce de la Mer; & chacun eſt obligé de s'y attacher. La Nobleſſe, par ce moyen, fait trafic de ſon argent, en le donnant à intérêt; ou l'emploie en lingots d'or, pour les changer à Goa en piéces de huit.

Quand le commerce du Japon floriſſoit, cette Ville étoit ſi riche, qu'elle auroit pû paver ſes rues avec de l'argent; mais après le maſſacre qu'on y fit de tant de Chrétiens, le trafic de Nangaſaké fut entiérement interdit aux Portugais ſur peine de mort. Voilà ce qui a réduit

Macao dans la pauvreté où on la voit aujourd'hui ; il ne lui reste que cinq Vaisseaux pour trafiquer, & ils ne raportent plus 300. pour 100. comme ils faisoient en revenant du Japon, mais un très-petit profit, qui diminuera encore par l'établissement de la nouvelle Compagnie des Indes, à cause de plusieurs Ports où ils ne pourront plus entrer, & de certaines marchandises qu'on leur défendra de porter.

J'eûs le Vendredi 5. de Septembre la visite de D. Gregorio Rauco Clerc Régulier, qui étoit venu à la Chine, pour passer dans l'Isle de Borneo. Le Samedi, il plut à verse, & il s'éleva un vent furieux, qui le lendemain paroissoit vouloir se tourner en ouragan ; mais graces au Ciel, il s'apaisa. On craint fort ces ouragans dans les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre. Il y en eut un il y a trois ans, dont la violence fut si grande, que non seulement il enleva toutes les tuiles des maisons, mais même des pierres, que quatre hommes n'auroient pû remuer ; il abbattit quantité de maisons, & le Dortoir des Augustins : cela n'arrive pourtant pas tous les ans. Le Lundi la pluie recommença de la même force, & le vent aussi.

Je fûs voir le Mardi une Comédie

Chinoiſe. Un nombre de voiſins joints enſemble, la faiſoient repréſenter à leurs dépens, au milieu d'une petite place. Le théâtre étoit aſſez grand, & contenoit trente perſonnes, tant hommes que femmes. Je ne pûs pas les entendre, parce qu'ils parloient en langue Mandarine, ou de la Cour; cependant, je jugeai par leurs geſtes, leurs tours & leur action, qu'ils étoient habiles. La Piéce étoit mêlée de chants, avec un accompagnement de pluſieurs inſtrumens de cuivre & de bois. Les habits étoient propres & enrichis de beaucoup de dorures; les Acteurs en changeoient ſouvent. La Comédie dura 10. heures, & finit avec les chandelles; parce que quand un Acte eſt fini, les Acteurs ſe mettent à manger, & fort ſouvent les Spectateurs en font autant. Le Mécredi, la même Compagnie repréſenta une autre piéce dans la maiſon de l'Oupou.



## CHAPITRE III.

*Voyage inutile que firent les Portugais, & quelques gens natifs de Macao, au Japon, pour tâcher de rétablir le commerce qu'ils avoient perdu dans la derniére persécution des Chrétiens.*

LEs Habitans de Macao ont déja fait bien des tentatives pour se raccommoder avec les Japonois, mais toûjours inutilement ; ces derniers ont mieux aimé perdre plusieurs milliers d'écus que leur devoient les Portugais, que de se réconcilier avec eux, ayant juré par leurs Dieux de n'admettre plus de Chrétiens dans leur pays, & de les tuer sans quartier, s'ils y en trouvoient. Les Hollandois qui veulent être les seuls à trafiquer avec les Japonois, leur conseillérent, pour empêcher les Chrétiens de s'introduire chez eux sous le nom d'autres Nations, de placer à terre, à l'endroit où l'on débarque un Crucifix, afin de connoître par-là, si celui qui débarqueroit seroit Chrétien ou non ; parce que, ou il refuseroit de le fouler aux pieds, ou au moins il balanceroit de le faire, pour entrer

dans Nangaſaké. C'eſt ainſi que les Hollandois ſe ſont emparés du commerce de ce pays, à l'excluſion de toute autre Nation, reniant devant les Japonois le Chriſtianiſme, & ne faiſant aucun ſcrupule de fouler aux pieds cette Sainte Image, exemple que les Anglois n'ont point voulu ſuivre. Ceci eſt ſi vrai, que j'ai vû à la Chine un Chinois qui m'a aſſûré l'avoir lui-même foulée, & qu'ayant eu le bonheur depuis de ſe faire Chrétien à Nankin, il s'étoit confeſſé de cette impiété.

Il y a quelques années que pluſieurs Habitans de la Ville de Macao s'exposérent d'une maniére intrépide à mourir, ou à regagner à force de bienfaits les cœurs endurcis des Japonois, étant perſuadés que Dieu venoit de leur fournir une occaſion d'élever de nouveau l'arbre de la Croix dans ce puiſſant Empire. Voici comme la choſe arriva. Au mois de Février en 1685. une barque Japonoiſe chargée de tabac fit naufrage auprès de Macao, & 12. Japonois qui étoient dedans furent ſauvés avec la barque. La Ville en prit ſoin ; on vendit cette barque, & ce qu'on put ſauver des marchandiſes, pour leur compte. On tint conſeil là-deſſus, & on trouva que c'étoit un bon moyen

pour renouer le commerce dans cette Isle: les PP. Jésuites mêmes en furent d'avis.

La Ville donc, & les PP. Jésuites louérent un Vaisseau, sur lequel on embarqua les Japonois. Il partit le 13. de Juin, & arriva à Nangasaké le 2. de Juillet pendant la nuit. Aussi-tôt un Mandarin, qu'on apelloit S. Paul, vint à bord du Vaisseau, avec un Interpréte, & quatre Sécrétaires, dont un étoit envoyé par le Gouverneur, le second par le Magistrat Civil, le troisiéme par la Ville, & le dernier par le Juge de la Religion: tous les quatre devoient écrire séparément les demandes que faisoit l'Interpréte, & les réponses des Portugais, afin qu'il n'y eût point de tromperie. L'Interpréte se mit à genoux devant le Mandarin. Jamais Juge ne trouva tant de détours, pour engager un malfaicteur à confesser son crime, que le Mandarin, pour obliger les Portugais à avouer qu'ils n'ignoroient pas l'ancienne défense qu'il y avoit, sur peine de la vie, aux vaisseaux Chrétiens d'aprocher de l'Empire du Japon, & qu'en cas qu'ils en aprochassent, ils devoient subir le châtiment sans aucune rémission. Les Portugais connurent aussi-tôt le dessein du Mandarin, & répondirent prudemment à toutes ses questions, sans jamais lui don-

ner lieu de penser qu'ils eussent rien sçû de cette défense. On leur demanda le tems auquel la barque avoit fait naufrage; en quel quartier de Macao les 12. Japonois avoient vécu ; s'ils y avoient fréquenté des Chrétiens ; ce que la Ville de Macao souhaitoit d'eux ; s'il n'y avoit point de vieillards dans le Vaisseau qui se ressouvinssent de ce qui s'étoit passé entre les Chrétiens & les Japonois ; enfin l'on fit plusieurs autres questions que les quatre Sécrétaires écrivirent avec les réponses, pour les porter à leurs Supérieurs. Après avoir pris le nombre de l'équipage & la mesure du Vaisseau, le Mandarin s'en retourna accompagné de ceux qui étoient venus avec lui.

Le petit peuple du Japon vit dans une condition pire que celle des Esclaves, par raport aux Nobles & aux Mandarins ; ils n'osent leur parler qu'à genoux, la tête panchée vers la terre, les mains jointes sur le front, & les étendant vers le Mandarin pour marque de respect. C'est ce que faisoit l'Interpréte, lorsque le Capitaine du Vaisseau avoit répondu. Quand un Mandarin s'embarqueroit dans un Vaisseau, dont l'équipage seroit de 1000. hommes, on n'entendroit pas une seule parole, le commandement se faisant par signes ; le

Pilote se sert d'un évantail qu'il pousse à droit ou à gauche pour diriger le timonnier.

Le lendemain, le Mandarin partit dans un Palanquin pour Amiaco, autrement Meaco, où il alla rendre compte à l'Empereur de l'arrivée du vaisseau Portugais; & pendant son voyage on envoya de la Ville au Vaisseau quantité de rafraichissemens. On fit sçavoir aux Portugais qu'ils n'avoient qu'à demander tout ce dont ils avoient besoin, qu'on le leur donneroit; & quoiqu'ils ne se déclarassent pas fort là-dessus, les Japonois ne laissérent pas de leur fournir ce qu'ils jugérent pouvoir leur manquer.

Le Vaisseau étoit gardé jour & nuit par 10. Funes, ou barques remplies de soldats, qui prenoient garde qu'aucun Portugais ne mît pied à terre, ni qu'on jettât aucune chose en mer. Il arriva même un jour qu'un canard s'étant échapé, plusieurs de ces barques coururent fort long-tems après pour tâcher de le rattraper; on le prit, & on le porta au Gouverneur qui le renvoya au Vaisseau, avec ordre de prendre mieux garde qu'il n'échapât aucun animal, & de jetter les ordures en présence des Soldats.

Les Hollandois croyant que c'étoit quelqu'un de leurs Vaisseaux, vinrent à

bord avec une petite barque ; mais ayant vû que c'étoit des Portugais, & ayant sçû le sujet de leur arrivée, ils s'en retournérent, en leur disant, que dans ce pays-là, il falloit dire la vérité. Ces Messieurs n'ont pas la même liberté dans le comptoir de Nangasaké, que dans les autres endroits des Indes. Aussi-tôt que leurs Vaisseaux sont arrivés, un Mandarin se transporte à bord, compte l'équipage, & fait porter à terre les voiles & le gouvernail. Si quelqu'un meurt, il faut que le Mandarin voie le corps avant qu'on l'enterre. Il y a six ans qu'il se trouva deux Matelots de moins, qui avoient mis pied à terre, & qu'on jugea être des Jésuites, qui s'étoient servis de ce moyen pour entrer dans cet Empire ; on eut toutes les peines du monde à cacher leur fuite, & ce ne fut qu'avec beaucoup d'argent qu'on gagna le Mandarin, & qu'on lui fit voir deux endroits où l'on prétendoit qu'ils avoient été enterrés. Depuis ce tems-là, les Hollandois ne prennent aucuns étrangers à bord des Vaisseaux qui vont au Japon ; il faut qu'ils soient nés Hollandois, & que l'on sçache le pays du pére & de la mére. Ils n'ont aucune communication avec la Ville, & sont obligés de demeurer dans leur comptoir, qui est situé sur un rocher en-

fermé de murailles, & qui a deux entrées: l'une du côté du Port, pour embarquer les marchandises, & que l'on ferme avec cinq sceaux, dès que les Vaisseaux sont partis, avec défense de l'ouvrir sur peine de la vie : l'autre du côté de la Ville, où il y a toujours une garde ; les Japonois ne permettant le commerce qu'une fois l'an, lorsqu'ils donnent un passe-port à la personne qui doit aller saluer l'Empereur à Amiaco au nom de la Compagnie.

Le Mandarin revint de la Cour 35. jours après ; & s'il fut si long-tems à son voyage, c'est qu'il faut 16. à 17. jours pour le faire. Il vint à bórd du Vaisseau, avec les Sécrétaires & les Interprétes. Il ne parla point de son voyage au Capitaine, & il lui fit dire que, ni l'Empereur, ni son Conseil ne sçavoient pas l'arrivée du Vaisseau ; mais que l'ayant communiqué à un Sécrétaire d'Etat, il s'étoit chargé de l'affaire, parce qu'on ne pouvoit point parler à S. M. Il lui ajoûta qu'il pouvoit s'en aller ; mais que dorénavant ni lui, ni aucun des Portugais ne s'avisassent d'aprocher de ces Isles, sous quelque prétexte que ce fût ; que presentement on leur pardonnoit & on leur donnoit la vie, en reconnoissance du service qu'ils avoient rendu aux douze Japonois, qui

furent conduits dans la Ville, où on les aura peut-être fait mourir. Après cette rigoureuse défense le Capitaine demanda ce qu'il seroit obligé de faire, si quelque autre barque Japonoise faisoit naufrage sur les terres des Portugais; mais on ne lui fit aucune réponse.

On lut ensuite l'ordre de l'Empereur, que le Sécrétaire d'Etat avoit envoyé dans sa lettre, & chaque fois que l'on lisoit le nom du Monarque, tous les Japonois s'agenouilloient. On fixa le tems du départ, & l'on promit de fournir toutes les provisions nécessaires. On avertit encore, que si la tempête, ou quelque accident obligeoit à retourner, on eût à revenir à Nangasaké, & à ne pas aller dans un autre Port, à cause du danger où l'on seroit exposé. Les Japonois s'étant retirés, quantité de barques remorquérent le Vaisseau à la portée du canon du Port de cette Ville, où il resta pendant six semaines, en attendant la saison favorable: lorsqu'elle fut arrivée les Japonois y portérent les provisions qu'on avoit demandées & de l'eau, dont ils goûtérent devant les Portugais, afin de leur faire voir qu'il n'y avoit rien à craindre. Ils leur rendirent ensuite les Images, les Chapelets & les Croix, qu'ils leur avoient ôtés à leur arrivée, &

qu'ils avoient enfermées dans un coffre, tant ils ont d'horreur pour les dévotions des Chrétiens. Ils leur avoient déjà demandé en arrivant, pourquoi ils portoient une Croix dans leur pavillon, ſur quoi les Portugais répondirent que c'étoit les armes de leur Roi. Le Vaiſſeau retourna ainſi à Macao ſans aucun ſuccès après beaucoup de dépenſe.

Le Pilote, le Contre-maître, & pluſieurs Matelots qui étoient de ce voyage-là, m'ont dit que le canal de Nangaſaké, à l'entrée eſt fort difficile à cauſe de quantité de bancs de ſable, d'Iſles & de rochers, outre la peine de jetter l'ancre quatre fois dans une Marée, qui dans de certaines heures eſt favorable, & dans d'autres contraire. Il y a cinq gardes poſtées le long du canal, & deux corps de gardes à l'entrée de la Baie, qui envoyent avertir la Ville, lorſqu'on aperçoit quelque Vaiſſeau; ainſi Nangaſaké, qui n'a ni muraille ni canon, trouve ſa ſûreté dans la ſeule vigilance de ſes habitans. Les maiſons ſont de bois; les rues ſont barricadées pendant la nuit, & gardées par des Capitaines qui doivent rendre compte de tout ce qui s'y paſſe. Nangaſaké eſt du côté de l'Occident, & a un mille de tour. Les Japonois ſe raſent la tête depuis le front

jusqu'au sommet, & laissent les autres cheveux fort courts ; quand ils sortent, ils vont la tête nue, les Mandarins seuls portent un chapeau de paille fine : ils se rasent la barbe entiérement ; leurs habits sont courts, au moins ceux des Japonois que j'ai vûs ; ils les serrent avec une ceinture, dans laquelle ils placent leurs deux cimeterres, l'un long & l'autre court. Les femmes sont habillées de la même maniére, & portent les cheveux épars. Ils ne se servent que de mouchoirs de papier, qu'ils jettent immédiatement après s'en être servis. Le pays des environs de Nangasaké est montagneux, mais si fertile, qu'il produit la plus grande partie des fruits de l'Europe.

On sçait d'ailleurs que les Japonois sont Idolâtres quant à la Religion, & blancs comme les Européens quant à la couleur ; ils sont robustes & ont la taillé grande ; leurs épées sont pesantes, & ils s'en servent à deux mains. Ils ont une boisson, apellée Saqué, dont la composition est de ris & de sucre, & qui enyvre ; outre plusieurs autres, dont la couleur est ou verte, ou jaune, ou rouge. La plus grande partie de leurs Villes sont bâties de bois. Ils ont des mines d'or, d'argent, & d'excellent cuivre. Les perles qu'ils pêchent tirent sur le roux. Parmi tous leurs arbres,

il y en a un fort extraordinaire, puiſqu'il ſe séche quand on l'arroſe, & qu'il ſe nourrit dans la limaille de fer, & le ſable ſec ; ſi l'on veut conſerver ſes branches vertes, il faut y attacher du fer.

Pour revenir aux Hollandois, dont nous avons parlé ci-deſſus, ils ſont obligés de paſſer huit mois de tems tous ſeuls dans une preſqu'Iſle de deux milles de circuit, apellée Dichiva, qui tient à la terre-ferme de Nangaſaké. Au tems de la navigation, le Facteur met des ſentinelles ſur la montagne, pour découvrir la venue des Vaiſſeaux Hollandois : lorſqu'on en eſt averti, & que l'on en ſçait le nombre, on envoie autant de barques qu'il y a de Navires. Il y a une garde dans chacune de ces barques, qui va faire l'inventaire du Vaiſſeau pour lequel elle eſt deſtinée, dont le Capitaine eſt obligé de faire écrire le nom, la taille & l'office de tous ceux qui ſont ſur ſon bord, d'en donner une liſte à ladite Garde, que l'on traduit enſuite en Japonois, & que l'on envoie à l'Empereur, par un Courier qu'on dépêche ſur le champ, les poſtes étant bien réglées dans le Japon. Lorſque le Courier eſt revenu de la Cour, tous les Hollandois mettent pied à terre l'un après l'autre, en paſſant, comme en revûe, devant un Com-

miſſaire, accompagné d'un Ecrivain de leur Nation, (tenant tous deux une copie de ladite liſte) & d'un Sécrétaire Japonois, qui en tient la traduction : à meſure qu'un chacun paſſe, on lit tout haut ſon nom & ſon office. Les Japonois remenent enſuite le monde au Vaiſſeau, & portent à terre les voiles, les armes, & la poudre ; ils abaiſſent les vergues, & ferment les écoutilles, en les ſcellant d'un morceau de papier, lié avec de la paille, d'une certaine maniére, qu'il n'y a que les Japonois ſeuls qui ſçavent le faire & défaire ; de ſorte que ſi un marinier a beſoin de quelque choſe qui ſoit au fond du Vaiſſeau, il ne peut l'avoir ſans la permiſſion du Gouverneur, qui envoie une perſonne pour ouvrir l'écoutille & la refermer, après que l'on aura pris la choſe que l'on a demandée.

Il eſt défendu aux Hollandois d'allumer des chandelles dans le Vaiſſeau, & d'y fumer du tabac. L'équipage d'un Vaiſſeau ne peut point avoir de communication avec celui d'un autre Vaiſſeau, & perſonne n'oſeroit mettre pied à terre. Les plus heureux ſont ceux qui ſont deſtinés à porter à l'Empereur le preſent des Etats Généraux, & qui ont avec eux une bonne eſcorte de Japonois, qui les raménent enſuite

ſuite à leurs Vaiſſeaux, avec le préſent qu'ils ont reçu de l'Empereur.

Ils ſont obligés, non-ſeulement de ſaluer l'Empereur à genoux & les mains jointes, mais auſſi tous les Gouverneurs & les principaux Seigneurs du pays. Il ne leur eſt pas permis de trafiquer avec les Japonois, juſqu'à ce qu'ils ſoient revenus de la Cour, (ce qui eſt un voyage de trois mois & demi) ni même avec ceux qui leur fourniſſent les alimens néceſſaires, qui ſont payés dans la ſuite, quand on en a donné l'ordre. Les Marchands Japonois peuvent alors aller trafiquer ſur les Vaiſſeaux; & l'on permet à ſix hommes de mettre pied à terre, de trafiquer de même pour leur compte, & de demeurer quatre jours ou dans la Preſqu'iſle ou dans la Ville, à leur choix. On les reméne enſuite à leurs Vaiſſeaux, d'où on en fait ſortir un pareil nombre pour faire la même choſe. Cette liberté dure pendant un mois & demi. Il faut au reſte que ces ſix perſonnes ſoient des Matelots, & non pas des Marchands; la raiſon que les Japonois en donnent, eſt qu'après avoir été peu de choſe, il eſt à propos de s'élever. Ces nouveaux Marchands louent une boutique pour un écu, d'un homme qui leur ſert ordinairement de domeſtique & de facteur. Ils prennent

aussi à louage des Courtisannes, dont les Japonois ne se font point une affaire de trafiquer.

Quant aux Marchandises, on en écrit le prix sur la marge de la liste traduite en Japonois, que l'on attache à la porte de la Ville, afin que tout le monde la puisse lire. Lorsque la vente est finie, on en fait le paiement en argent au poids; parce qu'il n'y a point d'autre monnoie qu'une de cuivre de la grandeur d'un liard.

Les Hollandois portent au Japon du clou de girofle, qu'ils vendent sur le pied de deux écus la livre, de la canelle, du sucre & des draps. De leur côté, ils achétent de la Porcelaine, de l'argent (en lingots de différens poids) & de l'or en cachette; du cuivre, dont les 130 livres d'Espagne valent 12 écus; & des ouvrages vernis.

Lorsque le mois & demi est écoulé, les Japonois ne peuvent plus venir à la Presqu'isle, ni les Hollandois sortir de leurs Vaisseaux, excepté les six qui restent dans le Comptoir de la Compagnie jusqu'à l'année suivante. Le Comptoir est une maison construite de pierres séches, que les Hollandois ont aportées de Batavia, les Japonois ne leur voulant pas permettre de bâtir avec de la chaux.

## CHAPITRE IV.

*Voyage de l'Auteur jusqu'à Canton. Description de cette Ville, & de plusieurs autres endroits sur la route.*

AYant résolu de passer à Canton, je fûs le Jeudi parler au Général Portugais, pour le prier de me faire donner un passe-port de l'Oupou, afin de voyager plus sûrement : il me promit qu'il l'obtiendroit. J'employai le Vendredi à chercher un Chinois pour me servir d'Interpréte sur la route ; j'en trouvai facilement, & pour un prix fort modique. Le lendemain, je me rendis avec le Procureur de la Ville chez l'Oupou pour pouvoir être expédié ; mais nous arrivâmes dans le tems que l'on dépêchoit les lettres de la Ville, & des Mandarins à l'Empereur, touchant l'arrivée du Lion. La solemnité s'en fit en cette maniére. L'Oupou vint en public, s'assit dans une chaise, ayant un pupitre devant lui couvert d'une étoffe de soie ; il avoit une longue robe, où étoit attaché un grand collet qui lui couvroit les épaules, & formoit des aîles de chaque côté ; on entendit plu-

ſieurs inſtrumens, & un bruit confus de voix qui aplaudiſſoient à la cérémonie; on fit la décharge de trois boëtes, & il y avoit 30. Soldats en file qui portoient des drapeaux de différentes figures, & un paraſol fort long. L'Oupou ſe mit à genoux devant une petite table, ſur laquelle étoit la bourſe qui renfermoit les lettres pour l'Empereur, baiſſant trois fois la tête juſqu'à terre, & ſe relevant à chaque fois ſur les pieds. Ceux qui jouoient des inſtrumens, & celui qui portoit le paraſol ſe retirérent, afin que l'on pût conſigner le paquet en forme. Le Courier l'ayant reçû au bruit des 3. boëtes, monta auſſi-tôt à cheval, & commença à courir; chaque Mandarin eſt obligé de lui fournir de bons chevaux ſur la route, ſans le faire nullement attendre. Le Mandarin s'aſſit enſuite, & fit ouvrir les portes, qui avoient été fermées pendant le tems de la cérémonie, qui m'empêcha d'être expédié par l'Oupou.

J'y retournai le Dimanche habillé à la Chinoiſe, & je pris congé de lui, après en avoir reçû le paſſe-port pour les Douannes de la route, parce que je portois des hardes d'un gros volume, & que j'avois un eſclave. Le Lundi, je fis accommoder mon lit dans une bonne cabine, & je

m'embarquai ſur le ſoir. On rama toute la nuit avec l'Eylan, ou Lió Lió : c'eſt une rame particuliére dont ſe ſervent les Chinois, qui eſt plus longue que les autres, que l'on met à la poupe ou aux côtés, & qui eſt ſoûtenue par une cheville, ou amarée avec une corde. Pluſieurs perſonnes la manient adroitement, ſans jamais la tirer de l'eau ; & la pouſſant de côté & d'autre, ils font avancer le Vaiſſeau par ce mouvement : une de ces rames fait plus d'effet que quatre des autres. Dans les endroits où il y a peu d'eau, ils ſe ſervent de leurs crocs. On mouilla à minuit.

On mit le Mardi de bonne heure à la voile, & l'on continua le chemin par un canal que formoient pluſieurs Iſles voiſines. Il y en a un autre plus large du côté de la mer, par où vont les grands Vaiſſeaux, parce que par terre on ne va pas plus loin qu'Oanſon. Après avoir paſſé toutes ces Iſles qui ſembloient nous fermer le chemin, nous entrâmes dans une riviére d'eau douce, qui pouvoit avoir un demi-mille de large. Nous arrivâmes à Oanſon vers les ſept heures du matin. Les Iſles & le pays ſont aſſez agréables pour la verdure & les pâturages qui pourroient nourrir quantité de troupeaux,

auſſi-bien que notre Province de la Pouille, & cependant nous n'y en vîmes aucun. Nous trouvâmes le long du canal pluſieurs barques, avec des Gardes de la Douanne ; ils ne m'inquiétérent point pour mes hardes, ni pour l'eſclave, & même ils ne viſitérent pas notre barque ; j'en fûs quitte en tout pour une piéce de huit.

Oanſon reſſemble bien plus à un grand Village qu'à une Ville, puiſqu'il eſt ſans muraille, & que ſes maiſons ſont preſque toutes bâties de bois & de paille. Cette Ville eſt ſituée dans une plaine le long de la riviére, les Chinois ne voulant point bâtir ſur des lieux élevés, de crainte des ouragans. Elle a deux milles de long ; ſes Places ſont grandes & pleines de belles boutiques, où l'on vend des étoffes de ſoie, des toiles, des drogues, des proviſions de bouche, & autres choſes. Elle eſt gardée par un grand bâtiment de deux milles & demi de circuit, ſitué ſur la pente & ſur le ſommet de la montagne ; ils l'apellent la Fortereſſe, quoiqu'il n'y ait que cinq petites piéces de canon pour les jours de réjouiſſance, & qu'elle ait une garniſon de fort peu de Soldats : certainement elle ne ſert aux Habitans du pays que d'un lieu de retraite en cas d'inva-

ſion, puiſqu'il y a toujours des ſentinelles ſur de hautes tours, pour donner avis de ceux qui aprochent. La Ville eſt gouvernée par un Quaaxon ou Mandarin, comme diſent les Portugais, qui garde le canal avec neuf barques bien armées.

On trouve ſouvent en cet endroit des bâteaux pour paſſer à Canton, parce que ceux qui viennent de Macao, ſoit par mer ou par terre, ſont abſolument obligés de s'embarquer; mais pour mon malheur, je n'y en trouvai aucune, & je fûs contraint de me mettre dans une grande barque qui alloit à Seloam, qui n'eſt que la moitié du chemin. Le vent devint ſi favorable, qu'en ſix heures de tems nous y arrivâmes, & l'on en fait le chemin ſur un canal tranquille au milieu de terres pleines de ris: mais ce ris eſt plus petit que le nôtre, il eſt rouge & d'une qualité groſſiére.

Le Mécredi, j'eûs la curioſité de viſiter Seloam, & je trouvai une grande forêt habitée, pour la quantité d'arbres qu'on y voit. Les maiſons ſont de pierres ou de briques, mais baſſes à la maniére du pays; la Ville a plus de trois milles de tour: & il y a un ſi grand nombre de barques ſur le canal, que cela paroît former une autre Ville. C'eſt un

Mandarin qui en eſt le Commandant.

On voit de l'autre côté du canal une autre Ville qu'on apelle Santa, qui eſt bien plus grande, & a de plus beaux bâtimens; elle eſt gouvernée par un Mandarin, auſſi-bien que ſon territoire. Ce ſecond embarquement ne me coûta que 36 ſols. Je remarque cela afin de faire voir avec quelle facilité on voyage dans la Chine.

Je m'embarquai le Jeudi dans une barque meilleure que les deux premiéres, car elle avoit des cabinets & des galeries couvertes ſur les côtés, où l'on étoit fort à ſon aiſe. Il vint pluſieurs Chinois avec moi, & je les trouvai fort civils à mon égard. Il y avoit un Cuiſinier qui préparoit à manger aux paſſagers, mais le tout à la Chinoiſe.

Quoique nous euſſions le courant de la riviére contre nous, nous ne laiſsâmes pas, à la faveur du vent, d'avancer au milieu de prairies fort agréables, & de quantité d'habitations. On pêche dans toutes ces riviéres & ces canaux beaucoup de langouſtes, & ſur-tout d'huitres, des écailles deſquelles on ſe ſert pour les vitres. La riviére ſur laquelle nous navigions ſe partage en pluſieurs branches à droit & à gauche, & rend la communi-

cation facile aux peuples des environs. Sur le ſoir, nous laiſsâmes Lounvan à la droite, & Chitaoum, Potavoum, & autres Bourgs magnifiques à la gauche. On les trouvoit de deux milles en deux milles, & dans chacun, 8. 10. ou 15. hautes tours, ſelon la grandeur du lieu, d'une bonne ſtructure, bien fortes & pleines de meurtriéres ; ce que les vigilans Chinois ont bâti en cas que l'ennemi les vînt attaquer, & où ils ſe retirent avec leurs effets, & s'y défendent, lorſque les ſentinelles les ont avertis. On ne les trouve cependant que dans les lieux, où il n'y a point de Fortereſſe pour ſe retirer.

Nous entrâmes le Vendredi dans le Port de Canton au lever du Soleil, après avoir été à l'ancre toute la nuit dans le voiſinage de cette Ville. C'eſt ici où ſe joignent le canal d'eau douce, & celui d'eau ſalée, & forment l'Iſle, à la pointe de laquelle eſt Macao à 150. milles de Canton ; parce que le chemin n'eſt pas droit, on eſt obligé de faire un demi-cercle, à cauſe des détours de la riviére. Je pris un petit batteau, & me rendis à la Douanne, qui étoit dans une fort grande barque, où il y avoit pluſieurs chambres pour la commodité des Officiers ; après qu'ils eurent reconnu le paſſe-port de l'Oupou, ils me

déchargérent, n'ouvrirent point mes valises, & ne prirent qu'une bagatelle pour les droits. Quant à la barque, je payai environ 30 sols.

Je me rendis au Couvent des Religieux Espagnols de l'Observance, qui font leur mission dans Canton, & son Fauxbourg. Ils ont deux Eglises fort ornées, & sont entretenus par le Roi d'Espagne. Ils me reçûrent avec beaucoup de civilité; mais ils me parurent extraordinairement surpris de mon arrivée.

Et voici pourquoi. La Ville de Macao ayant été autrefois réduite pendant longtems par pauvreté à n'avoir point d'Evêque, le Saint Siége trouva à propos d'envoyer dans la Chine, le Tunquin, & la Cochinchine des Vicaires Apostoliques, ausquels tous les Missionnaires & les Catholiques obéiroient. On destina pour cet effet quelques Prêtres François des Missions Etrangéres du Fauxbourg Saint Germain de Paris, ausquels les Cordeliers, les Augustins, & les Dominiquains entretenus par la piété du Roi Catholique, prêtérent obéissance. Or il y a quatre ans que la Ville de Macao, trouvant que la présence d'un Pasteur étoit absolument nécessaire, écrivit au Roi de Portugal pour le prier d'employer tout son crédit

auprès du Pape, afin qu'il voulût bien remplir la Chaire Epiſcopale de Macao, & que les habitans s'offroient de l'entretenir honorablement. Il vint effectivement un Evêque à Macao, qui prétendant que Canton & les autres endroits de la Chine étoient de ſa Juriſdiction, voulut & veut encore que ces Miſſionnaires, dont nous avons parlé, lui obéiſſent, & non pas aux Vicaires Apoſtoliques, qu'il ſoûtient avoir été révoqués. Mais comme ces Religieux ont prêté le ſerment d'obéiſſance aux Vicaires, ils diſent qu'ils ne peuvent ſe ſoûmettre à lui, à moins qu'il ne leur faſſe voir la révocation. Cela donne lieu à quantité de Monitoires, & de ſommations, qui non ſeulement détournent ces bons Religieux du Service de Dieu, & des Miſſions, mais leur ôtent cette affection fraternelle qu'ils doivent avoir les uns pour les autres; parce que ceux dont nous avons parlé, ſont du côté des Vicaires, & au contraire les Jéſuites ſont du côté de l'Evêque. La Cour de Rome eſt bien informée de ces diviſions, & l'on attend tous les jours que l'on y remédie, afin d'éteindre le ſcandale que cela donne aux Chrétiens Chinois.

Comme j'arrivai dans le tems de ces troubles, tout le monde crut que j'étois

envoyé du Pape, pour m'informer ſecrétement de tout, les uns me prenant pour un Carme Déchauſſé, les autres pour un Prêtre ſéculier ; & quoique je fiſſe tout mon poſſible pour leur ôter ce ſoupçon, leur diſant que j'étois Napolitain, que je voyageois pour ſatisfaire ma ſeule curioſité, que Sa Sainteté ne m'avoit pas donné une Bajoque pour faire un tel voyage, & que la choſe dont je cherchois le moins à m'informer, étoit celle de leurs Miſſions; cependant je ne pûs jamais les deſabuſer, & ils me dirent, que depuis que les chemins de la Chine étoient ouverts, on n'y avoit jamais vû de ſéculier Italien, & encore moins de Napolitain. Je leur dis à la fin qu'ils euſſent à viſiter mes valiſes, & que volontiers je leur en donnerois les clefs pour leur faire voir que je n'avois point de telles inſtructions; mais tout cela fut inutile, & pendant ce tems-là les Jéſuites auſſi-bien que les Cordeliers firent pluſieurs conſultations au ſujet de mon arrivée.

Canton ou Kuancheou en Chinois, la Capitale de la Province de Kuanton, eſt ſituée au 23. dégré 5. min. de latitude. Elle eſt ſi grande, que ne pouvant être gouvernée par un ſeul Gouverneur, on l'a partagée en deux par un mur qui va

de l'Orient à l'Occident ; la vieille nommée Keuchin, & la nouvelle Sinchin ; ses Fauxbourgs sont aussi compris dans la même division. Il y a deux Gouverneurs apellés Chixenes, qui administrent la Justice, ayant sous eux plusieurs petits Mandarins, des Capitaines, des Officiers, des Notaires & autres Ministres de la Justice: le Chifou ou Régent pour le gouvernement politique est au-dessus de ces deux Gouverneurs, & fait les fonctions de sa Charge avec deux Assistans, l'un apellé Voufoul qui est à sa droite, & l'autre Sanfou, qui est à sa gauche : le Viceroi, ou le Fuyouen, qui gouverne la Province est au-dessus de tout. Il est bien vrai qu'autrefois cette place étoit remplie par une famille particuliére avec le tître de petit Roi, mais il y a dix ans que l'Empereur d'aujourd'hui le suprima, sous prétexte de trahison, en faisant couper la tête au dernier. Au-dessus de ce Viceroi, il il y a un Tsunto ou Vicaire Général des deux Provinces, qui fait sa résidence dans une des deux Capitales, ou bien dans l'endroit qu'il lui plaît ; il demeure aujourd'hui à Chiaozuinfou. Cet homme est supérieur aux Vicerois dans le Gouvernement politique, & absolu dans le militaire, parce qu'il est le seul qui puisse don-

ner l'ordre aux Soldats, ce que ne peuvent pas faire les Vicerois.

Quant au criminel, il y a dans la Province un Ganchiasou, qui punit les crimes, & un Pousinsou ou Trésorier, pour recevoir les deniers de l'Empereur.

Il y a dans le militaire deux Généraux au-dessous du Tsunto, un qui commande la milice Tartare, apellé Chianchiun, qui est d'égale autorité que le Viceroi, puisqu'on frape treize coups sur le petit tambour de cuivre que l'on porte dans la Ville devant lui, tout comme pour le Viceroi; car dans la Chine on connoît l'autorité & la dignité des Ministres par le nombre de coups que l'on frape. L'autre Général commande la milice du pays pour la garde de la Ville, mais il est subordonné au Viceroi, & on l'apelle Titou. Les Généraux ont sous eux les Zumpins ou Colonels, les Foutians ou Majors, les Secoupes ou Capitaines, & les Pazouns ou Enseignes.

Il a dans la Ville d'autres Tribunaux, & dans chacun six Sécrétaires des six Grands Conseils de la Cour Impériale, pour faire les dépêches des affaires qui regardent ces Conseils, dont on parlera en son lieu.

Les Villes dont nous avons parlé, &

les Fauxbourgs ſont ſi peuplés, qu'on a de la peine à y paſſer en chaiſe. Les Miſſionnaires diſent que cette Ville & ſes Fauxbourgs contiennent 4000000. d'habitans, & la Province autant; mais cela paroîtra une fable aux Européens, qui ne ſont pas accoutumés à entendre parler d'une telle multitude. Qu'ils en croient ce qu'ils voudront, quant à moi je n'ai écrit que ce que m'ont dit des Religieux très-dignes de foi, & qui n'ont aucun intérêt à parler autrement. Les maiſons ſont baſſes, de pierres ou de briques, ſans fenêtres du côté de la rue, & preſque toutes égales; car les Chinois bâtiſſent ſur le même modéle, & ainſi les Villes ſe reſſemblent toutes. Elles ont quatre portes principales au Septentrion, à l'Orient, au Midi & à l'Occident, & les Fauxbours en prennent le nom. Si la Ville eſt grande, on y ajoûte d'autres portes, mais on ne manque jamais d'y conſtruire les quatre, dont nous venons de parler. Les rues ſont très-longues & droites; les boutiques ſont pleines d'étoffes de ſoie, de drogues, & d'autres marchandiſes du pays, ſur-tout dans la nouvelle Ville, parce qu'il n'y a pas grand choſe dans la vieille, où réſide le Viceroi, avec les Tribunaux & les milices. Au reſte, la

Ville & les Fauxbourgs ne ſont qu'une Foire perpétuelle, à cauſe de ce grand nombre de boutiques que l'on trouve par tout.

Les Palais du Viceroi, & des autres Officiers ſont aſſez grands, mais n'ont qu'un étage, auſſi-bien que leurs Tribunaux; ce qui n'eſt pas fort beau, puiſqu'ils ne conſiſtent qu'en des cours les unes dans les autres, autour deſquelles ſont les apartemens, auſquels elles fourniſſent la lumiére. On voit dans la vieille Ville une belle rue, qui a quantité d'arcades de pierres fort bien travaillées. Il n'y a point là de canon élevé réguliérement ſur les murailles, mais ſeulement quelques fauconneaux pour tirer les jours de cérémonies.

Le Samedi 20. j'eûs l'honneur de la viſite de pluſieurs PP. Miſſionnaires. Le lendemain, tous les Chrétiens Chinois qui aſſiſtérent dans notre Egliſe, m'édifiérent extrémement par leur grande modeſtie. Le Lundi, je me fis faire un habit plus propre à la Chinoiſe. Le Mardi, j'allai dans la vieille Ville rendre la viſite au P. Commiſſaire de S. François. J'y trouvai une belle Egliſe & un beau Couvent, que leur fit bâtir il y a vingt ans ce petit Roi, que l'Empereur fit mourir.

Ce Seigneur eſtimoit ſi fort ces Religieux, que non ſeulement il leur fit ce préſent, mais leur facilita l'achat d'une maiſon confiſquée, que les Péres eurent à très-bon marché dans le Fauxbourg, & où ils fondérent l'Egliſe & le Couvent, dans lequel je demeurois.

Le Mécredi, je fûs voir le P. Turcotti Supérieur des Jéſuites. Ce bon Religieux étant Milanois, paſſa aux dépens de la Couronne d'Eſpagne, du Méxique à Manille; il fut envoyé delà en Miſſion à Tarnate, & fait priſonnier par la garniſon des Hollandois qui le fit conduire à Batavia, d'où, après avoir obtenu ſa liberté, il paſſa à Macao, & ſe mit ſous la protection de la Couronne de Portugal. On l'employa enſuite à la Miſſion de Canton; mais l'Egliſe & le Couvent ſont pauvres, & en mauvais état. Le Jeudi, je rendis viſite à M. de Seſſe Miſſionnaire François. Il y a deux ans que les PP. Auguſtins Eſpagnols ont acheté des maiſons pour bâtir leur Egliſe; mais ils n'ont pas encore commencé, non-plus que les Jéſuites François qui font leur réſidence à Pékin, & qui ont une maiſon tout proche des autres.

On voit proche de Canton une autre Ville flotante ſur les eaux du canal; ce

ſont des barques auſſi longues que des galéres, dans leſquelles vivent des familles entiéres, avec leurs beſtiaux & leurs oiſeaux; elles ſont couvertes ou de planches, ou de cannes, ou de feuilles de figuier, avec 10. à 12. chambres ſéparées en longueur, où il y a communication par une galerie de planches qui eſt ſur chaque côté.

Une perſonne de diſtinction à la Chine ne peut faire un pas à pied; mais il doit prendre une chaiſe, pour ne ſe pas faire mépriſer des Chinois; elles ſont à fort bon marché, & plus commodes que celles de Naples. Les porteurs ne ſe ſervent pas de bricoles, mais d'un bois qui eſt attaché aux deux bâtons, & qu'ils ſe mettent ſur les épaules à nud. Ils porteront pendant ſix milles pour ſix ſols.

Comme j'avois pris la réſolution d'aller à Pékin, j'en parlai au P. Supérieur du Couvent où j'étois logé, afin de me pourvoir d'un domeſtique fidéle. Mais celui-ci le fit ſçavoir ſous main au P. Turcotti, pour voir quel étoit ſon avis là-deſſus, & le Jéſuite bon Lombard lui fit réponſe qu'il me laiſsât aller; ce qu'il n'eût certainement pas permis, ſi j'euſſe été Portugais. Ce voyage que j'allois faire à la Cour, n'augmenta pas peu les ſoup-

çons des Miſſionnaires, & acheva de leur faire croire que j'étois une perſonne que le Pape envoyoit à la Chine, pour s'informer des brouilleries qui étoient parmi eux. Je crois que ces ſoupçons facilitérent mon voyage, qui eſt d'ailleurs fort difficile à faire, parce que les Religieux Portugais ne veulent pas ſouffrir qu'aucun Européen paſſe à cette Cour ſans leur conſentement.

Le P. Supérieur me donna un Chinois Chrétien pour guide, homme d'âge meur, qui ſe loua pour un Taes par mois, & je lui donnai quatre piéces de huit d'arres pour l'entretien de ſa famille. Il vint me dire trois jours après, qu'étant trop connu, & ayant des parens à la Cour, il ne pouvoit pas me faire la cuiſine, ni me rendre de certains ſervices, qu'ainſi il falloit que je priſſe une autre perſonne, & que pour lui il me ſerviroit de Maître d'Hôtel, & auroit ſoin des voitures ſur la route. J'en paſſai par-là à cauſe que les PP. étoient garands de ſa fidélité, & je pris un autre Chrétien âgé de 18. ans pour faire la cuiſine & autres choſes, à raiſon d'une piéce de huit par mois; je lui fis acheter tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage juſqu'aux lampes. Je remis mes valiſes entre les mains du P. Supé-

rieur, & laiſſai mon eſclave dans le Couvent.

---

## CHAPITRE V.

*Voyage de l'Auteur à Nanyanfou.*

APrès avoir fait mes proviſions, je m'embarquai le Vendredi fort tard, avec mes deux domeſtiques Chinois, dans une barque de dépêche, que le Viceroi expédie tous les trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui arrive dans la Province; ce qu'il n'y a que lui & les deux principaux Officiers qui puiſſent faire. J'eûs une cabine aſſez commode pour trois piéces de huit. La barque ne partit pas le ſoir, parce que les dépêches n'étoient pas prêtes; mais le lendemain à neuf heures du matin on les reçut, & l'on mit à la voile auſſi-tôt. Nous paſsâmes du grand canal de Canton dans un autre petit tout couvert de barques, à la vûe de pluſieurs Villages, & de maiſons de plaiſance, au milieu de belles campagnes. Six heures après, nous arrivâmes à la Ville de Fouchian, où le Douannier, qui étoit dans une barque, ne fit que voir le paſſe-port du Maître de notre Vaiſſeau.

La Ville a plus de deux milles de longueur de chaque côté du canal; les maiſons ſont bien bâties, mais baſſes. L'autre Ville (je lui donne ce nom à cauſe de ſa grandeur) eſt ſur l'eau dans des barques qui ſont en ſi grand nombre, qu'elles fermoient preſque le paſſage du canal; & chaque Ville de terre en a par tout une autre flotante, parce que le pauvre peuple ſe plaît à vivre dans ces ſortes de maiſons, ſur les canaux, dont tout le pays eſt entre-coupé. Fouchian eſt une grande Ville marchande, où l'on trouve de fort riches boutiques. On y fabrique les meilleures étoffes, que les Eſpagnols emportent dans la Nouvelle Eſpagne. Il y a plus de mille Métiers, où l'on fait quatre piéces d'étoffes de ſoie tout à la fois. Elle n'a point de Tribunal, étant ſujette en tout à Canton; & c'eſt pourquoi on pourroit l'apeller un Village qui contient pourtant un million d'ames, comme les PP. Miſſionnaires me l'ont aſſûré. La nuit étant venue, les Matelots ſe repoſérent, à la garde de Xuantin.

Nous continuâmes le Dimanche la même route, toûjours en vûe de grands Villages & de terres cultivées; parce que les Chinois ſont ſi laborieux, que non ſeulement ils cultivent les plaines, mais encore les montagnes, en les coupant en terraſſes,

pour y pouvoir ſemer. Nous paſsâmes avant midi le Village de Suetan, que l'on voit au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers; nous en trouvâmes enſuite encore une autre apellé Sinan, qui a plus d'un mille de long; les bords ſont peuplés de chaque côté, & le canal eſt couvert d'un auſſi grand nombre de familles dans leurs barques. Nous reſtâmes à la garde de Souxuytan. On n'avança pendant la journée qu'avec l'aide de cinq rameurs. La maniére de voyager eſt délicieuſe, & l'on voit de ſon lit les deux rives toûjours parées de verdure.

On continua la route le Lundi, en rencontrant à chaque quatre milles les Gardes du canal qui ont une groſſe barque, de bons mouſquets & un fauconneau à la proue, pour pourſuivre les voleurs. L'Empereur entretient un nombre infini de Soldats pour la sûreté des chemins de l'Empire, en les établiſſant dans des diſtances convenables. Outre cela, il eſt très-difficile à un voleur de pouvoir s'échaper; car s'il va chez lui, il ſera pris: & s'il ſe veut cacher ailleurs, cela ne ſe peut, parce que les voiſins de l'endroit où il ira vivre ne l'admettront point, à moins que dix familles ne ſoient caution pour lui. Nous paſsâmes la nuit dans la

Ville de Zin-juenxyen, dont les murs peuvent avoir un mille de circuit; elle eſt bien peuplée, & a de belles rues, de bonnes boutiques, & un Fauxbourg aſſez long de l'autre côté du canal, où l'on trouve tout ce que l'on veut.

Le Mardi, on tira la barque avec une corde, à cauſe du vent & du courant qui étoient contraires. Nous entrâmes après midi au milieu de montagnes fort hautes, qui ſembloient s'ouvrir pour donner paſſage au canal. Elles étoient aſſez agréables, pleines de verdure & de ruiſſeaux, mais l'eau n'en étoit pas bonne. Nous laiſsâmes ſur la gauche un grand Pagode, avec pluſieurs maiſons à l'entour; il eſt environné de quantité d'arbres, & déſervi par des Bonzes. J'avois envie ce jour-là de manger du poiſſon, que l'on ne vend pas dans ces quartiers-là, mais que l'on change au poids contre du ris; mes domeſtiques Chinois en firent cuire avec une poule, croyant mieux me régaler; & moi de colére, je fis jetter le tout dans le canal. Après avoir paſſé le détroit des montagnes, nous reſtâmes pendant la nuit à la garde de Xyacheou; & la Sentinelle, pour faire voir qu'elle veilloit, battoit le tambour Chinois pendant toute la nuit.

Le Mécredi, nous continuâmes la route

au travers d'endroits peu habités, & nous paſsâmes la nuit au milieu du canal.

Le Jeudi 1. de Septembre, le canal continuant au milieu de hautes montagnes qui nous donnérent de l'ombre, nous arrivâmes à midi dans Yntexyen, petite Ville murée qui a un grand Fauxbourg. J'entrai dans un Pagode où il y avoit de de grandes ſtatues d'Idoles aſſiſes, avec des mouſtaches & des barbes fort longues, des habits royaux, & des bonnets Chinois ſur leurs têtes fort hauts, & dont plus de la moitié eſt vuide au-deſſus. On voyoit à leurs pieds une ſtatue plus petite, aſſiſe auſſi, mais avec un bonnet tout différent. Elle étoit accompagnée de deux autres debout, comme ſi ç'eût été des Pages. Au dehors du Pagode, il y avoit une ſtatue en pied, avec un viſage de Diable, qui tenoit une lance, & ſur la gauche une autre avec un petit coffre à la main, en maniére d'offrande. Plus en dehors, encore étoient deux chevaux ſellés, que deux Palefreniers tenoient par le frein, un grand tambour ſuſpendu, & une cloche de bronze de la figure des nôtres, que l'on ſonnoit à minuit & aux autres tems de priéres. Nous paſsâmes cette nuit à la garde & au Village de Vanfoucan.

Le Vendredi, en paſſant proche d'un Pagode

Pagode taillé dans une haute roche, nos Mariniers brûlérent quelques papiers, & allumérent des bougies. La riviére serpentoit fort, & l'on tiroit la barque avec une corde faite de cannes, ainsi nous avançâmes fort peu; d'ailleurs les Matelots employoient beaucoup de tems à faire leur cuisine, y travaillant tour-à-tour; car l'un tourne le manger dans ses mains, un autre le coupe, un troisiéme le lave, & un quatriéme le dévore des yeux. Ils sont si gloutons qu'ils mangent à toutes les heures, commençant dès la pointe du jour: de sorte qu'ils semblent n'avoir point d'autre Dieu que leur ventre. Le Samedi, nous passâmes la nuit à la garde de Pattou. La chaleur se faisoit bien sentir, & les Mariniers l'augmentoient avec leurs bougies qu'ils allumoient tous les soirs devant un petit Pagode qui étoit dans ma cabine, ce qui m'obligea à les en faire sortir. Le Dimanche nous arrivâmes avant la nuit à Chiaoucheousou, Ville entourée d'une muraille assez foible, qui a quatre milles d'étendue, mais que la riviére bat par trois côtés; les boutiques & les maisons y sont comme dans les autres Villes de la Chine.

Le Lundi, nous entendîmes tirer quelques boëtes, & nous vîmes arriver le

Mandarin, qui venoit prendre le frais au bord de la riviére. Il y avoit premiérement deux hommes avec des tambours qui frapoient neuf coups, ensuite deux Enseignes bleues, deux blanches, deux masses avec des têtes de dragon dorées au bout, deux Prévôts avec leurs bâtons en main, quatre Massiers, quatre autres Officiers avec des chapeaux rouges & noirs sans bord, en façon d'un pain de sucre, avec deux plumes qui pendoient au bout; ces derniers crioient fort haut pour avertir le Peuple. Le Mandarin parut ensuite dans une chaise portée par quatre hommes, & trois parasols à ses côtés; dix serviteurs le suivoient avec des cimeterres qu'ils portoient la pointe en-devant, au lieu de la garde. Nous passâmes la nuit proche des maisons de Tanfou, ou la garde de Vyantan. Nous restâmes le Mardi au milieu de la riviére, & fîmes très-peu de chemin, à cause que le courant étoit trop rapide & contraire.

On gagna le jour suivant fort tard le petit Village de Chiankeou, où l'on change de barque, & l'on en prend une plus petite, à cause du courant & du peu d'eau, quoiqu'il se fasse en cet endroit une jonction de deux riviéres. On paie pour cette barque 700. Siens ou Chiap-

pes, qui valent une piéce de huit. Nous partîmes ſur le champ, en entrant dans la riviére à droit, & paſsâmes la nuit au milieu de quantité de barques.

Nous allâmes plus vîte le Jeudi, & arrivâmes le ſoir à Tancoyen; & parce que l'eau de la riviére ne peut pas arroſer la campagne, les induſtrieux Chinois l'enlevoient à force de bras par le moyen d'un grand ſeau de cuir, balancé avec une corde par deux perſonnes; ou en tournant avec les pieds une roue, au bout de laquelle & d'une autre qui eſt plus bas, s'attache une chaîne de petites planches quarrées, qui, paſſant exactement au travers d'une longue caiſſe de bois, dont l'extrémité eſt dans la riviére, fait monter l'eau qui ſe rend par des tuyaux aux endroits où l'on en a beſoin. Nous paſsâmes la nuit proche d'un petit endroit apellé Tauriyen.

J'arrivai le Vendredi après midi à Nanyunfou, qui eſt la derniére Ville de la Province de Canton de ce côté-là. Je me rendis à l'Egliſe des PP. Miſſionnaires Eſpagnols, où je ne trouvai pas le Pére, qui étoit allé aux Villages de ſa Miſſion: mais cependant les domeſtiques me reçûrent fort bien, & me traitérent du mieux qu'il leur fut poſſible.

Nanyunfou eſt ſituée ſur la droite de la riviére au 25<sup>e</sup> dégré de latitude, & au 132e dégré 30. m. de longitude. Elle a un mille & demi de long, & un quart de large. Je pris une chaiſe pour me promener dans la Ville, mais je n'y vis rien qui méritât d'être conſidéré; parce qu'outre que les maiſons ſont baſſes, & qu'il y en a beaucoup de ruinées, les jardins y ſont fort grands & incultes : néanmoins on y trouve beaucoup de boutiques remplies de marchandiſes & de proviſions de bouche ; ce lieu étant un paſſage néceſſaire pour toutes les marchandiſes que l'on tranſporte du Septentrion au Midi, ou du Midi au Septentrion.

---

## CHAPITRE VI.

*Route qu'il faut abſolument faire par terre, pour ſe rembarquer de nouveau. Deſcription du grand Canal de la Chine.*

MEs Domeſtiques firent venir de bonne heure trois chaiſes au Couvent, une pour moi & deux pour eux. Elles ſont fort legéres, n'étant faites que de cannes, & les bâtons auſſi, parce qu'il faut paſſer une montagne eſcarpée. On

ne peut pas croire de quelle viteſſe ces porteurs alloient, ſans ſe repoſer que trois fois dans une journée de 30. milles. Ils faiſoient au moins cinq milles par heure, toujours au trot, ſans la commodité des bricoles, au lieu de quoi ils ſe ſervent d'un morceau de bois qui leur coupe le col; il y en a cependant quelques-uns qui ont un petit colier de cuir pour ſe garantir de cette douleur.

Le chemin étoit comme une foire continuelle, à cauſe du grand nombre de marchandiſes que l'on tranſportoit, & de chaiſes qui paſſoient; & comme à la Chine le tranſport s'en doit faire par le moyen des riviéres, & qu'il n'y a aucune communication de celle de Nanyunfou à celle de Nanganfou, ſur leſquelles ſe fait le plus grand commerce de l'Empire, on leur fait faire ces 30. milles de chemin ſur les épaules des hommes, qui font l'office de bêtes de charge: & je puis dire que dans cette journée, j'en rencontrai plus de 30000.

On ne voit ſur la route que des Villages & des Auberges où ces Porteurs prennent leurs repas preſque pour rien. La campagne que l'on peut cultiver n'eſt qu'un champ de ris qui meurit en tout tems, & la terre n'eſt jamais ſans moiſ-

ſon. Je dînai à midi dans une de ces Hôtelleries, & fûs contraint de me repoſer dans une autre, à cauſe de la chaleur. Quoique la montagne fût haute de deux milles, & que la deſcente en ſoit dangereuſe, je la paſſai cependant en chaiſe, parce que mes Porteurs étoient forts, & que je me trouvois un peu incommodé. Ce fut un certain Vuen, Mandarin de Nanganfou, qui ouvrit un paſſage dans cette montagne impraticable, avec l'aide de celui de Nanyunfou, qui de ſon côté en fit autant. En reconnoiſſance de quoi les Chinois élevérent dans le milieu un Pagode en l'honneur de ces deux Mandarins, & y mirent leurs ſtatues qu'ils adorent comme leurs Idoles. Après être deſcendu de la montagne, & avoir fait deux milles, j'arrivai à Nanganfou ſur les quatre heures du ſoir, & j'allai loger dans la maiſon des PP. Obſervantins Eſpagnols; quoique le Pére fût abſent, étant allé travailler à ſa Miſſion, ſes domeſtiques me reçûrent avec beaucoup de reſpect & de ſoûmiſſion.

De toutes les Miſſions de la Chine, celle-ci eſt la meilleure; elle eſt entretenue aux dépens du Roi d'Eſpagne, qui après avoir dépenſé 1000. piéces de huit pour envoyer le Miſſionnaire dans la Chine,

lui en fournit encore 140. tous les ans ponctuellement, & paie pour 20. domestiques, quoiqu'il y en ait que 12. Il fait la même chose aux Dominiquains & Augustins Espagnols, qui viennent dans cet Empire par la route de Manille. Les Religieux emploient l'argent qui leur reste au bout de l'année à bâtir de nouvelles Eglises, & à orner celles qui sont déja faites; & les plus belles que l'on voie dans Canton, Nanyunfou & Nanganfou, apartiennent aux Religieux Espagnols.

Quoique les Jésuites aient des revenus, des maisons & des terres, ils vivent cependant avec une grande œconomie, parce qu'ils ne sont pas bien assistés de la Couronne de Portugal. Eux-mêmes m'ont conté que dans la répartition qui se fit l'année passée, il ne se trouva que trente-une piéces de huit pour chaque Missionnaire: ce qui n'est pas suffisant pour entretenir quatre ou cinq domestiques, à des personnes qui d'ailleurs n'ont point de revenus; cependant ceux de Pékin sont à leur aise.

Je fûs me promener en chaise dans la Ville, qui est la premiére du côté de la Province de Kiansi, la montagne que j'ai passé faisant la séparation des deux Provinces. Elle est sur la rive droite de

la riviére, a un mille de long outre ses fauxbourgs, & l'on voit de l'autre côté plusieurs Villages. Ses maisons sont en général de pierre, de brique & de bois, basses & mal faites: ses rues sont étroites, & les boutiques ne sont pas des plus riches, quoiqu'il y ait un grand commerce par terre & par eau; car le nombre de ses habitans est si prodigieux, qu'il faudroit que la riviére chariât des lingots d'or, pour les mettre à leur aise.

Le grand canal de la Chine, qui procure la navigation dans ce vaste Empire depuis un bout jusqu'à l'autre pendant environ 1800. milles, soit par des canaux, soit par des riviéres, (excepté le chemin par terre de Nanyunfou à Nanganfou) fut fait par l'ordre du Prince Tartare Xicou ou Coublay. Les Tartares Occidentaux ayant conquis la Chine il y a plus de 400. ans, établirent le siége de leur Empire dans la ville de Pékin, afin de pouvoir gouverner plus commodément leurs Etats de la Tartarie Occidentale, qui s'étendoit depuis la Province de Pékin, jusqu'aux frontiéres du Mogol & de la Perse sur la mer Caspienne. Comme les Provinces Septentrionales ne pouvoient pas fournir les provisions nécessaires pour l'entretien d'une si grande Cour,

& que l'arrivée en étoit incertaine, ſi on les faiſoit venir par mer des Provinces Méridionales, à cauſe des calmes & des tempêtes; on employa un nombre infini d'ouvriers, qui avec de grands frais, & par une induſtrie merveilleuſe, coupérent au travers de pluſieurs Provinces un canal de 3500. ſtades Chinoiſes de longueur, qui répondent à 330. milles d'Italie.

Ce canal a 72. écluſes placées en différens endroits, tant pour diminuer le courant de l'eau, que pour le rendre plus profond. Les portes qui ſont de bois ſont fermées la nuit, & ouvertes le jour pour le paſſage des barques. On les paſſe aſſez facilement, excepté quelques-unes, & entr'autres celle que les Chinois apellent Fien-Ficha, c'eſt-à-dire, la Reine ou la Dame du Ciel, pour exprimer ſa hauteur extraordinaire en termes hyperboliques. Lorſque les barques vont contre le courant, & qu'elles ſont arrivées au pied de l'écluſe, on les arrête avec de gros cables à des pilliers de pierre, en cas que les cordes avec leſquelles 4. & 500. perſonnes les tîrent, vinſſent à manquer. Quand elles ſont ainſi aſſûrées, on commence à les tirer au ſon d'un tambour tout doucement, enſuite de toute la force

poſſible, juſqu'à ce qu'elles ſoient hors de danger; mais la deſcente eſt bien plus difficile & plus dangereuſe, car on attache les barques avec les mêmes cordes que l'on lâche peu à peu, pendant que ceux qui ſont dedans empêchent avec leurs longs crocs qu'elles ne touchent aux côtés de l'écluſe.

Ce canal commence à Tum-cheou, qui n'eſt éloigné que de huit milles de Pékin: il y a une riviére dont on ſuit le cours, juſqu'à ce qu'elle tombe dans une autre proche de la mer, que l'on remonte pendant quelques journées. On entre enſuite dans un canal fait exprès; & après y avoir fait 70. milles, on trouve un Pagode apellé Fuen-xien-miao, (c'eſt-à-dire, le Temple de l'Eſprit) qui partage les eaux, parce qu'en cet endroit elles n'ont aucun cours. Elles viennent d'un lac vers l'Orient, par un canal que les Chinois ont coupé dans une montagne, & qu'ils ont conduit avec une telle ſymétrie, un tel nivellement, & une telle proportion à ce Pagode, que quand elles en ſont proche, la moitié court vers le Nord, & l'autre vers le Sud.

Le canal en certains endroits paſſe au milieu des Villes, en d'autres le long des murailles. Il traverſe une partie de la

Province de Pékin, toute celle de Xanton ; & après être entré dans celle de Nankin, il se jette dans ce fleuve rapide que les Chinois apellent le Fleuve Jaune, sur lequel on navige pendant deux jours, & d'où l'on entre dans une riviére que l'on remonte pendant un mille, après quoi on trouve un canal que les Chinois ont ouvert sur sa rive méridionale, & qui va vers la Ville de Hoaingan : il passe ensuite au travers de plusieurs Villes, jusqu'à celle de Yamcheou, proche de laquelle il se décharge dans le grand fleuve Kian, à demi-journée de Nankin. Certainement l'ouvrage est grand & plus admirable que tous ceux des Romains, des Perses, des Assyriens, ou des autres Monarchies.

---

## CHAPITRE VII.

*Voyage jusqu'à la Ville de Nanchianfou, Capitale de la Province de Kyansi.*

JE me trouvai si foible le Dimanche, à cause d'un dévoiement, que je ne pûs pas partir, quoique la barque fût prête. Je m'embarquai donc le Lundi, & on fit route à la faveur du courant au milieu

de montagnes fort hautes : la Ville de Nanganfou eſt au pied, & en eſt environnée. On fit halte le ſoir au Village de Chimaon. Le Mardi au ſortir du détroit de ces montagnes, nous rencontrâmes pluſieurs barques, qui nous empêchérent d'avancer autant que nous aurions pû, à cauſe que le lit eſt fort étroit. On s'arrêta le ſoir au Village de Sinchin, dont les murailles ont bien un demi-mille de tour : il a auſſi un petit Fauxbourg.

Nous paſsâmes le Mécredi ſur les neuf heures à Nan-can-xien, qui eſt ſitué ſur la rive gauche de la riviére, & qui a bien un mille de long, avec des Fauxbourgs de l'autre côté. Cet endroit paſſeroit pour une Ville en Europe, mais les Chinois ne le traitent que de Village, quoiqu'il ait des murailles, des bonnes boutiques, & qu'il ſoit bien peuplé. Nous vîmes entrer un Mandarin dans une belle barque couverte & peinte, au ſon des flûtes & des tambours, & au bruit de quelques boêtes. Nous paſsâmes la nuit dans Tanfou ou à la garde de Sintan. Le Jeudi, nous en fîmes autant à Xuanchien, petit Village où tomba la premiére pluye que j'aie vûe à la Chine.

Nous fûmes le Vendredi de bonne heure dans la Ville de Chancheoufou, où l'on

voit quantité de tours fort anciennes, ſur les montagnes & ſur les collines, comme dans les autres Villes de cet Empire; les Chinois les apellent Pauta. Il y en a qui ont 150. palmes de hauteur, d'autres même davantage, & ſont terminées par une longue pierre travaillée par nœuds; les unes ſont exagones, d'autres octogones. La principale de cette Ville a neuf étages ou corniches, & ſix fenêtres à chacun, afin de pouvoir découvrir de tous les côtés. Les Chinois ſont de différente opinion touchant la raiſon pour laquelle on les a bâties. Les uns diſent que c'étoit pour y mettre des ſentinelles, afin de découvrir l'ennemi; d'autres, pour faire des obſervations aſtronomiques; mais pour moi je crois que l'intention des premiers qui les ont fait élever, a été d'embellir les Villes, d'autant plus qu'on les place preſque toûjours proche des portes, afin qu'elles frapent les yeux de ceux qui entrent.

Je croyois partir promptement, mais la mauvaiſe coutume qui ſe pratique à la Chine, me fit reſter un jour en cet endroit, parce que le Douannier qui ne fait la viſite des barques que deux heures après le Soleil levé, devoit encore faire celle de la nôtre; enſorte que toutes celles qui ar-

rivent après que ſa viſite eſt faite, doivent attendre juſqu'au lendemain.

Je fûs après le dîner voir l'Egliſe des Jéſuites François. Elle eſt petite, mais fort ornée, & la maiſon commode pour un Religieux qui a huit domeſtiques. Je n'y trouvai pas le Pére Supérieur, parce qu'il étoit allé ſecourir quelques Chrétiens malades. La Ville eſt dans la plaine ; elle a quantité de riches boutiques ; ſes rues ſont bien pavées & fort droites ; ſes maiſons très-belles pour le pays ; elle a ſes Fauxhourgs ſur la rive opoſée.

Je fis alors réfléxion ſur ma témérité, & ma folie d'aller errant dans des climats ſi étranges, avec deux domeſtiques Chinois, qui m'étoient entiérement inconnus, que je n'entendois point, & qui ne m'entendoient pas non plus ; mais un homme qui a réſolu de faire le tour du Monde, & qui veut voir & ſçavoir tout par lui-même, doit braver toutes ſortes de dangers. J'avois envie de changer là mon premier domeſtique, parce qu'il étoit trop hardi ; mais on me conſeilla de n'en rien faire, de crainte de tomber entre les mains d'un autre qui ſeroit voleur & plus mauvais.

Le Samedi, après la décharge de trois boêtes, les deux Mandarins Douanniers

vinrent expédier les barques. Ils s'aſſirent dans une eſpéce de Tribunal, ſous une baraque où il y avoit trois barques bien couvertes avec deux grands étendarts & dix petits, à chacun deſquels pendoient des queues de cheval, & des crins teints en rouge. Lorſque la viſite fut faite, ils donnérent permiſſion de partir; ce que nous fîmes à deux heures après-dîné, & la riviére ſe trouva ſi pleine de pierre que notre barque courut beaucoup de riſque: les bords en ſont cependant bien peuplés. Nous arrivâmes le ſoir à la garde & au Village de Jeouchin.

Le Lendemain, nous continuâmes notre route ſur un auſſi mauvais fond que le jour précedent, & nous laiſsâmes le ſoir à droit Guanganxien, Ville murée, dont le circuit peut-être d'un mille, ſa figure eſt preſque quarré. Nous arrivâmes tard à Pekiazun, Village ſitué à droit, vis-à-vis d'un autre apellé Chiancheou. Il étoit fort difficile de compter les milles que nous faiſions, parce que la barque alloit lentement, & que l'on ne ſe ſervoit que d'une rame ou deux; l'une au gouvernail & l'autre ſur le côté, comme nous avons déjà dit. Outre cela, la riviére ſerpentoit beaucoup, deſorte que cela nous faiſoit faire le double de chemin.

Les Chinois meſurent leurs chemins par Li, dont chacun eſt compoſé de 260. pas, & il faut 13. Li pour une lieue d'Eſpagne.

Le Lundi à midi, je vis ſur la gauche le Village de Tayxoxien, qui a environ un mille de circuit : il a deux tours ſur les côtés, & une autre qui en eſt éloignée de deux milles. Nous nous arrétâmes à la garde du Village de Touchinpa.

Le Mardi, nous laiſsâmes à la droite un grand Village apellé Chiankiaton, vis-à-vis duquel étoit celui de Pechiata. J'en vis enſuite pluſieurs autres, principalement Junfou. Nous arrivâmes après midi à Kignanfou. Le P. Gregoire Ybañes de Valence & Miſſionaire de S. François m'envoya ſa chaiſe, & je fûs me repoſer dans ſa maiſon le reſte de la journée & la nuit ſuivante; tous les Chinois Chrétiens vinrent m'y voir. Il y avoit déjà quatre ans que la maiſon étoit achetée, & il n'y avoit pas encore d'Egliſe; mais on célébroit la Meſſe dans une petite Chapelle. La Ville qui eſt ſur la gauche de la riviére a un mille de longueur, en y comprenant le Fauxbourg du Sud. Elle a de bonnes murailles; ſes rues & ſes boutiques ſont belles. Le P. Ybañes me dit que le Chixen ou Mandarin de Juſtice avoit publié une

défenſe d'adorer les Idoles, & que depuis quelques jours il avoit fait baſtonner cinq Bonzes, & obligé un autre de reſter à genoux pendant toute une journée expoſé au ſoleil, parce qu'ils n'avoient pas obtenu de leurs Idoles de la pluye, comme ils s'en étoient vantés.

On partit fort tard le Mécredi, & on laiſſa ſur la droite un gros Village muré, apellé Kichiouyxien, à cauſe qu'en cet endroit il ſe décharge une autre riviére dans laquelle la barque entra. On reſta le ſoir à la garde de Zunkianvan. Le Jeudi, on aperçut à la gauche le Village de Chiakian-xien, entouré d'une muraille qui commence au Midi, & montant ſur le haut de la montagne, s'étend enſuite ſur pluſieurs autres dénuées d'arbres, & deſcend de l'autre côté en tournant vers le Septentrion : de ſorte qu'il y a plus de quatre milles de murailles qui paroiſſent inutiles, parce qu'on ne voit aucunes habitations ſur ces montagnes. Je jugeai que cela pouvoit avoir été fait pour renfermer les beſtiaux ſur les montagnes en tems de guerre.

On rencontre un nombre infini de barques ſur la riviére, qui ſervent pour le tranſport de toutes ſortes de marchandiſes, parce que les bâtimens & le fret coûtent

très-peu. Les barques ſont faites de planches groſſiérement aſſemblées, fort larges au fond, & couvertes de cannes fendues fort adroitement, dont les Chinois font des voiles, des cordes & des mats, le pays étant abondant en ces ſortes de choſes, & les riviéres pleines de trains de bois de charpente.

Ces Peuples trouvent à gagner leur vie, ſoit ſur terre, ſoit ſur l'eau; & ils ſont ſi induſtrieux, que les Européens ne ceſſent d'admirer la variété de leurs inventions pour la pêche : parce qu'outre toutes nos maniéres dont ils ſe ſervent, ils en ont encore qui leur ſont particuliéres : par exemple, ils font des boſquets de petits arbres dans le milieu de la riviére, pour attirer les poiſſons à l'ombre, puis les enferment avec une enceinte de cannes, & les attrapent. Ils prennent auſſi quantité de ces oiſeaux apellés Lougzou, qui ſont des eſpéces de corbeaux marins, qui aiment fort le poiſſon; ils le pourſuivent en plongeant, & commencent par leur crever les yeux avec le bec : mais ils ne peuvent avaler que les plus petits, car l'ingénieux Chinois leur lie la gorge avec un cordon de façon qu'ils ne peuvent avaler les grands, & ainſi il en profite. Cette chaſſe eſt fort agréable & fort en uſage à la Chine, cha-

que Pêcheur ayant plusieurs de ces oiseaux pour la faire, sans qu'il lui en coûte aucune chose pour les nourrir. On en voit d'autres sur la même riviére, proche de la Ville qui s'occupent à sasser le sable pour en recueillir l'argent, le cuivre ou le fer ; parce qu'il n'y a pas plus de dix ans qu'on a introduit la monnoie des Zien ou Chiappes ; l'usage étant autrefois de couper l'argent par petits morceaux, qui se perdoient facilement dans la maison, & que l'on jettoit dans la riviére avec les ordures. On donne à Canton 1140. Chiappes pour une piéce de huit ; mais dans Kiansi, on n'en donne que 750. parce que la monnoie de cuivre n'a pas de cours d'une Province à l'autre. On continua le chemin entre des lieux fort habités. Le vent du Nord devint si violent trois heures avant que le Soleil se couchât, que nous fûmes contraints de nous arrêter sur la rive droite de la riviére, vis-à-vis du Village de Sincanchen : cela arrive souvent, parce que ce vent souffle ainsi la moitié de l'année, & est contraire à ceux qui vont à Pékin. Nous eûmes une bonne pluye pendant toute la nuit.

La pluye nous empêchant d'avancer le Vendredi, nous nous arrétâmes à la garde de Kinchiœtan. Les Paysans dans ce

ſortes de ſaiſons ſe ſervent de certains demi-manteaux, & d'habits faits de l'écorce intérieure des arbres, avec des capuchons qui les garentiſſent du froid & de l'eau.

Mes Domeſtiques me ſervirent avec affection dans ce voyage ennuyeux, & ſur-tout le jeune, qui, quoiqu'il n'entendît pas ma langue, faiſoit tous ſes efforts pour répondre aux ſignes que je lui faiſois. Il me ſatisfit auſſi beaucoup, parce que les Chinois ſont habiles ſerviteurs, & ont de certaines maniéres particuliéres & adroites ; ils ſçavent faire avec peu d'inſtrumens ce que d'autres Nations ne ſçauroient faire avec beaucoup. S'il eût voulu venir en Europe, je l'aurois amené avec moi, n'ayant jamais été ſi bien ſervi des Européens. On aprête tout à la Chine avec de la graiſſe de porc ; on ne s'y ſert ni de beurre, ni d'huile, pas même le Vendredi & le Samedi, parce qu'il n'y a point d'huile d'olive, mais ſeulement de celle de navette, & de quelques autres ſemences pour brûler dans les lampes, & pour la cuiſine des plus pauvres.

Le vent s'étant abatu, nous continuâmes notre voyage le Samedi dans un pays fort peuplé ; & après avoir paſſé les Villa-

ges de Xopou, Juntay & Chianchiuy, nous restâmes dans celui de Janzou-cheou. Le Dimanche, nous passâmes de bonne heure près de celui de Founchien, & nous fîmes halte à celui de Senmi.

Le Lundi avant le jour, nous arrivâmes dans Nanchiansou, Capitale de la Province de Kiansi. Je pris une chaise, & me rendis à l'Eglise des Jésuites, où j'eûs le malheur de ne pas trouver le P. Supérieur, qui étoit parti depuis quelques jours pour Canton. Je restai cependant dans la maison jusqu'à ce que tout fût prêt pour continuer le voyage. L'Eglise est petite & la maison commode.

La Province est gouvernée par un Viceroi & plusieurs Tribunaux. La Ville est fort grande; mais dans la partie haute il y a beaucoup de champs, de jardins, & peu d'habitans; cependant on trouve une si grande foule de monde dans ses rues & ses places, que l'on ne peut pas y aller commodément.

Les boutiques en sont fort riches, les rues droites & pavées, les maisons comme dans le reste de la Chine, c'est-à-dire, basses, avec les apartemens sur une même ligne, & les murailles de briques ou de terre, sans fenêtres sur la rue, mais rece-

vant ſeulement la lumiére par la cour, autour de laquelle ſont les chambres. On trouve ſur la riviére une autre Ville de Matelots, & de Pêcheurs. Les Mandarins ont des barques magnifiques, dont la poupe eſt auſſi haute que celle d'un Vaiſſeau, les chambres bien peintes & bien dorées, & le fonds auſſi large que le haut. Elles leur ſervent pour ſe divertir ſur la riviére. On y voit quantité de lances garnies de queues de cheval teintes en rouge, de tambours & de flûtes, qui donnent à connoître par leur quantité, la dignité du Miniſtre qui s'en ſert.

---

## CHAPITRE VIII.

*Continuation du Voyage juſqu'à Nankin.*

ENnuyé d'aller en bateau, je pris la réſolution d'avoir des mulles pour me rendre à Pékin, comme font les Péres de la Compagnie, quand ils ſont arrivés en cet endroit, parce que juſqu'ici on ne peut venir que par eau; mais je ne trouvai des voitures que pour Nankin. Je fûs donc obligé de reprendre de nouveau une barque, qui me coûta fort cher, à cauſe du droit exceſſif que font payer les

Douanniers de Foucheou aux Maîtres des barques ; ne faisant point d'attention aux marchandises, mais seulement à la grandeur des barques, quand même elles seroient vuides ; ce qui fait que tout tombe sur le compte des passagers, parce que les Maîtres n'entreprennent point le voyage qu'ils ne soient sûrs de le faire avec avantage. Ils ne voulurent pas moins de sept Leans & demi, qui répondent à dix piéces de huit & demi, pour six jours de chemin ; quand pendant un mois & plus que j'avois été à venir depuis Canton jusqu'à Nanchianfou, il ne m'en avoit pas tant coûté, quoique j'eusse pris trois barques & des chaises.

Je m'embarquai le Mardi pour dormir plus fraîchement à bord du bateau, qui partit le lendemain avant le jour, & nous mena le soir à une maison de campagne, apellée Cheuteou. Le Jeudi, le vent étant Nord, nous partîmes fort tard, & fîmes à peine un mille. Le lendemain, nous en fîmes quatre avec beaucoup de peine, & arrivâmes au Village de Sancheou.

Le vent ayant cessé le Samedi premier d'Octobre, nous partîmes, & arrivâmes au Village de Vien, qui est sur la gauche de la riviére, dont les maisons sont la plû-

part de bois & de cannes. C'eſt en cet endroit qu'on embarque toute la porcelaine qui vient de la ville d'Ioacheou dans la Province de Kianſi, & qui eſt la plus fine que l'on faſſe dans tout l'Empire. On aporte d'un autre endroit la terre à Ioacheou, (après qu'elle a été renfermée pendant près d'un ſiécle dans des puits ſoûterrains,) à cauſe de l'air & de l'eau de cette Ville; l'expérience ayant fait connoître que l'ouvrage n'eſt pas ſi fin dans l'endroit où l'on tire la terre. Les couleurs que l'on voit ſur la porcelaine ne ſont pas ſuperficielles, mais après avoir été apliquées, on les couvre de la même matiére tranſparente.

La Porcelaine, qui fait partie de l'ornement des meilleures maiſons de l'Europe, eſt ordinairement de trois eſpeces. La premiére eſt la jaune, que l'on fait uniquemént dans le Palais de l'Empereur, par raport à ſa couleur. Quoique la terre, dont elle eſt compoſée ſoit très-fine, elle paroît cependant plus groſſiére que les autres. La ſeconde eſt d'une couleur griſâtre, & marquée quelquefois de quantité de traits irréguliers. On peint auſſi des figures deſſus, que l'on recouvre avec du vernis, ce qui ôte l'inégalité de ſa ſurface; & enſuite par le moyen du feu lent, elle

elle devient unie & brillante. La troisiéme, qui est la moins estimée de toutes, est la blanche avec des figures, des fleurs, & des feuillages d'azur. Nous en voyons assez communément en Europe ; mais à la Chine il n'y a personne qui ne s'en serve, comme nous faisons nous autres de la Fayance.

Quelle que soit la diversité des opinions sur les qualités que doit avoir la Porcelaine, il me semble qu'on peut les réduire à quatre ou cinq, qui sont, la finesse de la matiére, pour pouvoir s'étendre plus facilement ; la blancheur naturelle, afin qu'elle ne l'emprunte pas du vernis que l'on met dessus, & qui lui sert comme de glace ; l'égalité de la matiére, qui doit être sans sable, sans fentes & parfaitement transparente ; la beauté de la peinture, qui réussit beaucoup mieux en bleu qu'en rouge, & dont il ne faut pas apliquer la couleur trop liquide, de peur de gâter la blancheur de la Porcelaine, ni trop épaisse parce qu'elle est difficile à travailler & devient grossiére ; & enfin le dessein exact des figures, ce qu'on trouve rarement chez les Chinois, qui n'y réussissent pas si bien qu'aux fleurs. Cela vient en partie de la ridicule inclination qu'ils ont à ptindre le grotesque, & c'est ce qui fait

croire aux Européens que les Chinois ſont contrefaits, quoiqu'ils ne le ſoient point du tout.

La Porcelaine qui nous arrive eſt la plus mauvaiſe de toutes, elle vient de la Province de Foquien ; mais la meilleure ſe fait dans celle de Kianſi, comme je l'ai dit, & il réſide un Mandarin, qui choiſit pour l'Empereur la plus belle, qu'il paie à un prix commun.

La matiére dont on fait la Porcelaine, eſt moins une terre qu'une eſpéce de pierre molle & blanche. Après l'avoir bien lavée, & en avoir ſéparé les parties ſablonneuſes, on la réduit en poudre très-fine ; on en fait une pâte que l'on pêtrit longtems, afin qu'elle devienne plus molle, & ſoit bien pénétrée d'eau. Enſuite, par le moyen de pareilles roues dont on ſe ſert chez nous, on en forme des pots & des vaſes, que l'on expoſe au Soleil dans ſa plus grande chaleur. Lorſqu'ils ſont bien ſecs, on les peint, & pour les rendre brillans, on y met pluſieurs couches de vernis, fait de la Porcelaine même très-liquide, tranſparente & pure. On les met enfin dans un four, qui n'eſt pas trop chaud, de crainte que la violence de la chaleur ne les faſſe fendre ; & on les en retire, lorſqu'ils s'y ſont refroidis, pour

éviter le même accident qui leur arriveroit, en les paſſant tout d'un coup du chaud au froid.

On en fait auſſi des carreaux, que les Architectes Chinois emploient à revétir les bâtimens de conſéquence. Quand la Porcelaine eſt miſe en poudre, on s'en ſert pour polir l'acier.

Le vent étant revenu vers Midi, nous nous retirâmes à Chiouki, petit Village ſur la gauche de la riviére, qui s'étend dans un grand lit, & forme pluſieurs lacs aux environs.

On partit le Dimanche de bonne heure, & l'on traverſa un grand lac; en laiſſant à gauche, après avoir fait quelques heures de chemin, la Ville de Nantanfou, ſituée au pied de hautes montagnes, & fermée de murailles, quoique petite. Le même vent étant revenu, nous nous retirâmes au Village, & à la garde de Sieſtan. Le voyage de Nankin eſt fort incommode dans cette ſaiſon, parce que les bâteaux ne font pas plus de huit milles par jour. Le Lundi, ayant obligé les Matelots de partir, le vent nous contraignit de retourner au Port, & d'attendre le tems favorable auſſi-bien que vingt autres barques. Pendant ce tems-là, les Chinois s'occupoient à chercher dans les ſables de petites pier-

res rondes, pour s'en ſervir à la chaſſe au lieu de plomb.

Nous étant remis en chemin le Mardi de bonne heure, nous paſsâmes le Village de Tacoutan ; un peu au-delà on voit une haute Pyramide avec un Pagode auprès, ſur un rocher au milieu de la riviére. Nous arrivâmes après midi dans Foucheou ou Xoucheou, comme d'autres l'apellent, où il fallut nous arrêter, juſqu'à ce que le Mandarin ou Douannier en eût fait la viſite. Ce Village, ſitué ſur la droite du fleuve, a la figure d'un bras, & eſt enfermé entre les montagnes & le fleuve pendant l'eſpace de deux milles. On y trouve de toutes choſes en abondance, ſes boutiques ſont riches, & ſes rues bien pavées ; il a au-dehors un mur qui s'étend ſur le haut de la montagne, & renferme pluſieurs milles de terroir eſcarpé entre les deux extrémités. C'eſt la premiére Place de la Province de Nankin.

Le Mécredi, on entendit quelque muſique, on tira trois coups, & on aperçut les deux Mandarins Douanniers, avec leurs Officiers & domeſtiques, qui portoient quantité d'Etendarts, de Maſſes, de chaînes pendantes, de paraſols, & de tablettes remplies de caractéres Chinois.

Il y avoit plus de ſoixante perſonnes deux à deux dans la marche, & l'on entendoit de tems en tems le tambour Chinois. L'un des Mandarins étoit au milieu dans une chaiſe découverte, portée par huit hommes ; & l'autre comme ſon Supérieur venoit dans une chaiſe couverte, portée par un pareil nombre d'hommes. Lorſqu'ils paſſoient, les payſans tenoient dans leurs mains des Xians brûlans, qui ſont certains bâtons parfumés, pareils à ceux qu'ils brûlent dans leurs Pagodes devant leurs Idoles ; & ſe mettant à genoux, ils touchoient la terre de leur front, pour marque de reſpect. Il faut avouer que les Chinois ſurpaſſent toutes les autres nations en magnificence & en grandeur, dépenſant beaucoup pour ſoûtenir leur dignité. La plûpart de ces Officiers-là ſont fixes, & demeurent toûjours dans la Douanne, quoique l'on change le Douannier, parce qu'ils ſont payés par l'Empereur.

Ces deux Mandarins s'aſſirent dans une haute galerie ſur le bord de la riviére. Le premier étoit au haut de la table, & l'autre au côté. Il y avoit 40. barques à viſiter, qui paſſérent l'une après l'autre ſous la galérie, & furent examinées par celle de la Douanne, dont les Officiers

donnoient le nom du Maître à ceux d'en-haut ; alors le Mandarin les taxoit ſuivant leur grandeur, ſans autre recherche. Les Officiers inférieurs de la Douanne portoient ſur l'eſtomac un petit morceau d'étoffe qui pendoit à leur col, & étoit lié par les côtés, ſur lequel il y avoit quatre caractéres Chinois. Le Maître de ma barque, afin d'être peu taxé, en avoit défait toute la couverture, couvrant ſeulement avec des cannes les planches des cabines. Le Douannier de cet endroit paie 100000 Leans, c'eſt-à-dire 125000 piéces de huit, pour dix mois de tems ſeulement.

La riviére étant fort profonde devant ce Village, on y fait une grande pêche, avec pluſieurs engins différens. On y voit des filets étendus ſur quatre bâtons courbés, que l'on hauſſe & baiſſe par le moyen d'un pieu fiché en terre. Il y a dans le milieu un puits pour empêcher de ſortir le poiſſon qui y eſt entré ; & comme il eſt fort grand, on en prend beaucoup, pendant que le Pêcheur dort dans une petite cabanne tout proche pour ne perdre point de tems. Les Chinois ont d'autres ſortes de filets avec leſquels ils prennent une eſpéce de poiſſon qui péſe 200 livres & davantage ; ils l'apellent

Xouanyou : il eſt bien plus gras que nos Thons, mais plus dur.

Après avoir obtenu nos dépêches du Douannier, un peu avant midi, la ſeule barque où j'étois, mit à la voile, parce qu'elle étoit vuide. Nous avançâmes malgré le vent de Nord, qui ne nous étoit plus ſi contraire en cet endroit, parce que la riviére y eſt fort large. Ce grand fleuve Kian vient la joindre à Xoucheou; & après avoir baigné la Province de Souchouen, & paſſé proche de Nankin, il va ſe perdre dans la Mer.

Nous finîmes la journée à Xouanmatan, petit endroit ſitué dans un coude du fleuve, où il y a quantité de Pêcheurs, qui tournent ainſi une roue, avec laquelle ils hauſſent & baiſſent un filet qu'ils apellent Panyou, d'où ils tirent facilement le poiſſon par le moyen d'une corde, en le faiſant tomber dans le puits, où ils le trouvent le ſoir vivant & frais.

Un Européen qui n'eſt pas accoutumé à manger le ris Chinois, à demi cuit, dont cette nation ſe ſert pour pain & pour viande, ſouffre beaucoup ſur cette route; parce que les Chinois n'emploient pas le grain à faire du pain ; mais ſeulement des pâtes ſucrées & des eſpéces de Vermicelli ; ce qui eſt cauſe qu'il eſt à ſi

bon marché, que pour vingt-huit ſols une perſonne à de quoi ſe nourrir pendant un mois. J'en faiſois faire des biſcuits pour le voyage, & des gâteaux, lorſque le biſcuit manquoit, parce que le ris étuvé à ſec, comme on s'en ſert dans ce pays, & ſans aucun aſſaiſonnement, ne s'accommodoit point avec mon eſtomac.

Nous paſsâmes le Jeudi proche du Village de Xien, qui eſt au pied de hautes montagnes ſur la droite du fleuve, & dont les murs s'étendent ſur les montagnes, comme aux autres endroits dont on a parlé. A un mille delà, on voit dans le milieu du fleuve ſur une roche élevée & eſcarpée, un Pagode apellé Seoucouchian, devant lequel toutes les barques qui paſſent brûlent de l'encens, des parfums & quelques papiers de couleur. Nous vînmes le ſoir au Village de Tun-lyouxien, du même côté que Xien, qui, quoique tout ouvert, a pourtant tout proche un circuit de deux milles de muraille, avec des meurtriéres pour ſervir de retraite à ſes Habitans.

Le Vendredi, nous continuâmes notre chemin à cauſe de la largeur du fleuve, & nous arrivâmes un peu après midi dans Xan-kin-fou, Ville ſituée ſur la rive gauche, qui a un mille de long & un demi

mille de large. Son Fauxbourg eſt plein de bonnes maiſons, & a deux milles de long. On voit encore tout proche un autre petit Fauxbourg ſéparé en façon de Village.

On connoît tout ce qui ſe vend par la Ville au ſon de quelque inſtrument, & le Marchand n'a que faire de s'écorcher le gozier à crier ; les gens de métier font la même choſe, chacun touchant de différens inſtrumens : comme, par exemple, les Barbiers ſe chargent d'une boutique portative, ſe ſervant d'une perche, au bout de laquelle pend le coquemard, avec le feu & le baſſin, & à l'autre bout un petit banc pour s'aſſeoir ; ils ſe font connoître au bruit des pincettes, & ainſi des autres métiers. Nous paſsâmes le reſte de la journée dans Xan-kin-fou, à cauſe du lac de Kianſi, que les barques ne veulent paſſer qu'en beau tems.

Le Samedi, on s'embarqua de bonne heure, & on arriva le ſoir au Village de Jeou-chia-kien. Le lendemain, on continua le chemin le long de la rive qui eſt bien peuplée, & nous laiſsâmes le Village de Toukien, qui eſt aſſez grand, & a un bon Port que le fleuve forme par un coude. Nous arrivâmes tard à Ouxouxien, Ville fort grande à la droite du fleuve,

avec un bon Port, & où la Douanne fit une rigoureuse visite dans notre barque. Nous fîmes quelques milles ensuite, & passâmes la nuit proche de la rive du fleuve.

Le Lundi, nous vînmes jusqu'au Village de Zaychi, où le vent contraire nous obligea de rester. Le lendemain, nous arrivâmes sur les deux heures d'après midi dans le grand Fauxbourg de Nankin. La Douanne visita notre barque assez légerement. Je pris une chaise, & après avoir fait quelques milles, j'arrivai à la maison de Monseigneur d'Argoli, Venitien, Evêque de Nankin, de qui je fûs reçû fort civilement. C'est la Congrégation *de Propaganda fide* qui a établi ce Prélat avec deux autres Religieux de l'Observance, dont l'un s'apelle le P. François de Lionessa, de la Province d'Abruzzo, & l'autre le P. Basile Venitien, pour prendre soin des Chrétiens de ces quartiers, ce qu'ils font avec beaucoup de charité.



## CHAPITRE IX.

### *Description de la Ville Impériale de Nankin.*

KIamnim ou Nankin, c'eſt-à-dire en langue Chinoiſe, la Cour du Midi, eſt ſituée la plus grande partie dans une plaine au 32. dégré 53. m. de latitude. Au tems de Minchiau, elle étoit la réſidence des Empereurs, comme Pékin l'eſt aujourd'hui du Tartare Zinchiau. Min & Zin, ſont comme qui diroit en François Valois & Bourbon; & Chiau veut dire Empire ou le tems de l'Empire, les Chinois mettant le génitif le premier, & diſtinguant les diverſes familles, qui ont régné, comme celles de Hia-que, Xam-que, Cheou-que, &c. Le P. le Comte dit que Nankin a 48. milles de tour, les murailles lui paroiſſant plûtôt les confins d'une Province que d'une Ville; néanmoins autant que je l'ai pû obſerver, je n'y en trouve que 36. milles, quoique Monſeigneur d'Argoli le faſſe de 40. Ses murailles n'ont pas plus de huit palmes dépaiſſeur, & n'ont que fort peu de baſtions. On trouve dans ce

circuit des champs & des jardins. Les Fauxbourgs de cette Ville ne ſont pas beaucoup moins grands, & ſont compris ſous le même nom ; outre cela il y a une autre Ville flotante dans des barques ſur les canaux. Je demandai à ce Prélat, ce qu'il penſoit du nombre des habitans d'une Ville ſi vaſte, il me répondit que pluſieurs Mandarins lui avoient dit, que l'on comptoit 8000000 de portes, ou de maiſons qui devoient payer tribut, & allouant quatre perſonnes à chaque maiſon, c'étoit, au dire du Prélat, 32000000 d'ames, choſe qui me parut incroyable. C'eſt pourquoi prenant cela pour une éxagération, quoiqu'elle ſortît de la bouche d'un Miſſionnaire Apoſtolique, Religieux de l'Obſervance, & Evêque de ladite Ville, à peine fus-je arrivé à Pékin, que je voulûs ſçavoir des Péres de cette Cour ce que j'en devois croire. Le P. Oſſorio Portugais me dit, que le Prélat n'avoit point éxagéré, & qu'un de leurs Péres, François de nation, l'avoit aſſûré qu'en paſſant à Nankin, il y avoit trouvé une ſi grande multitude de peuple, que la Ville ſeule, ſans les Fauxbourgs, contenoit plus d'habitans que tout le Royaume de France. Comme je ne les ai pas comptés, je ne veux pas en être garant ; mais

j'ai des livres Chinois, qui traitent de tout l'Empire de la Chine, où l'on voit le nombre des habitans de chaque Ville, & celui qui entendra la langue, pourra se satisfaire touchant la vérité de ce fait. Au reste, si le P. Bartoli veut que cet Empire contienne 300000000 d'habitans, il faut qu'ils soient en grand nombre dans les Villes; car les Villages ne peuvent pas fournir cette quantité, & il n'y a point dans la Chine de Ville pareille à Nankin, Pékin étant beaucoup plus petit.

On doit remarquer, que pour rendre la République peuplée, les maximes de cet Empire, très-différentes de celles de l'Europe, ont attaché de la honte au célibat, & châtient sévérement les courtisanes qui corrompent la jeunesse; ce qui fait que chacun est obligé de se marier. Les Chinois prennent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, & il y en a qui en ont jusqu'à cent, en y comprenant les concubines. Ils ne sortent point de chez eux pour aller peupler des Royaumes étrangers, & ils regardent comme un ingrat celui qui ne veut point perpétuer la race de ceux qui lui ont donné l'être. L'air & le climat y sont admirables pour la génération, & les femmes très-fécon-

des ; je n'en ai jamais vû en âge d'engendrer, qui n'eût deux enfans à ſes côtés, un dans le ventre, & un autre ſur les bras : elles ſont auſſi tous leurs efforts pour en avoir beaucoup, afin d'en être plus eſtimées par la belle-mére & le mari, qui n'admettent point à leur table celles qui ſont ſtériles, mais s'en font ſervir.

Ce zéle des bons Chinois pour la propagation, me fait reſſouvenir du Supérieur des Religieux Obſervantins de Canton, qui penſa me faire mourir de rire, en me contant une hiſtoire à ce ſujet d'un petit Roi de cette Province. Il y avoit pluſieurs femmes en priſon, qui étoient les femmes, les filles, & les parentes de voleurs qu'on avoit exécutés, ou qui s'étoient enfuis ; pour ne les pas laiſſer inutiles, il les maria au ſort avec d'autres Priſonniers de cette maniére. Il fit venir dans ſa Cour un pareil nombre de jeunes, de vieux & d'eſtropiés, à chacun deſquels il fit laiſſer une marque ſur le pavé ; & après les avoir renvoyés, il fit entrer les femmes, & leur ordonna de ſe choiſir un mari, en prenant quelqu'une de ces marques. Cela étant fait, les époux parurent, & furent chacun reconnoître leur marque. Il ſe trouva une jeune femme avec un vieillard ou un eſtropié ; une

femme borgne ou boiteuſe mariée à un jeune homme. Les jeunes femmes qui ſe trouvérent ſi mal aſſorties, ſe plaignirent fort; mais le petit Roi qui étoit de bonne humeur, leur dit en riant que c'étoit leur faute, de n'avoir pas bien rencontré, & qu'elles ne devoient s'en prendre qu'à elles-mêmes ſi elles étoient malheureuſes, puis qu'elles avoient eu le choix en main.

Les habitans de Nankin ne ſont pas tous Chinois, car il y eſt venu beaucoup d'habitans de la Grande Tartarie; & le P. Philippe Grimaldi m'a aſſûré qu'il y en avoit plus de 2,000,000. répandus dans toute la Chine. Ils affectent de n'épouſer que des filles de leur ſecte, ce qui fait qu'ils multiplient dans l'Empire comme des ſauterelles. Le Palais Royal eſt dans la Citadelle que l'on voit à l'Orient de la Ville, & où il y a une garniſon de Tartares, qui n'en permettent l'entrée à perſonne; mais on n'y a rien laiſſé qui mérite d'être vû. Les rues de cette Ville Impériale ſont aſſez larges & bien pavées; les canaux y ſont en grand nombre & fort profonds; les maiſons baſſes & propres; les boutiques riches & fournies de toutes ſortes d'étoffes de ſoie, & autres choſes de prix. Les Docteurs les plus fameux, &

les Mandarins hors de charge viennent s'y établir ; on y trouve les meilleures boutiques de Libraires, & des livres choisis ; l'Imprimerie y est la plus belle, les Ouvriers les plus habiles, & le langage le plus poli ; enfin elle est comme le centre de l'Empire, où se trouve tout ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans les autres Provinces ; & il n'y auroit pas de Ville plus digne d'être la résidence ordinaire des Empereurs, si leur présence n'étoit pas nécessaire sur les frontiéres, pour s'oposer à leurs ennemis.

C'est la Ville aux soies, pour la bonne qualité, & la quantité des étoffes qu'on y fait, & qu'on envoie dans tout l'Empire & dehors. L'Empereur y prend tout ce qu'il lui faut pour sa nombreuse Cour. L'on voit dans la Province de grands champs, tout remplis de meuriers blancs; & quoique les arbres soient petits, les feuilles dont se nourrissent les vers sont grandes. Ils éclosent dans le Printems, & rendent la soie parfaite au bout de quarante jours ; on porte cette soie à Nankin, où d'habiles & diligens Ouvriers la travaillent. On en fait encore beaucoup dans la Province de Chekian ; mais les étoffes ne sont pas d'une si bonne qualité que celles de Nankin.

Outre cette ſoie artificielle, on en amaſſe encore dans ces deux Provinces de la naturelle & ſauvage, que certains vers font ſur les arbres, & dont on trouve les pelottes, ſans qu'on y ait pris aucun ſoin; mais elle n'eſt ni fine, ni ſi eſtimée que l'autre. J'ai aporté des étoffes de l'une & de l'autre ſoie, pour les faire voir aux curieux. Cette quantité de ſoie attire un grand négoce, & fait venir des Marchands de pays très-éloignés, qui l'emportent en étoffes, non ſeulement pour les vendre, mais pour les troquer contre du muſc & de l'or, ſur-tout dans le Royaume du Lama, où ce métal eſt en grande abondance; car quoique les Chinois aient des mines d'or, ils n'oſent deſcendre ſous terre pour l'en tirer; ils en ramaſſent ſeulement quelques grains proche les riviéres, en faiſant des foſſés ſur les bords, où les torrens qui deſcendent des montagnes en laiſſent quelquefois.

La Ville a cauſe de ſa grandeur a deux Gouverneurs, ſous leſquels il y a une centaine de Mandarins, pour l'adminiſtration de la Juſtice; outre pluſieurs autres qui ne dépendent directement que de l'Empereur. Le Tſunto ou Vicaire Général a ſous lui deux Vicerois, & deux Provinces, & fait ſa réſidence à Nankin.

Ces Vicerois n'ont pas l'autorité ni les prérogatives des nôtres ; car il ne leur est pas permis de faire mourir un homme, sans un ordre de la Cour, qui confirme leur Jugement ; ce qu'ils font indirectement, en faisant donner la bastonnade jusqu'à la mort. Ils n'ont pas le pouvoir de mettre un Gouverneur ou un Mandarin, dans quelque petite Ville que ce soit de leur Province, l'Empereur se réservant ce droit, & à ses Tribunaux ; mais bien d'y envoyer un Lieutenant, jusqu'à ce que celui que la Cour a nommé soit arrivé. Pour prévenir la faveur & l'injustice autant qu'il est possible, il n'est pas permis aux proches parens des Ministres d'avoir communication avec ceux qui sont de leur dépendance ; ce qui faisoit que le Tsunto de ce tems-là tenoit un neveu renfermé dans une chambre, comme un Religieux, sans en pouvoir sortir, & qu'on lui passoit à manger par un tour. Les loix fondamentales de l'Empire défendent aussi à qui que ce soit d'avoir aucun commandement dans son propre pays, ni aucuns amis particuliers dans les endroits où il gouverne.

Je me reposai tout le Mécredi, me sentant fatigué du voyage. La maison & l'Eglise des PP. Missionnaires sont assez

propres, vû leur pauvreté religieuse. On entre dans leurs apartemens par cinq petites cours ornées dans le milieu de plusieurs rangs de fleurs, car les ingénieux Chinois plantent entre les pierres, qui couvrent la terre, plusieurs sortes de fleurs qui s'élévent à hauteur d'homme, & forment des espaliers fleuris de part & d'autre. Elles croissent en quarante jours, & cette fragile tapisserie dure plus de quatre mois. Il y a dans ce pays des fleurs particuliéres, que l'on ne trouve pas ailleurs; une entr'autres, apellée Kiquon, qui est de plusieurs sortes, de plusieurs couleurs, & de figures extraordinaires, mais fort belle; on en voit de couleur de canne, de rose séche, de jaunes, elles sont douces au toucher comme de la soie crue. Il y croît entre les fentes des pierres une herbe, qui ne donne pas de fleurs, mais qui est très-agréables à la vûe, à cause que les feuilles en sont naturellement rayées d'un jaune vif, de rouge & de verd. Les tulipes y sont plus grandes que celles d'Europe, les tubereuses que l'on trouve par-tout mêlées avec les autres fleurs, y abondent, & ont beaucoup d'odeur; de sorte que la vûe & l'odorat sont régalés avant que d'arriver aux apartemens du Prélat & de ses Religieux. Ils

n'ont de domeſtiques que ce qu'il leur en faut pour le néceſſaire. Leur jardin eſt aſſez beau, & bien pourvû de plantes & d'herbes; puiſqu'il y a des raiſins, des pêches, des grenades, des chataignes, & un grand nombre de figues noires & blanches, d'aſſez bon goût. J'en mangeai quantité, en ayant été privé depuis deux ans. L'on ne trouve à la Chine des figues & des raiſins que dans les maiſons des PP. Miſſionnaires, ceux du pays n'eſtimant que les fruits qui croiſſent chez eux. On voit auſſi dans le jardin un très-beau vivier plein d'excellent poiſſon, que l'on nourrit ſeulement avec des herbes. Le PP. Jéſuites ont dans Nankin une belle Egliſe, qui étoit déſervie, lorſque j'y paſſai, par un P. Sicilien & un autre Chinois.

Le Jeudi, je pris une chaiſe, pour aller voir deux merveilleuſes cloches. L'une étoit dans Chiun-leou; ſon propre poids l'avoit entraînée à terre. Sa hauteur étoit d'onze pieds, ſon plus grand diamétre de ſept, y compris l'épaiſſeur de ſes bords, ſa circonférence de vingt-deux, qui alloit un peu en diminuant vers le milieu de ſa hauteur, & puis ſe renfloit de nouveau. Elle avoit ſix pouces & demi d'épaiſſeur, & peſoit avec ſon anneau, à ce qu'on m'aſſûra, plus de 50000 livres; ce qui eſt

le double de la fameuſe d'Erford, que le P. Kircher prétend être la plus grande cloche du monde. On me dit qu'il y avoit plus de 300. ans qu'elle étoit faite, & que depuis qu'elle étoit tombée, ou ne s'étoit pas ſoucié de la rependre pour la ſonner.

Proche de Chiun-leou, il y a un bâtiment quarré ſur trois grandes voûtes, dans lequel eſt une ſale avec ſix portes à l'entour. On y voit une pierre noire avec une inſcription, qu'on apelle Couleou, & qui eſt ſoutenue par un grand animal. La Ville la fit faire en l'honneur de l'Empereur régnant, en reconnoiſſance des faveurs qu'elle reçut, les deux fois que l'Empereur paſſa au travers, 80000 perſonnes étant allées au-devant de lui.

Je fûs voir enſuite le lieu où les Mathématiciens faiſoient leurs obſervations, lorſque la Cour Impériale étoit en cette Ville, avant que Yonlo l'eût tranſportée à Pékin. Cet endroit eſt ſur une montagne fait en forme de galerie ou de terraſſe, ſoûtenues de pluſieurs colomnes. Il eſt ouvert de tous les côtés ; il y a ſeulement une baluſtrade tout-au-tour, & des banc s de marbre. On peut fort bien qvoirtoute la Ville de deſſus cette hauteur, que les Chinois apellent Quanſintay. J'y

vis une autre Inſcription en l'honneur de l'Empereur, la ſeconde fois qu'il y vint ; elle étoit dans une grande ſalle, bâtie nouvellement, & gravée ſur une pierre noire avec des Hiéroglyphes, qui n'étoient pas taillés dans la pierre, comme nous faiſons, mais en relief ſuivant la maniére du pays. On me dit que le même Empereur leur avoit donné ces caractéres de ſa main propre.

Il y avoit ſur cette montagne un Pagode apellé Couni-miaou, avec deux autres petits ſur les côtés de la cour, & pluſieurs Idoles très-difformes. J'entrai dans le principal, & j'y en vis une avec un viſage de pluſieurs couleurs, qu'ils apellent Checoali. Derriére les épaules de celle-ci, proche de l'Autel, étoit une autre Idole apellée Tauzou, toute dorée, aſſiſe, tenant une maſſe, & ayant la couronne ſur la tête, avec de la barbe & des mouſtaches ; il y avoit encore deux autres Idoles laides & horribles à voir.

Sur une montagne prochaine, s'éléve un Temple de Religieux, qui ſe nomment Xochian, & que nous apellons Bonzes. Ils ont un beau jardin, & un petit bois. J'entrai dans une petite Chapelle où je vis l'Idole Quan-lauye, aſſiſe, avec de grandes mouſtaches. Les Chinois content

mille exploits fabuleux des unes & des autres. Il y a encore deux Colosses en pied, l'un tenant une épée, & l'autre une hache; tous les deux ont le corps peint de diverses couleurs. On les apelle Kinkan, & la plûpart des Pagodes ont de ces sortes de monstres. Comme j'avois fait un grand chemin pour monter sur la montagne par des dégrés de pierre, les Bonzes vinrent au-devant de moi pour me présenter le Tchia ou Thé, que je refusai. Ils me menérent ensuite dans le Pagode, où je vis une statue assise en habit de Mandarin; ce qui me fit croire que c'étoit quelque personne extraordinaire que ce Peuple aveugle adoroit pour ses rares qualités.

J'entrai ensuite dans un autre, où il avoit une Idole nue, de couleur d'or, qu'on apelloit Quoija, derriére laquelle on en voyoit une autre assise de la même couleur, avec un habit de soie blanche; elle avoit des moustaches fort longues, & s'apelloit Quoinsan. On voit dans le même Pagode une pyramide remplie de lanternes, qu'on allume les jours de fêtes. On me montra une grande cloche de bronze suspendue, que l'on sonnoit avec un marteau de bois couvert d'étoffe.

Etant retourné par le même chemin par

où j'étois venu, je fûs voir une autre cloche qui étoit couchée dans un jardin, & à moitié enterrée ; j'en trouvai la hauteur de ſeize palmes, ſans y comprendre l'anneau, & ſon épaiſſeur d'une. On me dit qu'elle peſoit 80000 Catis Chinois, chaque Cati peſant vingt onces d'Europe; & que quand on ſonnoit ces cloches, on les entendoit de pluſieurs milles.

Le Vendredi, je me promenai en chaiſe dans la Ville, & ſortis par la porte de Nan-muen. Les Chinois ont toûjours à leurs Villes quatre portes principales, comme nous l'avons dit, & apellent celle de l'Orient, Tun; celle de l'Occident, Si; celle du Midi, Nan; & celle du Septentrion, Pe. Les portes ont des battans de fer, & ſont fort épaiſſes; il y en a toûjours quatre les unes après les autres, le bâtiment où elles ſont étant de la largeur d'une portée de mouſquet. Je paſſai enſuite le canal & un bras du fleuve ſur un beau pont, pour aller au Fauxbourg voir la tour & le Temple de Paou-nghenſou. Paou veut dire reconnoiſſance; Nghen, bien fait; Sou, Temple; parce qu'un grand Seigneur Chinois, après avoir aidé l'Empereur Tartare à ſe rendre maître du Royaume, renonça enſuite au monde, & ſe fit Bonze; cet Empereur

apellé

apellé Yonlo lui fit bâtir par reconnoissance, il y a plus de 300. ans, ce Temple & cette tour. On entre par deux portes dans une grande cour, & l'on trouve le premier Pagode où l'on entre aussi par deux portes, après avoir monté quelques dégrés; l'on y voit la figure d'une femme debout, avec quatre colosses à ses côtés, qui ont des armes en main, le corps peint de plusieurs couleurs, & font horreur à voir. En haut ou sur le grand Autel, il y avoit une Idole assise, avec un pied sur le genou; elle étoit toute de couleur d'or, aussi-bien qu'une autre qui étoit assise derriére. Je passai dans la seconde cour, & je vis autour de la troisiéme les apartemens des Bonzes qui déservent ces Pagodes; ils sont au nombre d'environ mille, & ont de bons revenus. Il y a un autre Pagode à la gauche de la seconde cour ou cloître, dans lequel, après avoir monté quelques dégrés, on voit les statues de deux femmes assises dos à dos, celle de derriére un peu plus élevée que l'autre; elles sont de couleur d'or, & ont plusieurs petites Idoles à leurs pieds: le Pagode en est rempli tout-autour. Du côté droit de la même cour, on monte par quinze dégrés à trois Pagodes, dans lesquels il y a plusieurs statues d'Idoles &

de monſtres, couvertes de rideaux de ſoie.

En allant plus loin au bout de la cour, on trouve le plus grand Pagode, dont le toit eſt couvert de porcelaine de pluſieurs couleurs. On y monte par un grand eſcalier, au haut duquel eſt un veſtibule, d'où l'on entre dans le Temple par cinq portes. On y voit dans des niches faites en face du grand Autel, & détachées de la muraille, des Idoles qui ſont élevées de douze palmes du pavé, & qui repréſentent des femmes aſſiſes; elles ſont de couleur d'or, ont pluſieurs inſcriptions devant elles, & des vaſes de bronze que l'on eſtime beaucoup. Il y a une grande quantité d'Idoles à pied & à cheval, tout-au-tour de la muraille. Derriére cette façade, on trouve une autre Idole de femme debout; d'un côté il y a un tambour que trois perſonnes ne pourroient embraſſer, & de l'autre une grande cloche de bronze, que l'on frape avec un marteau de bois.

Il y avoit de bons Comédiens qui repréſentoient une piéce dans la premiére cour, & un millier de perſonnes qui les écoutoient debout. Je m'y arrêtai quelque tems, & fûs voir enſuite la Tour; j'en obtins la permiſſion par le moyen de

quelques Chiappes que je donnai au Bonze. Elle étoit dehors & dedans toute de porcelaine de diverſes couleurs, jaune, verte, bleue & autres, avec de petites figures d'Idoles. Sa figure étoit octogone, & avoit environ quarante pieds de tour; elle avoit neuf étages ou apartemens diviſés en-dehors par autant de corniches, parfaitement bien travaillées; ſon ſommet étoit couvert de bronze, avec un globe doré au-deſſus. Il y avoit quatre grandes fenêtres à chaque étage, qui répondoient aux quatre vents principaux. Je montai par deux eſcaliers de bois à vis au premier étage; & depuis cet endroit juſqu'en haut, je contai 183. marches fort hautes, outre cinq autres qui étoient au dehors de la porte. Il y avoit encore la hauteur de la Tour au-deſſus de ces marches, de ſorte que je crois qu'elle eſt bien haute de 200. pieds. Il y avoit donc neuf apartemens, & dans le milieu de chacun une eſpéce de pilaſtre pour placer pluſieurs Idoles à l'entour. A dire le vrai, l'édifice eſt bien entendu, fort, & le plus magnifique de tout l'Orient; toute la ſculpture en eſt dorée, & cela paroît comme de marbre ou de pierre cizelée, parce que les Chinois entendent parfaitement bien à donner toutes ſortes d'impreſſions

à leurs briques, à cause de la finesse de leur terre bien conditionnée. On voit du haut de cette Tour, que les Chinois apellent la Tour de Porcelaine, toute la Ville & l'Observatoire qui en est éloigné de presque une lieue.

En sortant de la Tour, je vis les Bonzes qui alloient en procession à la priere. Il y en avoit un qui marchoit devant avec une chape sur les épaules, ensuite un autre avec un bonnet noir sur la tête, plat par les côtés, & un chapelet Chinois à la main. Les Bonzes suivoient deux à deux, les uns frapant une petite cloche avec un marteau, les autres un instrument de bois, & chantant à voix basse. Ils entrérent dans le bas de la Tour, & en faisant deux fois le tour, ils adorérent les Idoles qui y étoient. Ils passérent après dans la troisiéme cour, & entrérent dans le Pagode qui est au milieu de leurs apartemens les plus éloignés, où est la principale Idole, faite comme un Bacchus assis qui paroît rire. Il y a d'autres Pagodes & d'autres Idoles dans cet endroit dont je ne parle pas, afin de ne point ennuyer le Lecteur. On verra mieux dans cette figure la forme de la Tour dont nous avons parlé.

Après le dîner, je fûs voir le tombeau

TOUR DE POURCELAINE DE NANKIN

Pag. 100

du premier Empereur de Minchiau. Il eſt hors de la Ville ſur une montagne gardée par des Eunuques, qui ménent une vie de Religieux. Il conſiſte dans une grande ſale bien couverte, dans laquelle il y a une eſpéce de tribune où ſon portrait eſt renfermé. Le tombeau eſt dans une grotte creuſée dans la montagne, & l'entrée en eſt fermée. Monſeigneur d'Argoli me dit, que ſi j'étois dans Nankin un jour de ſépulture, jour que les Aſtrologues diſent être heureux, je verrois paſſer pluſieurs milliers de cercueils; parce que les Chinois, non-ſeulement les font pour eux-mêmes pendant leur vie, d'un bois très-fort, épais d'une demie palme, en ſe méſurant premiérement dedans, pour voir s'ils y ſont à l'aiſé; mais après leur mort, on garde pendant certain tems à la maiſon les corps enfermés dans ces cercueils, juſqu'à ce que les Aſtrologues déterminent le jour de l'enterrement. Quelques-uns mêmes différent cette lugubre cérémonie, faute de moyens, parce qu'elle ſe fait avec grande pompe & beaucoup de dépenſe.

Ceux qui vont & viennent dans les rues de Nankin, doivent bien ſe boucher le nés, à cauſe qu'on rencontre ſouvent des Porteurs, avec des baquets pleins d'ex-

crémens humains, pour en engraiſſer les jardins ; n'ayant point de fumier de bêtes, il faut qu'ils ſe ſervent de cette ordure, que les jardiniers paient en herbes, en vinaigre, ou en argent, donnant plus pour celle qui vient de la digeſtion de la viande, que pour celle du poiſſon, ce qu'ils connoiſſent en la goûtant. On ne voit ſur les riviéres que des bateaux chargés de telle marchandiſe, & ſi on a le malheur de ſe trouver parmi pluſieurs, c'eſt aſſez pour mourir. On trouve dans les rues des endroits bien propres & blanchis, avec des ſiéges à couvert, pour engager les paſſans à ſe ſoulager le ventre, & au-deſſous il y a de grands pots de terre, pour n'en pas perdre la moindre choſe.

Quoique les Chinois ſe ſervent d'un moyen ſi choquant à l'odorat, pour engraiſſer leurs terres ; cependant leurs rues ne ſont pas ſi ſales, que la plûpart des nôtres d'Europe, par le paſſage continuel des beſtiaux ; car on ne voit point de porcs dans les rues, ni dans les champs, quoique ces peuples en mangent une très-grande quantité, puiſqu'on en tue à Nankin 5. à 6000. par jour, outre les vaches que mangent les Mores, & les chévres dont ſe nourrit le ſoldat. Il n'y a point de Chinois ſi pauvre qu'il ne nourriſſe un cochon

dans sa maison, ou dans son bateau; il le vend lorsqu'on lui demande le Tsien-lean, ou tribut qu'il faut paier à l'Empereur; ou qu'il est pressé par quelque autre besoin : la chair en est si bonne, qu'on en donne aux malades.

Pendant mon séjour à Nankin, Monseigneur d'Argoli, & les deux Péres firent ce qu'ils purent pour me détourner d'aller à Pékin, me disant que les Jésuites Portugais ne vouloient point qu'aucun Européen prît connoissance de l'état de cette Cour; & que si j'y allois, ils me rendroient certainement quelque mauvais office. Je leur répondis que je n'y allois point pour épier les affaires de leur mission, mais que j'étois curieux seulement de voir cette grande Cour; & que je craignois si peu, que je voulois prendre mon logement dans le Couvent même de ces Péres. Voyant à la fin qu'ils ne pouvoient me faire changer de résolution, ils prirent le soin de me pourvoir de tout ce qu'il falloit pour mon voyage.

J'aurois pû aller par eau jusqu'à demi-journée de Pékin, mais on fait un grand tour; & tous ceux de Nankin y allant par terre, je résolus d'en faire autant. J'envoyai mon domestique de l'autre côté du fleuve Kian, afin de louer les voitures

dont nous avions beſoin pour notre voyage à la Cour ; & avec l'aide d'un Chrétien Chinois qui l'accompagna, il fit marché pour 5 Leans & 2 Ziens chaque, qui font 7 piéces de huit & demie : il donna des arrhes & s'en revint.

---

## CHAPITRE X.

### *Voyage par terre à la Ville Impériale de Pékin.*

APrès avoir remercié Monſeigneur l'Evêque & les deux Péres, des bontés qu'ils avoient eues pour moi, je partis le Samedi 15. après dîner, en compagnie d'un Docteur Chinois, Chrétien, & fils d'un Prêtre. Il avoit pris ſes grades dans l'eſpérance de devenir Mandarin; & il ne lui manquoit, pour l'être, que de l'argent, ſans quoi on ne donne point d'emplois à la Chine. Nous ſortîmes enſemble par la porte Si-muen ou d'Occident, qui ne le céde point à celle que j'ai décrite ; elle a trois portes de fer, & le bâtiment où elles ſont renfermées a 60. pas de longueur. Nous entrâmes dans un bateau, paſsâmes ſous un pont de pluſieurs arches, & ſuivant le canal le long des

murailles de la Ville. Nous changeâmes ensuite de barque, & dans ce changement il m'arriva un accident, qui auroit pû interrompre mon voyage ; parce que mes domestiques avoient oublié, quoiqu'on les eût avertis, une espéce de traversin de bois, couvert de peau à la maniére Chinoise, fermé comme une valise, dans lequel j'avois mis cent piéces de huit. Les Chinois s'en servent comme de chevet, & pour mettre leurs papiers. Je m'aperçûs que cela manquoit, quand nous fûmes avancés de cent pas avec l'autre barque ; mais les bateliers de la premiére furent si honnêtes, qu'il nous l'aportérent.

Lorsque nous eûmes passé le Kian, le plus grand fleuve de la Chine, qui a deux milles de largeur, & est assez profond, nous arrivâmes deux heures avant la nuit à la Ville de Pukeou, située sur la gauche du fleuve. Elle a un mur de dix milles de circuit, qui renferme des collines, des montagnes & des plaines inhabitées, parce qu'elle a peu des maisons, & que ses habitans aiment mieux vivre dans les Fauxbourgs qui sont fort longs. Nous fûmes dans celui de Tien-kia, sur le bord du fleuve, où je passai la nuit agréablement avec le Docteur, en buvant du vin de ris, mais si chaud, qu'il me peloit les

lévres ; car on doit sçavoir qu'à la Chine on mange froid, & on boit chaud. Les civilités, que me faisoit le Docteur, m'étoient fort à charge ; parce que si l'on prenoit les deux bâtons d'ivoire pour manger, il falloit faire quantité de cérémonies auparavant ; ce que les Chinois observent par-tout ailleurs, si l'on se rencontre, si l'on donne, si l'on reçoit, si l'on entre, si l'on sort, si l'on boit. Enfin, dans quelque action naturelle que ce soit, il faut toujours observer le cérémonial, en se servant de la parole Zin, qui est parmi eux le livre ordinaire de civilité ; & si quelqu'un néglige ce cérémonial, il passe pour incivil & barbare. Le Docteur me pressa si fort le soir de faire mettre mes deux serviteurs à table, que j'y condescendis, pour ne le point chagriner ; mais je reconnûs bien ma faute, car en étant devenus plus familiers & plus hardis, ils me servirent plus mal sur la route, comme je le dirai dans la suite.

Le Dimanche avant que de monter à cheval, nous mangeâmes quelque chose, & sortant après des Fauxbourgs, nous attendîmes la compagnie ; & parce que les Muletiers tardérent trop long-tems à venir, un soldat Tartare donna tant de coups de fouet sur le visage d'un, qu'il le mit tout en sang.

Nous fîmes la journée toute d'une traite au-travers de collines, de montagnes & de plaines bien habitées ; mais les habitations étoient petites, excepté une. Nous nous arrétâmes le ſoir dans le Village de Tanſican. Nous rencontrâmes ſur le chemin une foule de paſſagers, des caravannes de mules & d'ânes, qui vont & viennent de la Cour, & de petites charettes à une roue tirées & conduites par deux perſonnes, ſur une deſquelles on met 3. ou 4. ballots, que deux mules ne porteroient pas dans un voyage ſi long.

Nous nous remîmes en chemin le Lundi, en compagnie de deux ſoldats Tartares, & nous paſsâmes de bonne heure au Village de Suy-keou. Il eſt environné d'une muraille qui a pluſieurs milles d'étendue & d'un marais. Après avoir monté une montagne, nous trouvâmes ſur le haut un Pagode de Bonzes ; & lorſque nous l'eûmes deſcendue, nous dinâmes dans le Village de Ta-kiaureou ; d'où après avoir fait 15. autres milles, nous fûmes coucher à celui de Ta-chiampou.

Le Mardi, nous fîmes 30. milles, nous dinâmes à Qualempou, & couchâmes à Xuannipou. On loue les mules pour fort peu de choſe, & la dépenſe des auberges eſt très-modique, puiſque pour huit

Fuens, l'on eſt nourri matin & ſoir; mais ceux qui veulent du vin le paient à part, & on le boit le matin tout chaud, bouilli avec le ris; de ſorte que l'on boit & mange en même-tems. Un Européen a bien de la peine au commencement à s'accoutumer à de tels mets, & aux ſauces des Chinois, qui n'ont aucune ſubſtance, & conſiſtent toutes en du bouillon & des herbes. Ils mangent les mauves, que nous employons dans les remédes; & le pire eſt, qu'ils les veulent à moitié cuites & froides, le cuiſinier connoiſſant à l'odeur, quand elles ſont prêtes. Cependant cela leur ſemble bon, puiſqu'ils laiſſent les poules pour les herbes, comme faiſoient mes deux ſerviteurs, & qu'on en peut avoir une bonne pour moins de deux ſols. Mais ces ragoûts Chinois ne m'accommodoient nullement; je ne laiſſois pas de payer l'hôte, comme ſi j'euſſe mangé, & je faiſois proviſion de jambons, de poules, de canards, & autres choſes pour les jours gras.

Le Mécredi, nous continuâmes notre route dans des plaines, où un des Tartares nous quitta. Nous dinâmes dans Linxouayxien. Cette Place eſt grande, environnée de murailles, & baignée d'une riviére navigable, qui forme pluſieurs

lacs tout-autour, les Chinois aimant à vivre dans les eaux comme les canards, ou près des eaux. On paſſe la riviére ſur un pont de bateaux, & l'on trouve un grand Bourg de l'autre côté. Nous rencontrâmes cette journé-là un Mandarin en chaiſe avec 13 litiéres, dans leſquelles étoient ſes femmes. Les litiéres Chinoiſes ſont plus commodes que celles d'Europe, trois femmes pouvant y être à l'aiſe; ce ſont des mules & des ânes qui les portent. Une traite de 32. milles, nous conduiſit au petit Village d'Youan-gian.

Le Jeudi, ayant paſsé la riviére ſur un pont de pierre, & fait quelques milles dans la plaine, ou dîna à Couchen. Cet endroit eſt fort peuplé à cauſe de la riviére qui y aporte le négoce. On y trouve tous les jours quantité de faucons, que l'on porte de tous côtés, les Chinois étant auſſi attachés à la chaſſe que les Perſans. Le ſoir, après avoir fait 35. milles, nous nous arrétâmes à Xouanchian, où nous trouvâmes des lits de canne, comme dans toute la route, parce que chacun porte ſon matelas.

Nous continuâmes le Vendredi notre chemin pendant 20. milles dans des plaines cultivées, & vînmes dîner à Nanſoucheou, où le Tartare, qui battoit tout

jours les Muletiers, en frapa un si cruellement, qu'il se refugia dans mon apartement, se couvrant de paille sous le lit. Je lui offris de la poule, mais il n'en voulut point, parce qu'il étoit d'une secte qui ne permet point de manger de viande ; & la brutalité du Tartare nous fit rester dans cet endroit, qui a 3. milles de circuit de bonne murailles, avec la riviére au pied ; il n'est pas fort habité, mais son Fauxbourg l'est beaucoup en récompense.

Le Samedi, nous partîmes tard, & cela fut cause que nous ne reposâmes pas à midi ; & qu'ayant seulement pris un morceau à cheval, nous arrivâmes au bout de 25. milles au petit Village de Senfoun.

Le Dimanche, étant montés à cheval avant le jour, on fit 15. milles, & l'on dîna à Taou-chiany ; après en avoir fait encore autant, on arriva à Soucheou, la derniére Ville de la Province de Nankin de ce côté-là. La Ville est grande à cause d'un gros fleuve rapide qui passe auprès, qu'on apelle Xouanxo, ou le Fleuve Jaune, dont les eaux sont toujours troubles & pleines de boue. Les Fauxbourgs qui sont sur ses bords sont bien plus grands que la Ville, & plus remplis de monde. On passe le Fleuve en bateau ; mais sa ra-

pidité eſt cauſe que l'on prend fort haut, parce que le courant emporte plus de 2. portées de mouſquet au-deſſous, avant que l'on puiſſe gagner la rive oposée. En deſcendant du bateau je rencontrai le P. Siſaro Milanois, elû Evêque de Nankin; il alloit à Macao en litiére, avec ſeulement quatre domeſtiques, pour y être ſacré par l'Evêque de cet endroit. Les Chinois donnent à leurs jumens, faute d'orge, des féves noires, en quoi le pays abonde, auſſi-bien qu'en féves blanches, & ces animaux en vivent comme d'avoine.

Le Lundi, nous partîmes quatre heures avant le jour, paſsâmes de bonne heure une grande riviére ſur un pont de pierre; & après avoir fait 20. milles, nous dînâmes à Nouzan. En ſortant de cet endroit, je vis pluſieurs payſans dans les champs, qui portant ſur leurs épaules un filet en façon de pavillon attaché à quatre bâtons courbés, prenoient des cailles, même en volant, parce que le filet deſcendoit fort bas. Nous paſsâmes enſuite la riviére en bateau à Ounchiankyai, où l'autre Tartare nous laiſſa pour arriver devant nous à Pékin.

Les Chinois de ces quartiers ſont fort durs au froid; & ſi piquant qu'il ſoit le matin, ils partent de bonne heure, pour

être à l'auberge deux ou trois heures avant la nuit ; de ſorte que montant à cheval le Mardi , deux heures avant le jour , nous dînâmes à Linchien ; & après avoir fait 35. milles , nous nous arrétâmes à Chiaxotien. L'hôte a coutume en cet endroit de tenir toujours prêt un Vaiſſeau plein d'eau chaude , dans laquelle on a fait cuire des féves ou d'autres legumes , pour le rafraîchiſſement de ceux qui n'ont point de Thé , ou qui n'ont pas moyen d'en acheter ; car jamais ils ne boivent , ni ne ſe lavent avec de l'eau froide, même dans les jours Caniculaires , en quoi ils admirent les Européens qui font le contraire.

Il ne croît point de ris dans ce pays , parce que le climat eſt trop froid, ( comme je l'ai bien ſenti , malgré ma robbe fourrée , & mes bas avec le poil en dedans , ) ils y ſupléent avec du grain , dont ils font du pain , en y mêlant force oignons coupés bien menu ; ils font cuire le tout à la fumée , en mettant des bâtons ſur une chaudiére bouillante , & étendant la pâte deſſus , qui reſte toujours pâte , & eſt auſſi dure qu'une pierre ſur l'eſtomac. Ils mangent encore , au défaut de ris , de petits morceaux de pâte bouillie , mais qui ſont coupés fort

délicatement ; ils se servent aussi de leur Tanfou, ou de la soupe aux féves, qui fait leurs délices, parce qu'ils sont accoutumés de tremper leurs viandes dans cette misérable sauce. Ils la composent de petites féves blanches pilées, & réduites en pâte, dont le Nord est rempli ; ils en font aussi de grain, & de quelques autres ingrédiens.

Le Mécredi, de bonne heure, nous mangeâmes un morceau à Kiay-xoy, & vers le soir nous passâmes à Zouxien, petit endroit entouré de murailles, dans le Fauxbourg duquel il y a un grand bâtiment quarré, rempli de plusieurs Pagodes & de Bonzes. Les Idoles qu'on y voit ont des figures monstrueuses, & il seroit trop ennuyeux de raporter les fables qu'ils en content : il y a un beau jardin avec quantité de grands arbres. Nous arrivâmes la nuit à Tountantien, après avoir fait 30. milles. Je compte par milles, & non par Ly comme les Chinois, pour ne pas brouiller ; parce que dans une Province les Lys sont de 260. pas, dans une autre de plus ou de moins.

Le Jeudi, nous traversâmes de bon matin la Ville de Jenchiefou de la Province de Xanton. Elle est située dans les

plaines, & ses murailles forment un quarré de 4. milles; on y trouve un très-beau pont de pierre. Nous dînâmes dans le petit Village de Cauxio, & nous allâmes coucher, après avoir fait 30. milles, dans le Fauxbourg de Wenchianchien. Le lieu n'est pas fort peuplé, quoiqu'il soit enfermé d'une muraille de trois milles en quarré, & l'on y voit beaucoup de jardins & de champs.

Le lendemain, nous nous reposâmes dans le Fauxbourg de Tun-pin-kieou; nous passâmes ensuite au travers de la place, qui peut avoir un mille & demi de long, sur un de large; mais il y a beaucoup de champs & de maisons ruinées, les autres sont de brique & de paille, ses murailles sont de terre. Au bout de 30. milles, nous arrivâmes le soir dans le petit Village de Kieu-xien.

Le Samedi à la pointe du jour, nous passâmes au travers de Tungo-chia, qui a de longues murailles de terre & peu d'habitans. On passa la riviére de Tungo dans un bateau, parce que le pont est rompu, & l'on vint dîner à Tun-cheny. On s'arrêta le soir à Chipinxien, après avoir fait 34. milles. Comme il n'y a point de montagne dans ces quartiers, où les Chinois puissent enterrer leurs morts, ils plan-

tent dans la plaine plusieurs cyprès ou autres arbres en quarré ; au milieu desquels ils mettent les cercueils qu'ils couvrent de mottes de terre. Il y a dans l'hôtellerie une sentinelle, qui battant continuellement deux bâtons l'un contre l'autre pour marquer qu'il fait son devoir, interrompt le sommeil des voyageurs.

Nous dînâmes le Dimanche dans Sintien ; delà passant par Cautancheou, lieu muré & peu habité, nous arrivâmes à Jau-chiaen après 30. milles de chemin.

On passa le lendemain de bonne heure à Ghinxiana, & l'on arriva avant midi à Couchipo, où l'on dîna. L'on fut ensuite à la Ville de Tachio, qui est fort peuplée dans son enceinte de 3. milles de murailles, & encore plus dans ses Fauxbourgs ; elle a de belles places & des boutiques remplies de toutes sortes de marchandises du pays, & de provisions. On y passe en bateau la riviére qui la baigne, & rarement on y paie le passage, parce que les bateliers sont entretenus par la Ville : c'est en cet endroit que commence la Province de Pékin. On fut se reposer à Liouchi-miaou, après 34. milles de chemin. Je vis sur cette route de ces ânes, qui, quand ils sont arrivés au lieu de leur relais, se feroient assommer de coups de

bâton, plutôt que d'aller plus loin; tels que ceux qui vont de Salerne à Naples.

Le Mardi premier de Novembre, nous paſsâmes de bonne heure au travers de Kincheou, qui n'a rien de beau qu'une tour, les maiſons étant de terre, & les habitans en petit nombre. Nous dînâmes à Leochimiaou; delà nous vîmes Fouchenkié, qui n'a que des murailles & des maiſons de terre. Après avoir fait 33. milles nous nous arrêtâmes à Fouchiany, où nous vîmes ſur la porte une petite Chapelle en l'honneur de l'Idole, protectrice de la Ville: coutume que les Chinois obſervent dans toutes les autres Villes.

Le Mécredi de bon matin, nous paſsâmes ſur un pont de pierre la riviére qui baigne Chialécheva. Nous vîmes enſuite Chiengena, lieu environné de murailles de terre & peu habité. Nous traversâmes après en bateau, (parce que le pont étoit tombé,) la rapide riviére qui lave les murailles de Tangaxia, & nous fûmes dîner à Chiankelin. Nous partîmes enſuite pour la Ville de Xokienfou, qui n'a que deux rues remplies de maiſons, le reſte ne conſiſtant qu'en champs & ruines de maiſons; elle a quatre milles de murailles en quarré, mais il n'y a que le côté du Nord qui ſoit bâti de briques, les trois autres ſont de terre.

En ſortant de la Ville, je rencontrai une proceſſion d'Idolâtres. Pluſieurs hommes & femmes portoient des banderoles, ſur leſquelles on avoit peint des dragons, des panthéres & des baſilics; deux jeunes garçons ſuivoient, & battoient des tambours de cuivre, un homme ſonnoit un ton fort lugubre avec une trompette; deux autres portoient un monſtre aſſis dans une chaiſe; il y avoit enſuite une grande biére, portée par pluſieurs perſonnes, dans laquelle & autour on voyoit une infinité de petites Idoles de terre, aſſiſes & debout, avec des figures épouvantables: il y en avoit cependant deux aſſiſes dans le milieu, qui paroiſſoient être les principales. Un maître de muſique marchoit à la tête avec un papier à la main, comme pour donner le ton, ou régler le chant de ceux qui ſuivoient la biére. Tous les payſans qui la rencontroient ſe mettoient à genoux par reſpect; mais les nobles & les gens d'un certain rang ſe mocquent de ces ſortes de choſes, & entrent dans un Pagode, comme dans une écurie, parce qu'ils croient peu à l'autre monde.

Les hôtelleries qui ſont proche de la Cour devroient être meilleures que les autres, cependant elles ſont plus mauvaiſes pendant huit journées de chemin; parce

que les Chinois ne voulant pas payer plus que l'ordinaire, les hôtes ne leur donnent que des herbes & du bouillon, à cause que les vivres sont plus chers : Quand une personne voudroit faire meilleure chére, elle ne le pourroit pas pour la raison que j'ai dejà dite, mais elle est obligée de faire ses provisions ailleurs. Nous arrivâmes à Rechilipou, après avoir fait 30 milles.

Le Jeudi, nous dînâmes à Ginkyeouxien, & passâmes ensuite au travers de Maouchiou, endroit qui est en partie fermé de murailles de terre, mal peuplé, & entouré de plusieurs lacs & marais, entre lesquels nous fîmes plus de huit milles, pour gagner le Fauxbourg de Xiounxien; mais avant que d'y entrer, nous rencontrâmes un enterrement. Le coffre étoit porté par plusieurs personnes, & précédé d'autres qui tenoient des banderoles de papier peint, ou qui jouoient des instrumens. L'endroit a deux milles de tour, mais n'est pas fort habité. Le Fauxbourg est bon & jouit de l'avantage d'une riviére qui le coupe. Les paysannes de la Province de Pékin sont coeffées autrement que celles des autres Provinces; car elles tortillent leurs cheveux, & les ayant assemblés derriére leur tête, elles les couvrent d'un bonnet de soie noire ou de cot-

ton, & les arrêtent par le moyen d'un poinçon. D'autres en font un grand nœud sur le sommet de la tête, & les couvrent avec un bonnet de soie & or, fait en forme d'écuelle; auquel certaines ajoûtent une bande de trois doigts de large de soie & or, qui fait tout le tour de la tête. Le Chinois économe ne laisse rien perdre. Les paysans vont & viennent avant le jour le long des chemins avec une perche sur l'épaule, & un panier à chaque bout, pour ramasser le fumier des animaux, & en engraisser leurs terres. D'autres avec leurs rateaux rassemblent les pailles & les feuilles, pour s'en chauffer, parce que le bois est fort cher. Nous fîmes 32 milles ce jour-là.

Vendredi, nous marchâmes le long de la riviére de Xiounxien, jusqu'à Pecouxo, où nous dînâmes, & le soir nous arrivâmes au Fauxbourg de Sankinxien. Cet endroit qui a deux milles de murailles de bonnes briques, est fort peuplé aussi-bien que ses Fauxbourgs, qui sont fournis de tout ce qui est nécessaire. Nous fîmes en tout 30 milles.

Le Samedi, nous vîmes Chiocheou, qui, quoiqu'il n'ait que des murailles de terre, est cependant bien peuplé; ses Fauxbourgs ne le sont pas moins. Après avoir

paſſé un long pont de bois & deux autres de pierre, nous dînâmes à Liolixoa. Nous fûmes enſuite à Lean-xienxié, qui a un mille de long & de bonnes murailles de brique; & de là à Chian-Singhien, où nous nous arrétâmes après avoir fait 32 milles. Nous eûmes beaucoup de peine cette journée-là, à cauſe de cette multitude de chariots, de chameaux, de juments, qui vont à Pékin, & en reviennent, & qui eſt ſi grande que l'on a de la peine à paſſer. On trouve ſur cette route des gardes à chaque mille, ou deux, qui ſe bâtiſſent une loge de terre, dans laquelle ils veillent la nuit à la ſûreté des voyageurs.

Le Dimanche, après avoir côtoyé des montagnes eſcarpées pendant 20 milles, j'arrivai à Pékin, après deux mois & 11 jours de voyage, depuis mon départ de Canton, ayant fait 2150 Lys par terre, de Nankin à Pékin, & 3250 par eau de Canton à Nankin; auſſi les Chinois content toujours de Canton à Pékin 5400 Lys, de ceux qui ſont de 260 pas chacun.

CHA-

## CHAPITRE XI.

*Description de la Ville de Pékin, & du Palais Impérial.*

JE fûs descendre dans la Maison des PP. Jésuites, qui est dans la Ville des Tartares, afin de me faire connoître au P. Philippe Grimaldi, Vice-Provincial, & Président des Mathématiques pour l'Empereur, & de voir par son moyen ce qu'il y avoit de plus considérable en cette Cour. Il me reçut avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas me recevoir dans le Couvent, sans avoir auparavant fait sçavoir mon arrivée à l'Empereur, qui vouloit être informé de tous les Européens qui viennent à Pékin : Que si ce Monarque aprenoit qu'ils lui eussent donné retraite, avant que d'avoir reçû ses ordres, ils pourroient encourir sa disgrace; & que sûrement il en seroit averti aussi-tôt par deux de ses Pages, qu'ils avoient chez eux depuis deux ans, à qui le P. Pereira enseignoit la Musique à notre maniére d'Europe, & qui étoient autant d'espions qui raportoient à l'Empereur tout ce qui passoit dans leur Maison.

Le P. Grimaldi, auſſi bien que tous les autres PP. Portugais, ne laiſſérent pas d'être ſurpris de ma venue, & me dirent qu'ils étoient étonnés que l'on m'eût conſeillé de venir à Pékin, où aucun Européen ne peut entrer ſans y être auparavant apellé par l'Empereur. Je leur répondis que la même liberté que j'avois priſe d'aller aux Cours du Grand Seigneur, du Roi de Perſe, & du Grand Mogol, m'avoit encore amené à Pékin; ces Monarques n'étant pas moins puiſſans ni moins jaloux que le Roi de la Chine. Le P. Grimaldi me répliqua que cet Empire ſe gouvernoit par une politique bien différente de celle des autres; & après une longue diſpute là-deſſus, non-ſeulement avec le P. Grimaldi, mais auſſi avec les PP. Pereira, Oſſorio & Antonio Thomas, je pris congé d'eux, en leur diſant que je ne voulois point voir de Forteresſes, ni aucune choſe qui pût donner de la jalouſie aux Chinois. Ils m'accompagnérent juſqu'à la porte, & me firent conduire par leurs domeſtiques à un apartement que l'on avoit pris pour moi dans la Ville des Chinois.

Xuntien ou Pékin eſt ſitué au 39. d. 54. m. de latitude, & au 134. d. 16. m. de longitude, dans une grande plaine, & partagé en deux Villes, l'une apellée des

Tartares, & l'autre des Chinois. La figure de la premiére eſt un quarré, dont chaque côté a trois milles de longueur; elle eſt habitée par les Tartares, & leurs Troupes qui ſont diviſées en huit brigades; par les Domeſtiques de l'Empereur, & les Officiers qui ſont proche de ſa perſonne, ou le ſervent dans les Tribunaux & dans les Conſeils : car tous les Miniſtres de la Juſtice & de la Guerre font leur réſidence à la Cour. La Ville des Chinois, qu'on a bâtie depuis l'autre, pour renfermer cette multitude d'habitans, eſt auſſi grande que celle des Tartares, ayant 4. lieues de tour; mais la figure n'eſt pas tout-à-fait ſemblable, parce que les deux côtés qui s'étendent du Nord au Sud, ſont plus courts que les deux autres. Elle eſt jointe à l'autre Ville par une ſimple muraille du côté du Nord. La vieille Ville a 9. portes, & la nouvelle 7. qui toutes ont un Fauxbourg aſſez long; le circuit eſt d'environ 21. milles. Les Fauxbourgs ſont bien peuplés, ſur-tout celui qui regarde l'Occident, par où entre tout ce qui vient de terre.

Les principales rues ſont Nord & Sud, & les autres Eſt & Oueſt; elles ſont toutes droites, longues, larges & bien proportionnées; les petites vont Eſt & Oueſt,

& divisent tout l'espace qui est dans les grandes rues, en Isles égales; les unes & les autres ont leurs noms particuliers, comme la Rue des Parens du Roi, celle de la Tour Blanche, des Lyons, du Fer, du Poisson sec, de l'Eau-de-vie, & ainsi du reste. On y vend un livre qui traite du nom & de la situation des rues, dont se servent tous les domestiques qui accompagnent les Mandarins dans leurs visites, ou à leurs Tribunaux, & ceux qui font des messages, qui portent des présens, des lettres, ou des ordres en divers endroits de la Ville, & de l'Empire, y en ayant un grand nombre d'employés à cela : ce qui a donné lieu à un proverbe Chinois, que les Provinces fournissent Pékin de Mandarins, & qu'en échange Pékin fournit les Provinces de valets & de couriers; & effectivement on voit rarement un Mandarin de Pékin. La plus belle de toutes les Rues est celle qu'on apelle Chiangankiai, c'est-à-dire la Rue du repos perpetuel; elle va d'Orient en Occident, & est bornée au Septentrion par les murailles du Palais, & au Midi par divers Tribunaux & maisons de grands Seigneurs. Elle est si spacieuse, qu'elle a plus de 130. pieds de large; & si célébre, que les sçavans se servent dans leurs

écrits de ſon nom pour ſignifier la Ville, en prenant une partie pour le tout : c'eſt la même choſe par exemple de dire à la Chine, qu'un tel eſt dans la Rue du repos perpétuel, ou qu'il eſt dans Pékin. Les maiſons ſont baſſes ; & quoique les Seigneurs y en aient de grandes & de magnifiques, elles ſont toutes renfermées, & l'on ne voit au dehors qu'une grande porte, avec des maiſons aux deux côtés, qui ſont occupés par des domeſtiques & des marchands, ou des ouvriers. Cette maniére de bâtir Chinoiſe ne laiſſe pas d'être commode au public ; parce que l'on trouve tout à acheter devant la porte, ſoit pour la bouche, ſoit pour le plaiſir, ſoit pour d'autres beſoins : la meilleure partie de la Ville n'eſt pas occupée, comme en Europe, par les Palais des grands Seigneurs, qui obligent leurs gens & leurs voiſins, qui veulent acheter quelque choſe, à courir fort loin. Outre qu'à la Chine on porte vendre dans les Rues toutes les choſes néceſſaires à la vie.

La multitude du peuple eſt ſi prodigieuſe à Pékin, que je n'oſe le dire, je ne ſçai même comment le faire comprendre, pour me ſervir des termes du P. Magaillans ; puiſque toutes les Rues de la vieille & nouvelle Ville, tant les grandes, que les

petites, tant celles du milieu, que les plus éloignées, ſont pleines de peuple, & la foule eſt ſi grande par-tout, que l'on ne ſçauroit la comparer qu'aux foires & aux Proceſſions d'Europe. Je demandai par curioſité au P. Grimaldi, (Religieux plein de bonté & de vertu, qui par ſon grand mérite a obtenu la premiére place dans les bonnes graces & l'eſtime de l'Empereur) le nombre des habitans de Pékin; il me dit que les deux Villes avec les ſeize Fauxbourgs, & ceux qui demeuroient dans les barques, faiſoient le nombre de 16000000. Le lecteur en croira ce qu'il lui plaira; mais je puis aſsûrer que ce très-digne Pére n'eſt pas un homme à déguiſer la vérité, & qu'il en peut mieux parler qu'un autre, ayant vêcu 30 ans dans cette Cour, ſçachant la langue Chinoiſe & la Tartare, les coutumes du pays auſſi parfaitement que s'il en étoit originaire, & ayant outre cela l'honneur de parler tous les jours familiérement avec l'Empereur.

Le Palais de ce Monarque eſt ſitué au milieu de la Ville. Sa face regarde le Midi, comme c'eſt l'uſage du Pays, où rarement l'on voit une Ville, ou une Maiſon de quelque perſonne de conſéquence qui ne ſoit tournée au Midi. Il eſt environné d'une double muraille, l'une dans

l'autre, & sa figure est un quarré long. La muraille extérieure a seize palmes de haut, & est bâtie de brique : sa longueur depuis la porte du Midi jusqu'à celle du Nord est de deux mille, sa largeur d'un mille, & son circuit de six. Elle a quatre portes, une au milieu de chaque face ; & chacune est composée de trois portes, dont celle du milieu ne s'ouvre jamais que pour l'Empereur ; les autres servent à ceux qui entrent & sortent du Palais, & sont ouvertes depuis le matin jusqu'au soir, excepté celles du Midi qui sont à moitié fermées. Elles sont gardées chacune par vingt Tartares, un Capitaine & douze Eunuques, y ayant 3000 Soldats destinés pour la garde du Palais & de la Ville, qui la montent tour-à-tour, & refusent l'entrée aux Bonzes, aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, & à tous ceux qui ont quelque difformité considérable. On apelle cette premiére enceinte Xouanchin, c'est-à-dire, Mur Impérial. La muraille intérieure, qui environne immédiatement le Palais, est longue d'un mille & demi du Nord au Sud, & large d'un quart & demi de mille ; ce qui fait que son circuit est d'environ quatre milles & demi. Elle a quatre grandes portes voûtées. Celles du Nord & du Sud sont triples, com-

me celles de la premiére muraille, & celles des côtés ſont ſimples. Sur ces portes & ſur les quatre angles de la muraille, il y a huit tours, ou plutôt huit ſalles d'une grandeur extraordinaire, & d'une belle architecture, qui ſont ornées d'un vernis rouge à fleurs d'or, & couvertes de tuiles jaunes.

Deux Officiers avec 40 Tartares gardent chaque porte, & n'en permettent l'entrée qu'aux Mandarins des Tribunaux qui demeurent dans le Palais, & aux Officiers de la Maiſon Impériale, la défendant à tout autre, à moins qu'on ne leur montre une petite Tablette de bois ou d'ivoire, ſur laquelle eſt marqué le nom & le lieu où l'on doit ſervir, avec le ſceau du Mandarin dont on dépend.

Cette ſeconde muraille eſt environnée d'un foſſé profond & large, revêtu de pierre de taille, & plein d'excellent poiſſon. Chaque porte a un pont-levis pour traverſer le foſſé, excepté celle du Sud. Dans ce grand eſpace qui eſt entre les deux murailles, il y a pluſieurs Palais détachés, quarrés & ronds, bâtis pour différens uſages, qui ne laiſſent pas d'être grands & bien ornés.

Dans ce même eſpace du côté de l'Orient, au pied de la premiére muraille,

paſſe une riviére ſur laquelle on voit plusieurs ponts de marbre, excepté à l'arcade du milieu, où il y a un pont-levis : tous les autres ponts du Palais ſont bâtis ainſi. Du côté de l'Occident, où l'eſpace eſt plus large, on trouve un lac rempli de quantité de poiſſon, qui a plus d'un mille de long, & que l'on traverſe dans l'endroit où il eſt le plus étroit, ſur un pont orné à chaque bout d'un Arc triomphal, d'une agréable & excellente architecture. Le reſte des deux eſpaces d'Orient & d'Occident, où il n'y a point de ces Palais détachés ni de lacs, eſt partagé en belles Rues larges, où demeurent les Domeſtiques, les Officiers & les Artiſans qui ſervent la Cour Impériale.

Dans le tems des Empereurs Chinois, on y comptoit 10000 Eunuques ; mais celui qui régne aujourd'hui a mis en leur place des Tartares & des Chinois de la Province de Leaoton, qui ſont conſidérés comme Tartares par une grace particuliére. Voilà ce qui regarde le dehors du Palais, il faut préſentement parler de ce qu'il y a dedans.

On doit premiérement remarquer que les maiſons à Pékin, ne ſont pas à pluſieurs étages comme les nôtres ; mais les différens apartemens d'un Palais ont communica-

tion les uns aux autres par différentes cours, ſur un même plan, & l'on entre dans tous par une ſeule porte, qui eſt celle de la Rue; de ſorte qu'autant que dans nos maiſons nous cherchons à jouir de l'air, les Chinois cherchent à jouir de la terre. Par exemple, la premiére porte d'un Palais qui eſt ſur la Rue, & regarde le Midi, donne l'entrée dans une cour, ſur les côtés de laquelle on voit pluſieurs petites maiſons. Enſuite on paſſe par une porte qui eſt vis-à-vis de la premiére, dans une autre cour où eſt le ſecond apartement; de celle-là dans une troiſiéme plus grande, qui ſe termine par une grande ſalle pour recevoir les étrangers. Plus loin on trouve le quatriéme apartement où demeure le Maître du logis; & derriére celui-ci un autre cour, avec ſon cinquiéme apartement, dans lequel on garde ce qu'il y a de plus précieux; de-là on va dans un jardin, & enfin dans le ſixiéme & dernier apartement qui a une petite porte dans le milieu. Les chambres les moins eſtimées ſont ſur les côtés. Les domeſtiques avec leurs femmes, & leurs enfans demeurent dans la premiére cour; les autres ſont deſtinées pour les premiers Officiers & les Offices. Voilà comme ſont diſpoſées les maiſons des Mandarins &

des personnes riches ; mais celles des grands Seigneurs du premier ordre occupent plus de terrain, ont de plus grands apartemens, & sont plus ou moins élevées selon leur dignité, le tout étant reglé par les loix de l'Empire, qu'on ne peut enfraindre sans crime.

Quant aux apartemens Impériaux qui sont dans cette enceinte intérieure, apellée Chiaou, il y en a qui veulent qu'ils soient au nombre de vingt, ausquels ils donnent des noms & des situations particuliéres ; d'autres qu'il n'y en ait que douze, qui répondent aux douze Signes du Zodiaque ; d'autres encore soutiennent qu'il n'y en a que neuf, avec autant de Cours, chacun écrivant ce qu'il a oui dire & non pas ce qu'il a vû ; parce qu'il est impossible aux Européens de les voir tous, & sur-tout ceux des femmes, n'étant permis d'entrer que dans ceux que la jalousie des Orientaux a rendu libres, par raport aux audiences qu'ils donnent. J'en pourrois faire une Rélation sur le raport d'autrui ; mais j'aime mieux renvoyer le Lecteur curieux à celle qu'en a fait le P. Magaillans, plutôt que de la transcrire. Je dirai seulement que toutes ces cours, & tous ces apartemens sont sur une même ligne, avec de grandes salles d'une archi-

tecture pareille à la Gothique, dont la charpente est très-belle à voir, quantité de piéces sculptées avançant les unes sur les autres en forme de corniche. Les côtés des Cours sont remplis par de petits corps de logis, ou des galeries; mais quand on arrive aux apartemens de l'Empereur, les voûtes y sont soûtenues par de grosses colomnes : les degrés par où l'on monte dans les salles élevées sont de marbre blanc : les toits sont brillants par leurs tuiles dorées : tout est plein d'ornemens de sculpture, de dorure, de vernis, de peintures : les pavés sont de marbre ou de porcelaine : il y a un nombre prodigieux de différentes & belles chambres : le tout ensemble est certainement admirable, & sent le Palais d'un grand Prince. Les Jésuites François me dirent que pour refaire une salle qui avoit été brûlée, il avoit coûté 2000000 de piéces de huit. Il est bien vrai que l'architecture & les ornemens ont peu de régularité, & qu'on n'y voit pas la symétrie & la beauté de nos Palais d'Europe.

Il est fort difficile de sçavoir le nombre des concubines qui sont dans le Palais pour le seul plaisir de l'Empereur, parce qu'il est trop grand & n'est point

déterminé, outre qu'on ne les voit jamais. Ce ſont des filles nobles, que les Mandarins des Provinces choiſiſſent pour cela; & quand elles ſont une fois entrées dans le Palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parens. La ſolitude forcée & continuelle, les artifices dont elles ſe ſervent pour ſe faire connoître du Prince, qui ne peut pas les voir toutes, & la jalouſie qui régne parmi elles, les rend miſérables. De celles qui ont le bonheur de plaire au Monarque, on en a choiſi trois qui portent le tître d'Impératrices, & vivent bien différemment des autres; chacune a ſon apartement ſéparé, & une Cour nombreuſe, ne manquant de rien de ce qui peut lui faire plaiſir; leurs habits, leurs équipages & leur ſuite ſont magnifiques. Elles n'ont aucune part au Gouvernement, les Chinois diſant que la complaiſance & la pudeur ont été données aux femmes par la Nature pour l'éducation des enfans, comme la force & le courage aux hommes pour gouverner les Villes; & trouvant fort ridicule que nos Princeſſes ſe mêlent d'affaires d'Etat, & qu'elles ſoient habiles à ſuccéder : ce qui leur fait apeller l'Europe le Royaume des femmes. Ces concubines leur tiennent lieu de femmes, &

tous leurs enfans ſont légitimes, avec cette ſeule différence que ceux de la premiére vont devant les autres, dans la ſucceſſion.

Il y a dans l'intérieur du Palais un parc environné de murailles, où l'on tient quantité d'animaux ſauvages pour le divertiſſement. On y voit cinq petites collines, que l'on a faites du terrain que l'on a creuſé pour faire les foſsés & le lac : & ce ſont les uniques hauteurs que l'on voie dans la Ville de Pékin.



# LIVRE SECOND.

## CHAPITRE PREMIER.

*De quelle maniére on présenta le nouveau Calendrier. Audience que l'Auteur eut de l'Empereur de la Chine. Cérémonies des Mandarins dans les fonctions publiques.*

UN domeſtique du P. Grimaldi, que les Chinois apellent Millavije, vint m'avertir que ſon maître m'attendoit; je me rendis auſſi-tôt chez lui, & le trouvai revêtu d'un riche habillement doublé de martres Zibelines, dont l'Empereur lui avoit fait préſent. Il me dit, qu'il y avoit ce matin une occaſion favorable pour moi d'entrer avec lui dans le Palais, parce qu'il devoit préſenter à l'Empereur le nouveau Calendrier de l'année 1696. qu'il avoit compoſé en Chinois & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'être ſouvenu de moi, & du préſent qu'il me fit d'un Calendrier; je montai auſſi-tôt à cheval, & le ſuivis.

Après avoir passé la premiére enceinte, dans laquelle est la maison des Jésuites François, nous entrâmes dans l'intérieur du Palais par une grande porte, gardée par des Soldats; nous traversâmes ensuite une vaste cour, sur les côtés de laquelle étoient en haie des Soldats bien habillés; nous montâmes dans la premiére salle d'un des côtés, par un escalier de 20. degrés de marbre blanc, & descendîmes ensuite par la porte de ce côté-là, parce que l'escalier & la porte du milieu, qui sont plus grands, plus magnifiques, & mieux ornés, ne sont que pour l'Empereur.

Cette salle étoit si grande, qu'outre ses murailles, elle étoit soûtenue autour par des colonnes de bois, bien peintes & bien dorées, de même que le plafond. Les murailles étoient de briques enduites de plâtre, & le toit couvert de porcelaine de diverses couleurs. On descendoit delà dans une seconde cour, où l'on voyoit trois autres portes de front, deux sur les côtés, & de fort beaux bâtimens de part & d'autre. On remonta ensuite dans une autre salle pareille à la premiére, & de celle-là par d'autres cours on passa à la troisiéme & à la quatriéme, qui surpassoit toutes les autres en architecture & en magnificence.

Comme le P. Grimaldi portoit le Calendrier proprement mis dans une boête couverte de soie, accompagné de plusieurs Mandarins & personnes de qualité, l'Empereur envoya dans la troisiéme cour un Officier au Pére pour recevoir de lui le Calendrier; il le prit avec beaucoup de respect, & le porta à son Maître.

Le P. Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins qui l'avoient accompagné, me dit qu'il étoit à propos qu'il me présentât à l'Empereur; afin que quand il aprendroit par ses Pages que j'étois à Pékin, il n'en fût point surpris; comme il arriva un jour, qu'on ne lui avoit pas déclaré la venue d'un de leurs Péres malade, qui n'étoit entré dans cette Ville que pour se faire guérir: Que pour cet effet je l'attendisse dans l'endroit où nous étions, & qu'il m'introduiroit auprès du Monarque. Il m'enseigna, pendant le reste du tems, les cérémonies que je devois observer. Effectivement, une heure après il arriva un Officier pour nous dire d'avancer. Nous passâmes quatre cours fort longues, ornées d'apartemens & de chambres de différentes structures, qui surpassoient en magnificence la derniére salle quarrée, bâtie sur les portes de communication. Les portes par où nous passions d'une cour dans l'au-

tre, ſont d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes & bien proportionnées, bâties de marbre blanc, dont le tems a gâté le poli & la beauté. Il y avoit un ruiſſeau, qui traverſoit une de ces cours, ſur lequel on paſſoit par pluſieurs petits ponts de marbre blanc. Enfin la beauté de ce Palais conſiſte en une quantité de bâtimens, de cours, de jardins, dont l'ordre & la ſtructure ſont dignes d'admiration.

On voyoit le Trône de l'Empereur au milieu d'une grande Cour. Il étoit de forme quarrée, & avoit cinq baſes l'une ſur l'autre, qui alloient toujours en diminuant, & étoient environnées chacune d'une baluſtrade de très-beau marbre blanc. Il y avoit ſur la cinquiéme, un magnifique pavillon ouvert de tous les côtés, couvert de tuiles dorées, & ſoûtenu par de groſſes colomnes de bois verni; c'eſt-là qu'étoit le Trône. Ces cinq rangs de baluſtrades faiſoient un effet magnifique, ſur-tout lorſque les rayons du Soleil réfléchiſſoient ſur leur poli.

L'Empereur étoit dans ce pavillon, aſſis à la Tartare ſur un ſofa élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis qui s'étendoit ſur tout le plancher. Il avoit auprès de lui des livres, de l'encre & un pinceau à la Chinoiſe pour écrire. Son

habillement étoit de soie de couleur d'or, avec plusieurs Dragons en broderie, & deux entr'autres fort grands sur l'estomac. On voyoit à droit & à gauche quantité d'Eunuques par rangs, bien habillés, sans armes, les pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans. Dès que nous fûmes arrivés à la porte, nous courûmes en hâte jusqu'au bout de l'apartement qui étoit vis-à-vis du Trône, & nous restâmes un moment sur les pieds, les bras pendans. Enfin après avoir plié les genoux & joint les mains sur la tête, nous la baissâmes trois fois jusqu'à terre : nous nous relevâmes, & fîmes encore deux fois la même cérémonie, jusqu'à ce que l'on nous avertit d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. Il s'adressa au P. Grimaldi pour me demander des nouvelles des guerres de l'Europe, à quoi je répondis selon ce que j'en sçavois. Il me demanda ensuite si j'étois Medecin, ou si je me mêlois de Chirurgie, je lui dis que non. Il voulut sçavoir si je n'entendois pas les Mathématiques, mais je me tins sur la négative, quoique j'en eusse apris quelque chose dans ma jeunesse : car les Péres m'avoient bien averti que si j'avouois sçavoir quelqu'une de ces sciences ou de ces arts, il me retiendroit infailli-

blement à ſon ſervice, ce que je ne voulois nullement. Enfin il nous congédia, & nous nous retirâmes ſans aucune cérémonie.

Ce Prince étoit âgé de 43. ans, & dans la 35. année de ſon régne ; il s'apelloit *Cam-Hi*, c'eſt-à-dire *le Pacifique*. Sa taille étoit bien proportionnée, ſon viſage gracieux, ſes yeux vifs & plus grands que ceux de ſa nation, ſon nez un peu aquilin & rond vers le bout ; il étoit marqué de petite vérole, mais non pas au point de diminuer la beauté de ſon viſage.

Le Mardi, je louai une chaiſe ( qui coûte cher à Pekin ) pour aller voir la Ville du côté de l'Orient, & je trouvai par tout de très-belles places & de riches boutiques. J'entrai dans la Ville des Tartares par la porte de Zin-Mouen, que l'on trouve au milieu de la muraille qui partage les deux Villes : celle juſtement dont parle Marc Paul, & qui répond aux apartemens de l'Empereur, & à la grande porte qui y conduit ; elle ne s'ouvre que lorſque ce Monarque ſort, & le peuple paſſe par les trois autres. Il y a devant la porte du Palais une très-belle baluſtrade qui renferme un eſpace conſidérable.

Le froid eſt fort ſenſible à Pékin, & quoique je ne ſois pas d'un tempérament fort délicat, je ne pouvois cependant ſortir, que quand le Soleil commençoit à avoir quelque force; cependant, la Ville eſt au quarante degré, moins quelques minutes, & le P. Grimaldi m'a aſſûré qu'il ne faiſoit pas plus froid en Pologne au cinquante dégré, ayant eu l'expérience des deux endroits. Le voiſinage des hautes montagnes, qui ſéparent la Tartarie de la Chine, en eſt la cauſe; je n'y étois pas néanmoins dans le tems du plus grand froid, qui ne ſe fait ſentir qu'en Janvier, l'hiver commençant en Novembre, & finiſſant à la mi-Mars, ſans aucune pluye. Pendant ce tems-là on aporte de la Tartarie Orientale une infinité de faiſans, de perdrix, de cerfs, de ſangliers, & autres animaux, qui ſont tous ſi gélés, que les bêtes fauves ſe gardent deux ou trois mois, & les faiſans un. L'abondance en eſt ſi grande pour-lors, que l'on a un cerf ou un ſanglier pour une piéce de huit, un faiſan pour deux ſols, une perdrix pour deux liards. Depuis le mois de Mars juſqu'au commencement de Juin, on jouit d'un Printems, qui n'eſt preſque pas pluvieux; mais dans Juin, Juillet, & juſqu'au 10. d'Août, les pluyes

ſont abondantes, & cette eau eſt très-neceſſaire pour nettoyer les rues, où les perſonnes les plus graves ne ſe font pas une affaire de ſe ſoulager le ventre devant le Monde. Ce froid-là eſt cauſe que toutes les femmes portent des bonnets & des coeffes, ſoit qu'elles aillent en chaiſe ou à cheval : & elles ont bien raiſon de le faire, car malgré ma robe fourrée le froid m'étoit inſuportable. Le pis eſt encore que le bois y eſt fort rare, & qu'on eſt obligé d'y brûler certaines pierres que l'on tire des montagnes voiſines, (comme l'on fait le charbon en Angleterre) pour faire la cuiſine; car pour s'en chauffer, elles ſont pernicieuſes, & les Chinois aiment mieux reſter ſans feu dans leurs chambres, & y tranſir de froid.

Mon arrivée à Pékin donna le même ſoupçon aux Jéſuites de cet endroit, qu'à ceux de Canton; parce que j'étois venu à la Cour ſans la permiſſion de l'Empereur, & ſans le leur avoir fait ſçavoir.

Le Mécredi je fûs voir les PP. Jéſuites François, qui demeurent dans la premiére enceinte du Palais. En arrivant à la grande porte, je vis une multitude de Portiers, qui fermoient avec des étoffes bleues, les petites allées qui donnoient dans la grande Cour, & le grand chemin

qui conduit au mur intérieur, faiſant bien nettoyer tout. J'en demandai la raiſon, & l'on me dit que c'étoit le jour de la naiſſance de l'Impératrice, femme du pére de l'Empereur d'aujourd'hui, & que toutes les Dames de la Ville la venoient complimenter ; c'eſt pourquoi on fermoit toutes les avenues, afin qu'on ne le vît pas, & qu'on ornoit le chemin de la même maniére que quand l'Empereur ſort. Effectivement, après avoir bû quelques coups avec les PP. je vis en m'en retournant quantité de belles caléches couvertes de damas & autres étoffes de ſoie & or, dans leſquelles les Dames étoient venues. Les PP. me contérent de quelle maniére cela ſe paſſoit. L'Impératrice étoit aſſiſe ſur un Trône fort élevé, & l'Empereur avec ſes enfans commençoit la cérémonie, en ſe mettant à genoux, & baiſſant neuf fois la tête juſqu'à terre. Ses femmes & ſes concubines venoient enſuite faire la même choſe ; après quoi ſuivoient les Princes & Princeſſes du Sang, & enfin les femmes des Grands & des Mandarins de la Cour. Ce jour-là l'Imperatrice invite à dîner l'Empereur & tous ceux qui ſont préſents ; l'Empereur mange ſeul ſur ſon Trône. Je raporte ceci ſur un oui-dire, parce qu'on ne peut pas voir cette cérémonie.

Tous les Princes & Mandarins qui ſont à la Cour ſont obligés de faire la même choſe le 1. le 15. & le 25. de la Lune ; ils ſe trouvent au nombre de près de 5000 dans les galleries, ſalles & chambres qui ſont ſur les côtés de la cour, qui eſt vis-à-vis de la porte du Midi. Ils ſont tous habillés richement, mais différemment ſelon leurs dignités, ce que l'on voit par la diverſité des animaux & des oiſeaux qui ſont brodés ſur leurs habits. L'Empereur ſort à la pointe du jour de l'onziéme apartement, où il fait ſa réſidence ordinaire, & 16. Eunuques le portent en chaiſe dans une ſalle, où il va s'aſſeoir ſur un riche Trône élevé dans le milieu. Alors un Eunuque ſe met à genoux devant la porte & dit : *Faloüi*, c'eſt-à-dire, *Que le Ciel décharge ſes tonnerres* ; auſſi-tôt on entend le bruit des cloches, des tambours, (auſquels ſe joint le grand tambour du Palais) des trompettes, & de pluſieurs autres inſtrumens ; après quoi l'on ouvre toutes les portes, excepté celles du milieu.

Pendant ce tintamarre, tout le Monde ſe met en ordre de part & d'autre ; c'eſt-à-dire les Princes du Sang, & les Mandarins lettrés du côté de l'Orient ; les Seigneurs qui ne ſont pas de la famille Impériale

riale & les Mandarins d'armes, du côté de l'Occident. Ils passent ensuite tous deux à deux par les petites portes qui sont à côté des grandes; & après avoir monté les degrés, chacun prend son poste selon sa dignité devant la grande salle, dans les endroits qui sont assignés à chacun des neuf Ordres de Mandarins, & écrits sur de petits pilliers. Aussi tôt qu'ils sont ainsi placés de deux côtés de la cour face à face, le bruit des instrumens cesse, & l'on garde un grand silence, pendant lequel les Cotai ou Censeurs prennent garde que chacun fasse son devoir. Alors le Maître des Cérémonies, qui est à genoux au milieu de l'escalier de la grande salle, parle ainsi à l'Empereur. *Très-haut & très-puissant Prince, notre Souverain Seigneur, tous les Princes du Sang & les Grands Seigneurs, tous les Mandarins de lettres & d'armes, sont ici prêts à vous rendre l'hommage qu'il vous doivent.* S'étant levé ensuite, il se range du côté de l'Orient, & haussant la voix, il dit: *Pai-pan*, c'est-à-dire, *Mettez-vous en ordre.* Aussi-tôt chacun raccommode sa robe, & se met en état. Ensuite il dit: *Chiven-xin*, c'est-à-dire, *Tournez-vous*; & tout le Monde tourne le visage du côté de la salle Impériale. Il leur ordonne

après de ſe mettre à genoux, & puis il leur dit : *Keou-teou*, c'eſt-à-dire, *Touchez la terre avec la tête* ; ce qu'ils font, & il reſtent en cette poſture, juſqu'à ce qu'il leur diſe : *Kilai*, c'eſt-à-dire, *Levez-vous*. Il leur dit enſuite : *Yé*, c'eſt-à-dire, *Mettez le bras en arc*, joignant les mains & les portant ſur la tête. Ceci fait, il leur dit de nouveau : *Remettez-vous comme vous étiés auparavant*, car ce monoſyllabe, *Yé*, ſeul, ſignifie cette ſorte d'obéïſſance. Après avoir fait cette cérémonie trois fois, ils ſe mettent tous à genoux, & le Maître des Cérémonies crie : *Keou-teou*, *Touchez la terre avec la tête* : *Tſai-keou-teou*, *Touchez-là une ſeconde fois* : *Yeou-keou-teou*, *Touchez-là une troiſiéme* ; & les deux premiéres fois qu'ils font cela, ils diſent tous bas : *Van-ſoui*, c'eſt-à-dire, *Dix mille ans* ; mais la troiſiéme, ils diſent : *Van-ſoui*, *van-van-ſoui*, *Dix mille ans, dix miliers de miliers d'années* ; parce que dix mille ans eſt le nom de l'Empereur.

Lorſque cette derniére révérence eſt faite, le Maître des Cérémonies répéte : *Kilai*, Levez-vous : *Chieven-xin*, *Tournez-vous*, & ils ſe retournent vis-à-vis les uns des autres. Enfin il leur dit : *Pai-pan*, *Mettez-vous en ordre*, & ils ſe remettent à

leurs places en rang. Alors il ſe met de nouveau à genoux, & dit d'un ton reſpectueux : *Chiaoypi*, c'eſt-à-dire, *Très-puiſſant Seigneur, les Cérémonies de cette ſoumiſſion, qui vous étoient legitimement dûes, ſont finies preſentement.* On entend alors tous les inſtrumens, l'Empereur deſcend de ſon Trône, & retourne à ſes apartemens. Les Grands & les Mandarins ſe retirent, & ôtent dans la porte du milieu leurs habits de cérémonie, qu'ils avoient pris en venant au Palais, & qui ſont différens de leurs habits ordinaires, & bien plus riches ; mais ils ne peuvent pas être de couleur jaune, que les Chinois regardent comme la Reine des couleurs, parce qu'elle eſt celle de l'or, qui eſt le Roi des métaux, & qu'ils diſent à cauſe de cela n'apartenir qu'à l'Empereur, qui paroît en public avec un habit de cette couleur, rempli de quantité de Dragons en broderie. Quelquefois il diſpenſe de cette cérémonie importune les Mandarins qui ſont occupés aux grandes affaires de la Cour.

Le Jeudi, je fûs voir l'autre côté de la Ville, où je rencontrai quelque choſe d'extraordinaire, c'eſt-à-dire une Nôce & un enterrement qui paſſoient en même tems dans la même grande rue. L'enter-

rement ſe faiſoit en cet ordre. Premiérement, on voyoit des étendarts, & banniéres de ſoie & de papier de couleur, avec les ſtatues du mort; enſuite pluſieurs perſonnes en rang portoient des chevaux & des monſtres; d'autres battoient d'un tambour de cuivre, & les Bonzes frapoient ſur des plaques de letton ſonnoient des petites cloches & faiſoient réſonner d'autres inſtrumens. On portoit enſuite le corps dans un cercueil couvert d'étoffe blanche; il étoit precedé par les parens mâles du défunt, & ſuivi par les femmes dans de très-petites caléches; elles étoient toutes habillées de blanc, parce que c'eſt la couleur du deuil à la Chine, auſſi bien que dans les Royaumes voiſins de la Cochinchine & du Tunquin. Mais cette cérémonie ne ſe fait que quand la perſonne meurt dans la Ville, & qu'on va l'enterrer, après en avoir fait les obſeques; mais ſi la perſonne étoit morte hors de la Ville, il n'eſt pas permis d'en aporter les corps dedans, de quelque rang & qualité qu'il pût être, les Chinois regardant cela comme d'un très-mauvais augure.

La Cérémonie de la nôce étoit à peu près ſemblable à celle des funerailles, quant au ſon des inſtrumens. Pluſieurs

personnes marchoient devant à cheval avec des drapeaux & des banniéres selon la qualité des mariés. L'épouse étoit conduite avec beaucoup de solemnité dans une chaise couverte, ou caléche ornée de franges, & de plusieurs ouvrages en soie, sans qu'on la pût voir.

Je sortis la porte de la Ville des Chinois, & fis une lieue autour des murs, pour voir s'ils étoient différens de ceux des autres Villes de la Chine, & je les trouvai de la même maniére, faits la plus grande partie de brique, avec des fossés pleins d'eau, hauts de 40 pieds, & épais de 20 avec un rampart derriére, comme dans nos places fortes d'Europe. Ce sont de grandes tours quarrées, éloignées l'une de l'autre de la portée de la fléche qui gardent les courtines; mais les murailles de la nouvelle Ville sont plus foibles & moins hautes, & l'on n'y voit pas tant de tours.



## CHAPITRE II.

*L'Auteur va voir la grande muraille de la Chine. Description de ladite muraille.*

ME trouvant si proche de cette Muraille si fameuse, j'eûs la curiosité de la voir. Je me rendis le Vendredi chez les Péres François, pour me disposer à faire ce voyage. Ils me dirent qu'il seroit dangereux pour moi d'aller à l'endroit où l'on garde le passage, parce qu'on pourroit avoir supçon d'un étranger; mais que je pouvois aller du côté le plus proche de la montagne, où il n'y avoit point de Soldats. Ils eurent la bonté de me trouver une personne pour m'accompagner le lendemain, & ainsi je retournai au logis. Le Samedi, le Foukie ou Voiturier étant venu de bonne-heure avec les chevaux, nous montâmes à cheval, & arrivâmes le soir dans une maison de campagne après avoir fait 35 milles & plus. Le Dimanche nous fîmes 20 milles dans un chemin montueux, & nous arrivâmes au pied des montagnes, sur lesquelles le mur est bâti; & parce qu'on ne pouvoit

pas y aller à cheval, il fallut faire 4 milles à pied, ayant mon Voiturier pour guide, & laissant mon Valet pour garder les chevaux.

Cette muraille est haute en quelques endroits de 15 pieds, en d'autres de 20. mais dans les vallées, elle est bien plus haute & si large, que six chevaux de front peuvent marcher dessus. Elle est bâtie de grandes briques cuites au feu, & de quelques pierres; elle a des tours quarrées très-fortes, à la portée de deux fléches l'une de l'autre, depuis son commencement jusqu'à la Mer. Dans les passages foibles & les plus exposés, il y a plusieurs ouvrages pour les défendre, comme des ravelins & des bastions. Cette Muraille admirable commence dans la Province de Kiansi, & s'étend jusqu'à demi-lieue avant dans la Mer Orientale, à cause de son peu de profondeur; de sorte qu'on en compte la longueur de 405 lieues d'Espagne en ligne droite & de 500, à cause des tours qu'elle fait dans les vallées & sur les montagnes. Il y a beaucoup de petites portes & d'escaliers pour la multitude des soldats qui gardent les tours.

La Chine étant presque entiérement séparée de la Tartarie par des montagnes, la grande muraille est moins élevée sur les

montagnes & plus dans les vallées, selon la situation ; mais non pas tout d'un même niveau, comme quelques-uns l'ont voulu faire croire, étant impossible d'élever la muraille des vallées au niveau de celle des montagnes. Ce qui fait que quand on dit que ce mur est prodigieusement haut, cela ne signifie rien autre chose, sinon qu'il est bâti sur des lieux fort hauts; il n'aproche pas même de la hauteur de ceux de leurs Villes, & l'épaisseur n'en est pas égale par-tout.

Tout l'ouvrage, comme je l'ai dit, est de briques, & est si bien bâti, que non-seulement il dure depuis plusieurs siécles; mais paroît encore à present comme tout neuf, excepté seulement quelques endroits ruinés, que les Tartares ne se soucient pas de réparer. Il y a plus de 1800 ans que l'Empereur Xi-hoam-ti le fit faire contre l'irruption des Tartares.

Cet ouvrage est un des plus grands, & j'ose dire des plus extravagans qu'on ait jamais construit. La prudence vouloit bien que les Chinois fermassent les passages où il y avoit le plus à craindre ; mais à quoi bon élever cette muraille jusqu'à la cime d'une montagne très-haute & escarpée, où à peine les oiseaux auroient voulu faire leurs nids, & par où il étoit impossible à

la cavalerie Tartare de paſſer ? Et s'ils croyoient que ces peuples, en grimpant le long des rochers, auroient pû paſſer, c'étoit encore une autre folie de s'imaginer qu'un mur auſſi bas, auroit pû arrêter leur furie.

Je fûs ſurpris lorſque je conſidérai comme on avoit pû tranſporter ſi haut tant de matériaux pour bâtir, & les mettre en œuvre : certainement cela ne s'eſt point fait ſans un tems, une dépenſe & un travail immenſe. On dit que ſous le régne de l'Empereur Chinois cette Muraille étoit gardée par un million de ſoldats ; mais comme à preſent l'Empereur Tartare eſt maître d'une grande partie de la Tartarie, il ſe contente de tenir de bonnes garniſons dans les paſſages les plus ouverts, & dans ceux qui ſont les mieux fortifiés.

Le Lundi, je revins par le même chemin coucher à la maiſon de campagne, dont j'ai parlé, & le lendemain j'arrivai à Pékin ſur le ſoir.



## CHAPITRE III.

*De quelle manière l'Empereur de la Chine paroît en public.*

LE Mécredi, dans le tems que je causois avec le P. Pereira dans sa chambre, il lui vint un ordre du Palais pour aller accommoder l'horloge de la maison de campagne, qui n'est qu'à 3 lieues de la Ville, l'Empereur devant y aller en peu de tems, pour y passer six mois, comme il fait tous les ans. On l'apelle *Chian-Chiun-Yuen*, *Yuen*, signifiant *Jardin*; *Chiun*, *Toujours*, & *Chian*, *Printemps*, comme qui diroit chez nous, *Jardin d'un printems perpétuel.* Il consiste en plusieurs petites jolies maisons, separées les unes des autres, comme celles des Chartreux, avec des jardins & des fontaines à la Chinoise.

Je fûs le Jeudi chez les PP. Jésuites François, qui me dirent que le lendemain l'Empereur iroit à sa maison de campagne, & que je pourrois le voir de chez eux, ou auprès de leur maison. Ils eurent la bonté de m'envoyer un de leurs Domestiques, pour me faire voir cette sortie




*Marche de l'Empereur de La Chine, lorsqu'il paroit en public*

majeusteuse, qui commença une heure après le Soleil levé.

D'abord, il y avoit environ 2000 tant Soldats que Domestiques; ensuite 20 Caléches fermées, dans lesquelles etoient les femmes; l'Empereur parut après, accompagné des Princes du Sang & des Mandarins. Il étoit à cheval, habillé simplement d'un habit de couleur d'or, avec plusieurs Dragons en broderie, & avoit un riche bijou sur son Mauso ou Chapeau à la Tartare.

Ce Monarque sort quelquefois dans une chaise portée par 32 hommes, & dont ils sont également chargés, outre 4 autres qui la soûtiennent par chaque côté. Cette sortie me parut fort magnifique, mais je crois faire plaisir au Lecteur si je lui donne la description & la figure d'une sortie plus solemnelle, que l'Empereur de la Chine fait lorsqu'il va sacrifier, ou faire quelque fonction publique, avec une suite de plusieurs miliers de personnes.

Premiérement, on voit vingt-quatre hommes avec de grands Tambours, en deux lignes de douze chacune.

2 *Vingt-quatre Trompettes en deux lignes.* Leurs instrumens sont faits d'un bois apellé Outom-xou, fort estimé chez les Chinois. Ils ont trois pieds de long,

& presque une palme d'ouverture au bout en forme de cloche.

3 Vingt-quatre Bâtons en deux lignes, d'environ huit palmes de long, vernis de rouge, avec des feuillages d'or.

4 Cent Halebardes en deux lignes, avec leurs fers en forme de croissans.

5 Cent Masses de bois doré en deux lignes, aussi longues qu'une lance.

6 Deux Piques Royales apellées Cassi, vernies de rouge, avec des fleurs & les bouts dorés.

7 Quatre cens grandes Lanternes d'un riche travail.

8 Quatre cens Torches assez bien travaillées, & faites d'un bois qui garde le feu long-tems, & rend une grande lumiére.

9 Deux cens Lances ornées au-dessous du fer, les unes de houpes de soie de diverses couleurs, & les autres de queues de Pantéres & d'autres animaux.

10 Vingt-quatre Drapeaux, dans lesquels sont peints les vingt-quatre signes du Zodiaque; car les Chinois le divisent en vingt-quatre, comme nous en douze.

11 Cinquante-six Drapeaux, où sont les cinquante-six Constellations, à quoi les Chinois réduisent toutes les Etoiles.

12 Deux cens grands Evantails, montés ſur de longs bâtons dorés, & peints de diverſes figures de Dragons, d'Oiſeaux, du Soleil & d'autres choſes.

13 Vingt-quatre Paraſols richement ornés.

14 Huit ſortes d'Uſtenciles dont l'Empereur ſe ſert ordinairement, tels que ſont, une ſerviette, un baſſin d'or, une aiguiére de même, & autres.

15 Cinq cens Gentils-hommes de l'Empereur richement habillés.

16 Dix Chevaux de main, blancs comme la neige, avec la ſelle & les brides enrichies d'or, de perles & de pierreries.

17 Mille Hommes, cinq cens de chaque côté, qu'on apelle *Hiao-goue*, c'eſt-à-dire Fantaſſins. Ils ont des habits rouges enrichis de fleurs & d'étoiles en broderie d'or & d'argent, avec des bonnets ornés de longues plumes.

18 Huit Etendarts de différentes couleurs, comme jaune, bleu, blanc & autres, qui marquent les huit Généraux de l'Empire; l'un ſe diſant le Général de l'Etendart *jaune*, *l'autre du blanc*, & ainſi du reſte. Chacun d'eux commande à cent mille Soldats.

19 L'Empereur, porté dans une

chaise découverte par trente-deux personnes, & soûtenu par quatre autres à chaque côté.

20 Les Princes du Sang Royal & un grand nombre de Seigneurs superbement habillés, & en file selon leur rang.

21 Les Domestiques de ces Princes.

22 Les deux mille Mandarins de lettres & d'armes habillés richement.

23 Un grand Carosse tiré par huit chevaux.

24 Deux Chariots magnifiques, tirés chacun par deux élefans.

25 Les Soldats Tartares.

---

## CHAPITRE IV.

### *Religions de l'Empire de la Chine.*

ON fait profession dans la Chine de plusieurs Religions, selon la diversité des peuples qui l'habitent. En commençant donc par l'Empereur, étant né Tartare, il suit l'idolâtrie de la Nation. Quoiqu'elle aproche assez de celle des Chinois & des Japonois, elle est cependant partagée en diverses sectes, qui ne s'accordent point entre elles, & s'accor-

deront encore moins avec les Japonois & les Cochinchinois, qui ne s'accordent pas non plus entr'eux. Cette diversité vient des différentes Idoles, que chacun prend pour son Dieu tutelaire. Les Tartares de la Grande Tartarie adorent une Divinité qu'ils apellent Natagai, & qu'ils regardent comme le Dieu de la Terre. Ils l'ont en si grande vénération, qu'il n'y a personne qui n'en ait l'image dans sa maison; & parce qu'ils s'imaginent que Natagai a eu une femme, ils la mettent à sa gauche, avec plusieurs petites Idoles au-devant, comme leurs enfans. Ils leur font de grandes adorations, & de profondes révérences, sur-tout lorsqu'ils vont dîner ou souper; ils frottent les lévres de ces figures avec de la graisse de la viande cuite, & mettent une partie de leur souper ou de leur dîner à la porte, croyant qu'elles s'en nourrissent.

Les Tartares, par une superstition impie & ridicule, adorent un homme vivant, qu'ils apellent Lama, c'est-à-dire, le Grand Prêtre, ou le Prêtre des Prêtres; parce qu'ils reçoivent de lui, comme de la *source, tous les fondemens de leur Re*ligion ou Idolâtrie: Ils lui donnent encore le nom de Pére Eternel. Cet homme est reconnu pour un Dieu par tous les

Rois de la Tartarie ; ce qui fait que non seulement eux , mais encore leurs peuples vont en pélerinage à l'endroit où il est, avec quantité de présens, pour l'adorer comme le vrai Dieu vivant. Et c'est une grande faveur , quand il se laisse voir dans un lieu obscur de son Palais, tout orné d'or & d'argent, & illuminé de plusieurs lampes ; il est alors assis sur un coussin de drap d'or , qui est sur une estrade fort élevée de terre, & couverte de magnifiques tapis. Ils se prosternent tous la face contre terre, de la même maniére qu'on fait au Pape, & lui baisent les pieds avec une humilité incroyable. Les Prêtres qui le servent débitent aux étrangers les prétendus prodiges de sa Divinité ; & afin qu'on le croye immortel, dès qu'il est mort, ils cherchent un homme qui lui ressemble , le mettent à sa place, & ainsi font accroire à tout l'Empire ; qui ne sçait rien de cette tromperie, que le Pére Eternel, qu'ils disent être ressuscité il y a 700. ans, a toûjours vécu depuis ce tems-là , & qu'il vivra éternellement. Ces barbares ajoûtent tant de foi à cela , qu'il n'y a personne parmi eux qui ne le soûtint aux dépens de sa vie. Ils trouvent heureux celui qui par de grands présens a pû obtenir quelque petite relique de ses excré-

mens, qu'il porte pendue au col dans une boete d'or, & qu'ils croyent un préservatif sûr contre toutes sortes de maux & de maladies; il y en a même qui par dévotion en mettent dans leurs viandes.

Cette prétendue Divinité vivante est d'une si grande autorité dans toute la Tartarie, que l'on ne couronne aucun Roi, qu'il n'ait auparavant envoyé des Ambassadeurs avec des dons précieux au Grand Lama, pour obtenir sa bénédiction. Il fait sa résidence dans son Royaume de Barantola, autrement Lassa, où il ne s'embarasse nullement du Gouvernement, se contentant de l'honneur, vivant dans une tranquille & profonde oisiveté, & laissant à un autre apellé Deva ou Dena, le soin du Royaume; ce qui fait dire qu'il y a deux Rois dans Barantola.

Il y a dans le Palais de Pékin un Temple de ces Religieux Lamas, que l'on apelle Lamatien, c'est-à-dire, Temple des Lamas. Ce fut le pére de l'Empereur régnant, qui le fit bâtir par raison d'Etat, & pour plaire à sa mére, fille d'un petit Roi des Tartares Occidentaux, qui étoit fort attaché à ces Lamas. *On voit sur une montagne en pain de sucre, faite de main d'homme avec de grandes pierres aportées de la mer, une tour à 12. étages,*

bien proportionnée & d'une hauteur extraordinaire, autour de laquelle il y a quantité de petites cloches, que le vent fait ſonner nuit & jour. Le Temple eſt grand, & bâti au milieu de la colline du côté du Midi. Les demeures & cellules des Lamas ſont à l'Orient & à l'Occident. J'ai rencontrai pluſieurs Lamas dans Pékin, & j'ai trouvé leur habit bien particulier. Ils portent une mitre jaune, la robe blanche retrouſſée par derriére, la ceinture rouge, & la tunique de couleur d'or; ils ont une bourſe pendant à la ceinture: enfin, leur habit eſt à-peu-près comme l'on peint celui des Apôtres.

La principale Idole qu'adorent les habitans du Royaume de Barantola ſe nomme Ménipe, faite de neuf têtes humaines en forme de cône, devant laquelle ils font des ſacrifices, & à qui ils préſentent des viandes pour ſe la rendre favorable. Ils ont des chapelets, & à chaque grain qu'ils laiſſent couler, ils diſent: *Ménipe, ſauvés-nous.* Ils ont dans ce Royaume, comme dans celui de Tanguth, un horrible & exécrable coutume, qui eſt de choiſir un garçon des plus robuſtes, à qui ils donnent en certains tems de l'année, la permiſſion de tuer tous ceux qu'il rencontre, ſans avoir égard au séxe, ni à la condition;

ils rendent ensuite des honneurs éternels à ceux qui ont été massacrés, comme jouissant d'un état très-heureux, pour avoir été sacrifiés à la Déesse Ménipe. Le garçon fort armé d'un arc, de fléches, d'un cimeterre, & chargé de banderoles, comme de trophées; il court en furieux dans les places & dans les rues, massacrant tous ceux qu'il rencontre, sans qu'on lui puisse faire aucune résistance: ils l'apellent en langue du pays Buth, c'est-à-dire, le Meurtrier.

Outre cela, la Religion Mahométane a fait un si grand progrès à la Chine, où elle a été aportée par les Tartares de la Grande Tartarie, que le P. Grimaldi m'a asûré qu'il y avoit 2000000 personnes qui en faisoient profession. Ces peuples vinrent de la Tartarie Orientale, ayant été apellés par les Chinois, pour chasser le Tartare Occidental, apellé Eluth, qui dans les siécles passés commandoit dans la Chine.

La Religion des Chinois se réduit à trois sectes: la premiére est celle des Lettrés, la seconde celle de Lanzous, & la troisiéme celle du Peuple. *Celle des Lettrés* roule sur deux fins, l'une est le bien universel de l'Empire, à la prospérité duquel, comme en ayant l'administration,

ils veillent inceſſamment : l'autre eſt la proſpérité particuliére de chacun d'eux, qu'ils tâchent d'acquérir par des actions vertueuſes, telles que la raiſon les leur dicte, & qu'ils cultivent & perfectionnent par la Philoſophie morale, qu'ils étudient avec un fort grand ſoin. Comme c'eſt une choſe fort avantageuſe au public d'honorer les Supérieurs & gens de mérite, cela eſt auſſi favorable aux particuliers ; puiſque les enfans en aprennent le reſpect & l'amour qu'ils doivent à leurs péres, qu'ils voient ſi ſouvent offrir aux tombeaux de leurs ancêtres des pleurs, des préſens, les priéres des Bonzes, enfin tout ce qui eſt propre à honorer les cendres de ceux dont ils ont reçû l'être. Au reſte, toutes ces cérémonies ne ſont chez eux que des actions politiques, qui ne ſe font pas pour le bien des morts, ( puiſqu'ils nient l'immortalité de l'ame ) mais pour celui des vivans ; parce qu'ils attribuent à ces œuvres pieuſes des récompenſes temporelles, & qu'ils croient que ſi la vertu ne produit rien pour une autre vie, du moins elle rend celle-ci heureuſe.

*Il eſt cependant vrai que les plus ſages,* réfléchiſſant d'un côté que les hommes & les bêtes vont de pair, quant à la durée de la vie, même qu'il y a des bêtes qui vi-

vent plus long-tems; & ne croyant pas de l'autre, que l'immortalité soit une proprieté naturelle de l'ame, mais seulement une récompense du mérite; ont inventé là-dessus une nouvelle Philosophie semblable à celle des anciens Stoïciens. Ils soûtiennent que la vertu est une qualité qui participe de la Divinité, & qui est capable d'ôter de l'ame en qui elle réside, tout ce qu'il y a de corruptible, & par conséquent de mortel, & ensuite de la subtiliser jusqu'à un dégré, qu'elle ne souffrira rien de la matiére, à qui elle est, non incorporée, mais unie; & que lorsqu'elle se sépare du corps, elle s'unit à Dieu comme une grêffe à un arbre, & vit immortellement avec lui. Ils disent au contraire que le vice, par son venin & sa malignité, gâte l'ame, la corrompt & la mêle si fort avec la chair, qu'elle vit de la chair, meurt, & se pourrit avec elle. Pour les Lettrés ou sçavans ils sont tous Athées, & croient qu'il n'y a ni récompense, ni châtiment en l'autre monde; & que l'ame étant détachée des liens du corps, retourne au néant d'où elle est venue; c'est pourquoi ils se donnent du bon tems dans ce monde avec ce grand nombre de femmes, qu'ils entretiennent, (chose qu'ils croient nécessaire à l'accroissement de la République) & ils jouis-

ſent des richeſſes, qu'ils tâchent d'amaſſer par toutes ſortes de moyens illicites. A dire le vrai, c'eſt plutôt une Académie de gens de Lettres, apellée Toukkiao, qu'une Religion de Payens; car ils n'ont ni Temples, ni Prêtres, ni Idoles, ni Sacrifices, ni Rites ſacrés.

Ce qu'on pourroit apeller le Temple des Lettrés, n'eſt autre que celui de Confucius, que chaque Ville a été obligée de faire bâtir à grands frais au-deſſus des Ecoles publiques, par un ordre de l'Etat. On y voit ſon nom & ſes ſentences écrites en lettres d'or ſur une grande planche, avec diverſes ſtatues de ſes diſciples, que les Chinois adorent comme des Divinités inférieures. C'eſt dans cet endroit, qu'à la Nouvelle & Pleine Lune, les Mandarins, les Docteurs, les Bacheliers s'aſſemblent pour vénérer, & rendre hommage à leur Maître Confucius, en faiſant d'humbles génufléxions, telles que les Egyptiens en faiſoient le premier jour de leur mois Toth à leur Dieu Mercure.

La ſeconde ſecte eſt celle des Lanzous ou des Li-lao-kun, qui fut introduite par *un Philoſophe de ce nom, qui vivoit* dans le tems de Confucius. Ils diſent qu'il a été 80 ans dans le ventre de ſa mére, avant que de venir au monde; c'eſt pourquoi

on l'apelle Lanzou, c'eſt-à-dire, le vieux Philoſophe. Il enſeigne que le ſouverain Dieu eſt corporel, & gouverne les autres Divinités comme un Roi fait ſes Sujets, en quoi il paroît s'accorder avec les Stoïciens. Il promet de grandes merveilles de ſa Chymie, dont quelques-uns le font inventeur, perſuadant à ſes Sectateurs, que par le moyen d'une certaine liqueur, on peut devenir immortel. Ses Diſciples lui attribuérent auſſi la Magie : cet art diabolique devint en peu de tems l'unique ſcience des perſonnes de qualité, qui s'y apliquérent toutes, pour tâcher d'éviter la mort; & les femmes, tant par curioſité, que par l'eſpérance de ſe prolonger la vie, s'abandonnérent à toutes ſortes d'extravagances & d'impiétés. On apella Tien-ſe ou Docteurs céleſtes, ceux qui s'apliquérent particuliérement à cette pernicieuſe doctrine; & les Empereurs leur donnérent des maiſons pour vivre en communauté, & leur bâtirent des Temples en divers lieux, en l'honneur de leur Maître. Les Prêtres de cette Secte s'attachent ſur-tout à chaſſer les Diables hors des maiſons par le moyen de leurs exorciſmes, ou en peignant avec de l'encre des monſtres horribles ſur les murailles, & cela avec des cris ſi terribles, qu'ils ſe transforment eux-

mêmes en Démons. Ils s'arrogent le pouvoir de faire venir les pluies, & de les faire cesser, de détourner les malheurs publics ou particuliers. Cette Secte a aujourd'hui fort peu de Sectateurs, les deux autres sont plus suivies.

La troisiéme Secte est celle du Peuple ou des Bonzes, qui ont des Idoles & des Divinités representées par des figures étranges & monstrueuses. Ils en ont entr'autres deux qui sont très-fameuses dans cet endroit de l'Orient, sçavoir Amida & Chiaca. Ils n'épousent point, comme les Lettrés, l'intérêt public, & ne songent qu'à eux-mêmes ; ils donnent à l'ame après la mort une vie immortelle, & des récompenses ou des peines, selon qu'elle le mérite. Ils estiment le célibat & la virginité, jusqu'à condamner le mariage. Et comme il n'y a point de peuple plus vil qu'eux, aussi n'y en a-t'il point de plus exécrable pour ses ordures brutales, & les abominations.

Cette pernicieuse secte est venue de l'Indostan, comme on le lit dans les histoires des Chinois Lettrés. Dans la 65. *année après la naissance de J. C. l'Empe*reur Mim-ti ( le dix-sept de la cinquiéme famille, apellé Han ) régnoit dans la Chine. Il lui aparut en songe la figure d'un

S. Héros ;

S. Héros ; étant outre cela persuadé par les paroles de Confucius qu'il y avoit dans l'Occident un homme juste, ne pouvant y aller lui-même, il envoya Saikim & Sioukim ses Ambassadeurs, pour chercher le S. Homme avec la Sainte Loi. Ceux-ci étant arrivés dans une Isle, qui n'étoit pas fort éloignée de la Mer-Rouge, & ne se souciant pas d'aller plus loin, en raportérent une Idole, & la Statue d'un homme apellé Foé, ( qui avoit vécu dans les Indes 500 ans avant Confucius ) avec sa fausse Religion. Ils auroient été heureux, & auroient rendu un grand service à leur patrie, si, au lieu de cette détestable peste, ils avoient aporté la doctrine salutaire de J. C. que l'Apôtre S. Thomas prêchoit alors dans les Indes.

Les Chinois embrassant cette prétendue & maudite doctrine, quittérent peu-à-peu celle de leurs ancêtres, qui n'étoit pas si impie ; & enfin, méprisant toutes sortes de Religions, ils sont tombés dans l'Athéïsme. Ce Maître d'idolâtrie laissa une double maxime ; l'une que le néant est le commencement & la fin de toutes choses, qui *est celle que suivent les* Athées, & qu'ils apellent intérieure ; & l'autre extérieure propre à tromper le peu-

ple & les ignorans. La premiére, comme je l'ai dit, a été embrassée par les Lettrés, qui mettent toute leur félicité à posséder de grandes richesses, & de belles femmes, & à commander aux peuples, parce qu'ils croient l'ame mortelle. Les PP. Espagnols, Missionnaires, m'ont dit, qu'ayant eu occasion de disputer avec quelques Mandarins, ceux-ci n'eurent pas de honte d'avouer qu'ils ne croyoient, ni à Dieu, ni aux Idoles, mais à leur Confucius; puisqu'ils sont persuadés qu'en faisant bien, ils sont récompensés en cette vie; & qu'en faisant mal, ils y sont châtiés. Si quelquefois ils bâtissent des Pagodes aux Idoles, ou qu'ils y sacrifient, ce n'est que par pur intérêt, pour obtenir ce qu'ils souhaitent; & s'ils ne réussissent pas, ils abandonnent le Pagode, renversent les Idoles, & les punissent comme des ingrates qui ne répondent pas au bien qu'on leur fait. Ils veulent que ce Maître des deux Sectes ait été un petit Roi, qu'on apelloit San-vouang, qui eut pour mére Mo-ge-fougiou, & qui par une infinité de miracles, s'attiroit la vénération des peuples, & prétendoit être Dieu. Il mourut à l'âge de 79. ans; & après avoir établi l'idolâtrie pendant sa vie, il tâcha d'inspirer l'athéïsme à sa mort, déclarant

que dans tous ses discours il n'avoit parlé que par énigmes, que tout étoit venu de rien, & devoit retomber dans le néant, & que toutes nos espérances se perdoient dans cet abîme.

Il y a beaucoup de nos Rites, & de nos Mystéres dans cette Secte de Bonzes, qu'ils auront pû aprendre des prédications que S. Thomas & S. Barthelemi firent de ces côtés-là ; car ils ont un Dieu en trois personnes, figuré par une Idole à trois têtes ; une Vierge, mére d'un Dieu, qu'ils representent tenant un enfant ; ils admettent le Paradis & l'Enfer, les récompenses & les peines selon le mérite ; ils recommandent le célibat & le professent ; ils mettent en usage le jeûne & les pénitences ; ils observent une pauvreté volontaire ; ils louent ceux qui quittent le monde, & se retirent dans les déserts, ou vivent dans des Monastéres en Communauté ; ils psalmodient comme nous, & récitent des espéces de chapelets ; ils ont un habillement Sacerdotal, & distribuent des Indulgences.

Au reste, ils croient la transmigration des ames ; *qu'après la mort elles restent* huit jours dans le pays ; & que l'Esprit Tousoun (dont l'Idole est adorée dans toutes les places) instruit son procès pen-

dant les trois premiers, & examine ce qu'elle a fait de bien ou de mal. C'eſt pourquoi les parens du défunt ont recours aux Bonzes, leur portant du papier pour le Clerc, & de l'argent pour ſe rendre l'Idole favorable.

Lorſque les trois jours ſont expirés, ces bonnes gens diſent que l'ame paſſe devant l'Eſprit de la Ville apellé Chinguan, qui pendant les cinq autres jours s'informe de ce qu'elle a fait ; & alors ils vont encore trouver les Bonzes, pour les engager à gagner le Juge par leurs priéres. Ils croient qu'après ces examens, l'ame va en Enfer ; ( où tant les bonnes que les mauvaiſes ſont obligées d'aller ) qu'on y revoit le procès, dans dix différentes Cours, apellées Jenguan ; & que l'ame reſte ſept jours devant chaque Tribunal, afin que, ſuivant ſes œuvres, la tranſmigration ſe faſſe dans le corps d'un homme, ou d'une bête. Je ne ſçais pas d'où leur eſt venue cette notion de la Métempſycoſe ; s'ils l'ont eue des Egyptiens, des Chaldéens, ou des Druïdes qui l'inventérent, comme le veulent Céſar & Lucain, afin de réveiller le courage dans le cœur des peuples, par le mépris de la mort ; & de qui l'on dit que Pythagore l'avoit apriſe, & aportée enſuite en Italie. Mais les Chinois croient qu'a-

vant la transmigration, l'ame qui a été jugée, passe sur le pont de Kin-in-kiaou, qui veut dire d'or & d'argent, sur lequel il y a des gardes à qui il faut donner de l'argent, ( comme on a fait aux Tribunaux ) afin qu'ils n'empêchent pas de passer ; que si l'ame tombe du pont en bas, elle reste pour jamais dans un fleuve de flammes ; & que si après avoir passé le pont, elle trouve une fleur apellée Lienxoa, dont le fruit se nomme Lanousa, elle se changera en personne riche & accommodée. C'est avec ces fables que les Bonzes attrapent l'argent & les effets des pauvres Idolâtres ; & ils sont si entêtés de leur transmigration, qu'ils disent que nos Missionnaires Européens, semblables à des Officiers qui levent des troupes, vont à la Chine pour faire du monde, & qu'ils baptisent les Chinois pour les changer en Européens, afin de peupler notre pays.

Ces trois Sectes en ont produit plusieurs autres dans la suite des tems, & un nombre incroyable d'Idoles, que l'on voit nonseulement dans les Temples, mais encore dans les places, les rues, les navires, les maisons publiques & particuliéres : en quoi les Chinois imitent & même surpassent les Egyptiens. On compte 480 Temples des plus fameux & des plus fréquentés

pour leurs richeſſes, leur architecture & les prétendus miracles qu'y font leurs Idoles. Dans ceux-ci & dans tous les autres, il y a 350000 Bonzes qui ont tous des Patentes : & ſi l'on veut compter ceux qui n'en ont point, on en trouvera un million, y en ayant dans la ſeule Ville & Cour de Pékin 10668. qui ne ſont point mariés, apellés Ho-ochiang, & 5022. qui le ſont, ſuivant ce qu'en écrit le P. Magaillans.

Cette multitude d'Idoles vient de ce que l'on érige des ſtatues aux perſonnes, qui par quelque action mémorable, ont mérité une reconnoiſſance publique de leur patrie, & acquis une grande réputation parmi le peuple; comme elle vient encore de l'opinion qu'ont les Chinois qu'il y a des eſprits particuliers dans les bois, les montagnes, les riviéres & les mers, auſquels ils élévent & conſacrent des ſtatues. Cependant la principale Idole qu'ils adorent s'apelle Gio-hoang, de la famille de Chiang, qui vivoit dans le tems que la Chine étoit gouvernée par la famille Soung, qui lui donna le tître de Gio-hoang, ou plutôt que l'Empereur Hoey-*chioung canoniza ſous ce nom-là.* Avant celle-là, il y en avoit trois autres fameuſes que l'on adore préſentement enſemble, & que le peuple apelle Sin Sing, & les Let-

trés Sanhoang. L'on a mis encore au rang des Idoles, cinq Empereurs, comme il est dit dans l'Histoire Toung-kien ; on les apelle Xoahao, Suon-hiou, Tigiao, Ty-xoun & Tyko, ou par excellence Outii, c'est-à-dire Les cinq Empereurs.

L'Histoire Sou-ky-kay-chin fait mention de trois autres Empereurs fort anciens, mais fabuleux, dont le premier se nommoit Tienhoang, le second Ty-hoang, & le troisiéme Giou-hoang ; elle dit que le premier avoit douze fréres, chacun desquels vécut 18000 ans ; que le second en eut dix-huit qui vécurent autant ; & le troisiéme neuf, qui gouvernérent tous l'Empire, & dont la succession continua chez chacun d'eux jusqu'à la cent cinquantiéme génération.

L'Idole la plus universelle est Chinxuan, le protecteur des Cités & des Villes, n'y en ayant aucune qui n'ait son Pagode, à la porte duquel sont representés deux chevaux sellés & bridés, tenus par deux valets pour son service. Les Chinois disent que quand il étoit en vie, il faisoit mille lieues par jour.

*Les soldats & les milices ont pour leur* Idole de Kouangie, *comme le Paganisme* d'Europe avoit autrefois son Mars.

Il y a dans la Province de Chianton,

ſur le célébre mont Taychian, qui a 12. milles de hauteur, une Ville apellée Taiigan-cheou, dans laquelle eſt un fameux Pagode qu'on nomme San-kiai-miaou, où ſe voit l'Idole Tay-chian-niang, ou Tien-ſien-ching-mou, qui veut dire en Chinois, la Reine du Ciel de cette montagne, la Mére du Saint-Eſprit. C'étoit une Religieuſe ou Bonze, dont un Empereur de la Chine devint amoureux en paſſant par-là; il en fit une Princeſſe pendant qu'elle vécut, & une Sainte lorſqu'elle fut morte, en lui érigeant ce Temple. *Il y va tous les ans* des millions de Chinois en pélerinage, dont quelques-uns, s'imaginant qu'après avoir vû une ſi grande Divinité, on ne peut plus rien voir de beau dans le monde, ſe précipitent d'un rocher qui a pluſieurs milles de hauteur. Le Pagode eſt gardé par un Mandarin, qui fait payer tous ceux qui veulent y entrer. Il y a pluſieurs de ces Pagodes, où des Religieux & des Religieuſes vivent en commun pour les deſſervir, & qui ſont de deux ſortes; à ſçavoir de la ſecte de Foé & de celle de Tao. Les premiers vivent dans le *célibat; les autres, qu'on apelle* Tauzous, ont des femmes, & vivent avec elles dans leurs maiſons, comme les Prêtres Grecs, & ſe laiſſent

croître une longue touffe de cheveux, qu'ils entortillent derriére la tête, & qu'ils couvrent avec une écuelle de bois ou une écaille d'huitre, après les avoir arrêtés avec un poinçon. Le jour, ils restent dans leurs Couvens en communauté, & la nuit ils se retirent auprès de leurs familles. Les Chinois apellent Hoochiang ceux qui ne sont point mariés, comme nous les apellons Bonzes ; ils ont la tête toute rase, qui est une marque de mépris parmi ces peuples ; ils portent un habit qui a la couleur & la façon de ceux des Religieux de l'Observance de S. François ; mais les manches en sont larges, & il y a un petit collet. Les Religieuses s'apellent Nioux-ochiang ou Niichioun, Koukou-chiou ou Nicou, selon la diversité des Provinces ; mais elles n'observent point de vie claustrale, allant par la Ville quand il leur plaît, & permettant à tout le monde l'entrée dans leur Couvent. J'entrai un jour dans un de ceux de Canton, & les filles Bonzes m'invitérent à boire le Thé ; d'où je jugeai qu'elles n'embrassoient la vie Religieuse que pour jouir de la liberté, & se donner entiérement au plaisir, à l'imitation des Bonzes, qui font la même chose, quoiqu'ils prêchent toûjours le célibat ; mais les

Mandarins tâchent de les prendre ſur le fait pour les punir de mort. Leur vie ſcandaleuſe, & les emplois mécaniques, auſquels ils s'aviliſſent, les rendent mépriſables parmi les Chinois; au contraire, des Japonois & des Siamois, qui ont beaucoup de reſpect pour leurs Prêtres & leurs Talapoins. Par une loi Impériale, ils ſont tous bannis de la Chine, comme étrangers venus des Indes, & ils n'y ſubſiſtent que par tolérance. Les Bonzes font profeſſion d'une vie auſtére, ne mangent point de viande, ni d'aucune choſe qui ait vie, ſe nourriſſant ſeulement d'herbes; mais les Tauzous, pour ſoûtenir les fatigues du mariage, mangent de tout. Ils ſont les uns & les autres obligés de ſe trouver à minuit à la priére, lorſqu'ils entendent le ſon d'une cloche que l'on frape avec un bâton. Quoique les Mandarins connoiſſent ces faux Religieux pour des gens infâmes & prêts à commettre toutes ſortes de méchancetés, ils leur ordonnent de ſe mettre en priéres pour obtenir de la pluye lorſque les champs en ont beſoin; & s'ils *n'en obtiennent pas, ils les font* battre cruellement, & expoſer à jeun au ſoleil pendant pluſieurs jours avec des chaînes aux pieds.

Les Chinois brûlent dans les Pagodes, comme dans leurs maiſons, de certaines cordes d'écorces d'arbres broyées, que l'on fait de différentes figures, les unes coniques, d'autres pyramidales, qui durent un mois entier devant l'Idole, & leur ſervent d'horloge, car étant égales en groſſeur, ils connoiſſent l'heure, par ce qui s'en eſt conſumé.

Les Prêtres Idolâtres du Japon ont le nom de Bonzes; ceux de la Chine, de Hoc-ham; ceux de Siam, de Talapoins; & ceux de la Tartarie, de Lamas ou Lamaſien.

---

## CHAPITRE V.

*La dernière perſécution de la Religion Catholique dans la Chine, & ſon heureux rétabliſſement.*

IL paroît par les écrits mêmes de Confucius, qui reconnoît un être Souverain, que les anciens Chinois ont adoré le vrai Dieu. Mais une pierre ou monument que l'on trouva en 1625. dans Sigan-fou, ou Samyoun, Capitale de la Province de Xenſi, prouve ſuffiſamment que la Religion Catholique a été intro-

duite, & prêchée dans ce Royaume depuis l'an 636. par les ſucceſſeurs des Apôtres ; puiſque cette pierre fut rendue publique en 782. pour donner une connoiſſance en abregé de la Religion Catholique, & des priviléges que les Empereurs Chinois de ces tems-là avoient accordés aux Evêques, & aux Prêtres, dont on lit les noms ſur ladite pierre. On la découvrit par accident dans cette Ville, lorſque l'on creuſoit pour faire les fondemens de l'Egliſe des PP. Jéſuites ; c'eſt pourquoi je renvoie les curieux, qui en voudront *ſçavoir l'interprétation* plus au long, ( telle que les ſçavans l'ont donnée à ces caractéres Syriaques & Chinois que l'on y voit gravés ) à l'original que l'on conſerve dans le Collége Romain de la Compagnie de Jéſus, & dont on voit la copie dans les archives de la Maiſon Profeſſe.

La Religion Catholique fut entiérement éteinte par la perſécution que les Bonzes formérent contre elle, en faiſant mourir quantité de Catholiques ; elle ſe releva de nouveau en 1256. lorſque le grand Kan des Tartares entra dans la *Chine, dont il s'empara* avec une puiſſante armée. Ce Prince ſe ſentant de l'inclination pour les Catholiques, leur permit le

libre exercice de leur Religion. Mais les Tartares ayant été dans la suite chassés par les Chinois, les Catholiques abandonnérent la Chine, & suivirent les Tartares, pour n'être pas exposés à une nouvelle persécution ; ce qui fit que le flambeau de l'Evangile fut encore éteint dans ce grand Empire, les Chinois retournant toûjours au culte de leurs Idoles.

Après que S. François Xavier eut semé, en 1542. la parole de Dieu dans les parties les plus éloignées du monde, avec un très-grand fruit, & qu'il eut converti les Isles du Japon, il tourna sa pensée à la conversion des Chinois ; & dans le tems qu'il faisoit ses efforts pour entrer dans cet Empire, il mourut d'une fiévre dans l'Isle de San-cheou, ou Sancian, pour aller jouir de la gloire, que méritoient ses travaux Apostoliques.

A la fin, il plut au Seigneur d'ouvrir en 1610. un chemin, pour cultiver cette grande vigne du Seigneur, au P. Matthieu Ricci de Macerata, & au P. Michel Roger, tous deux de la Compagnie de Jésus. Ils trouvérent d'abord de très-grandes *difficultés, pour obtenir des Chi*nois la permission de vivre parmi eux ; mais le P. Recci ménagea les choses avec tant d'adresse, qu'en peu de tems il ga-

gna l'estime des grands Seigneurs. Digne éléve du P. Christophe Clavius, il étoit fort habile dans les Mathématiques, science à laquelle les Chinois s'apliquent beaucoup; & à l'aide des horloges & des instrumens de Mathématiques, que ces Péres portoient avec eux, ils furent reçûs comme des gens descendus du Ciel: de sorte que non seulement le Viceroi de Canton les retint auprès de lui, mais les Lettrés vinrent de tous côtés pour admirer leur doctrine; d'où ayant acquis la bienveillance des Seigneurs, & même celle de l'Empereur, ils répandirent en peu de tems la foi en plusieurs endroits de l'Empire, & apellérent de nouveaux ouvriers, dans cette abondante moisson.

Les Bonzes desolés de voir que l'on prêchoit l'Evangile avec tant de succès, élevérent de grandes persécutions contre les Missionnaires, qui se terminérent par les tortures, les emprisonnemens, & les bannissemens, dont les nouveaux Chrétiens souffrirent aussi leur part. Les Juges cependant s'apaisérent un peu, lorsqu'ils considérérent les biens qu'ils avoient reçûs des Européens, *tant pour la composition de leurs almanachs*, pour les observations des éclipses & des cométes, que pour les bonnes horloges qu'ils leur faisoient avoir;

mais cette tolérance ne duroit dans ces cœurs barbares, qu'autant que leur néceſſité : les Mandarins par leur avarice, excitant d'horribles tempêtes de tems en tems contre nos Miſſionnaires.

Lorſque l'Empereur n'avoit que ſept ans, & que ſes Tuteurs gouvernoient pour lui, on publia, à l'inſtigation du Tribunal des Rites, un Edit qui défendoit d'élever de nouveaux Temples au vrai Dieu, & de prêcher ſa loi, & qui refuſoit l'entrée à de nouveaux Miſſionnaires dans la Chine. On ne le mit pas cependant en exécution, par le beſoin que les Chinois avoient des Européens : de ſorte que par l'aſſiſtance des PP. de la Compagnie, qui faiſoient leur réſidence à Pékin, on prêchoit l'Evangile dans tout l'Empire; quoique les Mandarins, pour certaines raiſons particuliéres, aient quelquefois chicané les Miſſionnaires, en vertu de l'Edit.

Mais la derniére perſécution dont je veux parler, qui alloit à renverſer tout-à-fait la Religion Catholique dans la Chine, arriva ainſi. L'Empereur régnant, partit en *1689. de ſa Cour de Pékin*, accompagné de 50000 hommes ; & voyageant dans les Provinces de Chekian, de Nankin & de Chianton, il donna des

marques publiques de l'eſtime qu'il faiſoit des PP. de la Compagnie. Il y avoit alors pour Supérieur dans la Province de Chekian le P. Proſper Intorcetta Sicilien, qui alla au-devant du Prince, dont il fut ſi bien reçû, qu'il le fit mettre dans ſa gondole. Il arriva peu de tems après que le Viceroi de la Province fut privé de ſa Charge, parce qu'il ne s'étoit pas bien conduit. Il ſoupçonna le P. Intorcetta de lui avoir rendu ce mauvais office; ce qui lui fit concevoir, à lui & à d'autres grands Seigneurs de ſes amis, une forte haine contre le Pére, en attendant l'occaſion de ſe venger.

Ils rendirent ce Pére ſuſpect au nouveau Viceroi, qui commença en 1691. par attaquer d'abord les Bonzes de Nancheou, dont il fit fermer les Temples, en exécution des anciens Edits de l'Empire; & enſuite les Miſſionnaires, pour ſçavoir s'ils étoient nouvellement venus, ou des anciens à qui il étoit permis de réſider dans la Chine, ſuivant l'Edit de 1671. après la perſécution de 1664.

Ayant tenu conſeil avec les Conſeillers de Chekian, *il fit demander au P.* Intorcetta, pourquoi étant deſtiné pour la Province de Kianſi, il demeuroit dans celle de Chekian: pourquoi l'Egliſe ayant

été fermée depuis 1664. il avoit ofé l'ouvrir ; & pourquoi l'ufage de la Religion Chrétienne ayant été interdit en 1668. il avoit baptifé le Chinois Chinta-Seng ?

Le Pére fatisfit à toutes ces queftions : mais la malice du Viceroi, qui ne cherchoit qu'à le perdre, n'en fut pas fatisfaite. Il lui fit fermer fon Eglife ; & après avoir fait brûler tous fes livres & les planches de fon Imprimerie, ( parce que l'Imprimerie Chinoife fe fait en gravant les caractéres fur des planches, ) & il l'éxila de toute la Province de Chekian, pour aller demeurer dans la Ville de Kienchian, qui dépend de la Province de Kianfi. Il ordonna de plus, que toutes les grandes Eglifes de la Province fuffent changées en Temples d'Idoles, & les petites en Ecoles ; & que tous les Chrétiens retournaffent au culte des Idoles, menaçant de punir févérement les Chinois qui ne les dénonceroient pas. Il y eut quelques Confeillers qui ne confentirent pas à ce violent procédé du Viceroi ; mais malgré cela, il le fit mettre en exécution. Il envoya enfuite un Mémoire à l'Empereur, *pour lui repréfenter qu'il n'étoit* pas à propos de fouffrir ainfi les Européens courir par tout l'Empire ; mais qu'il feroit mieux de les retenir tous dans

un endroit pour s'en ſervir dans l'occaſion.

Pendant que tout cela ſe paſſoit dans Chekian, les PP. de Pékin en eurent avis, & donnérent auſſi-tôt un Mémoire à l'Empereur, pour prévenir quelque réſolution que l'on pourroit prendre ſur le champ contre eux ; & après avoir conſulté l'affaire avec Chiaolao-je, Page Tartare, fort aimé du Monarque, & Protecteur de la Religion & de l'Egliſe dans Pékin, il ſe chargea de porter un nouveau Mémoire à ſon Maître en faveur des PP. pour lui remontrer l'injuſte perſécution que le Viceroi de Chekian avoit excitée. Sur quoi ce Prince répondit, que les Péres ne devoient pas être ſurpris de ſe voir ainſi moleſtés par les Chinois, puiſque ſes Tartares mêmes y étoient ſouvent expoſés, quoiqu'ils aportaſſent tous leurs ſoins pour ne les point offenſer ; mais que les Chrétiens qui ſe repoſoient ſur la protection des Péres, commettoient des inſolences, en mépriſant les Infidéles & leur Religion, en vivant ſéparément d'eux, & ne converſant qu'avec ceux de leur croyance, ce qui leur avoit attiré la haine du public. Cependant, comme il aimoit tendrement nos Miſſionnaires, il dit au Page que les Péres n'avoient qu'à

avoir bon courage, & que celui qui l'année passée avoit étouffé la persécution de Chianton, étoufferoit encore de la même maniére celle de Chekian.

Les Péres furent au Palais remercier l'Empereur, & il leur fit demander s'ils vouloient passer par la voie publique des Tribunaux. Les Péres répondirent, qu'ils se reposoient entiérement sur la bonté de Sa Majesté; qu'ils espéroient qu'elle ne les abandonneroit pas à la discrétion du seul Conseil des Rites, dont elle connoissoit par expérience l'affreuse haine pour la Religion Catholique; & qu'ils ne doutoient nullement du succès de leur cause, & qu'on ne révoquât l'Edit de 1668. qui interdit l'exercice de la Religion Catholique dans la Chine.

Les Péres donnérent encore par le moyen du même Page un autre Mémoire à l'Empereur, dans lequel ils demandoient l'exercice public de leur Religion, & s'offroient de répondre à toutes les difficultés qu'on leur pourroit proposer. Deux jours après, ils eurent pour réponse, que le Mémoire n'étoit pas conçû en bonne forme. *Le 5. de Janvier 1692.* Chiaolao-je se rendit à la maison des Jésuites par ordre du Monarque; & après s'être retirés dans un Cabinet, il leur

dit, que Sa Majesté ayant vû leur Mémoire qui n'étoit pas comme il falloit, & ayant compassion de leur peine, leur en envoyoit un modéle en langue Tartare, qui n'étoit pas parfait, mais seulement pour leur faire voir comme ils devoient s'y prendre, & qu'ils en ajoûtassent ou ôtassent ce qu'ils voudroient. Les Péres se mirent à genoux, & touchérent le plancher avec la tête, comme c'est la coutume, pour exprimer la reconnoissance d'une faveur que l'on a reçûe. Ils furent aussi-tôt au Palais pour remercier l'Empereur, louer l'élégance de l'écrit qu'ils avoient eu l'honneur de recevoir, & lui demander permission de lui en présenter la Copie le lendemain. Ce Prince, pour lever la difficulté qui se trouvoit, en ce que la Requête devoit être examinée par un certain Tribunal, ordonna que les PP. Pereira & Antoine Thomas, la présenteroient en leur nom, comme personnes publiques de l'Empire, & membres du Tribunal des Mathématiques; ce qui fut fait le jour de la Chandeleur.

Le même jour les Péres aprirent que leur *cause avoit été renvoyée* par le Conseil des Colaos, qui est le Conseil suprême de Pékin, à celui des Rites, afin qu'il en donnât son avis; mais on en différa la ré-

ſolution, à cauſe que la Pâque des Chinois aprochoit.

On ouvrit les Tribunaux au commencement de Mars, & le Conſeil des Rites fit un raport fort deſavantageux au Mémoire, en renouvellant tous les Edits qui défendoient la Religion Catholique aux Chinois, & ne la permettoient qu'aux Européens.

Les Péres ayant apris ce mauvais ſuccès, furent tous au Palais ſe plaindre à Chiao-lao-je, qui les renvoya en leur promettant d'en parler à l'Empereur, afin qu'on pût lui préſenter un nouveau Mémoire ; les Péres s'offrant toûjours à défendre la vérité de leur Religion.

Le 9. l'Empereur demanda au Page comme les Péres ſe portoient, & s'ils ſçavoient la définition de leur affaire. Il lui répondit qu'oui, & qu'ils étoient venus au Palais fort déſolés, pour implorer ſa bonté. Ce Prince ayant entendu cela, dit à ceux qui étoient autour de lui : « Je ne „ ſçais ce qu'ont ces Conſeillers Chinois „ contre les Européens ; voilà déjà la troi- „ ſiéme fois que je leur ai fait connoître „ que *c'eſt ma volonté qu'on les favoriſe* „ en tout ce qui regarde leur Loi. Le Mé- „ moire qu'ils m'ont préſenté m'a paru un „ chemin propre pour condeſcendre à leur

„ demande, mais ces obstinés me le ferment; de sorte que parlant avec les Colaos, sur la résolution du Conseil des Rites, je n'ai pû les engager à la réformer „ ou à la modérer. " Le lendemain il envoya dire aux Péres de ne se point affliger, de prendre patience, & de ne pas précipiter les affaires.

Le 11. on signifia aux Péres le Décret en forme. Le 18. l'Empereur fit venir son beau-pere Sosanloa-je, Tartare de nation, & grand-pére du Prince ; qui étoit déclaré successeur, & lui dit ce qui étoit arrivé touchant la réponse au Mémoire que les Péres lui avoient présenté. Celui-ci avec sa promptitude Tartare lui répondit, que Sa Majesté ne devoit pas permettre qu'on fît une telle injustice; mais qu'en ce cas il étoit à propos qu'il se servît de son autorité. Et pour le pousser à le faire, il lui remit devant les yeux tous les services que les Européens avoient rendus à l'Empire, sans jamais en avoir été récompensés ; & que presentement on leur refusoit une chose aussi juste, qu'étoit la publication de leur Loi, que l'on connoissoit *être bonne & conforme* à la raison. Il ajoûta encore : „ Si Dieu eût „ voulu que tout l'Empire devînt entiérement Chrétien, que l'on épargneroit

„ un grand nombre de soldats qui sont
„ nécessaires pour tenir en crainte les vo-
„ leurs & les rebelles; puisque depuis tren-
„ te & tant d'années que gouverne Vo-
„ tre Majesté, on n'a jamais entendu que
„ les Chrétiens aient fomenté aucune ré-
„ bellion dans les Provinces où ils vivent;
„ & pendant que j'étois Colao, je sçai
„ bien de quelle maniére ils se compor-
„ toient, & comme vivoient les Bonzes.
„ Les Chrétiens sont au service de V. M.
„ sans demander ni honneurs ni richesses
„ pour leurs peines, mais seulement la li-
„ berté de prêcher leur Religion. V. M.
„ sçait combien ils ont travaillé à la ré-
„ formation du Calendrier; quels soins
„ ils se donnent au Tribunal des Mathé-
„ matiques; l'avantage qu'on a tiré de
„ leurs directions pour l'artillerie; & en-
„ fin l'utilité que procure la paix conclue
„ avec les Moscovites par leur moyen. "

L'Empereur ayant entendu cela, lui répondit : *Vous dites bien, mais la Sentence est donnée, comment la révoquer?*
„ V. M. repliqua Sosanlao-je, peut se
„ servir de son autorité, & ne pas permet-
„ tre que le Tribunal des Rites fasse une
injustice. " Le Monarque resta quelque-tems en suspens; mais, après avoir pris sa résolution, il dit : „ J'enverrai dire au

„ Conseil de retirer le Décret qu'il a fait „ contre les Européens, & qu'il considére cette affaire de nouveau un peu „ plus sérieusement ; mais il faut que „ vous alliez aux Colaos, & leur fassiez „ connoître l'injustice d'un tel Décret, „ en leur répétant les mêmes raisons que „ vous m'avez dites. " Ce Seigneur, quoique Tartare de Nation, étoit Catholique d'inclination, & il s'offrit de le faire. Dès le lendemain il se rendit au Tribunal des Colaos, & à celui des Rites, & les gagna si bien, qu'ils avouérent qu'on n'avoit fait un tel Décret, que dans la crainte que plusieurs embrassant la Religion Catholique, il ne s'élevât des tumultes & des rebellions dans l'Empire. Il faut aussi remarquer l'artifice du bon Seigneur, qui, quoique peu ami du Président du Tribunal des Rites, qui étoit un Colao Chinois, le traita de Lao-sien-sang, c'est-à-dire, Seigneur, Maître, titre fort estimé chez les Chinois; de sorte qu'il obligea par ce moyen le Président à être du côté des Péres. Lorsque l'on eut raporté cela à l'Empereur, & que les Conseillers étoient bien disposés, il ordonna que deux Colaos Tartares, fissent sçavoir sa volonté, qui étoit, que Sosanlao-je fût présent lorsque l'on débattroit la cause au

Con-

Conſeil des Chinois, afin que leur déci-ſion fût favorable aux Jéſuites. Comme ce fut le 19. Mars, jour de S. Joſeph, que l'Empereur ſe déclara ſi fortement pour les Miſſionnaires, ils prirent à cauſe de cela, ce Saint pour Patron de la Miſ-ſion, & ils en écrivirent à Rome pour en avoir la confirmation.

On tint le Conſeil dans le Palais le 20. de Mars, en préſence de Soſanlao-je, ſui-vant l'ordre de l'Empereur; d'où le mê-me jour on porta la réſolution au Tribu-nal des Colaos, qui aprouvérent la choſe, mais n'inſérérent pas l'éloge que ce Sei-gneur avoit fait de notre Religion. Ils ſe contentérent de faire mention des ſervices que les Chrétiens leur avoient rendus. La réſolution étant paſſée, tous y ſouſ-crivirent, & on la préſenta à l'Empereur le même jour. Le 22. ce Prince ſigna le Décret, par lequel il donnoit permiſſion à tous ſes Vaſſaux de ſe faire Catholi-ques, & aboliſſoit tous les anciens Edits. Voici le Décret.

„ Kou-patai, ( nom qu'on lui a donné,
„ parce qu'on lui avoit ôté le dégré de
„ Préſident du Conſeil des Rites ) infor-
„ me V. M. avec le reſpect qu'il lui doit.
„ Nous autres Conſeillers du Conſeil des
„ Rites, nous ſommes aſſemblés & avons

„ consulté ; & après avoir examiné ,
„ nous trouvons que les Européens vien-
„ nent de neuf mille lieues par mer, par
„ affection pour le bon gouvernement de
„ V. M. & ont à présent le soin des Ma-
„ thématiques ; qu'ils ont en tems de
„ guerre, aporté tous leurs soins pour
„ faire des Machines de guerre & des
„ piéces de Canon ; & qu'étant envoyés
„ vers les Moscovites, ils ont commencé
„ & fini le traité avec une grande fidéli-
„ té, service très-important à l'Etat. Les
„ Européens qui vivent dans diverses
„ Provinces, ne sont point vicieux, n'ont
„ point de disposition à troubler le pu-
„ blic, n'attirent point le peuple de leur
„ côté par une fausse doctrine, & n'exci-
„ tent point de rébellions par des ruses
„ trompeuses. Si l'on permet à un chacun
„ d'aller aux Temples des Bonzes pour y
„ faire ses adorations, il ne paroît pas à
„ propos de refuser cette même liberté
„ aux Européens, qui ne font rien con-
„ tre les Loix. Il est véritablement né-
„ cessaire que l'on conserve les Eglises de
„ chaque endroit, comme elles étoient
„ auparavant, *& il n'est pas à propos* d'en
„ défendre l'entrée à ceux qui y veulent
„ aller adorer, mais qu'on leur permette
„ d'y entrer quand il leur plaira. Nous

„ attendons le jour que viendra l'ordre
„ de V. M. pour le pouvoir publier en
„ cette Cour & en sa Province ; parce
„ que nous autres Conseillers des Rites,
„ nous n'osons usurper cette autorité,
„ mais nous en faisons raport avec tout
„ le respect possible, & requerons en su-
„ pliant l'ordre de V. M. „

L'Empereur aprouva la résolution : On publia le Décret ; & le Viceroi fut obligé de tenir compte de ce qui avoit été perdu, d'ouvrir les Eglises, & de rendre tout au P. Intorcetta, qui, après en avoir remercié le Monarque à la tête de ses Compagnons, eut le bonheur d'aller avec le P. Antoine Thomas & deux Tartares, au-devant du P. Philippe Grimaldi, qui revenoit d'Europe. Ils furent tous quatre à Macao le congratuler de la part de l'Empereur ; & le Viceroi même de Canton eut ordre exprès de s'y rendre avec plusieurs autres Mandarins pour la même fonction, qui consiste, suivant la coutume du pays, à toucher neuf fois la terre de sa tête en priant pour la santé de l'Empereur, avec les autres particularités dont avons parlé. *La Ville de Macao fit* la même chose au P. Grimaldi, tant est grand le respect que l'on a pour les Favoris & ceux qui apartiennent au Prince,

qui avoit déja envoyé trois fois pour le complimenter sur son arrivée. Ainsi, ce qui devoit causer la ruine de la Religion Catholique, a été, avec la permission de Dieu, ce qui l'a mieux établie que jamais. Après cet heureux succès, tous les Péres qui s'étoient retirés à Pékin, retournérent à leurs Eglises; & la Religion, que l'on prêchoit auparavant en cachette, par raport aux Edits qui la défendoient dans la Chine, fut annoncée publiquement comme en Europe. On bâtit tous les jours des Eglises au vrai Dieu par tout l'Empire, quoique quelques-uns veuillent s'y oposer; la chose étant autorisée par le Décret de l'Empereur, que l'on voit à la porte de chaque Eglise Catholique en lettres d'or.

Les Péres Jésuites ont trois Eglises dans Pékin; l'une est dans la premiére enceinte du Palais, & apartient aux Péres François, dont le P. Fontenay est le Supérieur, y ayant outre cela les Péres Gerbillon, Bouyot, Visdelou, & un P. Allemand nommé Kilian Stumps, tous très-habiles dans les Mathématiques, & fort sçavans dans les autres sciences, ayant été tirés de la Société par l'ordre du Roi de France, à la priére du Roi de Siam, d'où après la mort de celui-ci, ils passérent, il y a

neuf ans, par la Ville de Nimpo à la Chine, & s'établirent dans Pékin, malgré les fortes opositions & les chagrins que leur firent les PP. Portugais du même ordre, pour empêcher leur établissement. Ils sont cependant aujourd'hui fort avant dans les bonnes graces de l'Empereur, qui leur a donné une Maison dans son Palais. Présentement on leur bâtit une Eglise & des logemens commodes.

L'autre Eglise est dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, que l'on apelle Toutang, où le P. Sisaro, élu Evêque de Nankin, étoit Supérieur, & avoit pour assistans dans ce tems-là le P. Antoine Thomas de Namur, bon Mathématicien, & le P. Soarez.

Le P. Grimaldi Supérieur & Vice-Provincial, accompagné des Péres Pereira, Rodriguez & Osorio, faisoit sa résidence dans la troisiéme Eglise. Elle est dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, que l'on apelle Sitang, proche de la porte Sounchimouen, & est la plus ancienne & la plus belle; elle a trois Autels fort bien ornés, une belle façade avec deux petites tours aux côtés. *L'Empereur* leur donne pour leur entretien une certaine quantité de Ris, d'Hhuile, de Sucre, d'Epices, de Sel, de Bois, (ce qui

n'eſt pas peu de choſe à Péhin ) & autres choſes, que les Jéſuites François me dirent monter à la valeur de cent Leans ou à cent vingt-cinq piéces de huit pour chaque Religieux. Cela, & les rentes de quelques Boutiques & Maiſons met les PP. Portugais en état de vivre commodément, ſans rien tirer de leur pays. Il n'en eſt pas de même des PP. François qui vivent bien pauvrement, quoiqu'ils reçoivent des penſions de France, parce qu'il fait fort cher vivre à la Cour ; & quoique l'Empereur, lorſqu'il eſt allé les voir, leur ait demandé s'ils avoient beſoin de quelque choſe, ils ont toujours répondu modeſtement que non. On ne doit pas oublier de dire en cet endroit, que lorſque ce Monarque va voir les PP. Portugais ou les François, ils ſont obligés de mettre dehors tous leurs Domeſtiques, & de laiſſer ouvertes toutes les portes de leurs Armoires, pour faire voir qu'il n'y a perſonne de caché.

Ces Péres me dirent que la vie qu'ils menoient étoit fort rude & fatiguante, parce que les PP. Grimaldi, *Gerbillon* & Fontenay *ſont obligés d'aller* tous les jours dès la pointe du jour au Palais, ſoit pour inſtruire l'Empereur, ou pour recevoir ſes Ordres ; & ſi quelqu'un y manque,

on l'envoie auſſi-tôt chercher, & on le retient juſqu'après midi. Les autres Péres ſont occupés à faire des Inſtrumens de Mathématiques, à racommoder des Horloges, ou à courir çà & là : ſi-bien que le P. Grimaldi me dit qu'il changeroit ſa vie pour celle d'un Galerien, qui a pour le moins quelques heures de repos ; & que ce qui le fâchoit encore plus, étoit que l'Empereur changeoit les Péres d'un lieu à un autre, voulant parler de l'Allemand qu'il avoit amené avec lui, & que ce Prince avoit mis avec les Péres François.

Il avoit véritablement raiſon de ſe plaindre, puiſque le 25. du mois de Juillet dernier, il tomba de ſa Mule en revenant du Palais, & le pied lui étant reſté dans l'étrier, il fut traîné la longueur de deux portées de fuſil & en danger de périr, ayant un œil preſque hors de la tête ; mais il fut guéri parfaitement par les ſoins d'un Chirurgien que l'Empereur lui envoya.

Ils ſervent non-ſeulement ce Monarque avec une ſi grande aſſiduité, qu'en hyver ils ont la barbe gelée ; mais auſſi les Chrétiens Chinois, au *ſalut de qui ils travaillent* continuellement. Ils tiennent aux Portes de Pékin des Exorciſtes Chinois, qu'ils paient pour baptiſer les enfans ex-

posés, que l'on jette devant les Portes de la Ville, & qui sont en danger de mort. Le P. Ossorio me dit qu'on en baptisa environ trois mille l'année avant qu'on les portât à l'Hôpital d'un Miaou ou Pagode, destinée pour les élever; & il m'ajoûta que tous les ans on en exposoit plus de quarante mille, dont on jettoit la plus grande partie dans les Cloaques où ils mouroient.

Il y a dans la Chine environ 200000 Chrétiens, dont les Missionnaires de divers Ordres reçoivent quelque assistance. *Ils ont les uns & les autres grande obligation aux Jésuites de Pékin*, qui se sont toujours oposés aux brigues que les Mandarins ont faites contre les Péres qui sont répandus dans tout l'Empire, & occupés du soin de leurs Eglises. Et il n'y a que cet Ordre-là qui soit capable d'y maintenir les autres, ainsi que me l'ont avoué les PP. de l'Observance & les Clercs Missionnaires: parceque, pour plaire aux Chinois, qui n'aiment les Européens que par intérêt, il faut, comme les Jésuites, sçavoir de tout; composer leur Calendrier en trois langues, *avec le mouvement de toutes les Planettes & des Etoiles* les plus considérables; observer les Eclypses, & faire toutes sortes d'instrumens de Mathé-

matiques ; raccommoder des Horloges ; travailler à la diſtillation, & quantité d'autres choſes. C'eſt de cette maniére que ſe ſoûtient la Miſſion, qui eſt exercée, tant par les PP. Jéſuites, que par les Clercs Miſſionnaires François, & ſeize PP. Obſervantins, dix Dominiquains, cinq Auguſtins, tous Eſpagnols & entretenus par la charité du Roi Catholique. Les Clercs Miſſionnaires François vivent en Communauté des fonds qu'ils ont en France, & partagent les petits ſecours qu'ils reçoivent entre les Miſſions de la Chine, de la Cochinchine, de Siam & du Tunquin ; les plus mal pourvûs, ſont les Portugais (excepté ceux dont on a parlé) qui ſont diſperſés au nombre de quarante dans tout l'Empire, d'autant qu'ils n'ont point d'autre fonds que le legs de l'Evêque de Munſter, & le peu qui leur vient de Portugal, dont le tout reparti entr'eux, ne ſuffit pas pour les entretenir. D'ailleurs, ils ne tirent pas grand ſecours des Chrétiens Chinois qui ſont pauvres ; car les riches & les Mandarins n'embraſſent point le Chriſtianiſme, pour ne pas renoncer à ce grand nombre de femmes. Ces Miſſionnaires maintiennent cependant tant qu'ils peuvent leur droit de Patronage ſur la Chine, les Portugais ne permettant pas

que ceux des autres nations paſſent dans cet Empire, par un autre chemin que celui de Lisbonne, afin qu'ils jurent fidélité au Roi de Portugal, qui ne peut y envoyer de ſon Royaume aſſez de Religieux, & encore moins les y entretenir; de ſorte que ſi le Roi d'Eſpagne ne ſe mêloit pas de cette Miſſion, les Portugais y feroient peu de progrès, & ne pourroient pas s'y ſoûtenir long-tems.

Les Miſſionnaires ont imprimé plus de cinq cens volumes de la Loi de Dieu, qu'ils ont faits en moins d'un ſiécle, ayant traduit l'Ecriture Sainte & les Oeuvres de S. Thomas. Ils ont dans Pékin une belle Bibliothéque de Livres Chinois & Européens. J'y ai vû une Mappe-monde en caractéres Chinois; mais elle eſt de forme quarrée, parce que cette nation s'imagine que le monde a cette forme.

Comme la guerre allumée entre les Chinois & les Moſcovites a été éteinte par la bonne conduite des Péres, il ne ſera pas hors de propos de finir ce Chapitre, en raportant cette négociation. L'Empereur de la Chine ſe brouilla avec les Moſcovites, par raport à la Pêche de Perles qui ſe fait proche de la Ville de Nipchou, ſituée ſur le Lac du même nom; mais conſidérant enſuite que la huerre qu'il venoit

de leur déclarer, pourroit lui être fort préjudiciable, il envoya un de ses Beau-péres, petit Roi de la Tartarie, avec les PP. Pereïra & Gerbillon, pour tâcher de faire la paix. Le Tartare étant arrivé proche des Frontiéres de Moscovie, mit indiscretement sa Cavalerie en bataille, pour faire peur aux autres, & leur dit fiérement : *L'Empereur mon Maître, vous accorde de sa grace, la Péche seulement dans une telle partie du Lac.* Les Moscovites répondirent à ces paroles hautaines, qu'ils n'en étoient nullement obligés à l'Empereur de la Chine, parce qu'ils en étoient déjà en possession, & se retirérent tout indignés, ne voulant plus entendre parler de paix.

Le Tartare se repentit d'avoir, par son imprudence, aigri l'esprit des Moscovites, craignant que l'Empereur ne l'en punît à son retour, parce que ce Prince vouloit absolument vivre en bonne intelligence avec eux. Ce n'est pas qu'il redoutât des gens qui peuvent à peine lui oposer dix mille hommes ; mais il avoit peur qu'ils ne se joignissent au Tartare Occidental Eluth son ennemi, qui incommode les pays qu'il poséde dans la Tartarie Orientale par des curuses continuelles: Car, quoique l'Empereur de la Chine ait de

plus grandes forces, les Chinois ne ſont pas ſi bons ſoldats que les Tartares, qui ſont endurcis à la fatigue. Ils traverſent pluſieurs deſerts en une ſemaine, avec un ſac de farine ſur la croupe du cheval, & ſe nourriſſent de chameaux & de chevaux; au lieu que les Chinois ſont ſi délicats, qu'ils veulent aller à la guerre avec toutes leurs commodités, & ils ne paſſeront pas outre, dès qu'elles commenceront à leur manquer. C'eſt pourquoi l'Empereur, pour empêcher que ſon pays qui eſt fort éloigné de Pékin, ne ſoit brûlé par cent cinquante mille Chevaux que ce Roi Tartare peut mettre en campagne, fait tout ſon poſſible pour l'apaiſer, en lui donnant de groſſes ſommes d'argent; parce que la guerre eſt la ſeule choſe qui fait vivre ces gens-là, n'ayant pour tout capital que l'Arc & les Fléches.

Le P. Pereïra voyant que l'Ambaſſadeur Tartare étoit fort chagrin de la mauvaiſe conduite qu'il avoit tenue dans ſon Ambaſſade, s'offrit d'aller au camp des Moſcovites, pour renouer la négociation. Le Tartare s'y opoſa d'abord, diſant que les Moſcovites étoient des gens féroces qui le maſſacreroient, & qu'il ſeroit obligé de rendre compte de ſa perſonne à l'Empereur. *Non, non,* dit le P. Pereira,

*te sont des gens fort raisonnables & très-civils ; & j'ose bien me promettre de faire le Traité avec eux.* Il y fut effectivement ; & deux jours après, dans le tems que le Tartare craignoit qu'on ne l'eût tué, il revint avec les articles de la paix, dont l'Ambassadeur fut extrémement réjoui. Les Moscovites régalérent ensuite fort généreusement le Tartare, qui les traita à son tour.

L'Ambassadeur Chinois, après avoir pris congé de Moscovites, revint à Pékin, traversant plusieurs deserts sur la route, sans trouver ni Ville ni Village pour s'y reposer. Il est vrai que cet endroit de la Tartarie que posséde l'Empereur, est d'une vaste étendue ; mais il est si desert & si rempli de bois, que pour la qualité de son territoire, on le peut dire petit. Les pauvres Tartares y vivent sous des Cabanes, comme les anciens Numides ou les Hamaxobites, qui étant entiérement adonnés à une vie Pastorale, n'avoient pas de Maisons & alloient avec leurs Cabanes portatives habiter le premier endroit qui leur paroissoit le plus commode. Mais l'Empereur d'aujourd'hui, voulant les civiliser, commence à leur faire bâtir des Villes, & à les faire vivre en Communautés. Il y a quarante petits Rois &

Princes qui lui paient tribut ; entre lesquels sont les Tartares Fautazi & Kalka, dont les premiers ont sept mille, & les derniers vingt mille Chevaux de Coureurs, qui ne vivent que de pillage. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce pays inculte, comme me l'ont dit les PP. Grimaldi, Gerbillon & Pereïra, ce sont de grands Ponts d'une structure merveilleuse, que l'on fait sur les Rivieres, quand l'Empereur doit y passer, ou pour joindre des Montagnes.

Lorsque l'Ambassadeur Chinois arriva à Pékin, l'Empereur fut fort satisfait des conditions, dont le Tartare avoua qu'il avoit l'obligation aux Péres. Les Ambassadeurs du grand Duc de Moscovie vinrent peu de tems après, & l'Empereur les reçut sur un Trône, élevé de terre de vingt marches, qu'il leur fit ensuite monter, pour leur présenter à boire ; & quoiqu'au commencement ils refusassent de toucher la terre avec la tête, selon la coutume du pays, ils y consentirent à la fin. Ils furent fort surpris de voir dans une telle Majesté une famille Tartare, dont ils avouoient *qu'ils ne connoissoient* pas l'origine, quoiqu'ils eussent parcouru tout ce vaste pays ; car les Moscovites mettent quarante jours de chemins des confins de

la Tartarie-Moſcovite à Pékin, s'étant rendus maîtres d'une bonne partie de ces grandes contrées, dont l'Empereur s'eſt fort peu ſoucié depuis qu'il a paſsé des Tentes ruſtiques des Tartares dans le Palais le plus majeſtueux du monde.

---

## CHAPITRE VI.

*Ancienneté de l'Empire de la Chine. Eſtime que les Chinois font de leur Pays. Nombre des Villes & autres lieux, des Familles & des ames qu'il contient.*

LEs Interprétes de l'Hiſtoire de la Chine attribuent le commencement de cette Monarchie à Fo-hi, 2952 ans avant Jeſus-Chriſt. Il réduiſit en ſociété les hommes, qui juſqu'alors avoient été vagabonds & ſauvages, vivans dans ces premiers tems comme les bêtes. Xin-num leur enſeigna enſuite l'Agriculture & d'autres Arts; & ils commencérent à vivre plus reguliérement dans des Villages.

Après Xin-num, vint Hoàm-ti, dit l'Empereur Blond, parce qu'il prit cette couleur, qui n'apartient qu'aux Empereurs. Il ſe ſervit de Tanao pour perfectionner la Période Chinoiſe ou Cycle de

60 ans. Il inventa la Muſique & ſes Inſtrumens, les Armes, les Filets pour la Pêche, les Chariots, les Navires & tout ce qui regarde la Forge. Il introduiſit, avec le ſecours de ſa femme Louy-ſou, la maniére de nourrir les Vers pour faire la ſoie, la mettre en œuvre & la teindre. Il établit ſix Colaos ou premiers Miniſtres, & écrivit pluſieurs Livres de Medecine.

Xao-Hao, qui le ſuivit, commença à bâtir des Villes, & les environner de murailles. Il inventa une nouvelle Muſique, & introduiſit l'uſage de faire tirer les chars par des bœufs.

Chouen-Hio, ſon neveu & ſon ſucceſſeur, ordonna qu'il n'y auroit que le ſeul Empereur ſur la terre qui ſacrifieroit ſolemnellement à l'Empereur du Ciel. Il fut auteur du Calendrier, & voulut que l'on commençât l'année à la Nouvelle Lune la plus proche du commencement du Printems, qui répond à la Chine au cinquiéme dégré du ſigne d'*Aquarius*.

Son neveu Tico monta ſur le Trône après lui. Il eut quatre femmes. Il établit des Maîtres pour inſtruire les peuples, & inventa la Muſique vocale.

A ces ſix Princes, ſuccéderent les deux célébres Empereurs & Légiſlateurs, Yao & Xoun, d'où ſont émanés les Rites ci-

vils & les Inſtitutions politiques. Ils régnérent 150 ans, qui joints à 587. que les ſix premiers ont vécu, ſont en tout 737 ans.

De ces deux Fondateurs de la Nation Chinoiſe, & des ſix Empereurs dont on a fait mention, deſcendent les Familles Impériales, dans leſquelles a réſidé la dignité ſuprême & l'adminiſtration de la Monarchie Chinoiſe juſques dans ces derniers tems. On en compte en tout vingt-deux; ſçavoir, neuf grandes, & treize petites, au nombre deſquelles on met cette derniére des Tartares Orientaux, qui gouverne actuellement l'Empire de la Chine & celui de Tartarie. On les peut voir toutes en abregé dans la Table ſuivante.



*TABLE NUMERIQUE DES vingt-deux Familles Impériales, du nombre des Empereurs dans chaque Famille, & du tems que chaque Famille a régné.*

| | *Familles.* | *Empereurs.* | *Années.* |
|---|---|---|---|
| I. | Hia. | 17 | 458 |
| II. | Xam. | 28 | 644 |
| III. | Cheou. | 35 | 873 |
| IV. | Chin. | 3 | 43 |
| V. | Han. | 27 | 426 |
| VI. | Heou-han | 2 | 44 |
| VII. | Chin. | 15 | 155 |
| VIII. | Soum. | 7 | 59 |
| IX. | Chi. | 5 | 23 |
| X. | Leam. | 4 | 55 |
| XI. | Kin. | 5 | 32 |
| XII. | Souy. | 3 | 29 |
| XIII. | Tam. | 20 | 289 |
| XIV. | Heou-leam. | 2 | 16 |
| XV. | Heou-tam. | 4 | 13 |
| XVI. | Heou-chin. | 2 | 11 |
| XVII. | Heou-han. | 2 | 4 |
| XVIII. | Heou-Cheou. | 3 | 9 |
| XIX. | Soum. | 18 | 319 |
| XX. | Youen. | 9 | 89 |
| XXI. | Mim. | 21 | 276 |
| XXII. | Chim. | 2 | 53 |
| | | 234 | 3920 |

Les trois Familles Hia, Xam & Cheou qui ont précédé les autres, les ont surpassées en bonté & en réputation; parce que les Empereurs qui les composoient, ont agi en véritables Princes, par l'intégrité de leur conduite, par les Loix justes qu'ils ont établies, par leur affection pour le peuple, & sur tout par leur bonne foi & leur sincérité. Elles les ont aussi surpassées en nombre d'Empereurs & d'années d'Empire. On voit donc que le nombre des Empereurs, y compris les deux Fondateurs de la Nation, se réduit à 236. obmettant ceux ou qui ont vécu peu de tems, ou que pour quelque raison l'on n'a pas mis dans la suite des Empereurs; c'est pourquoi je renvoie le Lecteur aux Chroniques de la Monarchie Chinoise, dont parle au long le P. Philippe Couplet, dans lesquelles il trouvera exactement marqués non-seulement les noms des Empereurs & les années qu'ils ont régné, mais aussi ce qui s'est passé de plus remarquable sous leurs régnes.

On voit aussi par cette Table que la Monarchie a duré 3920 ans dans les Familles Impériales, selon l'opinion la plus probable des Chinois, ausquels si l'on ajoûte les 737 ans qu'on écrit que les huit premiers Princes ont vécu, cela fera

4657. & si l'on en déduit les 255 ans qu'ont gouverné les deux premiers Princes Fohi & Xin-num, parce qu'ils n'ont pas possedé la dignité Impériale, il restera 4402. & selon l'opinion qui en met le moins, 4053 ans que cette grande Monarchie commença dans Yao, & a toujours continué sans interruption. Il faut avouer qu'il n'y a point dans le monde de Royaume ou d'Etat qui se puisse vanter d'une suite de Rois si ancienne, si longue & si bien continuée. Les Monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs & des Romains ont fini après avoir beaucoup moins duré; & celle de la Chine subsiste encore, semblable à un grand Fleuve qui ne cesse jamais de rouler ses eaux. Cette longue durée, cette ancienneté & les autres excellences de la Chine, remplissent d'orgueil les Chinois, qui regardent leur Empire comme le plus grand de tout le monde, aussi-bien que tout ce qui leur apartient, en méprisant toutes les autres Nations, parce qu'ils ne les connoissent pas. Ils donnent dans leurs Cartes une forme quarrée à la Chine, la représentent fort grande, *& placent tout-autour* les autres Royaumes, au nombre de 72. sans ordre & sans méthode Géographique, les faisant petits & racourcis, avec des titres

ridicules & méprisans ; par exemple, Siao-gin-qué, ou le Royaume habité par des Nains, Niou-gin-qué, le Royaume où demeurent les femmes, Chouen-gin-qué, Royaume où les hommes ont un trou au ventre, celui dont les habitans ont le corps d'homme, & le visage de chien, celui dont les habitans ont les bras si longs, qu'ils leur pendent jusqu'à terre. Enfin ils apellent les Tartares, les Japonois, les peuples de la Corée & les Tunquinois, les quatre Nations barbares. Les Jésuites dans ces derniers tems leur ayant donné connoissance de l'Europe, ils l'ont ajoûtée dans leurs Cartes, & l'ont mise au milieu de la Mer, comme une petite Isle. Ils divisent le Ciel en 28 constellations, & la Chine en autant de quartiers, à chacun desquels ils attribuent une constellation, & lui font porter le même nom, sans en laisser une seule pour les Pays étrangers.

Ils ont donc une si grande idée de leur Empire, que quand ils se trouvent convaincus par les argumens des Missionnaires, ils disent par admiration : *Chumque-ki-vai ! Hoan-ijeou-tao !* c'est-à-dire : *Qu'est-ce que nous voyons ? Qu'est-ce que nous entendons ! Peut-il y avoir hors de ce grand Empire quelque régle ou quelque chemin pour arriver à la véritable vertu, &*

*y auroit-il une autre foi ou quelque autre loi ?* Et il arrive ſouvent qu'en parlant avec les Péres de la Religion Chrétienne, de belles Lettres & de Sciences, ils leur demandent ſi nous avons leurs Livres ; & entendant que non, ils ajoûtent, tout ſurpris & ſcandalisés : *Si vous n'avez pas en Europe nos Livres, ni notre Ecriture, comme vous le dites, quelles Lettres & quelles Sciences pouvez-vous avoir ?*

Cette grande Monarchie a eu différens noms, parce que chaque fois qu'il venoit une nouvelle famille ſur le Trône, elle impoſoit un nouveau nom. Sous la Famille précédente on l'apelloit Taimim-qué, c'eſt-à-dire, Empire, d'une grande clarté. Les Tartares qui gouvernent aujourd'hui, l'apellent Tai-chim-qué, ou Empire de grande pureté. Mais comme il y avoit autrefois des Régnes fameux, ſoit par la durée ou la vertu des Princes, ſoit par le nombre des gens ſçavans, on a conſervé leurs noms, & l'on s'en ſert aujourd'hui dans les Livres ; comme, par exemple, ceux de Hiaqué, Xamqué, Keouqué, Hanqué, & autres, qui paroiſſent avoir été donnés plutôt pour diſtinguer les Régnes des Familles Impériales, que pour ſignifier l'Empire. Dans les Mémoires que l'on préſente à l'Empereur & dans les

Livres, on l'apelle communément Xamché, Haut & Souverain Empire. Les Sçavans dans leurs écrits se servent de Chum-hoa, ou Fleur du milieu ; mais le nom le plus ancien & le plus commun parmi les Chinois, est celui de Chumqué, ou Empire du milieu, parce qu'ils croient que la Chine est au milieu du monde, qu'ils sont plat & quarré ; ou parce que le premier Monarque avoit établi sa Cour dans la Province de Honan, qui étoit alors comme le centre de l'Empire ; ou parce qu'ils l'estiment plus que tous les autres, comme il paroît par le tître hyperbolique de Tien-hia qu'ils lui donnent, c'est-à-dire, Empire qui contient tout ce qui est sous le Ciel : ce qui fait que quand on dit Tien-hià-taipim, tout ce qui est sous le Ciel est en paix ; c'est la même chose que si l'on disoit la Chine est en paix.

Si les Chinois ont donné des marques de mépris aux Royaumes & aux Nations étrangéres, les autres les ont payés, pour ainsi dire, en même monnoie ; car les Tartares Occidentaux apellent les Chinois, Harakitai ou Barbares noirs, & donnent le même nom au Pays. *Les Moscovites* imitent en cela les Tartares, en donnant aux Chinois le nom de Kitai ; ceux du Royaume de Chiahamalaha, de celui de

Tibet & d'Ousangué, corrompent le mot de Kitai en Catai, & apellent ainsi les Marchands qui viennent de ces côtés-là; d'où l'on voit clairement que le Royaume de Catai, dont parle le P. Andrada, dans sa Relation du Tibet, n'est point autre que la Chine. Cependant Baudrand & quelques autres veulent que le Catai soit un Royaume de la G. Tartarie, apellé Seri par les anciens, qui s'étend vers l'Est, ayant la Tartarie Impériale au Nord, la Chine au Sud & le Turquestan à l'Ouest, auquel il donne aussi le nom de Kara-Catai, où habitent les Scythes-*Alains*, proche du Mont Imaüs. Mais on peut apeller la Chine, Catai, du nom des Tartares du Catai, qui l'occupent aujourd'hui avec les Nioukans leurs voisins. Les Tartares Orientaux ont aussi nommé la Chine, Nica-corum, ou le Royaume des Barbares, & présentement qu'ils en sont maîtres, ils l'apellent Toulimpa-corum, ou le Royaume du milieu.

Ce vaste Empire est situé sur l'extrémité de l'Asie, du côté de l'Orient. Les Chinois prétendent qu'il est aussi large que *long; mais selon les meilleures* Relations des Européens, il est de figure Ovale. Il s'étend depuis la Forteresse de Cai-pim, dans la Province de Pékin, au 41. dégré de

de latitude, jusqu'à la pointe Méridionale de l'Isle de Hai-nan, au 18. dégré, & ainsi occupe 23 dégrés du Nord au Sud, & sa longueur est, selon les Livres Chinois, de 5750 Li ou Stades, qui font

402 Lieues & demie d'Espagne ou de Portugal, de 17. & demi au dégré.

575 Lieues de France, de 25 au dégré.

345 Lieues d'Allemagne, de 15 au dégré.

1380 Milles d'Italie, de 60 au dégré.

5750 Li ou Stades de la Chine, de 250 au dégré.

Mais si l'on veut considérer la plus grande longueur de la Chine, il faut la prendre de sa Frontiére au Nord-Est, de Xai-Yven, dans la Province de Leaotoun, jusqu'à la derniére Ville de la Province de Youn-nan, apellée Chintien-Kioun-min-fou, & sa longueur sera de

525 Lieues d'Espagne & de Portugal.

750 Lieues de France.

450 Lieues d'Allemagne.

1800 *Milles d'Italie.*

8400 Stades de la Chine.

On compte sa largeur depuis la pointe

de Nimpo, ville Maritime de la Province de Chekian, jusqu'à l'extrémité de la Province de Souchouen, & cela fait

297 Lieues & demie d'Espagne & de Portugal.
426 Lieues de France.
255 Lieues d'Allemagne.
1020 Milles d'Italie.
4080 Stades de la Chine.

Mais on trouvera une plus grande largeur en la prenant depuis Tam-Chan, la Place la plus Orientale de la Province de Leaotoun, sur les Frontiéres de la Corée, jusqu'à Toum-tim, dans la partie Occidentale de la Province de Xensi, & elle sera de

350 Lieues d'Espagne ou de Portugal.
500 Lieues de France.
300 Lieues d'Allemagne.
1200 Milles d'Italie.
5400 Stades de la Chine.

Cet Empire est borné à l'Orient par la Mer Orientale; au Septentrion, par une longue muraille qui le sépare de la Tartarie; à l'Occident, par de hautes Montagnes & des Deserts de Sables; & au Midi, par l'Océan Méridional, & les

Royaumes de Tunquin, de Cochinchine, de Laor, & autres.

Il eſt diviſé en quinze Provinces, qui pour leur grandeur, leur richeſſe & leur fertilité, peuvent être apellées de grands Royaumes, plutôt que des Provinces, auſquelles il faut ajoûter le Leaotoun, Pays qui ne le céde pas à une Province. On trouve ce Pays avec ſix Provinces ſur la Mer Orientale & ſur la Méridionale; il y en a ſix autres qui ſont dans le milieu des terres, & trois à l'Occident qui ſont ſéparées du reſte de l'Aſie par de très-hautes Montagnes. On les nomme Pékin, Nankin, que l'on apelle préſentement Kiam-nan, Xanſi, Xanton, Honan, Xenſi, Chiekian, Kiamſi, Houquam, Souchouen, Fokien, Quamton, Quamſi, Youn-nan, Quei-cheou, & le pays de Leaotoun qui mériteroit le nom de Province, mais les Chinois le mettent ſous la Province de Xanton. Les Provinces des Frontiéres ſont Pékin, Xanſi, Xenſi, Souchouen, Youn-nan & Quamſi. Cluvier, qui a donné dix-huit Provinces à la Chine, étoit mal informé; car les Royaumes de Tunquin & de Cochinchine, qu'il compte comme Provinces de la Chine, n'en dépendent nullement; & s'ils y ont été ſoûmis pendant quelques

années, il y a long-tems qu'ils ne lui obéissent plus.

Il y a encore plusieurs Isles qui dépendent de la Chine, comme la grande & petite Lieou-kieou, Taiouam, que les Portugais apellent Formosa, Hainan, Piamxan, sur la pointe Méridionale de laquelle Macao est situé, & une infinité d'autres, tant habitées que désertes. Le Royaume de Corée n'est pas une Isle proche de la Chine, comme Cluvier le dit, mais une grande presqu'Isle, qui s'étend du Nord au Sud. Xam-hai n'est pas une Isle comme le P. Martini l'a marqué dans son Atlas, mais une Citadelle si grande & si-bien fortifiée par l'art & la nature, qu'elle peut le disputer aux meilleures de l'Europe. Elle est bâtie en terre-ferme proche de la Mer, entre la Province de Pékin & le pays de Leaotoun.

On compte dans ce grand Empire 4402 Villes murées, qui sont divisées en deux classes, les Civiles & les Militaires. Dans la classe des Civiles il y en a 2045, sçavoir, 175 Cités du premier rang, que les Chinois apellent Fou, 274 du second, apellées Cheou, 1288 apellées Hien, 205 Hôtels-Royaux, apellés Ye; & 103 Corps de Garde ou Hôtelleries-Royales

du ſecond Ordre, qu'on apelle Chiam-chin.

On comprend dans les Villes de l'Empire celles qui ſont ſituées dans les Provinces de Youn-nan, de Qouei-cheou, de Quamſi & de Sou-che-ou, & qui ne paient aucun tribut, mais obéiſſent à des Princes & Seigneurs particuliers qui ſont abſolus. Ces Villes pour la plûpart ſont ſi-bien environnées de hautes Montagnes & de Rochers eſcarpés, qu'il ſemble que la nature ſe ſoit étudiée à les fortifier; & l'on voit entre ces Montagnes des Plaines & des Campagnes de pluſieurs journées de chemin, où l'on trouve des Villes du premier & ſecond rang, & beaucoup de Villages. Les Chinois apellent ces Seigneurs Touſous ou Touquons, c'eſt-à-dire, Mandarins du Pays; parce que, comme ils croient qu'il n'y a point d'autre Souverain au Monde que celui de la Chine, ils s'imaginent qu'il n'y a point d'autres Princes ou Seigneurs que ceux à qui leur Monarque en donne les tîtres.

Les peuples qui ſont ſoûmis à ces Seigneurs, parlent la langue *Chinoiſe* avec les Chinois, & en ont une autre qui leur eſt particuliére. Leurs mœurs ſont peu différentes de celles des Chinois; ils ſe

ressemblent quant au visage & à la taille, mais ils sont plus courageux. Les Chinois les craignent, ayant trouvé plusieurs fois une vigoureuse résistance, lorsqu'ils ont voulu les attaquer ; c'est pourquoi ils les laissent en repos, & se contentent d'avoir un commerce libre avec eux. Ainsi on ne doit pas être surpris si l'on trouve ici un plus grand nombre de Villes que dans le P. Martini, parce qu'on y comprend toutes celles de ces petits Seigneurs, dont les Etats sont enfermés dans l'Empire, quoiqu'ils ne reconnoissent pas l'Empereur. On y met aussi les Cités & Villes du pays de Leaotoun, & de la Province de Youn-nan, dont les Chinois extraordinairement attachés à leurs formalités, font des Catalogues particuliers.

Les Chinois ont fait imprimer un Itinéraire, dans lequel on voit la route depuis Pékin jusqu'aux extrémités de l'Empire, tant par eau que par terre. Les Mandarins qui partent de la Cour pour se rendre à leurs postes, & tous les voyageurs s'en servent beaucoup pour sçavoir *leur route*, la *distance des lieux*, & combien de lieues ils ont fait dans la journée. Toutes les routes Royales de l'Empire sont divisées en 1145 journées, comme

on le voit par le même Livre ; au bout de chaque route, il y a un endroit où les Mandarins ſont logés, & traités aux dépens de l'Empereur. On apelle ces 1145 places Ye, ou Chin, ou joignant les deux mots, Ye-Chin, c'eſt-à-dire, lieu de logement & de garde ; parce qu'on attend les Mandarins avec la même vigilance que ſi l'on étoit en garde contre une armée ennemie. Il y a 735 de ces Places dans les Villes du premier & ſecond rang, dans les autres Villes, les Frontiéres & les Châteaux : 105 dans celles qu'on apelle Ye, & 103 dans les endroits qu'on apelle Chin. On a bâti les unes & les autres dans les lieux où il n'y avoit point de Villes, & on peut les apeller Villes du ſecond rang, étant environnées de murailles, & ayant chacune un Mandarin qui la gouverne ; il y en a qui ſont grandes & mieux peuplées que certaines Cités & Villes. Les autres, au nombre de 102, quoique ſans murailles, ne laiſſent pas d'être grandes & bien peuplées.

On fait partir un jour avant le départ du Mandarin, un Courier qui porte une petite Tablette, apellée Pai, ſur laquelle ſont écrits le nom & la charge de l'Officier, avec ſon Sceau au bas. Auſſi-tôt

qu'on a vû la Tablette, on nettoie & on prépare le Palais où doit loger le Mandarin; & les aprêts que l'on fait, sont plus ou moins grands, selon sa dignité, pour les viandes, les serviteurs, les chevaux, les chaises à porteurs, les litiéres ou les barques, si le chemin se fait par eau, & enfin pour tout ce dont il peut avoir besoin.

On reçoit de la même maniere à proportion, dans ces Hôtelleries, toutes sortes d'autres personnes, tant Chinois, qu'Etrangers, à qui l'Empereur fait cette grace. Les Couriers du Monarque prennent dans ces mêmes endroits tout ce qu'il leur faut pour faire plus de diligence; ayant soin de fraper sur un Bassin de cuivre apellé Lo, qu'ils portent sur leurs épaules, un Stade ou deux avant que d'arriver à l'Hôtellerie; d'abord qu'on l'entend, on lui selle au plus vîte un Cheval, de maniére qu'il ne tarde point-du-tout.

L'Ordre Militaire a 629 grandes Forteresses du premier ordre, tant sur les Frontiéres, pour servir de clefs ou de défense à l'Empire contre les Tartares, que sur les confins des Provinces, contre les voleurs & les rébelles. Les Chinois les apellent Quan. Xam-hai, dont nous

avons parlé, eſt de ce nombre.

Il y en a 567 du ſecond ordre, nommées Gouei. L'endroit que le P. Martini, dans ſon Atlas, apelle Tien-chim-gouei, c'eſt-à-dire la Fortereſſe du pays du Ciel, eſt une de celles-là; & par elle, on peut juger des Fortereſſes du ſecond rang.

On en compte 311 du troiſiéme, apellées So: 300 du quatriéme, qui ont le nom de Chin, comme celle du cinquiéme, de l'ordre civil: 150 du cinquiéme, apellées Pao: 100 du ſixiéme, nommées Pou; & enfin 300 du ſeptiéme, à qui l'on donne le nom de Chai. Ces derniers ſont de pluſieurs ſortes. Il y en a en pleine campagne, pour ſervir de retraite aux Payſans, lorſque les Tartares, ou les voleurs, ou les rébelles font des courſes, ou même quand les armées de l'Empereur ſont en marche: D'autres qui ſont ſituées ſur des Montagnes eſcarpées, où l'on ne peut monter que par des marches taillées dans le roc, ou avec des échelles de cordes ou de bois, que l'on ôte après que l'on eſt monté; & celles-là n'ont point de murailles, parce qu'elles feroient inutiles: D'autres encore qui ſont auſſi ſur des Montagnes, où il n'y a qu'un ſimple ſentier,

mais qui eſt fortifié d'une double ou triple muraille.

On voit par-là que l'Ordre Militaire a 2537 Places, qui jointes à celles de l'Ordre civil, ſont le nombre de 4402. Outre cela, on trouve en-deçà & au-delà de la muraille qui diviſe la Chine de la Tartarie, 3000 Tours, apellées Tai; chacune deſquelles a ſon nom propre. Il y a toûjours une garde & des ſentinelles qui donnent l'allarme ſi-tôt qu'elles aperçoivent l'ennemi, en faiſant le ſignal de jour avec un étendart, & de nuit avec un flambeau allumé; de ſorte que ſi on les met toit au nombre des Places de l'Ordre Militaire, elles feroient un huitiéme ordre, & en tout 5357.

Il y a 150 ans qu'un Mandarin du ſuprême Tribunal des Armes, compoſa deux volumes, qu'il dédia à l'Empereur & intitula: *Kieou-pien-tououxe*, c'eſt-à-dire, *Deſcription pratique des neuf Frontiéres*; voulant parler des neuf quartiers ou diſtricts, en quoi il avoit diviſé la grande Muraille. On y trouve en trois cartes tous les lieux montueux qui ſont inacceſſibles; & dans 129 autres, il fait voir qu'il faut 1327 Fortereſſes, tant grandes que petites, pour empêcher le paſſage des Tartares. Si les Chinois

n'avoient pas été pareſſeux, poltrons, avares & infidéles à leurs Souverains, jamais les Tartares n'auroient pû paſſer la Muraille, défendue par des Fortereſſes ſi-bien diſpoſées dans les lieux néceſſaires, & ſi fortes par l'art & la nature. Auſſi ne ſont-ils jamais entrés dans la Chine, que par la trahiſon des ſoldats, ou par l'avarice des Commandans, qui recevoient eux-mêmes la moitié du butin toutes les fois qu'ils ouvroient les portes aux ennemis; de ſorte qu'à la fin ces traîtres ont mis l'Empire le plus riche & le plus peuplé du Monde entre le mains d'une poignée de Sauvages & de demi Barbares. On trouve encore dans ce Livre la grande quantité de ſoldats qui faiſoient la garde ſur cette Frontiére au nombre de 902054. Les Troupes auxiliaires qui ſe rendoient en cet endroit, lorſque les Tartares vouloient tenter d'entrer dans la Chine, étoient au nombre de 389167 Cavaliers qui devoient toujours être prêts, ſelon le compte de l'Auteur, qui fait monter la dépenſe qu'on devoit faire tous les ans pour la paie des Officiers & des Soldats à la ſomme de 22034000 Leans, qui ſont d'environ cinq livres la piéce.

Par ce nombre deſtiné à la garde des

Frontiéres contre les Tartares, on peut facilement juger de la quantité de ceux qui sont employés sur les confins des Provinces, dans les Cités, Villes & lieux murés de l'Empire, n'y en ayant point qui n'ait sa garnison. On en compte 767970, qui en tems de paix gardent & accompagnent de jour les Mandarins, les Ambassadeurs & autres personnes logés aux dépens de l'Empereur ; & de nuit, font sentinelle auprès de leurs Barques, ou de leurs logemens : lorsqu'ils ont fait une journée de chemin, ils s'en retournent, & d'autres prennent leur place. Le nombre des Chevaux que l'Empereur entretient seulement pour ses Troupes dans certains postes, monte à 564900, & les Soldats aussi-bien que les Chevaux, doivent être toujours tous prêts ; mais quand il y a guerre ou quelque révolte, les Troupes qui s'assemblent au rendez-vous, ne se peuvent pas nombrer.

L'Empire de la Chine, selon le calcul du P. Couplet, contient 11502872 Familles ou Maisons, sans y comprendre les femmes, les enfans, les Mandians, les Mandarins employés, les Soldats, les Bacheliers, les Licentiés, les Docteurs, les Mandarins hors d'âge, toutes les personnes qui vivent sur les Riviéres, les

Bonzes, les Eunuques & tous ceux qui sont du Sang Impérial, parce qu'on ne compte que ceux qui cultivent la terre, ou paient des taxes. Il y a dans tout l'Empire, selon le même Auteur, 59788364 hommes ou mâles.

Si l'on en veut croire le P. Daniel Bartoli, il fait monter le nombre des habitans de tout l'Empire de la Chine, sans excepter aucun âge, séxe, ou condition, jusqu'à 300000000; nombre trois fois plus grand que ce qu'il y a en Europe. Mais parce que ce Pére donne plus au tout qu'il n'a, & qu'il ôte aux parties le nombre effectif qu'elles ont, on ne peut pas compter sur ce qu'il raporte.

Ayant fait tout mon possible pour m'éclaircir de ce point, tant avec les Péres de la Compagnie, qu'avec les Missionnaires des autres Ordres, dont les uns avoient pasé 20 ans, d'autres 30, dans cet Empire, conversant tous les jours avec les Mandarins & les Grands Seigneurs qui sçavent cette matiére-là à fond, comme étant obligés de compter le peuple pour lui faire payer les taxes; je ne trouvai personne qui fût du sentiment du P. Bartoli. La plus grande différence que j'aie trouvée dans toutes les informations que j'en ai faites pendant mon séjour

à la Chine, n'a été que de 5000000; quelques-uns me disant que tout l'Empire contenoit 195000000, & quelques autres qu'ils avoient trouvé dans les Livres Chinois 200000000; cette différence pouvant arriver dans l'intervalle de 2 ou 3 ans. Pour rendre plus clair ce que l'on a dit, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de mettre ici la Table, que l'on trouve dans le Pére Couplet.

| | *Provinces.* | *Métropoles.* |
|---|---|---|
| I. | Pékin. | 8 |
| II. | Xansi. | 5 |
| III. | Xensi. | 8 |
| IV. | Xanton. | 6 |
| V. | Honan. | 8 |
| VI. | Souchouen. | 8 |
| VII. | Houquam. | 15 |
| VIII. | Kiamsi. | 13 |
| IX. | Nankin. | 14 |
| X. | Chiekian. | 11 |
| XI. | Fokien. | 8 |
| XII. | Quamton. | 10 |
| XIII. | Quamsi. | 11 |
| XIV. | Younnan. | 22 |
| XV. | Quoëicheou. | 8 |
| | | 155. |

| *Cités.* | *Familles.* | *Hommes.* |
|---|---|---|
| 135 | 418989 | 3452254 |
| 92 | 589659 | 5084015 |
| 107 | 831051 | 3934176 |
| 92 | 770555 | 6759688 |
| 100 | 589296 | 5106270 |
| 124 | 464129 | 2204570 |
| 108 | 531686 | 4833590 |
| 67 | 1363629 | 6549800 |
| 110 | 1969816 | 9967429 |
| 63 | 1242135 | 4525470 |
| 48 | 509200 | 1802677 |
| 73 | 483360 | 1978022 |
| 99 | 186719 | 1054760 |
| 84 | 132958 | 1433100 |
| 10 | 45305 | 231365 |
| 1312. | 10128487. | 58917186. |

Les Chinois font mention de 3636 hommes illustres & renommés pour leur vertu, leur science, leur courage & autres grandes qualités; ainsi que de 208 tant filles que veuves, qui par leur chasteté & autres actions héroïques, ont mérité un nom éternel, & sont vantées dans les Livres Chinois, comme dans les Temples par leurs Inscriptions.

Parmi le nombre prodigieux de Pagodes qu'on voit à la Chine, & qu'habitent plus de 350000 Bonzes, il y en a 480 fameux par leur magnificence, & par les miracles prétendus des Idoles.

On y trouve aussi 709 Temples que les Chinois ont bâtis en divers tems, en mémoire de leurs ancêtres, & qui sont considérables pour leur architecture & leur beauté. Ces Peuples ont coutume de donner de grandes démonstrations de tendresse pour leurs parens après leur mort; & pour cet effet, ils font construire à grands frais de magnifiques salles, dans lesquelles au lieu de statues, ils mettent des Inscriptions, avec les noms de leurs ancêtres. A certains jours de l'année, tous ceux de la Famille s'assemblent dans cette Salle, se prosternent en signe d'amour & de respect, & leur offrent des parfums, après quoi ils font un repas magnifique, y

ayant plusieurs Tables richement ornées & garnies d'une quantité de viandes bien préparées & mises en bel ordre.

De plus, on compte dans cet Empire 2099 Statues antiques & fort estimées, outre les peintures & les vases célébres : 185 Mausolées, remarquables pour leur structure & leur richesse : 1159 Tours, Arcs de triomphe & autres monumens, érigés en l'honneur des Rois illustres & des grands hommes : 272 Bibliothéques bien ornées & abondantes en Livres : 1472 tant grands Fleuves que Fontaines vantées pour leurs eaux chaudes & medecinales, & Lacs pleins de poisson : 331 Ponts fameux : 2099 Montagnes très-fertiles par les sources, & renommées, soit par les herbes, soit par les excellens minéraux qu'on y trouve, ou par leur hauteur excessive. On y voit autant d'Ecoles & de bâtimens publics consacrés à la memoire de Confucius, le grand Philosophe de cet Empire, qu'il y a de Villes. Il n'est pas facile de pouvoir découvrir le nombre infini des Etudiants, mais il y a plus de 900000 Bacheliers. Outre les 32 Palais qui apartiennent aux petits Rois, il y en a par-tout pour les Ministres de l'Empire selon leur dignité.

## CHAPITRE VII.

*Le célébre gouvernement de l'Empire de la Chine. Distinctions des Mandarins. Les six Conseils souverains des Lettres, & les cinq des Armes.*

LA Chine mérite une grande louange pour l'excellence de son gouvernement. Des trois Religions que l'on suit dans ce pays, celle des Lettrés est la premiére & la plus ancienne ; sa fin principale ( comme nous l'avons déjà dit ) est le bon gouvernement du Royaume ; ils ont écrit sur ce sujet quantité de Livres & fait beaucoup de Commentaires. Confucius dans son tems fit un Traité sur ce sujet, qu'il intitula : *Chum-yum*, c'est-à-dire : *La Médiocrité d'or* ; dans lequel il enseigne solidement qu'un bon Roi doit avoir neuf qualités pour bien gouverner ses sujets, & que s'il les met en pratique, il rendra son régne immortel.

On divise les Mandarins de tout l'Empire en neuf ordres, & chaque ordre en neuf dégrés. Par exemple, un tel est Mandarin du second dégré, du premier ou du second ordre ; ou bien il est Mandarin du

premier dégré, du premier, du second ou du troisiéme ordre. Cette division ne signifie rien autre chose que des tîtres d'honneur particuliers, que le Roi leur a conférés, sans égard à leur emploi. Ainsi, quoique les Mandarins soient d'un ordre plus ou moins considérable, selon la qualité des charges qu'ils exercent, il arrive souvent que, pour récompenser le mérite d'un homme dont le poste est ordinairement occupé par un Mandarin inférieur, l'Empereur l'honore du tître de Mandarin du premier ou du second ordre; & que pour en châtier un autre, dont la charge apartient à ceux des premiers ordres, il l'abaisse quelquefois au tître de Mandarin d'un ordre fort bas. La connoissance, la distinction, & la subordination de ces ordres est si parfaite, la soumission des derniers pour les premiers, & l'autorité de ceux-ci sur ceux-là est si grande, & enfin la puissance souveraine de l'Empereur sur les uns & sur les autres est si absolue, qu'elle n'est pas à comparer à nos gouvernemens tant Séculiers qu'Ecclesiastiques.

Les Mandarins du premier ordre sont Conseillers d'*Etat de l'Empereur*, ce qui est le plus grand honneur & la plus haute dignité à laquelle un Lettré puisse prétendre de s'élever dans l'Empire. Ils ont plu-

ſieurs titres honorables, comme Novico, Colao, Cai-ſiam, Siam-cum, Siam-que & autres qui ſignifient Aſſeſſeurs, Aſſiſtans, & les plus conſidérables Conſeillers de l'Empereur. Il y a pour eux pluſieurs Salles d'une architecture magnifique dans le Palais. Lorſque le Monarque veut faire une grande faveur à quelqu'un de ſes Conſeillers, il lui donne le nom d'une de ces Salles, comme par exemple: Choum-kie-tien, qui ſignifie *La plus éminente Salle du milieu*; & en ajoûtant ce nouveau titre au nom, on dira un tel Conſeiller ou Colao, *La plus éminente Salle du milieu*. Le nombre de ces Conſeillers n'eſt point déterminé; tantôt il y en a plus, & tantôt moins, ſelon le bon plaiſir de l'Empereur, qui les choiſit comme il lui plaît d'entre les Mandarins des autres Tribunaux. Il y en a cependant toujours un à leur tête, que l'on apelle Xeouſiam, & qui eſt un des favoris. Ce Tribunal qui eſt le premier de tout l'Empire, ſe tient dans le Palais, à la gauche de la grande Salle, où l'Empereur donne audience; & il faut remarquer ici en paſſant, que la gauche, chez les Chinois, eſt plus honorable que la droite, comme elle l'étoit autrefois chez les Grecs & quelques autres Nations; ce qui me fait ſouvenir d'avoir vû d'anciens

Tableaux chez les Grecs, où S. Pierre étoit peint à la gauche, & S. Paul à la droite, le premier ayant la place d'honneur, comme chef de l'Eglise. Cette Cour s'apelle Novi-youen, & est divisée en trois classes de Mandarins. Sa premiére est composée de ces Conseillers de l'Empereur, dont nous venons de parler; ils ont soin de voir, d'examiner, & de juger toutes les Requêtes qui sont presentées à l'Empereur par les six grands Tribunaux, (dont on fera mention dans la suite) touchant les affaires les plus importantes de l'Etat. Quand ils en sont parvenus à une décision, ils la présentent par écrit à l'Empereur, qui la confirme ou l'annulle comme il lui plaît.

Ceux qui composent la seconde classe, sont comme les Assesseurs des Conseillers de l'Empereur. On les choisit ordinairement du second ou troisiéme ordre des Mandarins, d'où ils montent souvent au poste de Conseillers de l'Empereur. Leur tître est Ta-hio-sou; c'est-à-dire, Lettré d'une grande science. On le donne encore aux Conseillers à qui le Monarque en distribue de pompeux, comme Tai-çou-tai, ou Grand Gouverneur du Prince; Tai-çou-tai-sou, Grand Maître du Prince, & autres pareils.

La troisiéme classe de ce Tribunal s'apelle Choum-xouco, c'est-à-dire, la Classe ou l'Ecole des Mandarins. Ceux-ci ont soin d'écrire ou de faire écrire les affaires du Tribunal, & l'Empereur leur donne des titres selon les Salles où ils sont employés. Ce sont ordinairement des Mandarins du quatriéme, du cinquiéme ou du sixiéme ordre qui la composent ; & l'on a beaucoup d'égard pour eux, à cause qu'ils sont chargés de tous les procès & écritures ; & que par un mot équivoque, ou par une seule lettre, ils peuvent faire gagner ou perdre une affaire. De plus, il y a une infinité de Clercs, de Procureurs & de Reviseurs.

Outre cette Cour souveraine, il y a onze grands Tribunaux, à qui les Empereurs de la Chine ont distribué toutes les affaires de l'Empire, plus de 2000 ans avant la venue de Jesus-Christ, & qui subsistent encore aujourd'hui. Il y en a six de Mandarins de Lettres, apellés Lopou ; & cinq de Mandarins d'Armes, apellés Ou-fou. Le pouvoir de ces Tribunaux étoit extrémement grand & si étendu, qu'on pouvoit naturellement apréhender que l'on ne se servit de son autorité pour exciter quelque rebellion : c'est pourquoi les Empereurs par leur prudence,

ont si bien réglé leurs emplois, que l'un ne sçauroit terminer les affaires qui lui sont commises, sans la présence des autres. Il y a dans les Palais de chacune de ces six Cours une Salle ou apartement destiné pour un Mandarin, qu'ils apellent Coli; c'est-à-dire, Reviseur ou Fiscal, qui examine en public ou en particulier tout ce qui s'y fait; & s'il y reconnoît quelque faute, il en donne aussi-tôt avis à l'Empereur. Ce Mandarin n'est ni sujet, ni supérieur à son Tribunal, mais il est seulement Censeur, de la même maniére que chez les Romains. Les Chinois les apellent, *Chiens enragés*, parce qu'ils mordent toujours, par les mauvais offices qu'ils rendent.

Les premiers Présidens de ces six Tribunaux sont du premier dégré, du second ordre des Mandarins. On les apelle *Xam-zouo-li-pou-xam-xou*; c'est-à-dire, *Premier Président du Tribunal des cérémonies*, & ainsi des autres. Chacun de ces Présidens a deux Assesseurs, dont le premier a le nom de *Tso-xi-lam*, *Président de la main-gauche*; & l'autre *Yeou-xi-lam*, *Président de la main droite*, & ceux-ci sont du premier dégré du troisiéme ordre.

Ces six Tribunaux sont placés selon leur rang, proche du Palais Impérial, du

côté de l'Orient, dans de grands bâtimens quarrés, qui ont trois cours avec leurs apartemens; & cela afin que ce grand nombre de Ministres s'assemblent plus facilement & jugent avec tranquillité; d'un autre côté l'Empereur leur envoie tous les jours à dîner, afin qu'ils ne soient pas obligés d'aller à leurs maisons, & qu'ils expédient les affaires promptement.

Voici la maniére dont on procéde dans ces Tribunaux. Quand un homme a un Procès, il écrit sa Requête sur un papier de la forme & de la grandeur prescrite; avec cela il entre dans le Palais du Tribunal, où il frape un tambour qu'il trouve à la seconde porte; s'étant mis à genoux & ayant la Requête à la hauteur de la tête, un Officier la vient recevoir & la donne aux Mandarins de la grande Salle, & ceux-ci au Président, ou en son absence aux Assesseurs, qui l'ayant lûe, l'aprouvent ou la rejettent, comme ils le jugent à propos. S'ils la rejettent, on la renvoie à celui qui l'a presentée, & on le châtie quelquefois pour avoir fait une demande mal fondée; s'ils l'aprouvent, le Président la renvoie au Tribunal inférieur, pour examiner la cause, & en donner son sentiment. Après que ce Tribunal l'a examinée & a donné son avis, il la renvoie au premier Président.

Préſident, qui prononce la Sentence, en augmentant, retranchant ou confirmant la déciſion du Tribunal ſubalterne. Si l'affaire eſt d'importance, il ordonne au même Tribunal d'en dreſſer un Mémoire; quand il l'a reçu, il le lit avec ſes Aſſeſſeurs, & le donne au Mandarin Reviſeur. Celui-ci le porte à la Cour ſouveraine des Conſeillers d'Etat, leſquels ayant examiné la cauſe, en informent Sa Majeſté, qui le plus ſouvent ordonne à la Cour de l'examiner de nouveau. Alors les Conſeillers d'Etat renvoient le Mémoire au Reviſeur, lequel après avoir vû l'ordre du Prince, le rend au premier Préſident, qui le fait examiner une ſeconde fois; après quoi, il le remet au Reviſeur, le Reviſeur aux Conſeillers d'Etat, & les Conſeillers d'Etat à l'Empereur, qui donne un jugement déciſif. Ce jugement revient par le même chemin au Préſident, qui le fait ſignifier aux parties, & alors le procès eſt fini. Quand la cauſe eſt de celles que les Tribunaux des Provinces envoient à la Cour, on l'adreſſe cachetée au Reviſeur de l'Empereur, qui l'ouvre; & après l'avoir lûe, l'envoie au premier Préſident, qui procéde de la maniére que nous venons de le dire.

Si les Mandarins Juges faiſoient leur

devoir ſelon les Loix & l'intention de l'Empereur, la Chine ſeroit le meilleur pays du monde & le mieux gouverné; mais autant qu'ils ſont rigides obſervateurs des formalités extérieures, autant ſont-ils intérieurement mauvais, hypocrites & cruels. Enfin, il eſt très-rare de voir un Mandarin qui ne ſe laiſſe pas corrompre; parce qu'ils ne conſidérent pas la juſtice ou l'injuſtice de la cauſe, mais ceux qui leur donnent le plus, ne ſongeant à rien autre choſe qu'à ſatisfaire leur avarice ſacrilége, comme autant de Loups raviſſans.

On apelle le premier de ces ſix Tribunaux, Lì-pou. Son office eſt de pourvoir l'Empire de Mandarins, & de peſer leur mérite & leurs défauts, pour en rendre compte à l'Empereur; afin de les élever ou de les abaiſſer par récompenſe, ou par châtiment. Il a quatre Tribunaux dans ſon Palais. " Le premier s'apelle Ven-ſiven-
„ ſou, c'eſt-à-dire, le Tribunal qui juge
„ de ceux qui ont la qualité & les ſcien-
„ ces néceſſaires pour être Mandarins: Le
„ ſecond, Cao-coum-ſou, qui examine
„ le bon & le mauvais gouvernement des
„ Mandarins: Le troiſiéme, Nien-foum-
„ ſou, qui a le ſoin de ſcéeler les actes pu-
„ blics, de donner les ſceaux à chaque

„ Mandarin, ſelon ſa charge, & d'exami-
„ ner ſi les ſceaux des dépêches qu'ils
„ aportent ou qu'ils envoient, ſont vrais
„ ou faux : *Le quatriéme*, *Ki-hioun-ſou*,
„ qui a le ſoin d'examiner le mérite des
„ Grands Seigneurs, comme des petits
„ Rois du Sang Royal, des Ducs & d'au-
„ tres, " que les Chinois apellent : Hioun-chin, c'eſt-à-dire, Anciens Vaſſaux, qui ſont illuſtres par les grands ſervices qu'ils ont rendus à la guerre, lorſque la Famille régnante conquit l'Empire.

Le ſecond grand Tribunal s'apelle Hou-pou, qui ſignifie, *Grand Tréſorier*. Il a la Sur-intendance des Tréſors, des revenus, des taxes & de la dépenſe de l'Empereur. Il diſtribue les Penſions, & la quantité de ris, de piéces de ſoie & d'argent que ce Monarque donne aux petits Rois, aux grands Seigneurs & aux Mandarins de l'Empire. Il garde le rôle, ou dénombrement qne l'on fait tous les ans avec une grande exactitude, de toutes les Familles, ou feux, de tous les hommes, des meſures des terres, des droits que l'on doit payer, & des douannes publiques. On doit remarquer en cet endroit, que quoiqu'il y ait quinze Provinces dans la Chine, on ne fait mention dans les Regiſtres publics, ( & c'eſt une maniére de

parler) que de quatorze & une Cour ; parce que les Chinois disent, que la Cour réside, commande & n'est pas sujette ; & par conséquent ne doit pas être mise au rang des autres Provinces. C'est ce qui fait que parmi les grands Tribunaux, il n'y en a point d'inférieur pour les affaires de Pékin ; mais le premier Président les renvoie, comme il lui plaît, à un des Tribunaux inférieurs destiné pour les Provinces. Cela suposé, le grand Tribunal du Trésor a dans son Palais des deux côtés, quatorze Tribunaux subalternes, qui portent le nom des Provinces qui leur sont assignées. Pendant le régne de la Famille précédente, on ne comptoit que treize Provinces & deux Cours, à cause que la Ville de Nankin étoit une Cour aussi-bien que celle de Pékin, & qu'elle avoit les mêmes six grands Tribunaux, & tous les autres qui sont aujourd'hui à la Cour de Pékin ; mais les Tartares lui ôtérent le titre de Cour avec tous ses Tribunaux, & changérent même son nom, en apellant la Ville Kiam-nim, & la Province Kiam-nan, noms qu'elles avoient eu auparavant.

Le troisiéme grand Tribunal s'apelle Lì-pou, il a la Sur-intendance des Rites, des Cérémonies, des Sciences & des

Arts. Il a ſoin de la Muſique de l'Empereur, d'examiner les Etudians, & leur donner droit d'être admis à l'examen des Lettrés. *Il* donne ſon avis ſur les tîtres, dont l'Empereur veut honorer les gens de mérite ; & a inſpection ſur les Temples, ſur les Sacrifices que le Prince fait au Ciel, à la Terre, au Soleil, à la Lune & à ſes Ancêtres.

Il eſt chargé du ſoin des Préſens, que l'Empereur fait à ſes Sujets ou aux Etrangers ; de la reception, de la préſentation des Ambaſſadeurs ou des Envoyés, & de tout ce qui les concerne ; des Arts libéraux & méchaniques; enfin, des trois Religions de l'Empire. Ce fut cette Cour qui empriſonna avec neuf chaînes aux pieds, les Péres Jean Adam, Louis Buglio, Ferdinand Verbieſt, & Gabriel Magaillans. Ce Tribunal en a quatre au-deſſous de lui. Le premier s'apelle Y-ki-ſou, c'eſt-à-dire, le Tribunal des affaires d'importance, comme des tîtres des petits Rois, des Ducs & des grands Mandarins : Le ſecond, Sou-chi-ſou ou le Tribunal qui a inſpection ſur les Sacrifices du Monarque, *ſur les Temples*, ſur les Mathématiqnes, & ſur les trois Religions : Le troiſiéme, Chouke-ſou, qui reçoit & ſert les Hôtes de l'Empe-

reur, tant sujets qu'étrangers : Le quatriéme, Chim-xen-xou, qui prend soin des Festins que le Prince donne. Sous l'Empire des Chinois, on choisissoit pour ce Tribunal des sujets sçavans ; mais aujourd'hui on y met des Tartares, qui y font tout ce qu'ils veulent, comme dans les autres Tribunaux, les Ministres Chinois étant autant de personnages muets ; C'est ainsi qu'ils subissent le châtiment dû à leur fierté, par la main de Barbares, grossiers & ignorans. Quoique le nom de ce *Tribunal* paroisse semblable à celui du premier, il y a cependant une grande différence dans la prononciation Chinoise ; parce que les caractéres de la premiére sillable *Lí*, ne se ressemblent pas, & se prononcent différemment. On prononce le premier en élevant la voix, comme s'il étoit marqué d'un accent aigu, & le second au contraire en l'abaissant, comme s'il avoit un accent grave ; de sorte que dans le premier, *Lí*, signifie Mandarin, & Pou, Tribunal ; & dans le second, *Lí*, veut dire, Rites, qui avec Pou, forme le Tribunal des Rites. Il n'y a point de semblable *équivoque parmi* les Tartares, qui apellent le premier Tribunal : Hasan-xourgan, ou Tribunal des Mandarins, parce que Xourgan, signifie Tribunal,

& Hafan, Mandarins; & le fecond, Toro-xourgan, ou le Tribunal des Rites.

Le quatriéme Grand Tribunal, qui s'apelle Pim-pou, a la direction de la Guerre & des armes dans tout l'Empire. Il choifit & avance tous les Officiers, les diftribue dans les armées, fur les Frontiéres, dans les Forteresfes, & dans tous les endroits de la Chine; il leve & exerce les Soldats, il remplit les Arfenaux & les Magazins d'armes offenfives & défenfives, de munitions de guerre & de bouche, & de tout ce qui eft néceffaire pour la défenfe de l'Empire.

Il y a dans fon Palais quatre Tribunaux inférieurs. Le premier s'apelle Vou-fi-ven-fou, & a la commiffion de choifir & de donner les Charges aux Mandarins d'armes, & de faire exercer les Troupes. Le fecond, Ke-fam-fou, qui fe mêle de diftribuer des hommes & des Officiers dans tout l'Empire, pour pourfuivre les voleurs, & empêcher les révoltes. Le troifiéme, Ke-kia-fou, qui a le foin de tous les Chevaux de l'Empereur, tant de ceux qui font fur les Frontiéres, & dans des lieux importans, que de ceux qui fervent pour la pofte; comme auffi des Charettes & des Barques deftinées au tranfport des provifions & des

Soldats. Le quatriéme, Vou-cou-ſou ; dont l'Office eſt de faire fabriquer des armes offenſives & défenſives, & de les tenir en état dans les Magaſins.

Le cinquiéme Grand Tribunal qui s'apelle Him-pou, eſt la Chambre criminelle de tout l'Empire. Il a l'autorité de punir tous les crimes ſelon les Loix de l'Empire : mais la Juſtice s'y vend à beaux deniers, & celui qui donne le moins a toûjours tort ; cette nation étant ſi fort poſſédée par l'avarice, qu'on ne peut pas l'en guérir, malgré les tourmens rigoureux que l'Empereur fait ſouffrir à ceux qui ſe ſont laiſſé corrompre.

Tous les Tribunaux de Pékin prennent connoiſſance des fautes des perſonnes qui leur ſont ſujettes, par raport à leurs emplois ; mais quand l'offenſe mérite une punition ſévére, comme celle de la confiſcation des biens, du banniſſement, ou de la mort, on le fait alors ſçavoir à l'Empereur, & l'on envoie le procès & l'accuſé à un Tribunal, qui prononce une Sentence définitive. Il y a dans le Palais de ce Tribunal quatorze Tribunaux inférieurs pour les Provinces de l'Empire. La maniére des Chinois eſt différente de la nôtre, par raport aux ſuplices, puiſque chez nous on tranche la tête aux Nobles,

& qu'à la Chine c'eſt le plus grand deshonneur qu'on puiſſe recevoir, que d'avoir la tête coupée. Lorſque l'Empereur veut faire une grace extraordinaire à un grand Seigneur ou Mandarin condamné à mort, il lui envoie une corde de ſoie très-fine, pour en être étranglé. Comme c'eſt donc la coutume de la Chine d'étrangler les Nobles, & de décoler ceux du peuple; quand cela arrive, les parens du Juſticié, regardant comme une grande ignominie que ſon corps ne ſoit pas enterré, l'acheptent du Bourreau quelquefois juſqu'à mille piéces de huit; parce qu'il le vend à ſes riſques, & qu'il y a de très-rigoureuſes défenſes de donner la ſépulture au cadavre. Parmi les Loix que ce Tribunal obſerve, il y en a une d'établie par les anciens Empereurs, qui eſt que, quand le Criminel mérite qu'on lui ſauve la vie, à cauſe de quelque rare qualité ou excellence de métier, on en ſuſpende l'exécution juſqu'à la fin de l'Automne ſuivante; afin qu'il puiſſe profiter de quelque grace que l'on accorde à la naiſſance ou aux mariages des Princes, ou à quelque changement extraordinaire, ou aux tems des tremblemens de terre; parce qu'en ces occaſions on délivre tous les priſonniers, & ceux dont on ſuſpend

l'exécution ſont mis en liberté, ou au moins jouiſſent de la vie & de l'eſpérance pendant quelques mois.

Le ſixiéme Grand Tribunal s'apelle Cam-pou, ou le Tribunal des ouvrages publics. Il a ſoin de bâtir & de réparer les Palais des Empereurs, leurs Tombeaux, les Temples où ils honorent leurs Prédéceſſeurs, & ceux où ils adorent le Ciel, la Terre, le Soleil & la Lune. Ce ſoin s'étend auſſi juſqu'aux Palais des Tribunaux de tout l'Empire, & de ceux de tous les Grands Seigneurs. Il a l'inſpection ſur les Tours, les Ponts, & tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre les Riviéres navigables, & les chemins praticables.

Il a dans ſon Palais quatre Tribunaux ſubalternes. Le premier, Ym-xen-ſou, qui doit examiner, & former les deſſeins de tous les ouvrages que l'on veut faire: Le ſecond, You-hem-ſou, a inſpection ſur la fabrique des armes pour les Flottes: Le troiſiéme, Tou-xoui-ſou, doit rendre les Fleuves & les Lacs navigables, faire aplanir les chemins, conſtruire & refaire les Ponts: Le quatriéme, Che-tien-ſou, a le ſoin des *Maiſons*, & des Terres de l'Empereur qu'on afferme, & dont il reçoit les revenus.

On voit par tout ce qu'on vient de dire, que les six Grands Tribunaux en ont quarante-quatre petits au-dessous d'eux, qui tous ont leurs Palais dans l'enceinte du grand dont ils dépendent, avec les Chambres & Salles nécessaires. Chacun de ces quarante-quatre a un Président & douze Conseillers, dont quatre sont du premier dégré du cinquiéme ordre des Mandarins, quatre du second dégré du même ordre, & les quatre autres du sixiéme. Le nombre en est double dans le Tribunal du Trésor & celui du Criminel, dont les Tribunaux inférieurs ont chacun un Président & vingt-quatre Conseillers. Outre ces Mandarins qui sont dans les emplois, il y en a d'autres qui ne sont de nul ordre, & le sont seulement de nom; mais après quelques années de service, l'Empereur les place dans le neuviéme ou huitiéme ordre des Mandarins. Ces Tribunaux ont tous leurs Clercs, Portiers & autres Officiers qu'ils envoient dans les Provinces. Ils ont des Huissiers pour s'en servir dans les Palais, & des Valets pour porter les dépêches, des Géoliers, des Sergens, des Recors, & autres pour donner la bastonnade aux criminels; des Cuisiniers pour aprêter les viandes que le Prince leur envoie tous

les jours, des domestiques pour les servir à table & une infinité d'autres, qui sont tous entretenus aux dépens de l'Empereur. Le nombre que nous venons de dire doit être entendu du tems des Empereurs Chinois, parce qu'à présent tout est doublé, & le Tribunal qui en avoit douze, en a aujourd'hui vingt-quatre, c'est-à-dire, douze Tartares & douze Chinois.

Voilà les six Grands Tribunaux qui gouvernent toute la Chine, & qui sont si célébres dans cet Empire; mais parce que chacun d'eux en particulier auroit été trop puissant, les Souverains ont distribué leurs emplois d'une certaine maniére, que nul n'est absolu dans les affaires qui dépendent de lui, & que tous dépendent les uns des autres. Par exemple, le premier Président du quatriéme Tribunal, qui est celui de la guerre, auroit pû se révolter s'il avoit eu une autorité indépendante, à cause que toutes les Troupes de l'Empire sont sous ses ordres; mais il n'a pas d'argent, & il faut qu'après avoir eu l'ordre de l'Empereur, il le demande au second Tribunal, qui est celui du Trésor. Les Barques, les Charettes, les Tentes, les Armes & tous les instrumens de guerre, dépendent du sixiéme

Tribunal, à qui il faut que le quatriéme s'adresse ; & enfin les Chevaux sont sous la dépendance d'un autre Tribunal, à qui il faut les demander.

Les Mandarins d'Armes composent cinq Tribunaux, que l'on apelle Ou-fou, c'est-à-dire, cinq Classes ou Troupes. Leur Palais est à droit à l'Occident du Palais Impérial. Le premier s'apelle Heou-fou, ou l'Arriére-garde ; le second, Tso-fou, ou l'Aîle-gauche ; le troisiéme, Yeou-fou, ou l'Aîle droite ; le quatriéme, Choum-fou, ou Corps de bataille ; le cinquiéme, Chien-fou ou Avant-garde. Ces cinq Tribunaux sont gouvernés par quinze grands Seigneurs ; trois en chaque Tribunal, dont un est le Président & les deux autres Assesseurs. Tous les quinze sont du premier ordre des Mandarins ; mais les Présidens sont du premier rang, & les Assesseurs du second. Ils ont le soin de tous les Officiers & des Soldats de la Cour.

Ces cinq Tribunaux sont sujets à un grand Tribunal apellé Ioum-kim-fou, ou Tribunal de guerre, dont le Président est toûjours un très-grand Seigneur. Son autorité s'étend sur ces cinq Tribunaux, & sur tous les Officiers & Soldats de l'Empire ; mais de peur qu'il ne fît mau-

vais uſage d'un ſi grand pouvoir, on lui a donné pour Aſſeſſeur un Mandarin de Lettres, qui a le tître de Grand Régent, & deux Inſpecteurs Royaux, pour avoir l'œil ſur toutes les affaires. Ce grand nombre de Mandarins s'eſt autant multiplié pour le bien du gouvernement, que pour récompenſer les ſujets qui avoient aidé le premier Prince de la famille à ſe rendre maître de l'Empire. Les Chinois effectivement n'ont point de paſſion plus forte que celle de commander, en quoi ils mettent toute leur gloire & leur bonheur, comme on le voit par la réponſe qu'un Mandarin fit au P. Ricci. Ce Religieux lui parloit de notre ſainte Loi & de la félicité éternelle : *Taiſez vous*, lui répondit le Mandarin : *Laiſſez-là ces vérités, que votre félicité ſoit pour vous, qui êtes étranger ; quant à moi, toute la mienne conſiſte dans cette ceinture & dans cet habit de Mandarin ; le reſte n'eſt que fables & paroles que le vent emporte ; ce ſont choſes que l'on compte & que l'on ne voit point ; ce qui ſe voit, c'eſt l'avantage de gouverner & de commander aux autres. L'or, l'argent, les femmes, les concubines, une nombreuſe ſuite, les meubles, les feſtins, les divertiſſemens, tous les biens, les honneurs & la gloire, ce ſont les avantages que nous*

*procure l'état de Mandarin. Voilà la félicité après laquelle nous aspirons, & dont nous jouissons dans notre grand & sublime Empire, & non pas la vôtre, qui est aussi inutile qu'invisible & impossible a acquerir.* C'est ainsi que cet Athée parloit.

Il y a encore des Mandarins qui ne sont point des neuf ordres, & que l'on apelle Vi-jo-lieou, c'est-à-dire, hommes indéterminés. Il y en a d'autres apellés Vou-pin, c'est-à-dire, qui ne trouvent point d'ordre qui leur convienne, parce que leur mérite est si grand, qu'il les éleve au-dessus de tous les ordres & dégrés; ce sont les petits Rois, les Ducs, & les Marquis, qui gouvernent dans les Tribunaux, estimant mieux la dignité de Duc & de Marquis, qu'ils ont acquise par leurs grands services, que celle de Mandarin.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Divers autres Tribunaux de Pékin, des quinze Provinces & des Villes de l'Empire de la Chine.*

LE principal Tribunal s'apelle Han-lin-iven, c'est-à-dire, le Jardin ou le Bois fleuri en Lettres & Sciences. Ce

Tribunal renferme un grand nombre de ſçavans Mandarins d'un eſprit pénétrant qui ſont partagés en cinq Claſſes, & forment cinq Tribunaux. L'Empereur les choiſit entre les nouveaux Docteurs que l'on fait tous les trois ans à Pékin; car tous les Licentiés de l'Empire, apellés Kiou-gin, ou hommes illuſtres dans les Lettres, ſont examinés avec toute la rigueur pendant treize jours, enſuite de quoi on donne le dégré de Docteur à 366. ſeulement, qui ont fait voir leur capacité. Ces cinq Tribunaux ſont Maîtres & Précepteurs du Prince héritier de la Couronne, à qui ils enſeignent les vertus & les ſciences, ſelon la portée de ſon âge. Ils écrivent tout ce qui ſe paſſe à la Cour & dans toute la Chine, digne d'être tranſmis à la poſtérité. Ils compoſent l'Hiſtoire générale de l'Empire, & pluſieurs autres Livres. Ce ſont proprement les perſonnes de Lettres de l'Empereur, qu'il choiſit pour être Colaos ou Conſeillers; enfin, ce Tribunal eſt une Académie Royale. Ceux de la premiére claſſe ſont du troiſiéme ordre des Mandarins; ceux de la ſeconde ſont du quatriéme, & ceux des autres trois ſont du cinquiéme.

Comme l'on a parlé de l'examen des Licentiés & du dégré de Docteur, il eſt à

propos de dire, comme l'on parvient au dégré de Bachelier, que l'on donne dans toutes les Villes, & à celui de Licentié que l'on confére ſeulement dans les Capitales des Provinces, comme celui de Docteur ſe donne uniquement à Pékin.

Quant au dégré de Bachelier, que les Chinois apellent Siou-zay, il y a une perſonne députée par l'Empereur dans chaque Province, qui va d'une Ville à l'autre pour examiner les Etudians; & quelquefois il s'en préſentera 4 ou 5000. pour être examinés, ſelon que les Villes ſont peuplées. Ils paſſent par les mains de trois Examinateurs. Le premier examen ſe fait par les quatre Doyens lettrés, qui demeurent dans les Colléges de Confucius; le ſecond, par les Magiſtrats de la Ville, & ſeulement de ceux que les premiers Examinateurs ont aprouvés; le troiſiéme, par le Thi-hio ou Examinateur de l'Empereur, de ceux que les ſeconds ont trouvés capables. Ainſi de pluſieurs milliers qui ſe ſont exposés au hazard d'une ſi rude entrepriſe, il y en a fort peu à la fin qui ſoient admis à l'honneur de Bachelier; le nombre n'allant pas ſouvent à trente, & le reſte étant déclaré incapable. Cela ne dégoûte pas pour cela ceux qui ſont refuſés; au contraire, ils ſont ſi animés par

l'honneur & l'accueil que l'on fait aux Gradués, qu'ils retournent à l'étude avec plus d'ardeur qu'auparavant, pour se présenter à l'examen suivant.

Il n'y a ensuite que les plus habiles de ces Gradués qui s'exposent au rude examen que l'on fait subir à ceux qui veulent avoir le dégré de Licentié. On n'en fait la promotion que de trois ans en trois ans, dans la huitiéme Lune, qui tombe ordinairement dans le mois de Septembre; & seulement dans les quinze Capitales des Provinces, & le nombre en est limité, y en ayant environ 150 dans chaque Ville de Pékin & de Nankin, & dans les autres plus ou moins jusqu'à 100. L'Empereur choisit trente bons Examinateurs, dont deux vont dans chaque Province pour l'examen que l'on doit faire précisément le 9, le 12 & le 15 de la huitiéme Lune. Les deux Examinateurs en apellent d'autres à leur aide, parce qu'ils ne pourroient pas examiner tout eux-mêmes; ils ne parlent à personne, pour prévenir toute sorte de soupçons, & le neuviéme jour au matin ils donnent tout d'un coup le sujet sur lequel les Aspirans doivent tous travailler. On fait cet examen dans un Palais qui a tout-à-l'entour de petites chambres, avec une table & une chaise. Lorsque les Ba-

cheliers entrent on les fouille exactement, pour voir s'ils ne portent point quelque écrit, auquel cas ils seroient bien bâtonnés; & on leur donne du papier blanc, trois pinceaux & de l'ancre. On les renferme ensuite dans ces chambres, & l'on prend garde qu'ils n'aient communication les uns avec les autres. Les sujets sur lesquels ils doivent faire voir leur talent le premier jour, ce sont quatre Sentences, tirées du grand nombre de celles que l'on trouve dans les Livres compilés de Confucius, & dans trois des quatre Livres que les Chinois croient si autentiques. On les attache aux quatre coins de la Cour, écrites en grandes Lettres noires sur du papier blanc, & c'est là-dessus que chacun compose un discours qui ne doit pas passer 500 caractéres, qui sont autant de paroles. Le 12 de la Lune, on propose trois faits, sur lesquels on demande leur avis, comme pour le faire sçavoir à l'Empereur par forme de Mémoire. Le dernier jour on leur propose trois cas dans le civil & dans le criminel, pour absoudre, condamner ou accommoder les parties, comme s'ils jugeoient dans le Tribunal. Dans ces jours d'examen, ils travaillent depuis le point du jour jusqu'à la nuit, & la Ville fait préparer le dîner au Palais, mais un

dîner fort leger, afin qu'il n'apésantisse pas leurs esprits. Le soir etant arrivé, les composans plient leurs feuilles, & les donnent à ceux qui sont députés pour les recevoir, après avoir mis leurs noms au bas. On fait copier ces compositions, on les confronte avec les originaux, & on les donne aux assistans pour juger de leur mérite, sans sçavoir le nom de l'auteur, afin qu'il n'y ait point de faveur. Ils séparent les meilleurs, & mettent le double du nombre fixé, qu'ils présentent aux deux Députés, qui en choisissent la moitié. On compare ensuite ces compositions avec les originaux qui ont été enfermés sous la clef, & on publie les noms des auteurs, qui reçoivent le dégré de Maîtres, avec de grandes réjouissances à la fin de la huitiéme Lune.

Comme les Tartares, à cause de leur ignorance, ne pourroient pas subir facilement ces examens, ni par conséquent passer au dégré de Licentié, qui les rend capables d'être Mandarins; l'Empereur a établi pour eux le tître de Kien-sem, que l'on obtient pour de l'argent, qui les confirme pour toujours dans le dégré de Bacheliers, & les met en état de pouvoir être Mandarins.

Le Tribunal apellé Gouetçou-kien est

l'Ecole Royale de tout l'Empire, qui a le ſoin des Bacheliers & des Etudians, à qui l'Empereur a accordé quelque privilége, qui les rend égaux aux *Bacheliers*, comme de préſenter le vin à l'Empereur, lorſqu'il ordonne de ſacrifier au Ciel, à la Terre, au Soleil ou à la Lune. Il y a huit ſortes d'Etudians gradués, à ſçavoir, Coûm-ſem, Quon-ſem, Ngen-ſem, Coûm-ſem, Kien-ſem, Coum-cou, que l'on a coûtume de marier avec des Dames de la famille Impériale, & le Prince leur fait cette grace comme aux autres deux ſortes, par raport aux ſervices de leurs ancêtres, ou à l'occaſion de quelques réjouiſſances publiques.

Les Mandarins qui compoſent le Tribunal apellé Toucha-iven, ſont les Viſiteurs ou Cenſeurs de la Cour & de tout l'Empire. Le Préſident eſt égal en dignité aux Préſidens des ſix grands Tribunaux, & à cauſe de cela eſt un Mandarin du ſecond ordre; ſon premier Aſſeſſeur l'eſt du troiſiéme, & tous les autres Mandarins le ſont du ſeptiéme. Leur office eſt de veiller continuellement à la Cour & dans tout l'Empire, pour faire obſerver les Loix & les bonnes coutumes, & de prendre garde que les Mandarins exercent leurs Charges avec juſtice, en châtiant leurs inférieurs,

& faiſant ſçavoir à l'Empereur les fautes de leurs égaux. Ils font tous les trois ans une viſite générale, envoyant 14 Viſiteurs dans tous l'Empire, c'eſt-à-dire, un dans chaque Province. Auſſi-tôt que le Viſiteur entre dans la Province, il devient Supérieur au Viceroi, & aux Mandarins grands & petits; & il les cenſure avec une ſi grande rigueur & une ſi grande autorité, que la crainte qu'en ont les Mandarins, a donné lieu à ce proverbe dans la Chine: *Lao-xou-kien-mao*, qui ſignifie, *la Souris a vû le Chat*; & ce n'eſt pas ſans raiſon, parce qu'ils peuvent leur ôter leur emploi & les ruiner. Quand la viſite eſt finie, ils retournent à la Cour chacun avec un demi-million, que les Mandarins leur donnent, qu'ils partagent enſuite avec le Préſident & les Aſſeſſeurs, après quoi ils rendent compte à eux & à l'Empereur de leur viſite. Ils ne dénoncent ordinairement que les Mandarins, dont les injuſtices & les tyrannies ſont ſi publiques, qu'on ne les peut cacher; ou les pauvres, qui n'ont pû leur donner de l'argent.

On apelle cette Viſite, Takai, ou grande & générale viſite. Le même Tribunal en fait une ſeconde qu'on nomme Chouncai, ou la viſite du milieu, en envoyant des Viſiteurs aux neuf quartiers de la Fron-

tiére, du côté de la grande muraille. Si ceux qui font la visite générale volent beaucoup, ceux-ci en font encore bien davantage sur ceux qui distribuent le sel. La troisiéme visite, Siao-kai, ou petite visite, se fait tous les trois mois. On envoie des Visiteurs inconnus dans une Province ou dans une Ville, puis dans une autre, pour prendre des informations secrétes contre quelque Mandarin fameux par ses tyrannies. Outre ces visites le même Tribunal envoie tous les trois ans dans chaque Province un Visiteur nommé Hiojuen, & dans chaque Ville, un autre apellé Ti-hio, pour examiner les Bacheliers, & les punir des violences qu'ils font aux peuples, en abusant de leurs priviléges. Enfin, il envoie quand il lui plaît, un Visiteur apellé Scun-ho, pour visiter ce canal célébre dont on a parlé ailleurs.

Ce Tribunal est logé dans un vaste Palais, & a au-dessous de lui 25 Tribunaux, divisés en cinq Classes, & chacun des cinq Tribunaux a cinq Présidens, plusieurs Assesseurs & Officiers inférieurs, qui ont leurs noms particuliers, comme on l'a dit des autres Tribunaux, & qui veillent au bon gouvernement de la Ville; sur-tout les deux derniéres classes, qui ont soin de faire arrêter les voleurs, les malfaic-

teurs, les vagabonds, & de les remettre aux Tribunaux ſupérieurs, de viſiter les rues & les quartiers, de faire la ronde & la garde de nuit. Les Capitaines des rues ſont ſous ces deux claſſes, parce que chaque douze familles ont un chef apellé Paiteou, & dix de ces Paiteous en ont un autre nommé Tſum-kia, qui eſt obligé d'avertir ces Tribunaux de ce qui ſe fait dans ſon quartier contre les Loix & les bonnes mœurs, il doit donner avis des étrangers qui arrivent, ou de ce qui peut y avoir de nouveau. Sa charge eſt auſſi d'exhorter les Familles à la vertu & aux bonnes actions.

Le Tribunal Jou-hio, eſt dirigé par deux Préſidens qui ont ſoin des Bacheliers de Lettres & d'Armes; pour exercer les premiers à diſcourir ſur le bon gouvernement, & les autres aux affaires de la guerre.

Le Tribunal Còlaò ou Colì, eſt celui des Inſpecteurs ou Reviſeurs, dont on a parlé ci-deſſus, & qui ſont divisés en ſix claſſes, comme les ſix Grands Tribunaux, dont ils prennent le nom. Par exemple, le premier Li-cô ou Inſpecteur du grand Tribunal des Mandarins; Hoù-cô ou Inſpecteur du grand Tribunal du Tréſor, & ainſi des autres. Chaque claſſe eſt com-

posée

pesée de plusieurs Mandarins du septiéme ordre, qui sont destinés pour informer la Cour des fautes qui se commettent dans le gouvernement ; & il y en a de si courageux & si intrépides, que quelquefois ils s'exposent au bannissement & à la mort, pour dire la vérité au Prince, soit par un Mémoire, soit de vive voix, dont les Histoires Chinoises raportent plusieurs exemples. Il est arrivé autrefois que l'Empereur se corrigeoit de ses fautes, & récompensoit généreusement celui qui l'en avoit averti. Ils veillent aussi aux desordres qui peuvent survenir dans les six Grands Tribunaux, & en donnent secrétement avis à l'Empereur, qui se sert toujours de ces Mandarins pour les affaires de conséquence, & en choisit trois tous les ans pour être Visiteurs.

Ce Monarque tire du Tribunal d'Hîm-gîn-sou les Ambassadeurs qu'il envoie dans la Corée, pour confirmer le tître de Roi à celui qui commande dans ce Royaume, ou pour en porter un nouveau à quelque personne de mérite.

Le Tribunal de Taì-lì-soù, c'est-à-dire, la Souveraine Raison & Justice, a le soin d'examiner les causes douteuses & difficiles, de confirmer ou de révoquer les Sentences, sur-tout dans le Tribunal du Cri-

minel, où l'on traite des biens, ou de l'honneur, ou de la vie; parce que si quelqu'un est condamné à mort, & que ce Tribunal trouve les sujets de cette Sentence douteux, il la renvoie au Sân-fâ-sou, qui est comme son Conseil de conscience, qui joint au Tribunal de Taì-lì-soû, à celui de de Tou-ka-iven ou Grand Conseil des Visiteurs, & à celui du Criminel, examine de nouveau le procès en présence de l'accusé & de l'accusateur, & souvent révoque la Sentence.

Le Tribunal Toûm-kim-sou, est chargé de publier à la Cour & dans tout l'Empire, les ordres du Monarque, aussi-bien que de revoir tous les Mémoires des Mandarins de Lettres & d'Armes, avant qu'ils aillent à ce Prince, & qu'ils retiennent & font passer comme ils le trouvent à propos; personne ne lui en pouvant présenter, à moins que ce Tribunal ne les ait vûs auparavant & aprouvés, excepté les Mandarins de Pékin, qui les lui présentent directement. Le Président de ce Tribunal est du troisiéme ordre.

Le Tribunal Tai-châm-sou, est comme associé au grand Tribunal des Rites. Son Président est du troisiéme ordre, ses Assesseurs du quatriéme, & les autres du cinquiéme & du sixiéme. Il a le soin par-

ticulier de la Musique, des Sacrifices, des Bonzes mariés & d'autres choses.

Il y a encore un autre Tribunal apellé Quâm-lò-soû, c'est-à-dire, des Hôtelleries Royales. Il est associé au grand Tribunal des Rites, qui prépare les animaux, le vin & tout ce qui est nécessaire pour les Sacrifices & les Festins de l'Empereur. Son Président est du troisiéme ordre.

Les Mandarins du Tribunal apellé Taipô-soù, sont des mêmes ordres que ceux du précedent, & font la provision des chevaux qu'il faut pour le Prince & pour l'armée, en les distribuant aux Capitaines & dans les Forteresses. Les Tartares Occidentaux les aménent présentement; l'Empereur en achete 70000 tous les ans, & les Seigneurs avec les particuliers une fois autant.

Kin-Tien-kien, est le Tribunal des Mathématiques. Le Président qui est aujourd'hui le P. Philippe Grimaldi de la Compagnie de Jésus, est du cinquiéme ordre, & ses deux Assesseurs du sixiéme, les autres sont du septiéme & du huitiéme. Ils s'apliquent à l'Astronomie, & ont soin d'informer l'Empereur du tems, de la durée & de la grandeur des Eclipses du Soleil & de la Lune ; ce Prince en fait avertir tous les Tribunaux des Provinces, par

le Tribunal des Rites, afin qu'ils ſe préparent à faire les cérémonies néceſſaires, qui conſiſtent à battre le Tambour, pendant le tems que dure l'Eclipſe, les Mandarins étant à genoux, les yeux élevés au Ciel & dans une crainte reſpectueuſe. Ce Tribunal compoſe encore tous les ans le Calendrier que l'on diſtribue dans tout l'Empire.

Le Tribunal Tai-y-iven ou de Medecine, eſt composé des Medecins, de l'Empereur, de l'Impératrice & des Princes, qui préparent eux-mêmes les Medecines. Les Mandarins dépendent du Tribunal des Rites.

Le Tribunal Hoûm-loû-ſoù, fait l'office de Maître des Cérémonies dans les Audiences publiques, & eſt Coadjuteur de celui des Rites.

Le Tribunal Xam-len-iven, a le ſoin des Jardins & des animaux, dont on ſe ſert dans les Sacrifices & dans les Feſtins. Il dépend du Tribunal des Rites.

Le Tribunal Xam-paò-ſoù, a en garde le Sceau de l'Empereur, qui eſt quarré, a une palme de diamétre, & eſt fait d'une pierre précieuſe, comme les Lettres de deſſus Xam-pao le ſignifient. C'eſt en cet endroit où le Tribunal des Mandarins demande des Sceaux, pour diſtribuer les em-

plois aux Mandarins de la Cour & des Provinces, après en avoir eu permiſſion du Prince.

Le Tribunal Kin-y-gouei eſt la garde de la Perſonne de l'Empereur. Ces gens-là le gardent & l'accompagnent lorſqu'il va hors du Palais, ou qu'il donne audience. Ce Tribunal eſt composé de pluſieurs centaines de Mandarins d'armes, fils de grands Seigneurs, & eſt divisé en quatre claſſes. Ils ne changent jamais de place, comme les autres Mandarins, mais reſtent à la Cour, & ſont ſouvent élevés aux dignités de Préſidens & de Colaos. Ils ſont indépendans du Pim-pou, le Grand Tribunal des armes, quoiqu'ils ſoient Mandarins d'armes.

Les deux Tribunaux apellés Xóui-quê-ſoù, qui ſont les Gouverneurs des Douannes de Pékin, ont le ſoin de mettre des gardes à toutes les portes de la Ville & de recevoir les droits. Ils dépendent du grand Tribunal du Tréſor.

Le Toú-pòu a deux charges, ſçavoir, celle d'arrêter les voleurs & les malfaicteurs, & de leur faire leur procès; lorſqu'il les trouve innocens, il peut les mettre en liberté; mais s'il les trouve dignes de mort, il les doit remettre au Tribunal Criminel. Il a encore le pouvoir d'arrêter

les esclaves fugitifs, à qui il fait donner la bastonade, & puis les rend à leurs Maîtres, marqués au bras gauche avec un fer rouge pour la premiére fois, au bras droit pour la seconde, & à la troisiéme il les met au Tribunal du Criminel.

Le Tribunal apellé Fòu-yn, est celui des deux Gouverneurs de la Ville de Pékin. Ces Gouverneurs sont Supérieurs à tous ceux des autres Villes de l'Empire. Ils sont Mandarins du troisiéme ordre, & leurs Assesseurs le sont du quatriéme. Le premier a la Sur-intendance sur tous les Etudians & les Lettrés de Pékin, qui ne sont pas encore Mandarins. Le second a l'administration de la Justice, & doit sçavoir le nombre des familles, & des personnes qui sont dans la Ville; il doit encore faire préparer le lieu & les choses nécessaires pour le Sacrifice. Les Chinois apellent ce Gouverneur Foumou, c'est-à-dire, le Pére & la Mére du peuple.

Il y a encore deux Tribunaux nommés Tai-him-hién & Vom-pin-hién, qui ont les mêmes fonctions que le Tribunal des Gouverneurs de la Ville, duquel ils dépendent; parce que Pékin est divisé en deux Villes, comme c'est la coutume dans tout l'Empire, où l'on compte les Villes

pour une ou pour deux, ſelon leur grandeur. Les Préſidens de ces Tribunaux ſont du ſixiéme ordre.

Tſoùm-gin-ſou, eſt le Tribunal des Grands qui deſcendent de pére en fils de la Famille Impériale. Le Préſident eſt un de ceux qui ont la qualité de Roi; il n'eſt d'aucun ordre, ſa qualité étant ſupérieure à tous les ordres. Ses deux Aſſeſſeurs ſont des Princes du Sang, qui ſont auſſi au-deſſus des ordres, mais on dépêche les affaires avec le ſecours de quelques Mandarins des ſix Grands Tribunaux. Tout leur ſoin conſiſte à diſtribuer l'argent deſtiné aux parens de l'Empereur en ligne maſculine, ſoit pauvres, ſoit riches, juſqu'à ceux du ſixiéme dégré, plus ou moins ſelon leur dignité & proximité. Outre cela, ils ſont Juges des mêmes dans le civil, comme dans le criminel, & font exécuter la Sentence, après en avoir fait leur raport au Monarque. Ceux qui lui ſont joints par de tels liens, ont le privilége de peindre leurs maiſons & leurs meubles en rouge. Comme la famille précédente avoit régné pendant 276 ans, elle étoit devenue ſi nombreuſe, que la portion de bien qui revenoit à ceux qui étoient dans un dégré éloigné, ſe trouvant trop petite, la plûpart furent con-

traints de s'apliquer aux arts méchaniques; ce qui ne les empêchoit pas d'être d'une insolence extrême envers le peuple : il n'en est pas resté le moindre rejetton. Les parens de l'Empereur Tartare qui régne aujourd'hui, sont tous Seigneurs considérables, & demeurent à la Cour; mais si la famille régne long-tems, il faudra qu'ils tombent comme les autres, à cause de la multitude.

Hoàm-chin, est un Tribunal qui a un pareil pouvoir sur les parens de l'Empereur, qui descendent du côté des femmes. Ces parens sont de deux sortes. La premiére est de ceux qui viennent des filles du Prince mariées à des Bacheliers choisis, dont on a parlé ci-dessus, & que l'on apelle Foumâ; mais les Chinois ne les regardent pas comme Princes du Sang ni parens du Monarque, vû qu'ils n'ont aucun droit à la succession, quand même la race masculine seroit entiérement éteinte. Cette coutume s'observe aussi chez le peuple; parce qu'à la Chine marier une fille, est la même chose que l'exclure pour toujours de la famille paternelle, & la mettre dans celle du mari, dont elle prend le surnom. C'est pourquoi lorsque les Chinois veulent dire, qu'une fille est allée dans la maison de son époux, ils ne se servent pas

du verbe Kiou, qui ſignifie aller, mais de celui de Qouei, qui veut dire retourner; & ainſi ils ne diſent pas, elle eſt allée, mais elle eſt retournée dans ſa maiſon. De même lorſque le grand-pere parle des enfans de ſon fils, il les apelle ſimplement Sounçou, mes petits-fils; mais quand c'eſt de ceux de ſa fille, il dit Vai-ſoun-çou, mes petits-fils de dehors; parce qu'il les regarde comme les enfans de la famille de ſon gendre. Quand ils parlent auſſi d'un homme qui eſt mort, ils ne diſent pas un tel eſt mort, mais un tel eſt retourné en terre.

On met dans la ſeconde ſorte des parens de l'Empereur du côté des femmes, les péres, freres, oncles & autres parens des Impératrices; les gendres du Monarque, leurs péres, fréres & oncles. L'Empereur choiſit les principaux de ces deux ſortes pour en compoſer leur Tribunal. Ils ne différent des Princes du Sang, qu'en ce que ceux-ci ne ſont d'aucun des neuf ordres des Mandarins, & qu'eux le ſont du premier & du ſecond: Ils ſe trouvent cependant bien plus honorés du nom de Hoân & de Foumà, qui ſignifie parens de l'Empereur, que de celui de Mandarin, même du premier ordre. Cette ſeconde ſorte de parens fut auſſi exterminée par les Tartares.

Nous avons assez parlé des Tribunaux des Mandarins & du gouvernement de la Cour, il nous reste présentement à dire quelque chose de ceux des Provinces. Chacune a un Tribunal souverain, de qui dépendent tous les autres. Le Président a le titre de Toutan-kioun-moven, Fou-y-ven, Sioun-fou, & plusieurs autres noms, qui signifient Gouverneur de Provinces ou Viceroi ; & on le choisit ordinairement du premier, du second & du troisiéme ordre, comme il plaît au Souverain. C'est lui qui gouverne en guerre comme en paix, le peuple & les soldats dans le civil, comme dans le criminel, & qui fait sçavoir à l'Empereur & aux six Tribunaux toutes les affaires de conséquence. C'est à lui que l'on adresse les ordres de S. M. & de ses Tribunaux ; & tous les Mandarins de la Province sont obligés d'avoir recours à son Tribunal dans les affaires d'importance. Il y a d'autres Vicerois qu'on apelle Tsoum-tò, qui ont le gouvernement de deux, trois ou quatre Provinces, comme, par exemple : Leam-Quam-Tsoumtò, le Viceroi des Provinces de Quam-Toum & de Quam-si ; ( Quam-toum, signifiant la Province qui s'étend vers l'Orient, & Quam-si, celle qui est vers l'Occident )

& autres, particuliérement ſur les Frontiéres de la Tartarie. Outre le Viceroi, il y a dans chaque Province un Viſiteur, qu'on apelle Ngantai ou Ngan-yven; & un autre Officier de grande autorité, qui ſe nomme Tſoumpim, & commande toutes les Troupes. On le tire ordinairement du premier ordre des Mandarins d'armes. Tous ces grands Officiers des Provinces ont ſous eux pluſieurs Mandarins qui leur aident à expédier les affaires. Quoique chacun d'eux ait ſon Palais dans la Capitale, ils n'y demeurent pas pour cela toujours; mais ils parcourent la Province, ſelon que la néceſſité le demande.

Les Tribunaux particuliers des Villes capitales ſont le Tribunal pour les cauſes civiles, qu'on apelle Pon-kim-ſou, dont le Préſident eſt un Mandarin du premier dégré du ſecond ordre, & les deux Aſſeſſeurs du ſecond dégré du même ordre. Ce Tribunal en a deux autres, non pas dépendans, mais comme aſſiſtans; celui qui eſt à la gauche & le plus honorable, apellé Tſan-kim, a deux Préſidens du ſecond dégré du troiſiéme ordre; & celui de la droite, qui a le nom de Tſan-y, a deux Préſidens du ſecond dégré du quatriéme ordre. Il y a quantité de Manda-

rins inférieurs dans ces trois Tribunaux ; dont l'office eſt de décider toutes les affaires, & de faire payer les revenus de l'Empereur.

Le Tribunal du Criminel s'apelle Ngan-cha-ſou, & ſon Préſident qui eſt du troiſiéme ordre, n'a point d'Aſſeſſeurs ſous lui, mais deux claſſes de Mandarins. Dans la premiére, qui a le nom de Fo-ſou, ce ſont des Mandarins du quatriéme ordre ; & dans la ſeconde apellée Chien-ſou, ils ſont du cinquiéme. On apelle les uns & les autres Tàoli ou Tào-Tſoun, & ſont la plûpart Viſiteurs de toutes les parties de leur Province. Ce Tribunal peut punir les criminels par la confiſcation de leurs biens & la perte de la vie, ſelon la grandeur des crimes ; & lorſqu'il n'y a point de Viſiteur dans la Province, il veille ſur tous les autres Mandarins, & fait ſçavoir à la Cour tout ce qui ſe paſſe. En un mot, ces deux Tribunaux du civil & du criminel agiſſent dans les mêmes affaires, comme les ſix grands de la Cour, & ſont comme leurs Subſtituts.

Chaque Province eſt diviſée en certain nombre de diſtricts, & chaque diſtrict a un Mandarin apellé *Tào-li*, qui eſt comme l'Inſpecteur du bon ou mauvais gouvernement de ſon territoire ; on le tire du

Tribunal des Inſpecteurs apellés Cataos, dont on a parlé ci-devant. Il eſt de ſon devoir de faire que les Gouverneurs des Villes paient ponctuellement les droits de l'Empereur.

Toutes les Villes du premier ordre, ſoit capitales ou nom, ont un Tribunal où préſide leur Gouverneur, qui eſt un Mandarin du quatriéme ordre, apellé Ki-fou. Il a trois Aſſeſſeurs ; le premier ſe nomme Toum-ki, le ſecond Toum-pouon, & le troiſiéme Choui-quon, qui ſont tous du ſixiéme & du ſeptiéme ordre. On les apelle auſſi le ſecond, le troiſiéme, & le quatriéme Seigneur, du ſecond, troiſiéme ou quatriéme Siége ; ou bien de la ſeconde, troiſiéme ou quatriéme Ville, parce que le Préſident eſt apellé le premier Seigneur, le premier Siége & la premiére Ville. Il y a outre cela quatre Mandarins inférieurs apellés Kim-lic, Chou-ſou, Chao-mo, Kim-kiao, qui ſont tirés du ſept, huit & neuf ordre. On s'eſt aſſez étendu ſur les fonctions de ce Tribunal, en parlant du Gouverneur de Pékin. Toutes les Villes de l'Empire ont de pareils Mandarins ; mais quand ce ſont des Places de grand commerce, ou qu'elles ont un grand territoire, & beaucoup de Villages dépendans, le nombre des Mandarins eſt double.

Les Villes du ſecond rang, apellées Cheou, ſont de deux ſortes; celles de la premiére ſont ſujettes ſeulement à la Capitale, comme ſi elles étoient du premier rang, & ont des Villes dépendantes; celles de la ſeconde ſont ſoumiſes aux Villes du premier rang, quoiqu'elles aient des Villages dépendans ou non. Le Préſident de ces Villes, apellé Ki-cheou, eſt du ſecond dégré du cinquiéme ordre, & a deux Aſſeſſeurs du deuxiéme dégré du ſix & ſeptiéme ordre, dont le premier s'apelle Cheou-toum, & le ſecond Cheou-poon; outre un autre Mandarin, qui porte le nom de Li-mo, du deuxiéme dégré du neuviéme ordre. Ils ſe conduiſent comme les Gouverneurs des Villes du premier rang. Le peuple apelle le Gouverneur Ta-ye, c'eſt-à-dire, grand & premier Seigneur, & les trois autres, deux, trois & quatriéme Seigneur.

Il n'y a point de Ville dans l'Empire qui n'ait un Tribunal, dont le Préſident s'apelle Ki-hien, qui eſt du premier dégré du ſeptiéme ordre. Il a au-deſſous de lui trois Aſſeſſeurs, dont le premier eſt du huitiéme ordre, & s'apelle Hien-kin; le ſecond eſt du neuf, Chou-pou; mais le troiſiéme Tien-ſou, n'eſt d'aucun ordre. S'il ſe comporte bien pendant les trois années

de ſa charge, le Gouverneur de la Ville inférieure en rend témoignage à celui de la ſupérieure; & celui-ci au Gouverneur de la Capitale, qui en informe les deux grands Tribunaux; ces Tribunaux le font ſçavoir au Viceroi, qui en écrit au Tribunal des Mandarins; ces derniers le communiquent aux Conſeillers d'Etat, & enfin ceux-ci en parlent à l'Empereur, qui ordinairement le fait Mandarin du huit ou neuviéme ordre. Voilà la route que prennent les Mandarins pour s'élever à de nouvelles dignités, avec l'aide cependant de quelque préſent proportionné au profit qu'ils eſpérent en tirer; & c'eſt ce qui eſt cauſe que la Juſtice eſt venale.

Lorſqu'un Chinois eſt une fois dans la carriére des Mandarins, il eſt toûjours employé, à moins qu'il n'ait commis quelque lourde faute, & cela ſe fait de la même maniére qu'à Rome, où l'on donne les gouvernemens de l'Etat Eccléſiaſtique, en avançant les ſujets des plus petits aux plus grands. On a cependant coutume à la Chine d'écrire autant de noms de Villes, qu'il y a de Mandarins qui demandent de l'emploi; & puis on tire les Villes au ſort, quoique l'on ſçache bien que celui qui eſt d'intelligence avec le Tribunal, fait diſpoſer les Tablettes,

de maniére que le nom de la Ville qu'il veut avoir ne manque point de lui écheoir: Cet artifice ne réussit pas toûjours ; & l'on compte qu'un jour un Mandarin ayant eu en partage une mauvaise Ville au lieu d'une grande, & au desespoir d'avoir donné tant d'argent au Greffier, se leva, ( parce qu'alors on est ordinairement à genoux ) se jetta sur lui & le maltraita vigoureusement en présence de plus de 300. Mandarins. On les mit tous deux en prison, & peu s'en fallut qu'ils ne fussent condamnés à mort ; ces sortes de démarches étant défendues par les Loix, sur peine de la vie.

Il y a encore dans toutes les Villes de l'Empire un Tribunal composé d'un Président, & de deux ou trois Assesseurs ; que l'on apelle Kiáo-quon, c'est à-dire, Juges des gens de lettres ; parce que leur charge est d'avoir soin des Lettres & des Lettrés, de prendre garde que les Bacheliers ne fassent point d'insolences au peuple, & de faire assembler de tems en tems les Licentiés, les Docteurs & les Mandarins privilégiés, pour parler de sciences dans une Académie. Outre ces Mandarins qui sont répandus dans tout l'Empire, il y a d'autres Tribunaux dans certaines Provinces ; comme celui pour la

diſtribution du ſel, celui de la Sur-intendance des revenus de l'Empereur & autres.

Tous ces Tribunaux ſont compoſés de Mandarins de Lettres, mais ceux des Mandarins d'armes ſont en plus grand nombre; parce qu'outre qu'il y en a dans tous les endroits où l'on trouve de ces premiers, on en met dans les Ports, ſur les Frontiéres des Provinces, & principalement ſur celles de la Tartarie. On en imprime tous les ans un Catalogue avec leurs noms, leur pays, & le tems de leur reception, auſſi-bien que des autres.

C'eſt une choſe aſſez remarquable dans la Chine, que quand un Mandarin ſort de quelque Ville qu'il a bien gouvernée, & dont il a un aplaudiſſement général, il reçoit un préſent de tous les Bourgeois, qui l'accompagnent ſur la route pendant cinq ou ſix milles, en lui faiſant continuellement des complimens. On trouve par-tout ſur ſon paſſage des tables couvertes de ſoie, remplies de viandes, de confitures, de thé; & les uns après les autres engagent le Mandarin à vouloir bien s'aſſeoir, à manger un morceau, & à boire un coup, le tout étant accompagné d'acclamations & de cris impertinens. Ce qu'il y a de plus incommode pour le Man-

darin, c'eſt que chacun lui demande quelque choſe pour ſe reſſouvenir de lui ; celui-ci lui prend ſon chapeau, celui-là ſes bottines, un autre ſa robe, enfin ce qu'ils peuvent avoir de lui ; & lui redonnent en échange toutes hardes neuves : il eſt même arrivé quelquefois que le pauvre Mandarin a changé en peu de tems de plus de trente paires de bottines, & on le traite alors de Bienfaicteur, de Conſervateur, & de Pére du peuple.

Le nombre des Mandarins de lettres qui ſont dans tout l'Empire, ſe monte à 13647. & celui des Mandarins d'armes à 18520. qui font en tout 32167 Mandarins. Ceci ne paroîtra pas vrai-ſemblable, quoiqu'il ſoit pourtant très-certain. La diſtribution de leurs emplois, leur diſtinction & leur ſubordination n'eſt pas moins à admirer ; car il ſemble que les Legiſlateurs n'ont rien obmis de ce qui étoit néceſſaire, & qu'ils ont prévû tous les inconveniens qui pouvoient arriver. Il n'y auroit pas au monde d'Empire mieux gouverné, ni plus fortuné, ſi la conduite & l'intégrité des Officiers répondoit aux bonnes loix ; mais comme les Mandarins inférieurs ne ſongent qu'à tromper les ſupérieurs, ceux-ci, les Grands Tribunaux, & tous enſemble l'Empereur, avec un ar-

tifice & une adreſſe extraordinaire, par une humilité feinte & une flatterie incroyable; il n'eſt pas poſſible que le Prince ne prenne ſouvent le menſonge pour la vérité, & que malgré tant de bonnes loix, le peuple ne ſoit oprimé par la tyrannie des mauvais Miniſtres.

Tous les Mandarins exercent leurs emplois pendant trois ans, après leſquels ils paſſent à un meilleur, pourvû que leur mauvaiſe conduite ne les en empêche point. Aucun ne peut gouverner dans la Ville ou la Province où il eſt né, afin que ni l'intérêt, ni l'amour des parens n'ébranlent la Juſtice; cela n'eſt permis qu'aux Mandarins d'armes, afin qu'ils combattent avec plus de courage pour la défenſe de leur Patrie. Aucun ne peut garder ſes domeſtiques ni ſes Officiers; mais lorſqu'il eſt arrivé au lieu de ſon gouvernement, il doit prendre ceux que le public lui préſente & qu'il paie auſſi; afin de n'avoir pas de confidens par les mains deſquels il recevroit les préſens, & vendroit la Juſtice. S'ils ménent avec eux leurs enfans, leurs fréres, ou autres parens, ils ne peuvent converſer avec les gens du pays, mais ſont obligés de vivre chez eux comme des priſonniers.

Un Mandarin qui ſe laiſſe corrompre,

eſt puni ſuivant le plus ou le moins d'argent qu'il a reçu ; pour dix Taes, on l'interdit des fonctions de ſa charge, pour trente il en eſt privé, & pour cinquante on le fait mourir. La ſévérité de la Loi ne peut cependant effrayer leur avarice, & ils trouvent moyen de friponner ſi ſecrétement, qu'il eſt très-difficile de les convaincre; & puis l'un cache la faute de l'autre.

Quand le pére ou la mére du Miniſtre vient à mourir, il doit quitter ſa charge pour porter le deuil pendant trois ans, & rendre l'honneur dû à ceux qui lui ont donné l'être : ce qui ſe fait en couchant pendant pluſieurs jours ſur un peu de paille auprès du tombeau; en ne mangeant durant quelques mois que du ris cuit dans l'eau toute pure; en portant la premiére année un habit de toile à ſacs, la ſeconde un autre d'une étoffe moins groſſiére, & la troiſiéme, d'une autre un peu plus paſſable; de continuer pendant tout ce tems-là les Sacrifices ordinaires. Les Empereurs mêmes obſervent cette pieuſe coutume.

On connoît les différentes dignités & qualités de tant de Mandarins, par diverſes marques. Premiérement par les Inſcriptions & tîtres des dégrés par où ils ſeront

passés, que l'on voit écrit sur des tablettes, qu'ils font porter devant eux: Secondement, par la quantité d'Officiers qui les accompagnent; les uns traînans des bâtons par terre, d'autres portans des étendarts & autres choses: Troisiémement, par le nombre des personnes qui portent la chaise; parce qu'il n'en est accordé que quatre aux Mandarins inférieurs, & huit aux supérieurs: Enfin, par le nombre des coups que l'on frape sur le tambour qui précéde la marche; car on ne donne que cinq coups pour les Mandarins du plus bas rang, puis 7, 9, 11, & jusqu'à 13, pour les plus grands. On doit encore remarquer, que parmi un si prodigieux nombre de Mandarins, il n'arrive jamais de dispute pour la préséance, parce que si l'Empereur en entendoit la moindre chose, il les priveroit de leurs emplois, afin qu'ils pussent décider leur dispute, comme particuliers.

## CHAPITRE IX.

*Des Caractéres Chinois ; de leur esprit & de leur habileté dans les Arts libéraux. De leurs principaux Livres.*

QUoique les Egyptiens se vantent d'avoir été les premiers qui aient transmis leurs opinions à la postérité par le moyen des caractéres & des hiéroglyphes ; il est cependant certain que les Chinois s'en sont servis long-tems avant eux. Toutes les autres nations ont eu une maniére d'écrire commune, formée d'un alphabet d'environ vingt-quatre lettres, qui, quoique différentes en figures, ont presque toutes le même son ; mais les Chinois se servent d'environ 54409 lettres pour exprimer leurs pensées, & cela avec tant de grace, de vivacité & de force, qu'il ne semble pas que ce soit des caractéres, mais des voix & des langues qui parlent, ou pour dire mieux, des figures & des images qui peignent vivement chaque chose.

Ces Lettres sont de deux espéces ; c'est-à-dire, ou simples ou composées de plusieurs simples ; & parce que chacune d'el-

les, différemment des nôtres, eſt un ſigne & une image qui repreſente quelque choſe particuliére, quand elle eſt jointe à quelqu'autre ; on ne doit pas les apeller Lettres ſimples, mais hiéroglyphiques. Une des choſes merveilleuſes de cette langue, c'eſt qu'elle a peu de mots & qu'ils ſont tous monoſyllabes, comme *Pa*, *Pe*, *Pi*, *Po*, *Pu*; *Pam*, *Pem*, *Pim*, *Pom*, *Pum*, & autres ; de ſorte qu'en ôtant les monoſyllabes, dont ils ne ſe ſervent pas, (parce qu'ils ne les peuvent nullement prononcer, comme *Ba*, *Be*, *Bi*, *Bo*, *Bu*; *Ra*, *Re*, *Ri*, *Ro*, *Ru*, &c.) on trouvera qu'il n'y a pas plus de 320 mots, mais qui ſont ſuffiſans pour compoſer la langue la plus parfaite, ſi on les conſidére avec leurs différens accens. Par exemple, la ſyllabe *Po* prononcée de différentes maniéres, ſignifie onze différentes choſes, pouvant ſervir de Nom, de Pronom, de Subſtantif, d'Adjectif, d'Adverbe & de Participe; & quand elle eſt Verbe, elle peut ſervir de Démonſtratif, d'Impératif, de Subjonctif & d'Infinitif ; dans le nombre plurier & ſingulier; dans le tems preſent, imparfait, pluſque-parfait & futur. La diverſité de la prononciation eſt dans la diverſité de l'accent, lequel eſt ou ſimple, ou fort, ou grave, ou aigu, ou circonfléxe, ou dans

l'aſpiration, que les Grecs avoient auſſi ſoin de marquer. On peut voir cela par les onze maniéres dont on conſidére la ſyllabe *Po*.

P ō 1, P ò 2, P ó 3, P ŏ 4, P ŏ 5, P ŏ 6,
P ō 7, P ò 8, P ó 9, P ŏ 10, P ŏ 11

Lorſque cette ſyllabe eſt prononcée avec l'accent égal & uni, *Pō*, elle ſignifie *du Verre*; avec le grave, *Pò*, *Bouillir*; avec l'aigu, *Pó*, *Cribleur de Grain ou de Ris*; avec un circonfléxe ouvert, *Sçavant*; le 5, avec un circonfléxe ◡ fermé & un point au-deſſus, *Préparer*; le 6, avec un circonfléxe chargé & aſpiré, *une vieille femme*; le 7, avec l'accent égal & aſpiré, *rompre*; le 8, avec l'accent grave & aſpiré, *incliné*; le 9, avec l'accent aigu & aſpiré, *proche*; le 10, avec un circonfléxe ouvert & aſpiré, *arroſer*; le 11, avec un circonfléxe fermé avec le point deſſus & aſpiré, *eſclave*. On peut facilement comprendre par cet exemple, comment avec un ſi petit nombre de monoſyllabes, la langue Chinoiſe peut être toujours expreſſive, abondante & éloquente; parce que, comme nous formons ce nombre in-

fini

fini de mots que nous avons par la différente combinaiſon des lettres, les Chinois, en uniſſant, ſéparant & changeant les différens accens à leurs monoſyllabes, peuvent s'expliquer avec autant de clarté & de grace qu'aucune autre langue, quelque riche qu'elle ſoit.

Cette facilité qu'ils ont pour expliquer leurs penſées par écrit, par la varieté des accens, ſe trouve auſſi chez eux pour la prononciation; de même qu'un Muſicien, qui, par une grande pratique, exprime facilement, & connoît tout d'un coup, la différente modulation qu'il doit faire avec ſa voix ſur les notes qu'il a devant lui : mais il n'eſt pas vrai pour cela que les Chinois chantent en parlant, comme quelques-uns ſe le ſont imaginé; & encore moins qu'ils portent une petite tablette pendue à leur cou, pour écrire ce qu'ils veulent dire, quand ils voient qu'on ne les entend point, & qu'ils ne peuvent ſe parler à l'oreille, comme d'autres le croient, s'imaginant que l'on ne peut pas exprimer les tons & les accens ſans hauſſer la voix.

La Langue Chinoiſe, au ſentiment des Miſſionnaires, eſt la plus facile de toutes les autres Langues Orientales; parce qu'elle a le moins de mots, & qu'il eſt plus

aisé d'en retenir une moindre quantité que beaucoup. Or la Langue Chinoise est composée seulement de 320 monosyllabes, au lieu que la Gréque & la Latine ont une infinité de mots, de tems différens, de noms & de personnes ; ainsi la Langue Chinoise doit s'aprendre avec plus de facilité. Il ne s'agit plus que de se ressouvenir des accens qui sont comme la figure par laquelle on distingue la signification des paroles. Le peuple Chinois prononce fort bien tout, sans sçavoir ce que c'est que des tons ou des accens, qui ne sont connus que des Lettrés.

On ne doutera pas de cela si l'on considére que les Missionnaires qui vont à la Chine, après s'être apliqués pendant deux ans seulement à la Langue du pays, prêchent, confessent & composent en cette langue, comme dans la leur propre, quoique même ceux qui y vont soient déjà avancés en âge ; cela a fait qu'ils ont composé & imprimé quantité de Livres que les Chinois admirent & estiment beaucoup.

Si ceux qui inventent le mieux & le plus promptement, ont l'esprit plus élevé que les autres, les Chinois certainement l'emportent sur toutes les autres nations ; parce qu'ils ont été les premiers inventeurs

de l'Ecriture, du Papier, de l'Imprimerie, de la Poudre, de la Porcelaine, & de plusieurs autres choses. S'ils ignorent quelques sciences, c'est pour n'avoir pas eu de communication avec d'autres peuples ; mais avec tout cela ils sont consommés dans la Philosophie morale, à laquelle ils s'apliquent beaucoup ; & par la sublimité de leur esprit, ils entendent facilement les Livres que les Missionnaires composent, sur des questions difficiles des Mathématiques, de Philosophie & de Théologie.

Quel Royaume au monde a plus d'Universités que la Chine ? On y compte plus de 10000 Licentiés, dont 6 ou 7000 se rendent tous les trois ans à Pékin, où, après avoir subi des examens sévéres, ils sont admis au dégré de Docteur. Je ne crois pas qu'il y ait d'Empire où il se trouve autant d'Etudians qu'il y a de Bacheliers à la Chine, leur nombre passant 90000 ; ni qu'il y ait aucun pays où la connoissance des Lettres soit si universelle & si commune ; parce que dans les Provinces Méridionales, sur-tout il n'y a point d'homme, pauvre ou riche, bourgeois ou paysan, qui ne sçache au moins lire & écrire. Enfin, il est constant que hors de l'Europe, il n'y a point de na-

tion qui ait fait tant de Livres.

Les Chroniques des Chinois fausses ou vraies sont presque de la même antiquité que le Déluge, commençant seulement 200 ans après. Elles ont été continuées jusqu'à present par divers auteurs, d'où l'on peut juger quel nombre de Volumes elles remplissent. Ils ont beaucoup de Livres de Philosophie naturelle, où il est parlé de la nature, de ses propriétés & de ses accidens ; quantité qui traitent des Mathématiques & de l'Art militaire ; plusieurs Romans agréables & fort ingénieux, & des Livres de Chevalerie, comme seroient l'*Amadis*, le *Roland*, le *D. Quixotte*; une infinité de Volumes d'Histoires & d'exemples, de l'obéissance des Enfans envers leurs Péres, & de la fidélité des Sujets à leurs Rois ; d'autres qui traitent de l'Agriculture ; des Livres de Poësies agréables, de Discours éloquens, de Tragédies, de Comédies, & de mille autres matiéres qu'il seroit trop ennuyeux de raporter. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la facilité avec laquelle ils composent, & qui est si grande, qu'il n'y a point de Docteurs & de Licenciés qui ne publient quelques Ouvrages.

Les Chinois n'ont qu'une très-médiocre connoissance de la Logique, & un peu

plus de la Géométrie, qu'ils réduisent à fort peu de propositions, quoique les Missionnaires leur en fassent voir la grande étendue. Ils se croient fort sçavans dans la Physique, & dans la maniére d'expliquer la nature des corps sublunaires; mais il y a bien peu de solidité dans leurs principes, si l'on peut se vanter, même parmi nous d'en avoir de solides dans cette Science.

Quant à l'Arithmétique, ils n'ont aucune régle générale, & ne se servent point du zéro, ni d'aucune autre figure équivalente. Ils ont l'usage d'une tablette d'un pied & demi de long & large à proportion, sur laquelle il y a dix ou douze baguettes, & dans chacune paralelles est enfilé un nombre déterminé de petites boules mobiles, au moyen desquelles, par leurs combinaisons d'une ligne sous l'autre, ils font toutes sortes d'opérations.

Ils se sont donné bien de la peine dans l'Astronomie, pour l'observation des Eclipses & des Cométes, mais sur de si faux fondemens que l'on a trouvé des erreurs très-grossiéres dans leur Calendrier, que les Européens ont réformé. On peut juger de-là comment ils entendent l'Astrologie judiciaire, qui n'est d'elle-même qu'un tissu de faussetés; &

cependant il y a grand nombre de fourbes qui en font profeſſion, & qui trompent impunément le peuple crédule, qui ne peut ſe paſſer de leurs Almanachs imposteurs, croyant ſçavoir par leur moyen les jours heureux pour commencer à bâtir, pour faire des nôces, pour ſe mettre en voyage, & mille autres choſes.

Pour ce qui regarde l'Anatomie, ils ont quelque connoiſſance confuſe des grandes parties & des moyennes, & ils comprennent la circulation du ſang, & des autres liqueurs.

Ils vantent beaucoup, mais mal à propos, leur ſçavoir dans la Médecine. Ils ſuivent les Aphoriſmes du premier de leurs Empereurs apellé Hoàmti, qui vivoit il y a plus de 4000 ans, & qu'ils diſent avoir été excellent Médecin & Botaniſte. Ils prétendent découvrir parfaitement toutes ſortes de maladies par le ſeul mouvement du poux, & ils le tâtent d'une maniére aſſez différente de la nôtre. Ils apliquent les quatre doigts ſur l'artére, la preſſent également; après quoi ils laiſſent peu à peu reprendre au ſang ſon cours ordinaire; ils recommencent à tâter comme la premiére fois, & puis à rallentir la preſſion des doigts: Ils font ce manége autant de fois qu'ils le trouvent à

propos, soit pour mieux observer le poux, ou bien pour en imposer. Ils n'en restent pas-là ; vous les voyez ensuite hausser & abaisser les doigts, comme un homme qui joue du clavecin, tantôt plus promptement, tantôt plus lentement, jusqu'à ce qu'ils aient connu tous les mouvemens de l'artére, s'ils sont forts ou foibles, prompts ou lents, réglés ou déréglés. Enfin, après avoir tourmenté pendant un quart d'heure le bras du malade, le gauche aussi-bien que le droit, ils commencent à deviner, en se réglant sur les nourritures de la saison qui peuvent avoir causé la maladie. Je ne doute point que les Chinois, par une grande pratique, n'aient acquis une exacte connoissance des différens mouvemens du poux ; mais je ne sçaurois croire tout ce qu'en dit le P. Bartoli, lorsqu'il conte que les Médecins Chinois ne demandent jamais aux Malades comment ils se portent, ni ce qui leur est arrivé, depuis quel tems la maladie les a pris, de peur de passer pour ignorans ; mais que s'étant assis auprès des malades, ils leur tâtent le poux très-attentivement pendant une demie-heure, & que par la variété des mouvemens irréguliers, qu'ils discernent exactement, ils connoissent & disent ce qui est arrivé jour

par jour aux malades, & prédisent ce qui lui arrivera ; en quoi, comme dit le Pére, ils surpassent de beaucoup nos Médecins d'Europe. C'est en vérité une belle maniére de pratiquer la Médecine, & qui est toute divine & prophétique. Il n'y a point à la Chine, comme en Europe, d'Ecoles où l'on enseigne la Médecine ; & si le fils qui l'a aprise de son pére, ne trouve pas son compte à l'exercer, il la laisse & prend une autre profession plus lucrative, les Chinois étant propres à tout. Ce que je puis assûrer de certain, est que ces Médecins, meilleurs que les nôtres tant qu'on le voudra, évitent autant qu'il leur est possible de se charger de la cure des Mandarins & autres grands Seigneurs; car si quelqu'un d'eux meurt entre leurs mains, les parens du défunt le font mourir sous le bâton ; & l'expérience qu'ils ont de l'habileté des Chirurgiens d'Europe, fait qu'ils les préférent aux meilleurs de ces Médecins. Pour preuve de cela, je vis pendant que j'étois à Canton, un Chirurgien de Macao, qui retournoit à la Cour au service de l'Empereur même, qui lui avoit donné permission d'aller voir sa femme ; & si les Chinois étoient si grands Prophétes & des Esculapes, je ne crois pas que l'Empereur cherchât des

Européens. Le Pére Bartoli ajoûte, avec aplaudissement, que leur grande métode est la diéte, & qu'ils tiennent leurs malades jusqu'à sept, quatorze & même vingt jours sans leur donner quoique ce soit à manger, mais de l'eau tant qu'ils en veulent, & trois ou quatre fois du jus de poires. Je crois que si le Pére avoit gardé une telle diéte pendant six jours, il n'auroit pas eu la force d'en faire l'éloge. Et puis les Chinois sont de chair comme nous autres & d'une compléxion plus délicate. On doit aussi sçavoir que les Médecins Chinois font en même tems le métier d'Apoticaire, & que dans les endroits où ils vont, ils ont toûjours un domestique derriére eux qui porte les drogues. Si l'on ne les apelle pas une seconde fois, ils ne retournent plus; car le malade peut se servir d'un autre Médecin, sans que cela les offense. On les paie pour le reméde, & non pas pour la visite; c'est pourquoi, afin de satisfaire leur avarice, ils ne manquent jamais de purger, quand même il ne seroit pas nécessaire: Ils se servent de pierres, de semences, de racines, d'herbes, de feuilles, d'écorces, & d'autres simples dont ils aprennent la connoissance dans les livres, où leurs figures & leurs vertus sont

décrites. Ils donnent auſſi des pillules pour purifier le ſang, pour fortifier l'eſtomac, & pour rétablir les humeurs dérangées. Ils ne ſçavent preſque ce que c'eſt que de tirer du ſang dans les fiévres les plus violentes.

Quant à l'uſage des clyſtéres, ce n'eſt que depuis peu de tems que les Européens leur en ont enſeigné l'utilité. Ils apliquent les ventouſes ſur les épaules, & ſur le ventre, pour tirer la malignité des vents, qui s'inſinuant, comme ils diſent, par les pores de la peau, ſont la cauſe de toutes nos maladies. Ils ſe ſervent auſſi de fers rouges, comme les Indiens; on en a parlé dans le Volume précédent.

L'expérience leur a fait connoître la vertu de ſimples très-excellens, & ils ont quantité de livres qui en traitent : Le P. Viſdelou François s'eſt attaché en 1685. à en compoſer un meilleur que les leurs.

Voilà l'art des ſages Médecins de la Chine ; mais le nombre des Médecins foux ou charlatans eſt bien plus grand, & ils ſont mille fois plus eſtimés. Ceux-ci ſe vantent d'avoir le ſecret admirable de rajeunir les vieillards à l'âge qu'ils ſouhaiteront, & même de les rendre immortels, & vendent par tout l'antidote contre la mort. Les ſimples ne ſont pas les ſeuls

qui donnent dans ce piége, mais les Lettrés mêmes & les plus sçavans, qui mettant tout leur bonheur dans ce monde, achétent à un prix excessif cette drogue précieuse, par laquelle ils espérent vivre éternellement ; & quoiqu'ils aient été attrapés plusieurs fois, ils ne laissent pas d'y tant retourner, que pour ne vouloir pas mourir, ils se tuent dans le plus beau de leurs jours.

Les Chinois ont entr'autres cinq Livres apellés Oukim, ou les cinq Ecritures, qu'ils estiment autant que nous faisons la Bible. Le premier s'apelle Xounxim, c'est-à-dire, la Chronique des cinq Monarques anciens, dont les trois derniers ont été chefs de trois Familles différentes qui ont régné 2000 ans ; presqu'autant que les 19 Familles suivantes, y compris celle des Tartares qui régne aujourd'hui. Le premier de ces Empereurs s'apelloit Yao, qui selon leurs Chroniques, commença à régner il y a environ 4057 ans, ou 500 environ après le Déluge, selon le calcul des Septante. Ce Prince, Législateur des Chinois, voyant que son fils n'avoit pas les qualités nécessaires pour bien gouverner, (parce que, comme disent les Chinois, on estimoit en ce tems-là la vertu plus que tout le reste.) il

prit pour ſon aſſocié un de ſes ſujets, apellé Xoun, que l'Empereur à ſa mort déclara ſon ſucceſſeur, & auquel il laiſſa ſes deux filles pour femmes.

Le ſecond Empereur, Xoun, eſt fort recommandé dans ce Livre pour ſa vertu, & particuliérement pour ſon obéiſſance envers ſon pére, & ſon amour pour ſon frére.

Le troiſiéme Empereur Yon, ayant ſervi utilement l'Empereur Xoun, fut par lui-même, en mourant, choiſi pour lui ſuccéder, à l'excluſion de ſon fils, qu'il ne trouvoit pas capable de régner. Il s'attacha pendant le vivant de ſon prédéceſſeur à détourner les eaux du Déluge qui couvroient encore alors une partie des Campagnes de la Chine, & que les Chinois apelloient Xoum-xoui, c'eſt-à-dire, grand Déluge d'eaux. Les Empereurs qui vinrent après celui-ci, régnérent par droit de ſucceſſion & non d'élection, juſqu'à l'Empereur Kie, homme cruel, & le dernier de cette Famille Impériale.

Le quatriéme Empereur ſe nommoit Chim-tam, & fut la tige de la ſeconde Famille. Il prit les armes contre l'Empereur Kie, & s'empara de l'Empire. Il y eut de ſon tems une ſécheresse de ſept ans, ne tombant ni pluye ni nége, & le

Ciel étoit comme de bronze, les Fontaines & les Riviéres tarirent presque toutes, la terre devint stérile, & par conséquent la famine & la peste suivirent. Dans cette extrême misére, l'Empereur quitta son Palais & ses Habits Royaux, se couvrit de peaux, & se retirant sur la Colline apellée Samlim, se prosterna sur la terre, & fit cette priére à Dieu.

*Seigneur, si votre peuple vous a offensé, ne le châtiez pas; parce qu'il vous a offensé, sans sçavoir ce qu'il faisoit : Châtiez-moi plûtôt, moi qui me présente ici comme une victime, prête à souffrir tout ce qu'il plaira à votre divine Justice.*

A peine eut-il achevé ces paroles, que le Ciel se couvrit aussi-tôt de nuages, qui donnérent une quantité suffisante d'eaux, pour arroser toutes les terres de l'Empire, & leur faire produire en peu de tems les fruits ordinaires. Les Missionnaires se servent de cet exemple pour persuader aux Chinois le Mystére de l'Incarnation. Les descendans de cet Empereur régnérent plus de 600 ans, jusqu'au Roi Cheou, qui fut aussi cruel que Kie. Lorsque les Chinois disent qu'un tel est un Kie ou un Cheou, c'est comme qui diroit parmi nous un Neron ou un Domitien.

Le cinquiéme Empereur s'apelloit Vou-

vam. Il défit Cheou dans une Bataille, & s'empara de l'Empire. Il avoit un frére prudent & vertueux qu'il fit Roi du Royaume de Lou, qui eſt compris à preſent dans la Province de Xan-toun, & à qui il laiſſa en mourant le gouvernement de l'Empire, pendant la minorité de ſon fils. Les Chinois lui attribuent, quoiqu'il y ait plus de 2700 ans, l'Invention de la Pierre d'Aiman & de la Bouſſole, dont l'Empereur ſon neveu fit part aux Ambaſſadeurs de la Cochinchine, qui étoient venus lui aporter le tribut, afin qu'ils puſſent avec ce ſecours-là, retourner chez eux par le plus droit chemin, ſans être exposés à errer çà & là, comme ils avoient fait en venant. L'Hiſtoire de ces cinq Rois (que les Chinois eſtiment Saints, ſur-tout les quatre premiers) & de leurs deſcendans eſt le ſujet du premier Livre, qui eſt de pareille autorité chez ces Infidéles, que les Livres des Rois le ſont parmi nous autres Chrétiens.

Le ſecond Livre s'apelle Liki, c'eſt-à-dire, le Livre des Rites; & contient la plus grande partie des Loix, Coutumes & Cérémonies de l'Empire. Le principal auteur de ce Volume eſt ce même frére de l'Empereur Vou-vam, qu'on apelloit Cheou-coum. Il contient encore les Ou-

vrages de plusieurs autres auteurs, disciples de Confucius, & d'autres Interprétes modernes.

Le troisiéme Livre a le nom de Xikim, ou le Livre de Vers, de Romans & de Poësies, divisé en cinq espéces. L'une est pour chanter en l'honneur des hommes illustres, une sorte de vers que l'on récite aux obséques, aux sacrifices & aux cérémonies que les Chinois font en mémoire de leurs ancêtres. La seconde est de Romans qu'on lisoit devant l'Empereur & ses Ministres, & que l'on avoit inventés pour décrire les coutumes du peuple, la maniére dont on gouvernoit, & toutes les affaires de l'Empire; de la même façon que l'on reprenoit les défauts des particuliers & de la République dans les Comédies Gréques. La troisiéme s'apelle, les Exemples, parce que tout ce qu'elle contient est exprimé par des comparaisons & des similitudes. La quatriéme se nomme Sublime, en ce qu'elle donne diverses connoissances dans un stile élevé, pour plaire à l'esprit & se concilier l'attention pour les choses suivantes. La cinquiéme a pour tître: les Poësies rejettées, parce que Confucius ayant revu le Livre, en rejetta quelques Poësies qui ne lui parurent pas bonnes.

Le quatriéme a été composé par Confucius, & contient l'Histoire du Royaume de Lou, sa patrie; ce qui fait que les Chinois l'estiment fort. Il laissa par écrit cette Histoire de 200 ans par forme d'annales. Il y fait voir, comme dans un miroir, les actions des Princes vertueux & des mauvais, suivant l'ordre des tems & des saisons dans lesquelles elles sont arrivées; c'est pourquoi il l'intitule: *Choum-cicou*, c'est-à-dire, le Printems & l'Automne.

Le cinquiéme Livre s'apelle Ye-kim, & est comme le plus ancien de tous, parce que les Chinois disent que Fo-hì, leur premier Roi, en a été l'auteur. Le Livre mérite véritablement d'être lû & estimé, à cause des belles Sentences & des Préceptes moraux qu'il renferme. Les Chinois ont une grande vénération pour lui, le croyant le plus sçavant, le plus profond & le plus mystérieux qui soit au monde; ce qui leur fait dire qu'il est impossible de l'entendre parfaitement, & qu'il n'est pas à propos que les étrangers le voient, ni le touchent.

Ils ont aussi une autre Livre d'une pareille autorité que les précédens: Ils l'apellent Sou-xou, c'est-à-dire, les quatre Livres par excellence, & il est comme l'ex-

trait & la quinteſſence des cinq premiers. Les Mandarins en tirent les propoſitions qui ſervent pour l'examen des Lettrés, lorſqu'ils veulent s'avancer aux dégrés de Bachelier, de Licentié & de Docteur. Il eſt divisé en quatre parties. La premiére traite de la loi & de la doctrine des hommes illuſtres par leur ſcience & leur vertu; la ſeconde, de la médiocrité dorée; la troiſiéme; contient un grand nombre de Sentences morales, bien exprimées, ſolides & profitables à tous les membres de l'Etat. Ces trois parties ſont l'ouvrage de Confucius premier Philoſophe de la Chine, que ſes diſciples ont mis au jour. La quatriéme, que l'on peut comparer pour la grandeur aux trois autres, a été faite par le Philoſophe Mem-çou, qui vint cent ans après Confucius, & eſt regardé par les Chinois comme un Docteur du ſecond ordre. C'eſt un ouvrage fort éloquent & fort ſpirituel, plein de Sentences graves & morales. Tous les Miſſionnaires de la Chine étudient les lettres & la langue Chinoiſe avec ce Livre, duquel, ainſi que des cinq dont on a parlé, tous les autres & les Commentaires, tant anciens que modernes, ſont venus comme de leur ſource: ce qui eſt une grande preuve de l'eſprit, de l'étude & de l'éloquence de la Nation,

qui du rang le plus bas, s'éleve aux plus hautes dignités par le sçavoir, que l'on éprouve par des examens si rigides, que la faveur n'y a aucune part ; de sorte que l'amitié ne peut élever ceux qui n'ont pas assez de mérite, ni la haine écarter ceux qui en sont dignes.

L'esprit des Chinois n'est pas moins admirable dans les Arts Méchaniques, que dans les Sciences ; d'autant plus qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes ce qu'ils en sçavent, comme s'ils avoient habité un monde séparé des autres. Cela vient de ce que par des loix très-anciennes, il ne leur est pas permis d'avoir aucune communication avec les étrangers, ni de sortir du pays pour voyager dans les autres Royaumes, ni d'admettre facilement les étrangers chez eux ; ce qui fait qu'ils manquent de quantité de connoissances utiles, que l'on n'aquiert que par le commerce que les Nations ont les unes avec les autres : mais il faut avouer qu'il leur est bien glorieux de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention de tous les beaux Arts que l'on trouve chez les autres Nations policées. On voit évidemment l'esprit vif des Chinois, & de combien ils surpassent les Européens en invention ; puisque, suivant le témoignage des meilleurs auteurs, c'est d'eux que

nous tenons l'Art de l'Imprimerie, celui de faire le Papier, l'uſage de la Bouſſole, la maniére de faire les Canons & la Poudre.

Pour revenir aux Arts Méchaniques, ils ſont excellens Ouvriers pour travailler en relief & en creux les Pierres précieuſes & les criſtaux, & faire toutes ſortes d'ouvrages d'une délicateſſe incomparable. Ils font auſſi des Montres, depuis qu'ils ont vu les nôtres, & des Lunettes parfaitement bonnes pour tous les âges. Leur verre, qu'ils tirent du ris, par une invention fort ancienne parmi eux, eſt moins clair que le nôtre & plus caſſant. Les Chinois mettent toute leur induſtrie à donner à ce qu'ils vendent une belle aparence, parce que les acheteurs dépenſent le moins qu'ils peuvent; mais ſi la récompenſe répondoit au travail, ils feroient des merveilles. Il n'y a perſonne qui les égale pour purifier & blanchir la cire, tant celle que les Abeilles leur fourniſſent, que celle que l'on ramaſſe de certains vers ſur les arbres, & une autre qui diſtille de leurs troncs ou qui eſt tirée du fruit de certaines plantes, qui n'aproche pas de la fineſſe des autres. Les Bouchers mêmes font voir leur adreſſe dans les Porcs qu'ils tuent, en leur faiſant entrer par les veines des pieds une

très-grande quantité d'eau dans toutes les cavités du corps, afin qu'ils puissent peser davantage.

Ils font des étoffes de papier doré, de soie & d'or, unies & figurées, comme des taffetas, des satins, des velours ; & dans les figurées on brode des animaux, des oiseaux, des fleurs & mille fantaisies, dont la varieté est si-bien mênagée, que ce qui souvent n'est simplement que tissu, paroît brodé : le mal est qu'ils n'ont point de dessein, & que les figures qu'ils y font, sont toutes estropiées. Ils ne sçavent point peindre à l'huile, mais seulement avec un certain vernis qu'ils ont, ni ombrer comme il faut, parce qu'ils ne fixent point de jour pour éclairer les endroits comme ils doivent l'être : ils ignorent même l'art de mêler & d'unir les couleurs. Ils sçavent parfaitement bien se servir du cizeau, sur les pierres mêmes les plus dures, & font d'excellens ouvrages à jour, des fleurs & des chaînes d'un morceau de marbre, dont les chaînons sont mobiles ; ce qui demande une patience incroyable. Ils entendent bien la fonte, & jettent des Statues de géants, dont ils ornent leurs Temples ; mais si elles sont belles par l'or dont elles sont ornées, elles sont très-laides par leur mauvais dessein. Il y en a douze dans la

Province de Honan, qui ſubſiſtent encore ſur leurs piédeſtaux depuis 1800 ans qu'elles ſont faites. Ils fondent le Fer & l'apliquent à bien plus d'uſages que nous; quoique les grands Canons qu'ils en font ſoient irréguliers & mal faits, ils n'en ſont pas moins recommandables pour en avoir été les inventeurs, ainſi que de la poudre, pour les mettre en uſage, & dont ils font de très-beaux feux d'artifice. La quantité qu'ils en conſument eſt ſi prodigieuſe, que le P. Ricci jugea que ce qui fut conſumé dans une des deux plus grandes Villes de l'Empire, aux Fêtes de la nouvelle année, auroit pû ſuffire pour faire la guerre chez nous pendant trois ans; & comme cette Fête ſe célébroit par tout avec de pareilles réjouiſſances, ce qu'il vit, n'étoit que la moindre partie de tout ce qui fut conſumé dans le reſte de l'Empire.

A l'égard de l'architecture Chinoiſe, elle eſt réguliére, & a un ſtyle & une maniére particuliére, comme on le voit dans de très-anciens Livres d'excellens Maîtres, & encore mieux par les Ouvrages qui ſubſiſtent aujourd'hui, & qui ſont ſi ſomptueux & ſi beaux, qu'ils peuvent le diſputer avec les plus fameux de l'ancienne magnificence Romaine; outre que le

nombre qu'on en voit de tous côtés, eſt incomparablement plus grand. Quant aux Ponts qui ſont ſur les grandes Riviéres ou ſur des bras de Mer, ils ſont étonnans, ſoit pour la matiére, ſoit pour le travail.

Un des grands ouvrages des Chinois, ce ſont les Tours, tant celles qui ſont dédiées à la mémoire éternelle de quelques hommes, ( qu'ils mettent au rang des Héros, parce qu'ils ont excellé dans les Lettres ou les Armes ) que celles qui ſont pour l'embelliſſement des Villes, des Palais Royaux, des Ponts, & autres édifices publics; ou celles qui ſont conſacrées en l'honneur de quelque Idole, comme ces deux ſi renommées qui ſont aux côtés du Temple de l'Idole Fé. Elles ſont certainement admirables par la fineſſe du marbre dont elles ſont bâties, & par la beauté & la majeſté qu'elles doivent à l'art, comme pour leur prodigieuſe hauteur qui eſt de 126 perches. Celles qui ſont fondées par les Villes ſurpaſſent tout ce qu'on peut imaginer, & les Chinois les bâtiſſent ſur la vaine opinion qu'ils ont que cela les préſervera de toutes ſortes de malheurs, & les rendra auſſi heureux qu'ils peuvent l'être, pourvû qu'elles ſoient ſituées dans un lieu heureux, & qu'on ait commencé à les bâtir dans un moment fortuné, ſelon

qu'il a été déterminé par leurs Devins.

Les Inſtrumens de Muſique Chinois ſont entiérement différens des nôtres, tant par leur figure, que par la maniére de les toucher. Pour ne pas parler de ceux de pierre, de cuivre, & de peaux tendues diverſement, ils en ont avec une corde ſeule, avec trois, avec ſept, qui leur ſervent de Luths & de Violons, & de plus un fort ancien qui aproche un peu de notre Harpe ; leurs cordes ne ſont pas de boyau ni de métal, mais de ſoie crue torſe. Quoiqu'elles donnent des ſons moins vifs, on peut dire pourtant que les Inſtrumens ſont excellens ; ſi l'on peut trouver de l'excellence dans une Muſique qui n'a point de diverſité de tons, qui ne connoît aucunes régles du contrepoint, ni des modes, & ne ſçait pas même le nom des paſſages, des ſignes, des diverſités recherchées & des beautés du chant figuré : c'eſt ce qui fait qu'on entend quelquefois une centaine de Muſiciens ſoûtenir continuellement le même ton, & ne pas ſortir de la même note. On met auſſi au nombre de leurs inſtrumens un certain morceau de bois, auquel ſont ſuſpendus neuf piéces plates de métal, minces, qu'ils frapent avec un petit marteau aſſez agréablement.

L'art de la Navigation est un de ceux qui fait le plus grand honneur à la Nation. Elle a trouvé la Boussole, ( l'Aiman le plus fin étant dans les mines de Fer de cet Empire ) & avec son secours ses Empereurs ont conquis des Isles les plus éloignées de cet Archipel, comme on le voit aujourd'hui par les mémoires qui nous restent de la domination des Chinois.

Ils écrivent comme les Hébreux, de la gauche à la droite, mais les lignes descendent du haut en bas; leur papier est très-fin, & cependant ils écrivent avec la main d'une maniére fort différente de la nôtre, mais fort facile à ceux qui y sont accoûtumés. L'encre dont ils se servent n'est pas liquide, ce n'est que du noir de fumée, épaissi avec de l'eau de gomme, qu'ils forment en petits pains de la longueur d'un doigt, qu'ils font sécher. Lorsqu'ils veulent écrire ils les frottent sur une pierre dure avec quelques goutes d'eau, plus ou moins, selon ce qui est nécessaire, & puis s'en servent avec un pinceau fin.

Ils n'impriment pas comme nous autres, mais ils se servent de pierre ou de bois, de cette maniére: La composition étant écrite en beaux caractéres, ( chose dont ils se piquent fort ) on colle le papier,

pier, qui est très-fin, sur une planche de poirier ou de pommier aussi polie qu'il est possible, l'écriture étant du côté de la planche, afin que dans l'impression les lettres reviennent à leur sens. Ensuite, ils incisent les caractéres avec les outils nécessaires, & évident le fonds, comme l'on fait chez nous les Tailles de bois à imprimer, de façon que les lignes sont de relief: cela s'execute sans beaucoup de peine, & bien plus promptement que nos imprimeurs ne peuvent composer & corriger. On grave à si bon marché, que l'on imprime des Volumes pour fort peu de chose. Lorsque l'on a fini d'imprimer, on reporte les Planches à l'Auteur du Livre, parce qu'elles sont à lui, & qu'il en a payé le graveur.

On se sert aussi quelquefois de la pierre, mais la maniere est toute oposée à l'autre, parce que l'on y creuse la figure des caractéres, & que le fond de la pierre reste élevé; c'est pourquoi après que l'on a couché l'encre sur la pierre, & qu'on l'a mise à la presse, le fond du papier devient noir, & les caractéres restent blancs; mais il faut qu'ils soient passablement grands, autrement ils seroient confus. Ainsi l'Imprimerie des Chinois n'est pas semblable à la nôtre, & lui est inférieure, parce qu'ils

ne peuvent exprimer leurs lettres (figurées avec tant de traits, de nœuds & de contours de lignes) en une aussi petite forme que nous, qui pouvons mettre les plus grands ouvrages en très-petit volume. Quant au papier, ils nous surpassent dans la grandeur des feuilles; car j'en ai vû d'aussi spacieuses que des draps, & qui étoient par tout d'une égale finesse; mais il n'aproche pas du nôtre pour la blancheur: d'un autre côté, la substance en est si mince, qu'on n'ose pas imprimer des deux côtés, de crainte que les caractéres ne percent. Il y en a qui est fait de soie, d'autre de cotton battu & réduit en pâte, & d'autre encore de la moëlle de certaines grosses cannes & autres arbres, mais qui dure très-peu. Pour le Bambou, on en ôte la premiére écorce qui est rude & dure, & l'on prend celle de dessous qui est blanche & molle, que l'on pile & prépare avec de l'eau nette. Lorsque les feuilles sont faites de la grandeur que l'on souhaite, on y passe de l'alum qui les rend aussi brillantes, que si elles étoient vernies. Elles sont sujettes aux mittes, & se gâtent à l'humidité & à la poussiére; ce qui fait qu'on est obligé à la Chine de réimprimer souvent les livres.

## CHAPITRE X.

*De la grande Induſtrie & de la Navigation des Chinois.*

LA magnificence & le grand nombre de bâtimens publics que l'on voit dans la Chine, n'eſt pas ſeulement l'effet d'une prodigieuſe dépenſe, mais d'une induſtrie extraordinaire. Ils font tous leurs ouvrages méchaniques avec bien moins d'inſtrumens, & bien plus facilement que nous. Ils ont une entente admirable pour achepter & vendre, & trouver moyen de vivre ; & comme dans tout l'Empire il n'y a pas un pied de terre inutile, auſſi n'y a-t-il perſonne, homme, femme, jeune, vieux, boiteux, manchot, ſourd ou aveugle, qui ne ſçachent gagner ſon pain d'une maniére ou d'autre. Leur Proverbe qui dit, *Choum-que-von-y-vo*, que *dans le Royaume de la Chine il n'y a rien de perdu*, eſt bien véritable ; car quelque vile & inutile qu'une choſe paroiſſe, elle a ſon uſage, & on en tire du profit. Par exemple, dans la ſeule Ville de Pékin, il y a plus de 10000 familles qui n'ont point d'autre métier pour vivre, que ce-

lui de vendre des allumettes pour allumer le feu ; & autant d'autres qui ne subsistent qu'à force de ramasser dans les rues & dans les lieux de promenades des Guenilles de soie, de toile, de cotton & chanvre, des morceaux de papier & autres choses semblables, qu'ils lavent, nettoyent & vendent à d'autres qui en font divers usages. On doit encore observer leur invention pour porter les fardeaux ; parce que ce n'est pas à force de bras, ni sur les épaules comme chez nous, mais en les attachant dans des paniers, avec deux crochets ou deux cordes qu'ils mettent ensuite aux extrémités d'un bois plat, fait exprès pour cela ; ils se mettent ensuite ce bois sur une épaule en parfait équilibre, & diminuent par-là une grande partie du poids.

Il y a deux Tours dans chaque Ville de l'Empire, l'une apellée la Tour du Tambour, & l'autre celle de la Cloche, qui servent aux Sentinelles pour fraper les heures pendant la nuit. Les Chinois divisent la nuit en cinq parties, plus grandes ou plus petites, selon la longueur des nuits. Au commencement de la nuit, la Sentinelle frape plusieurs coups sur le Tambour, & la Cloche répond de la même maniére ; ensuite pendant la pre-

miére division à chaque minute, le Tambour & la Cloche frapent un coup jusqu'au commencement de la seconde, & alors ils frapent tous les deux deux coups, de minute en minute jusqu'à la troisiéme qu'ils en frapent trois, à la quatriéme, 4, & à la cinquiéme, 5. Au point du jour, elles frapent plusieurs coups, comme elles ont fait au commencement de la nuit. De cette maniére, à quelque heure que ce soit, que l'on se réveille, on entend par tout dans la Ville, si le vent ne l'empêche pas, & le signal & l'heure qu'il est. On voit dans le Palais de l'Empereur à Pékin, dans une Tour un grand Tambour, & dans une autre une grande Cloche, d'un son fort harmonieux; & dans celles de la Ville une grande Cloche & un Tambour qui a quinze coudées de diamétre.

Les Chinois ont trouvé une autre maniére pour mesurer les parties de la nuit, qui fait voir leur industrie. Ils font une pâte de la poudre d'un certain bois, ( les gens riches & les Lettrés la font de Sandal, de bois d'aigle & d'autres bois odoriférans ) & en forment des cordes & de petits bâtons de diverses figures, en les passant par un trou, afin qu'ils soient de méme grosseur. Ils les font communé-

ment de 2, de 4, de 6 pieds de longueur, plus ou moins, & de la grosseur d'une plume d'oye, pour brûler devant leurs Idoles, ou pour leur servir de méche. Ils tournent ces cordes en rond, en commençant par le centre, & forment ainsi une figure spirale conique; de sorte que le dernier tour aura 1, 2, & 3 palmes de diamétre, & durera 1, 2 & 3 jours, & plus encore à proportion de la grosseur, puisqu'il y en a dans les Temples qui durent 10, 20 & 30 jours. Or on pend cette machine par le centre, & on l'allume par les extrêmités, d'où le feu tourne lentement & insensiblement tout le long de la corde, sur laquelle on fait ordinairement cinq marques pour distinguer les cinq parties de la nuit. Cette maniére de mesurer le tems est si juste & si certaine, que jamais on n'y trouve d'erreur considérable. Les Lettrés, les Voyageurs, & ceux qui veulent se lever à certaines heures, pour leurs affaires, attachent aux marques qui distinguent les heures un petit poids que le feu en y arrivant, fait tomber dans un bassin de cuivre, qui est au-dessous, & qui par son bruit les éveille. Quant à l'effet, cela ressemble à nos Horloges à réveil, avec cette différence, qu'une machine de cette sorte est

fort ſimple, & qu'une de celles qui dure 24 heures coûte très-peu ; mais quand les horloges ſont composées de tant de différentes roues, elles ſont ſi chéres, qu'il n'y a que les riches qui en puiſſent avoir.

La Navigation eſt univerſelle dans tout l'Empire, parce qu'il n'y a preſque point de Villes, ni de Villages, ſur tout dans les Provinces Méridionales, qui ne jouiſſe de l'avantage de quelque Lac, Fleuve, Canal, ou de quelques bras de Mer navigable ; de ſorte que l'on peut dire qu'il n'y a pas moins de monde ſur l'eau, qu'en terre-ferme. Certainement, c'eſt une choſe qui n'eſt pas moins ſurprenante qu'agréable, de voir en arrivant dans quelque Port, une Ville composée de Barques ſur l'eau, & une autre de Maiſons ſur terre. Si l'on part de bonne heure, ou que l'on arrive un peu tard, on paſſe pendant plus de trois heures au milieu des Barques qui ſont de chaque côté de la Riviére. Il y a même de ces Ports qui ſont ſi fréquentés, qu'il faut employer une demi-journée pour paſſer au travers de tant de Barques ; & ainſi on peut dire qu'il y a deux Empires dans la Chine, l'un maritime & l'autre terreſtre. Les Barques ſervent de maiſons à leurs Maîtres qui y naiſſent, ils y ſont élevés &

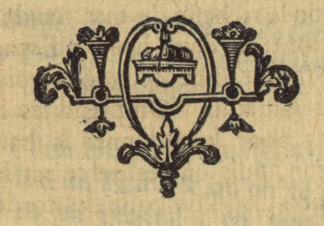
meurent dedans; ils y font la cuisine, y tiennent des chiens & des chats, y nourrissent des porcs, des poules, des canards & des oyes.

Il y a différentes sortes de Barques, grandes & petites pour l'Empereur, les Mandarins, les Marchands & le peuple. Entre les barques du Prince, celles que l'on apelle Co-chouen, servent à porter & reporter les Mandarins des lieux, où ils exercent leurs emplois. Elles sont faites comme les Caravelles, mais si hautes & si bien peintes (sur tout la chambre où loge le Mandarin) qu'elles paroissent plûtôt des bâtimens faits exprès pour quelque solemnité publique, que des barques ordinaires. Celles que l'on nomme Leam-chouen, c'est à-dire, les barques destinées pour porter des Provinces à la Cour, toute sorte de provisions, sont moins grandes, & au nombre de 9999. La vanité de la Nation ne permettant pas qu'on y en ajoûte une autre pour faire 10000. parce que ce nombre s'écrit avec deux seules lettres Chinoises Y & Van, qui n'ont rien de grand & de magnifique, ni dans l'Ecriture ni dans la prononciation, & ne méritent pas qu'on les emploie pour expliquer une si grande multitude de barques. La troisiéme sorte de barques qui

ſont les Barques Royales, s'apelle Loum-y-chouen, & ſervent à porter à la Cour les habits, les piéces de ſoie & les brocards de l'Empereur. Il y en a autant que de jours en l'an ou 365, parce que ce Monarque s'apellant le Fils du Ciel, tout ce qui lui apartient prend ordinairement le nom du Ciel, du Soleil, de la Lune, des autres Planettes & des Etoilles. Ainſi Loum-y ſignifie l'habit du Dragon, à cauſe que la deviſe du Prince eſt compoſée de Dragons à cinq griffes; c'eſt pourquoi ſes habits, ſes meubles doivent néceſſairement être ornés de figures de Dragons en broderie, ou en peinture. Il y a enfin d'autres Barques longues & legéres, apellées Lam-chouen, qui ſervent aux Lettrés & aux gens riches, pour aller & venir à la Cour. Il y a dedans une Salle un lit, une table & des chaiſes pour pouvoir dormir, manger, étudier, écrire & recevoir des viſites avec autant de commodité que dans ſa maiſon propre. Les Matelots ſont à la Proue, & le Maître de la Barque, avec ſa femme & ſes enfans, ſont à la Pouppe, où ils préparent le manger à celui qui loue la Barque. Ces derniers, avec d'autres de différentes formes, apartiennent aux particuliers, & ſont innombrables.

Le nombre des Trains de toutes ſortes de bois, qui ſont ſur les Riviéres & Canaux de la Chine, eſt auſſi incroyable; & ſi on les attachoit enſemble, ils feroient un autre Pont pareil à celui de Xerxes. On voyage quelquefois pendant pluſieurs heures & des demi-journées au milieu de ces trains; parce que toute ſorte de bois ſe vend bien, & raporte un grand profit. On va le couper dans la Province de Souchouen, ſur les frontiéres Occidentales de la Chine, & puis on le conduit le long du Fleuve *Kian*, que les Chinois apellent le Fils de la Mer, pour être le plus grand de toute la Chine, où on le forme en trains, que l'on méne avec peu de frais dans la plus grande partie des Provinces. La longueur & la largeur eſt plus ou moins grande, ſelon la richeſſe du marchand; les plus longs ſont de demi-lieue d'Eſpagne, & élevés ſur l'eau de deux ou trois pieds. On les fait ainſi. On prend les bois néceſſaires pour leur donner la hauteur & la largeur, puis on les perce par les deux extrêmités, où l'on paſſe des cordes faites de cannes, avec quoi on enfile d'autres bois, & ainſi de même juſqu'à la longueur qu'on a envie de leur donner. On met enſuite quatre hommes aux extrêmités avec des rames & des perches pour les

gouverner, & les arrêter comme ils veulent; & d'autres dans le milieu à diſtance égale, pour aider à les conduire. On bâtit deſſus d'eſpace en eſpace des maiſons de bois, couvertes de nattes ou de planches, que l'on vent ainſi toutes faites, lorſqu'il ſe trouve marchand. Les gens dorment dans ces ſortes de maiſons, & y renferment leurs meubles. On conduit de cette maniére une grande quantité de bois à Pékin, quoiqu'il ſoit éloigné de plus de 700 lieues d'Eſpagne, des Montagnes où on le coupe. On pourra juger par ce que je viens de dire, s'il y a pays dans le monde qui puiſſe égaler les Chinois en nombre de Matelots.





# VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

## LIVRE TROISIE'ME.

### CHAPITRE PREMIER.

*De la Noblesse, de l'Empire, de la Civilité, de la Politesse, & des Cérémonies des Chinois.*



SI l'on aplique le mot de Noblesse à un Etat, & qu'on le prenne en général, en tant qu'il marque une grandeur & un éclat continué pendant plusieurs siécles, il est certain qu'il n'y a point eu dans le monde d'Empire plus illustre que celui de la Chine; puisqu'il a commencé 200 ans

après le Déluge, & a duré jusqu'à présent, pendant le tems de 4559 ans. Mais si l'on prétend seulement parler de la Noblesse des particuliers, il faut avouer qu'il y en a bien peu, par la raison suivante. Tous les Grands Seigneurs de la Chine (qui sont comme autant de petits Ducs, de Marquis & de Comtes) ne durent seulement dans un tel état, qu'autant que dure la famille régnante, & périssent avec elle; parce que la Famille qui s'éléve à la place de celle qui tombe, les fait tous mourir, comme on en a vû l'expérience de notre tems. Cela étant ainsi, il n'y a point eu de Famille plus noble que celle de Cheou qui a duré 875 ans, & est finie il y a douze siécles, aucune des autres n'ayant passé 300 ans.

Ceci s'entend de la Noblesse que l'on acquiert par les armes, parce que celle que l'on obtient par les Charges de Lettres, n'a jamais duré considérablement. Car quoiqu'un homme arrive à la dignité de Xam-xou, qui est la premiére des Grands Tribunaux de la Cour, ou de Colao, c'est-à-dire, de Premier Ministre, qui est le plus haut dégré d'honneur & de richesse, où la fortune puisse élever un Chinois; cependant ses fils & ses petits-fils seront très-pauvres, & obligés de faire

le métier de marchand, de regratier & de ſimple Lettré, comme leur biſayeul. Effectivement, il n'y a point eu de famille de robe qui ſe ſoit conſervée long-tems avec éclat, que les familles régnantes.

Cependant il y a encore une famille floriſſante, qui non ſeulement a conſervé ſa ſplendeur depuis plus de 22. ſiécles, mais qui eſt aujourd'hui également honorée des Grands & du peuple; de ſorte que l'on peut dire qu'elle eſt la plus ancienne de l'Univers. C'eſt celle du fameux Confucius, qui nâquit ſous la troiſiéme Famille Impériale, apellée Cheou, 550 ans avant Jéſus-Chriſt. Les anciens Empereurs donnérent à ſes deſcendans le tître de Que-coum, comme qui diroit, Duc ou Comte. Ils ſont répandus dans la Province de Xan-toun, & dans la Ville de Kioſeou, où ce Philoſophe prit naiſſance: ils y vivent comme des Souverains, exemts de toutes ſortes de tributs, ſans jamais avoir été inquiétés; quoique l'Empire & les Maiſons régnantes aient été abatues pluſieurs fois. Les Chinois donnent à Confucius des noms très-honorables, comme de Coum-ſou, Coum-fouçou & Xim-gin; les deux premiers ſignifiant, Docteur ou Maître, & le troiſiéme, Homme-Saint; ce qui fait que quand on

dit le Saint, on entend Confucius, qui passe chez les Chinois pour avoir eu une prudence extraordinaire & héroïque. Cette Nation fait une si grande estime de ce Philosophe, que quoiqu'elle ne le regarde pas comme un de ses Dieux, & qu'elle soit même fâchée qu'on le croie tel, elle l'honore cependant avec plus de cérémonies que les Idoles mêmes, en lui donnant après sa mort les titres qu'il ne put obtenir de son vivant; comme de Sou-vam, c'est-à-dire, Roi sans commandement, sans sceptre & sans couronne, & pierre précieuse sans aucune lumiére; voulant dire par-là, qu'il avoit toutes les qualités nécessaires pour être Roi & Empereur, mais la fortune lui avoit été contraire. Il a vécu 63 ans.

On pourroit faire plusieurs volumes des civilités & cérémonies des Chinois. Ils ont un Livre qui en explique plus de trois mille; & ce qu'il y a de surprenant, c'est de voir avec quelle exactitude ils les observent. Dans les nôces, les funérailles, les visites & les repas, le Maître de la maison, quand il seroit de plus grande dignité qu'aucun des conviés, donne les premiéres places aux plus âgés, & ceux-ci la cédent à ceux qui viennent de loin & à tous les étrangers. Lorsqu'un Ambassa-

deur arrive, l'Empereur lui fournit tout ce qui lui eſt néceſſaire, même des Chevaux, des litiéres & des barques, depuis le jour de ſa reception juſqu'à ſon départ. Il le fait loger à la Cour dans l'Hôtellerie Royale, où il lui envoie tous les deux jours un repas aprêté dans ſa cuiſine même; parce qu'il ſe pique ſur tout de recevoir, & de bien traiter les étrangers.

Il n'y a point de Nation qui égale la Chinoiſe en la quantité & la diverſité de titres & de noms honorables qu'ils ſe donnent dans leurs complimens. Ils ont encore un grand nombre de noms, pour diſtinguer les divers dégrés de parenté. Par exemple, nous n'avons que le nom de grand-pére & de grand-mére, pour marquer la ligne paternelle comme la maternelle, & ils en ont quatre différens. Nous n'avons que celui d'oncle, pour ſignifier les fréres du pére, comme de la mére, & les Chinois en ont pour diſtinguer les deux. Ils ſurpaſſent auſſi toutes les autres Nations du monde, pour paroître beaucoup; puiſqu'il n'y a point de pauvres qui ne ſoit habillé proprement. Les premiers jours de l'année ils ſont tous bien ajuſtés, & ont des habits neufs; & l'on n'en voit pas un à quelque miſérable que ce ſoit, qui puiſſe choquer la vûe.

Leur modeſtie n'eſt pas moins admirable. Les Lettrés ſont toujours ſi compoſés, qu'ils croient que c'eſt un crime de faire le moindre mouvement, qui ne ſoit pas conforme aux régles de la bienſéance & de la civilité. Les femmes obſervent ſi fort les régles de la pudeur, de la modeſtie & de l'honnêteté, qu'il ſemble que ces vertus ſoient nées avec elles. Elles vivent dans une retraite perpétuelle, ne découvrent jamais leurs mains; & ſi elles ſont obligées de donner quelque choſe à leurs fréres ou à leurs beaux-fréres, elles la prennent avec la main, couverte de la manche, qu'elles ont pour cet effet fort longue, & la mettent ſur la table, d'où le parent la prend.

Tous les Chinois réduiſent leur civilité à cinq chefs; ſçavoir, à la maniére d'agir d'un Roi avec ſon ſujet, d'un pére avec ſon fils, d'un mari avec ſa femme, d'un frére aîné avec un cadet, & d'un ami avec un autre. Ces Régles contiennent une bonne partie de leur morale, & ſont ſi ennuyeuſes, qu'il eſt difficile de déterminer, ſi on doit compter les cérémonies des Chinois parmi leurs vertus ou leurs défauts, parce que d'un côté ils ſont ſi civils & ſi pleins de complimens, que la Chine mérite le tître qu'ils lui donnent,

de Pays des belles maniéres ; mais de l'autre, il faut dire qu'il en est des cérémonies comme des odeurs, dont un peu fait plaisir, & est agréable, mais dont l'excès offense & nuit. Ils en ont un si grand nombre, que pour les actions les plus indifférentes, il en faut autant que pour un Sacrifice fort solemnel ; d'où il arrive que ce qui est à propos, lorsqu'il est mesuré, devient à charge par l'usage immoderé que l'on en fait.

Leur maniére ordinaire de saluer lorsqu'ils se rencontrent, est de lever les bras en arc, avec les mains jointes au front, ou plus haut, ou plus bas, selon le dégré de respect qu'ils doivent rendre ; & pendant qu'ils font cela, ils répétent plusieurs fois la parole Zin. Si la personne que l'on rencontre est de distinction, on commence la cérémonie par lever & abaisser les bras vingt pas auparavant ; ensuite dequoi on fait un autre acte de respect plus grand, que l'on apelle Zoje, qui consiste à s'incliner profondément, ayant les pieds proche l'un de l'autre, & à abaisser en même tems les mains jointes comme auparavant, en dedans des manches, portant la tête aussi près de terre qu'il est possible. Ils ne le font pas vis-à-vis l'un de l'autre, mais tous les deux à côté, & tournés vers

le Septentrion. S'ils ſe trouvent dans la rue ou à découvert ; & ſi c'eſt dans la maiſon, vers le fond de la chambre, parce qu'ils mettent autant qu'ils peuvent les Portes au Midi. Je crois qu'ils agiſſent ainſi par une modeſtie affectée, afin que dans cette poſture, ſi l'un doit la faire par civilité, l'autre ne paroiſſe pas la recevoir comme la méritant ; mais quelle qu'en ſoit la raiſon, le fait eſt ainſi. Si des Lettrés qui ſont dans les emplois ſe rencontrent, ſoit qu'ils aillent à cheval, ou qu'ils ſoient portés en chaiſe, l'inférieur deſcend & commence à faire & à recevoir les complimens qu'ils ſe doivent. Jamais les Chinois n'ôtent le chapeau, car ils regardent comme une choſe indécente, qu'un homme paroiſſe devant un autre tête nue ; & c'eſt pourquoi les Papes pour condeſcendre à cette coutume, ont permis à nos Prêtres de célébrer la Meſſe à la Chine, & d'adminiſtrer les Sacremens avec un chapeau ſur leur tête.

Quant aux viſites entre les Nobles, il ne s'en fait aucune, qu'on n'envoie premiérement une feuille de papier rouge, longue d'une palme & demie, ſur laquelle on écrit en termes civils, qu'on va venir rendre viſite ; autrement on ne ſeroit pas reçu. Il ne faut pas oublier les cérémonies

accoûtumées, tant dans la ſignature, que dans le commencement, ſelon la condition & la qualité de la perſonne que l'on doit viſiter. Un Domeſtique porte ce papier premiérement, & ſi celui qu'on veut voir n'y eſt pas, ou ne veut pas être au logis, on le laiſſe entre les mains de quelqu'un de ſes valets, & avec cela on paie entiérement la viſite.

Il y en a quelquefois qui ne veulent pas être viſibles, & qui pour cet effet font pendre à leurs portes une petite planche où l'on a écrit, que le maître de la maiſon s'eſt retiré pour étudier, ou à ſa maiſon de plaiſance; ce qui vaut autant à dire que l'on ne veut point être fatigué par des viſites. Cette maniére de mettre ces ſortes d'écrits autour de la porte des maiſons, ſur tout des Lettrés, eſt recommandable chez eux, & fait connoître la perſonne qui demeure dans le logis. Lorſque l'on a accepté la viſite de l'étranger ou de l'ami, la place qu'on lui préſente dans les Provinces du Nord, eſt la droite, & dans celles du Midi, la gauche; mais la donner, la refuſer, la recevoir & la rendre eſt un travail qui ne finit pas en peu de tems, & l'on fait toujours les inclinations dont nous avons parlé. Il n'y a pas moins à diſputer pour placer les chaiſes, (les Chi-

nois imitant en cela les Européens, & ne s'asséyant pas à terre, les jambes croisées comme on fait dans la Perse, & une grande partie de l'Orient, ) parce que le maître la place pour l'étranger, & l'étranger pour le maître; & si elles sont déja placées, ils les touchent au moins, & l'on observe que celle qui est pour la personne la plus haute en dignité, soit à une égale distance de la muraille. Ensuite on fait semblant de les repolir, quoiqu'elles soient très-polies, & d'ôter la moindre petite poussiére avec le bord de la grande manche qui est retroussée si artistement au poignet, qu'elle paroît comme une autre main. S'il y avoit cent étrangers, ils feroient tous les uns après les autres cette même façon, qui est si agréable au Maître, qu'il ne cesse de vous faire voir qu'il est confus d'un si grand honneur. Enfin, pour s'asséoir, on dispute sur nouveaux frais; & quand après bien des cérémonies & des complimens, ennuyeux même à décrire, un d'eux s'est assis le premier; c'est à recommencer pour qui s'asséoira le second, le troisiéme, & tous les autres. Lorsqu'on est assis, les domestiques viennent avec des tasses de Thé; & si la conversation est un peu longue, on raporte le Thé deux & trois fois. La troisiéme,

marque que l'on vous congédie ; de ſorte que celui qui ne s'en iroit pas après l'avoir bûe, paſſeroit pour un barbare, & l'on doit recevoir le Thé ( comme tous les autres choſes que l'on préſente ) avec les deux mains ; car de ſe ſervir d'une ſeule, c'eſt une action fort incivile.

Quand la compagnie ſe retire, il faut faire encore de part & d'autre tant de cérémonies, d'inclinations répétées, & de grimaces contrefaites comme la choſe du monde la plus ſincére, qu'il paroît que c'étoit plus par néceſſité qu'on ſe fortifioit auparavant avec le Thé, que par une ſimple civilité. Mais le fort des complimens eſt, quand le Maître de la maiſon veut engager par ſes raiſons, & obliger par ſes priéres, celui qu'il reconduit à monter à cheval en ſa préſence : pendant que l'autre proteſte que le monde ſe renverſera plûtôt qu'il commette une telle impoliteſſe; & il perſiſte ſi long-tems là-deſſus, qu'à la fin on lui céde. Cependant, le Maître de ſa maiſon, après plusieurs inclinations, auſquelles on répond par autant d'autres, va ſe mettre derriére la porte ou ſous un grand paraſol, & le Viſitant monte à cheval. Mais quoi ? à peine eſt-il ſur la ſelle que l'autre ſort de ſa cache, & lui dit, Adieu : Adieu, re-

plique le Cavalier ; & en le répétant plusieurs fois, ils se séparent. Non contens de cela, après avoir fait quelques pas, ils s'envoyent l'un l'autre un serviteur, avec des remercimens réciproques.

La coutume de s'envoyer des présens parmi les Chinois, est aussi commune que celle de se visiter ; & il y a encore pour cela des Loix établies par l'usage. On écrit sur un papier, en beau style, tout ce qui compose le présent, & peut-être, ( comme il arrive la plûpart du tems) que ce sont des choses de peu de valeur; mais il y en a presque toujours plusieurs ensemble, & qui sont de diverses sortes. Fort souvent le papier marche avant le présent, & celui à qui on le fait en marque quatre ou plus qu'il veut recevoir; si l'autre ne les a pas, il est obligé de les achepter. Ordinairement le présent consiste en six choses différentes, & il est permis de les accepter toutes, ou seulement celles qui plaisent ; mais il faut rendre autant que l'on reçoit, non pas en espéce, mais en valeur ; de sorte que c'est plûtôt un échange qu'un présent. On a aussi coutume de faire présent d'argent, & quelquefois même d'un écu, accompagné de quatre paroles élegantes par écrit, parce qu'ils sont prodigues de complimens & très-avares du reste.

Quant

Quant aux cérémonies des repas, depuis le jour de la premiére invitation, ( qui doit se faire quelques jours auparavant par écrit, & se réitérer trois fois, autrement l'invitation seroit nulle, & on ne l'accepteroit point ) jusqu'au jour d'après la fête, on s'envoie de part & d'autre des remercimens ; il y en a tant qui quelquefois sont différens, quelquefois sont les mêmes que l'on répéte, que celui qui n'y est pas accoutumé dès le berceau, croiroit moins souffrir à mourir de soif, que de subir tant de fatigues pour s'enyvrer à la table d'un Chinois. Mais ils regardent cela comme des choses si nécessaires, que s'ils en obmettoient la moindre, ils ne se regarderoient pas comme des Chinois, mais comme des barbares & des gens indignes d'être révérés de toutes les Nations du monde, comme ils présument de l'être.

Pour revenir donc au repas, ils passent quatre ou six heures de la nuit destinées au Festin en discours & en divertissemens, comme à entendre de la Musique & à voir représenter des Comédies. Cela est si ordinaire dans ces sortes de Fêtes, qu'il y a des Compagnies d'Acteurs, qui sans être apellés, viennent d'eux-mêmes jouer leurs piéces dans les endroits où ils

sçavent qu'il y a un grand souper. Si le repas ne se fait pas chez de pauvres gens, il y a autant de tables que de conviés, chacune de deux pieds de large & de trois de long. On sert les viandes dans des plats d'or, d'argent & de porcelaine. Les Chinois n'ont point de napes, mais des assiettes très-claires & très-propres, vernies avec quantité de belles couleurs : ils n'ont point l'usage des serviettes ni des cueillieres : ils ne se lavent pas les mains avant ni après le repas ; parce qu'étant grands amateurs de la propreté, ils ne touchent jamais rien de ce qui est sur la table avec leurs mains ou leurs doigts, mais ils se servent pour le porter à la bouche de deux petits bâtons, d'yvoire, d'ébéne, ou de quelque autre bois précieux, qui sont minces & longs d'environ un peu plus d'une palme ; ils tiennent l'un ferme sur le doigt annulaire de la main droite, & l'autre mobile, qui se remue avec le second doigt & celui du milieu ; ils mangent si adroitement avec ces deux instrumens, qu'ils ramassent jusqu'au moindre grain de ris, au contraire de nos Européens qui ont bien de la peine à s'y accoutumer : Quant aux couteaux, ils n'en ont nullement besoin, parce que tout est coupé par très-petits morceaux. On sert toujours

des plats de poiſſon & de viande enſemble, afin que la variété faſſe plaiſir ; ils ſont parfaitement bien aſſaiſonnés ; le nombre en eſt grand & la diverſité auſſi, mais la quantité n'y eſt pas, parce que les eſpéces de taſſes dans quoi on ſert les viandes, ſont fort petites, & non pas celles qui contiennent les ſauces que l'on entremêle pour aiguiſer l'apétit. Après avoir mangé quatre bouchées de ce hachis qui leur eſt preſenté, ils mettent bas les petits bâtons & prennent le verre. Les Chinois diſent que c'eſt la boiſſon qui fait le plaiſir de la Fête, & non pas le manger. Mais pour pouvoir boire pendant ſix heures ou plus long-tems, & conſerver le bon ſens dont ils ont beſoin pour parler des choſes ſublimes, ils ont des taſſes qui ne ſont pas plus grandes que des coquilles de noix ; outre qu'ils ne les vuident pas tout d'un trait, mais à très-petits coups. Ils boivent toujours leur liqueur fort chaude en hyver ou en été. On croit que c'eſt de-là qu'on ignore à la Chine les noms mêmes de certaines maladies douloureuſes, qui ſont ſi fréquentes en Europe, & qui proviennent d'une abondance d'humeurs indigeſtes, & d'une foibleſſe d'eſtomach ; auſſi jouiſſent-ils d'une ſanté robuſte juſqu'à l'âge de 70, de 80 & de 100 ans,

auquel beaucoup arrivent. Cette liqueur eſt faite de ris écraſé dans l'eau, que l'on diſtille après qu'elle en a pris toute la force. Leurs verres, quoique petits, ſont ſur la fin du repas remplis & vuidés tant de fois, que la cervelle leur tourne. Les femmes du Maître de la maiſon ſont aux écoutes, pour ſçavoir combien il y a de conviés qui roulent le long des dégrés, & s'en divertir après avec leur mari, qui croiroit n'avoir jamais donné un bon repas à moins que quelqu'un ne s'en fût retourné yvre ; autrement, il s'imagineroit que ſa liqueur ne vaut rien. Mais dans ces Fètes, on ne force point à boire ceux qui n'ont pas ſoif, ou de remplir la taſſe d'un homme qui ne peut plus ſe ſoûtenir ; c'eſt pourquoi on met de certains écrans devant un chacun, afin de ne ſe pas voir les uns les autres. Les Conviés de leur côté, excités par le plaiſir de la Fête, & l'envie d'honorer l'ami qui traite, boivent juſqu'à perdre la raiſon, & d'autant plus volontiers, que cette foible liqueur ſe digére promptement avec un léger ſommeil.

Je finis ce Chapitre, en diſant qu'une des meilleures qualités des Chinois qui en ont beaucoup, eſt la civilité dans toutes leurs actions ; & cela non pas par ra-

port au mérite & à la dignité de la personne, mais plûtôt par vanité, & pour paroître les gens les plus civilisés du monde; le menu peuple même se sert de façons de parler si nobles, & si élevées, qu'un Prince s'en contenteroit, comme d'apeller un Muletier la *Grande baguette*, & ce seroit fort l'offenser si on l'apelloit par son nom, ainsi de même des autres; & si quelqu'un ne connoît pas la condition de celui à qui il parle, il se tient sur les termes d'honneur généraux, & l'apelle son frére. Il y a outre cela un Dictionnaire particulier, où l'on aprend à nommer les choses qui lui apartiennent en propre par des noms abaissans, & celles d'autrui par des noms qui les exagérent; & si l'on parloit autrement, ce seroit une grande faute, non pas de langage, mais d'éducation & un barbarisme. Jusqu'aux Paysans qui sont élevés dans les bois, sont plus civils que ceux des autres pays qui sont nés dans les Villes; & les plus polis de chez nous, & ceux qui entendent le mieux les maniéres des Courtisans, passeroient à la Chine pour des gens grossiers & des sauvages.

## CHAPITRE II.

*Autres Coutumes des Chinois.*

LA plus grande beauté des femmes de la Chine consiste à avoir les pieds très-petits. Comme c'est une beauté que l'on peut avoir par l'art, ( ce qui ne se peut pas faire des traits du visage ) elles envelopent les pieds des filles nouvellement nées, & les serrent si fort qu'elles les empêchent de croître, en les estropiant presque toutes pour le reste de leur vie. Les Chinois disent que les anciens Instituteurs de cette coutume, ont eu en vûe de leur rendre le marcher pénible; parce que si l'honnêteté ne les retenoit pas à la maison, la douleur qu'elles souffriroient en sortant, les y contraindroit malgré elles. Quoique ce soit la beauté principale dont elles se piquent, cependant elles ne la font pas voir, parce que la modestie ne leur permet pas d'aller avec des habits si courts qu'on pût voir leurs pieds, qui ont à peine un quart de palme de longueur. De plus, elles vivent dans la retraite, & l'on peut dire dans une prison perpétuelle, éloignées non seulement du

public, mais de leur maiſon même, ne converſant qu'avec leurs enfans pendant qu'ils ſont dans l'état d'innocence, hors leſquels qui que ce ſoit n'y met le pied. Leur apartement qui eſt ſéparé du reſte de la maiſon & ſans fenêtres ſur la rue, les empêche de ſe préſenter en des endroits où elles pourroient être vûes. Elles ſortent rarement de la maiſon, & celles qui ſont riches ne vont que dans des chaiſes, qui ne ſont point ouvertes, & où elles ſont comme ſcellées, ſans qu'il y ait le moindre petit trou pour regarder. De toutes les 15. Provinces il n'y a que celle de Jounnan qui ſuive en cela une autre coutume, ſe conformant à la liberté du Tibet, du Tunquin & des autres pays voiſins. Leur habillement eſt fort modeſte, n'ayant point le col découvert, & ne faiſant rien voir de leur ſein; elles ne montrent jamais les mains, à moins que la néceſſité ne le demande, & les tiennent toujours dans leurs manches qui ſont fort amples. Leurs traits & leur teint ne ſont pas inférieurs à ceux des Dames d'Europe; & quoiqu'elles aient les yeux petits & un peu enfoncés, auſſi-bien que le nez, elles n'en paroiſſent pas moins belles.

C'eſt cette vie retirée qui eſt cauſe qu'à la Chine on ſe marie, pour ainſi dire, à

l'aveugle ; parce que le fiancé ne voit la fiancée que le jour que l'on la lui améne dans ſa maiſon. Les péres font ces mariages ſans demander l'avis de leurs enfans, à qui il n'eſt pas permis de s'en mêler, ni d'y contredire. Souvent on les promet & on les marie lorſqu'ils ſont encore dans le berceau, & ils ſont ordinairement du même âge. La dot de la femme ne conſiſte en rien autre choſe qu'en ſa perſonne, & elle eſt avantageuſe, ſi elle a de la vertu ; mais qu'elle ſoit bonne ou mauvaiſe, elle n'aporte pas un ſou à ſon mari. Ainſi, ni elle ne ruine la maiſon d'où elle ſort, ni elle ne porte de quoi être fiére dans celle où elle va. Le fiancé, au contraire, envoie quelque-tems avant les nôces, une certaine quantité d'argent à la fille, dont on convient entre les gens du commun, & que l'on fixe parmi les nobles, ſuivant leur pouvoir : mais quand la ſomme monte juſqu'à mille écus, on la compte pour très-groſſe. Cela ſert à la fille pour acheter des meubles, des étoffes, & des ajuſtemens de femmes, que l'on porte enſuite en grande pompe devant la fiancée. Le jour qu'on la conduit à ſon époux, elle eſt précedée d'une grande quantité de monde, au ſon des Timbales & des Flûtes, avec pluſieurs flambeaux allumés,

quand même ce ſeroit en plein midi. Quatre hommes la portent enſuite ſur leurs épaules, dans une chaiſe fermée à la clef; & lorſqu'elle eſt arrivée à la maiſon du mari, on la lui délivre. Il ouvre la chaiſe lui-même, en tire la femme, & ne peut pas la refuſer, quand elle ne lui plairoit pas.

Les pauvres gens s'achétent une femme pour trois ou quatre écus; & il leur eſt permis de la revendre, s'ils trouvent des marchands. Celui qui eſt ſi pauvre, qu'il n'a pas le moyen d'en acheter une, à quelque bon marché qu'elle ſoit, cherche à qui pouvoir ſe vendre pour Eſclave, & reçoit en payement une femme, avec laquelle & les enfans qui en naiſſent, il demeure toujours à la diſpoſition de ſon Maître: la même choſe arrive à une femme libre, ſi elle épouſe un Eſclave. C'eſt pour cette raiſon que les pauvres gens n'ont ordinairement qu'une femme; au lieu que les riches, outre la principale femme qui eſt de leur condition, en épouſent autant qu'il leur plaît. Quelquefois ils prennent une de ces ſecondes femmes, pour avoir des enfans; & quand ils en ont eu, ils la revendent.

Ils honorent extrémement le veuvage, & regardent comme une choſe indécente

qu'une femme se remarie, quoiqu'elle soit encore dans la fleur de son âge & sans enfans. Les Veuves bien nées sacrifient leur propre satisfaction à l'honneur, & le tître de méres à celui des chastes. Elles restent dans la maison de leur beau-pére, & continuent dans leur veuvage jusqu'à la mort.

Par les Loix de l'Empire, il est défendu à tout Chinois d'épouser aucune femme de sa famille, à quelque dégré qu'elle lui soit parente. La premiére seulement est réputée légitime; ce qui fait que les autres étant dans la condition d'Esclaves, le mari qui les a achetées, peut les revendre à qui bon lui semble. Si la femme étoit Chrétienne, & qu'elle refusât d'aller au nouveau Marchand, qui seroit Idolâtre, la Justice l'y forceroit à coups de bastonades. Un Chinois ne fera point de difficulté de vendre sa femme ou sa fille à un Européen Catholique, qui se trouve dans le pays, & qui la pourra toujours tenir dans sa maison; mais s'il veut s'en retourner, il est obligé de la laisser, ou de la revendre.

Le Mariage des Chinois devient ferme & valide, & ne peut être rompu, dès que l'épouse a accepté les poinçons d'or & d'argent, les bracelets & autres choses, que

l'époux lui envoie selon sa qualité. Quand après cela l'époux soitiroit même de la Chine, elle ne se remariera pas, mais l'attendra toute sa vie. C'est encore une coutume, lorsque les parens du garçon & de la fille sont d'accord, (comme ayant plein pouvoir sur la volonté de leurs enfans, qu'ils n'émancipent jamais) de se communiquer réciproquement le nom, l'heure, le jour, le mois, & l'année de la naissance de leurs enfans, pour consulter les Astrologues, sur le tems le plus convenable pour contracter le mariage, afin d'envoyer les présens dans ce moment-là.

Il est fort difficile aux étrangers de distinguer dans la rue une pompe funébre d'avec une nuptiale, y ayant dans toutes les deux des préparatifs de joie. On trouve la même chose dans la maison; parce que dans l'une comme dans l'autre on sonne, on met devant la porte de longues perches où pendent des lumiéres, des oiseaux & divers ouvrages de soie & de papier peint de plusieurs couleurs.

Les Tartares n'achétent point les femmes, mais en reçoivent une dot, quoique de peu de conséquence. Lorsque quelqu'un donne sa fille en mariage à un égal, la dot n'excéde pas 80 vaches, 80 chevaux, 80 habits, & un pareil nombre

d'autres choſes, à proportion de la condition de ceux qui contractent.

Les pauvres gens à la Chine ſe ſervent, pour vivre, des ruſes que la néceſſité leur enſeigne. Ils ſont tous ſi habiles à tromper, qu'il eſt impoſſible aux étrangers, qui y feroient toute l'attention imaginable, de s'en apercevoir ; car ils ont mille tours de main ſurprenans pour tromper la vûe. On en conte des inventions très-plaiſantes, comme celle de cacher de petits inſtrumens tranchans dans les ongles, qu'ils portent fort longs, pour couper la bourſe. Les Marchands au contraire ſe picquent d'être juſtes, & ils le ſont auſſi; leur moindre ſerment eſt inviolable, & ils riſqueroient la vie, pour tenir leur parole, ce qui ne ſurprit pas peu les Européens, lorſqu'ils commencérent à négocier avec eux. S'ils avoient pris des Chinois l'exemple qu'ils leur donnoient, & correſpondu à leur fidélité, ils n'auroient pas certainement prouvé dans la ſuite, à leurs dépens, qu'ils ſont plus perfides & plus trompeurs qu'eux. Je puis raporter là-deſſus une hiſtoire que m'ont contée les Miſſionnaires Eſpagnols. Les Hollandois, qui venoient de Batavia à la Chine pour trafiquer, voulurent un jour tromper les Chinois, en leur donnant une gran-

de quantité de fauſſe monnoie, que l'on ne pût pas examiner toute, dans un marché de pluſieurs centaines de milliers d'écus, fait à la hâte. Ils ſignérent le contrat: mais les Hollandois revenant l'année ſuivante pour y acheter, ils leur rendirent la pareille; car diſſimulant le tour qu'on leur avoit fait, dans le tems que l'on chargeoit les Vaiſſeaux, ils leur dirent qu'ils avoient de très-belles étoffes tout nouvellement arrivées de Nankin. Ils firent voir effectivement les étoffes aux Hollandois qui convinrent de prix pour pluſieurs milliers de piéces; & lorſque les Chinois vinrent à les livrer, les autres en examinérent ſeulement quelques-unes, n'ayant pas le tems de voir le reſte, parce qu'ils étoient preſſés de partir; mais les bons Chinois changérent en un clin d'œil tous les balots, avec d'autres pleins de vieux chiffons: ainſi les Hollandois les emportant au lieu d'étoffes, perdirent beaucoup plus qu'ils n'avoient gagné avec leur fauſſe monnoie. Ils cherchérent à s'en venger les années d'après, mais les Chinois ne voulurent plus négocier avec eux.

Ils ne firent pas la même choſe aux Eſpagnols, dans le tems que j'étois à la Chine, lorſqu'il vint à Macao un Vaiſſeau de Manille avec 180000 piéces de huit pour

acheter des ſoies. Parce que les Eſpagnols vouloient des ouvrages d'un goût bien différent de ceux que l'on fait ordinairement à la Chine, pour les tranſporter dans la Nouvelle Eſpagne, & qu'il n'y en avoit point de prêts ; les Chinois diſtribuérent l'argent à pluſieurs Marchands, afin qu'ils euſſent à leur fournir un certain nombre de caiſſes d'étoffes, de la façon dont on les demandoit. Effectivement on fit toutes les étoffes en cinq mois de tems, & on les délivra ponctuellement ſelon le prix & la bonté dont on étoit convenu ; & quoique parmi un ſi grand nombre d'ouvrages il pût s'en trouver quelqu'un qui péchât contre la qualité ou la façon, cela n'auroit pas été ſurprenant, ſi l'on conſidére le peu de tems & une quantité ſi prodigieuſe, qu'on ne pourroit pas en ramaſſer autant en *Italie* en cinq ans.

Quant à l'extérieur des Chinois, ils ſemblent tous des Magiſtrats, je ne dis pas ſeulement par la nobleſſe de l'habillement, mais par la gravité & l'air modeſte qu'ils ont, par la majeſté de leur viſage, par leur maniére de marcher ſoûtenue & composée. Tourner légérement la tête, c'eſt ſe déclarer ouvertement avoir la cervelle legére. On ne les entend jamais faire de ſerment, ni ſe ſervir de paroles indé-

centes, à moins que ce ne ſoit quelqu'un de la lie du peuple, & encore eſt-ce bien rarement. Faire l'amour, ou le galant, ce ſont des choſes ſi éloignées de leurs uſages, qu'ils n'ont pas de mot pour les exprimer; parce qu'on ne voit jamais le viſage d'une femme, ni à la fenêtre, ni ailleurs; & qu'une femme vûe, & une femme à moitié violée, eſt chez eux la même choſe.

Quoique la Chine puiſſe être apellée le pays des Prétendans ou des Aſpirans, où tout homme de la plus baſſe condition, a droit de parvenir par la voie du mérite aux plus hautes dignités, au-deſſus deſquelles il n'y a que la Couronne; cependant ils ſçavent tous aſſez bien cacher leur ambition & leur envie, ſous l'aparence d'une grande modeſtie & d'une ſincére affection: quelque grande que ſoit la haine, qu'ils ont l'un pour l'autre, ils ne manquent jamais de s'incliner, de s'agenouiller & de porter la tête à terre, ſelon que la dignité & le rang le demandent, pour faire voir qu'ils agiſſent en gens francs & bien élevés. Ils tiennent pour maxime, que de tirer l'épée l'un contre l'autre, cela n'eſt pas d'un homme; & que la guerre n'eſt rien autre choſe, qu'une férocité réduite en régles, que les bêtes ſauvages

n'ont pas. Ils disent que l'humanité est le propre de l'homme, & il n'y a point de gens dans le monde qui fassent plus profession de vivre selon la droite raison. Ils affectent une si grande douceur, que se mettre en colére est chez eux renoncer à l'humanité, & devenir bête, ou au moins barbare.

Cela fait que parmi les Chinois, il n'y a point d'inimitiés déclarées, & encore moins de factions, de désordres ou de querelles sanglantes. Les poings sont les seules armes dont ils se servent dans les duels, où le pis qui puisse arriver (je parle du commun (c'est d'arracher les cheveux de son ennemi, dont la honte est plus sensible que la douleur. Les gens d'honneur & les sages s'enfuient lorsqu'ils sont battus, & de cette maniére ils ont l'avantage; parce qu'ils font consister l'honneur du combat, à se vaincre soi-même par la vertu, & non pas à vaincre son adversaire par la force; de sorte que cette fuite, chez les Chinois, les rend tout-à-la-fois victorieux, & d'eux-mêmes & de leurs ennemis, qui étoient déjà vaincus par la passion de la colere, & pour cela plûtôt bêtes qu'hommes. La vérité est que ces peuples ont peu de courage, sont effeminés, & ont le cœur si bas, qu'ils souffrent toutes sortes d'affronts patiemment.

Ils ſont durs au travail, s'accoutumant dès leur enfance à porter ſur l'épaule un bâton avec un égal poids aux deux bouts, & l'augmentant de jour en jour à meſure qu'ils avancent en âge. Les pauvres payſannes ne ſont pas exemptes de ce travail; car outre l'office de ſervantes, elles ſont obligées de travailler à la terre, & de porter des fardeaux. Dans les Barques elles rament, ou tirent la corde comme autant de cavales, elles pêchent, & font tout ce que peut faire un Matelot, avec le poids d'un enfant lié ſur le dos; & à la fin de la journée, leur ſouper n'eſt autre choſe qu'un peu de ris bouilli, & leur boiſſon qu'une décoction d'herbes ſauvages au lieu de Thé.

Ils ont un pot fort particulier pour faire la cuiſine, dans lequel l'eau eſt tout autour & le feu au milieu; de ſorte qu'on fait boüillir tout ce qu'on veut en moins de tems & avec moins de frais. N'ayant point de matériaux, pour faire de bons verres, ils en font, comme j'ai dit ailleurs, de ris, & le font de pluſieurs belles couleurs.

Ils ont une petite table pour compter les monnoies, qui eſt compoſée de cent caſes, dans leſquelles ils font entrer promptement un certain nombre de piéces, & en un inſtant

les comptent & voient ſi elles ſont bonnes.

Si les Chinois ne trouvent pas qu'ils réuſſiſſent dans une profeſſion, ils en prennent une autre au bout de l'année.

Ils ſont fort adroits à joüer à toutes ſortes de jeux ; comme aux Cartes, aux Echets, qu'ils apelles Ke, aux Dez, au Trictrac & à un autre ſemblable; mais celui où ils ſe ruinent eſt la Metoüa, autrement le Pair-ou-non, qu'ils jouent au nouvel an ſur une quantité de monnoie.

Il y a des fripons qui ſçavent compoſer une fumée qu'ils apellent Xian, laquelle entrant dans une chambre, rend tout le monde immobile, excepté ceux qui la font, & leur donne la facilité de prendre tout ce qu'il y a. L'eau eſt un bon reméde contre cette fumée.

Les Chinois ſont accoutumés à boire chaud & manger froid : on n'en voit aucun qui ſe rafraîchiſſe la bouche avec de l'eau froide dans le tems le plus chaud ; mais au contraire, il attend patiemment qu'on lui en donne de ſi chaude, qu'elle lui brûle les lévres & le viſage, ſe lavant avec la même ; ce qui fait que rien ne leur paroît de plus ridicule que de voir un autre boire froid. Quant aux viandes, elles ſe refroidiſſent d'une maniere à perdre tout leur goût, parce qu'ils ſont aſſis des jour-

nées entiéres à table, à toujours babiller, étant naturellement grand parleurs. Ceci se pratique non-seulement chez les pauvres gens, mais aussi chez les Mandarins & les grands Seigneurs; quoique ceux-ci fassent servir sur leurs tables des mêts exquis & d'un prix excessif, ils jasent cependant si long-tems, que tout devient froid. Outre cela, ils ne font consister les délices de la table, comme nous l'avons dit, qu'à bien boire; & ils ont des Pages qui n'ont d'autre soin que d'y exciter les conviés, par mille façons engageantes, jusqu'à se mettre à genoux devant eux, pour les prier de vuider leur tasse.

Après le souper, on donne la Comédie: Après la Comédie on fait servir des confitures sur les tables, & ensuite des fruits pour exciter à boire, & renvoyer enfin les conviés chez eux entre les bras de leurs domestiques. Ceux qui sont modérés, peuvent jetter le vin par terre, en feignant de répondre à la santé que l'on porte, ayant pour cet effet, comme il aussi été dit, une espéce de petit paravent devant eux, qui les empêche d'être vûs des autres.

On observe à la fin du repas une coutume qu'aucune autre Nation n'aprouvera, qui est que chacun des Conviés laisse entre les mains d'un domestique 8 ou 10 pié-

ces de huit, plus ou moins ſelon la qualité de celui qui invite ; & quoique le Maître (à la maniere des Médecins qui tendent la main pendant que leur bouche le refuſe) faſſent mine de s'en fâcher, on ſçait bien que ce n'eſt que grimace, & on laiſſe toujours ce qu'il faut pour payer la Comédie & le vin.

Les Mandarins ordinairement mangent des mêts très-échauffans, non pas tant pour le luxe, que pour acquerir des forces dont ils ont beſoin pour ſatisfaire tant de femmes & avoir quantité d'enfans. Ces mêts dont nous avons parlé ci-devant, ſont entiérement inconnus en Europe ; ce ſont des nids d'oiſeaux, des nageoires de Requiens, d'une racine appellée Inſon, & un nombre infini de drogues & de quinteſſences. Les nids d'oiſeaux ſe trouvent ſur la côte de Cochinchine, dans l'Iſle de Borneo, dans celle de Calamianes & quelques autres de l'Archipel ; où certains petits oiſeaux ſemblables aux hirondelles font leurs nids ſur des roches preſque inacceſſibles ; on les met dans l'eau tiéde avant que de les manger, pour en tirer quelque plume qui pourroit s'y trouver. On n'a pas pu ſçavoir juſquà preſent, s'ils ſont faits de craie ou de la bave du petit oiſeau ; mais on ſçait par expérience qu'ils ſont fort nourriſſants,

& qu'ils ont le goût des Vermicelli. Le Requien eſt un poiſſon, qui mange les hommes ; on le trouve dans tout l'Archipel de S. Lazare ; & les Chinois tirent les nerfs ſeulement de ſes nageoires, pour mettre dans les viandes. La racine inſon vient de la Province de Leatoun, & s'achéte au poids de l'Or, parce qu'elle eſt très-chaude & ſoûtient beaucoup ; ce qui leur fait dire que celui qui la porte dans ſa bouche, & ne mange rien pendant trois jours, ne ſent point de foibleſſe.

Les Loix de l'Empire obligent ſi expreſſément les Péres à bien élever leurs enfans, que ſi par accident quelqu'un d'eux commettoit un crime, & que la Juſtice ne pût pas l'avoir, on ſe ſaiſiroit du pére que l'on châtiroit à coups de bâton, pour n'avoir pas mieux inſtruit ſon fils. Le Gouverneur a inſpection ſur les Familles pour le repos de la République, ſur quoi l'on conte un fait, qui eſt d'un grand exemple. Un Mandarin vint à paſſer dans une rue, où une femme ſe plaignoit à haute voix, maudiſſoit ſon fils & ſa belle-fille ; s'étant informé du ſujet, il en fit raport à l'Empereur, qui ordonna que l'on châtiât la belle-fille & ſon mari, que l'on coupât la tête à leur pére, & que l'on privât de ſon emploi le Mandarin du lieu.

Les Chinois fument beaucoup de tabac, mais d'une autre maniére que nous. Ils le coupent très-menu ; & lorſqu'ils l'ont fait sécher dans le four, ils le mouillent avec des eaux violentes, pour lui donner de la force : quand on n'y eſt pas accoutumé, la tête ne peut pas le ſuporter. Ils portent toujours la pipe, & une bourſe pleine de tabac, pendue au côté, quoiqu'ils n'en fument qu'une toutes les heures ; ce que font auſſi les femmes, & ſurtout celles de Tartarie.

On ne s'attache pas beaucoup à la Chine à orner les apartemens de meubles curieux & galants, parce qu'on ne reçoit point les viſites dans ceux de l'intérieur de la maiſon, mais dans une ſalle qui eſt immédiatement enſuite des dégrés ; elle eſt toute ouverte, & n'a qu'un double rang de colomnes de bois vernies, pour ſoûtenir les poutres & le toit, que l'on voit auſſi ſans aucun ornement. Cela eſt cauſe qu'on n'y trouve ni miroirs, ni tapiſſeries, ni chaiſes garnies, ni aucun meuble doré, excepté dans les apartemens de l'Empereur & chez quelque Prince du Sang. Toute la magnificence conſiſte donc en de beaux coffres, des tables vernies, des vaſes de porcelaine, des lanternes pendues aux poutres, quelques peintures, & des

morceaux de ſoie blanche ſur leſquels ſont écrites en gros caractéres des Sentences morales, que l'on pend en divers endroits de la chambre.

Le vernis eſt une choſe très-commune à la Chine : l'on en fait de toutes les couleurs, & du tranſparent auſſi, pour mettre ſur les peintures & ſur les fleurs argentées ou dorées. Outre qu'il rend les choſes brillantes & agréables, il conſerve auſſi le bois ſur lequel on l'aplique, empêchant les vers de s'y mettre, le garantiſſant de l'humidité, & lui ôtant la mauvaiſe odeur qu'il pourroit avoir. Si, en mangeant, il tombe par accident quelque graiſſe ſur la table, il n'y a qu'à la frotter avec de l'étoffe, & il n'y reſte rien qui puiſſe bleſſer la vûe ni l'odorat.

Beaucoup de gens veulent que le vernis de la Chine ne ſoit pas une compoſition, mais une gomme liquide, qui tombe de certains arbres goutte à goutte, & que l'on tranſporte dans des vaiſſeaux de bois, comme la poix raiſine & choſe ſemblable. On mêle cette gomme avec de l'huile, pour la détremper plus ou moins, ſelon ce que l'on en a à faire. Il n'en faut qu'une couche ou deux au plus pour les tables & les chaiſes ordinaires, & ces couches ſont ſi tranſparentes que l'on aperçoit juſ-

qu'aux moindres petites veines du bois. Pour les ouvrages de conséquence, on y en met plusieurs, & même tant, qu'on le prendroit pour du cristal. Lorsque le vernis est sec, on y peint ordinairement des fleurs, des oiseaux, & plusieurs autres figures, même avec de l'or & de l'argent, que l'on recouvre légérement de vernis, pour les rendre plus brillantes, & les faire durer plus long-tems. Ceux qui veulent avoir encore quelque chose de meilleur, couvrent premiérement le bois d'une composition de papier, d'étoupe, de chaux & d'autres matiéres bien broyées & mêlées, qui ressemble à cette espéce de pâte blanche dont on se sert à Naples avant que de dorer ; & après l'avoir bien étendue & rendue bien unie, ils la couvrent de vernis avec beaucoup de soin, en mettant couche sur couche après qu'elles sont bien séches, & de cette façon le vernis s'incorpore avec cette matiére & fait une chose très-agréable à la vûe & de beaucoup de durée. Pour faire le vernis égal, il faut qu'il ne soit ni trop liquide, ni trop épais, & avoir la patience que chaque couche soit bien séche. Il vient dans le Tonquin de très-beaux coffres, mais ceux du Japon surpassent tous ceux de la Chine.

Les pauvres gens décorent leurs maisons avec des papiers, sur lesquels sont écrites des Sentences morales; ils ont aussi des peintures burlesques, & même des portraits de leurs Ancêtres, aussi-bien que les riches.

Les matelas ne sont jamais remplis de duvet, comme chez certains délicats d'Europe, mais de bon cotton. Les litiéres sont la plûpart peintes & vernies; & les rideaux pour l'Eté sont de taffetas blanc, peints de différentes figures, quelquefois avec de l'or, que l'on fait venir de la Province de Nankin; ou d'une étoffe claire, pour empêcher l'entrée des moucherons: pour l'Hyver, on se sert d'une étoffe de soie plus forte.

Ils se servent de siéges & de tables élevées comme les Européens. Ils n'estiment pas les pierres précieuses, ni ces choses dont le prix dépend de la fantaisie des hommes. Ils portent toujours l'évantail Hyver & Eté, dans & hors la Ville; & lorsqu'ils vont en campagne, un parasol, quoiqu'ils aient un chapeau.

Si les Européens apellent les gens premiérement par leur nom, & puis par leur surnom, les Chinois font le contraire. Ils ne prennent pas les noms de leurs Idoles, mais les parens apellent leurs enfans

par le nom de premier, deuxiéme, troisiéme, quatriéme & autres; il y en a qui tiennent leur nom de quelque accident, qui aura précédé l'accouchement, comme le fortuné, le joyeux, le benin & autres. Il est bien vrai, que sous les Empereurs Chinois on avoit coutume à l'âge de 14 ans, de donner le nom aux mâles, en leur mettant le bonnet du pays, & aux filles en leur attachant les cheveux avec des poinçons, & les apellant toujours le premier, le deuxiéme &c. ce qui se faisoit avec autant de solemnité que les nôces; mais le Tartare qui régne aujourd'hui a aboli cette coutume, qui causoit beaucoup de dépense.

Les Chinois vendent tout au poids, jusqu'aux poules & aux poulets, mais à bon marché, donnant 20 onces pour 20 Ziens ou environ un sol. Ils en consument eux-mêmes fort peu, les pauvres gens se remplissant le ventre de ris & d'herbes séchées au Soleil, pour les garder plus long-tems dans l'estomac.

Ils estiment extrémement les antiquailles, de quelque métal & forme qu'elles soient, s'embarassant peu si elles sont bien faites, & ne se souciant que de l'antiquité; c'est pourquoi plus elles sont rongées & gâtées par le tems, plus on les recher-

che & plus cher on les vend. Ils estiment encore fort les écritures anciennes, d'une bonne main, où soit le sçeau de l'Auteur.

Les noms de Pére & de Mére à la Chine sont sacrés, les enfans étant persuadés que tous les bonheurs de cette vie, sont la récompense de leur amour pour leurs parens, & des services qu'ils leur rendent ; & l'on ne trouve dans aucune Histoire des exemples d'une Nation qui ait payé aussi parfaitement que la Chinoise ce que les enfans doivent naturellement à leur Pére.

Ils sont fort attachés aux superstitions & aux augures. Ils ne font aucun mariage sans consulter leurs Astrologues ; & n'enterrent point leurs morts, qu'on ne leur choisisse un jour fortuné pour cela : c'est pourquoi dans les grandes Villes, on verra sortir en un jour des 10 & 20000 cercueils, que l'on porte en terre dans la Montagne. Ils ont la superstition de faire les portes des Tribunaux dans le mur qui est du côté du Midi.

Ils prennent pour un mauvais augure, qu'on éleve des Temples au vrai Dieu, dans leurs Villages, ou dans leur quartier, croyant qu'une partie du peuple va mourir. Il paroît véritablement que Dieu veut éprouver la fermeté des Chinois,

parce que l'on voit effectivement qu'après que l'on a bâti quelque Eglise, il meurt plus de monde qu'à l'ordinaire ; & même les fréres, les enfans, & les autres parens du Chinois qui s'est nouvellement converti, ainsi que les Missionnaires me l'ont dit. Ce qui fait, que lorsque ces Péres veulent quelquefois construire de nouvelles Eglises, les Chinois qui ne peuvent pas les en empêcher à cause de l'ordre de l'Empereur, excitent un tumulte parmi le peuple pour la renverser ; ce qui les oblige à avoir recours au bras de Justice. Cela arriva aux Religieux Observantins, pendant que j'étois à Canton : ils vouloient bâtir une Eglise dans un Village éloigné de la Ville, & avoient acheté pour cet effet le fond & les matériaux ; sur quoi les paysans se mutinérent, & s'assemblérent au son du tambour pour empêcher l'ouvrage. Les Péres furent forcés d'y faire venir un Mandarin, à la vue duquel tous les paysans se mirent à genoux sur le chemin, le priant d'avoir égard à leurs vies, qui n'étoient pas en sûreté, si les Européens s'établissoient dans leur Village. On accommoda enfin l'affaire ainsi. Le Mandarin ordonna qu'on continuât l'ouvrage ; mais que quand on mettroit la poutre la plus éle-

vée de tout l'édifice, ils avertissent leurs Bonzes de couvrir leurs Idoles, afin qu'elles ne s'épouventassent point en voyant élever un si haut édifice, & qu'ainsi les paysans ne perdissent pas leur Foun-chivy, ou Fortune.

Cette superstition s'étend jusqu'aux bâtimens des particuliers ; & il n'est pas permis à un Chinois de faire élever sa maison plus haut que celles de ses voisins, de peur de leur ôter le Foun-chivy.

Etant entré dans un Pagode apellé Sankiaimiaou, au Fauxbourg de Canton, je vis devant l'Idole, deux serpens vivans dans un bassin, pour éprouver celui qui est accusé de vol. On les met sur le corps de l'accusé, & s'il en est mordu, on le juge criminel, sinon, innocent.

Tous les Magistrats poursuivent vivement les Voleurs, afin de rendre les chemins sûrs, & ont soin d'extirper les Vagabonds, en les châtiant sévérement. On emploie les Aveugles, les Estropiés & autres à ce qu'ils peuvent travailler, les Vieux & les Impotens sont nourris aux dépens de l'Empereur, qui dans chaque Ville en nourrit cent plus au moins, selon la grandeur de la Place.

Ceci procure & le repos & l'abondance dans la République, parce que tout le

monde s'aplique à cultiver la terre. Les Chinois ont inventé une ſorte de charrue, faite de maniere qu'ils n'ont beſoin que d'un ſeul Bufle pour la tirer. Ils ont quantité de machines pour puiſer l'eau du lit bas des Riviéres, & en arroſer les Campagnes. D'autres, pour gagner leur vie, ſe ſervent en pêchant non ſeulement de quantité de filets, d'hameçons & de labirinthes d'arbres dans l'eau, mais encore d'oiſeaux, comme nous l'avons dit.

Ils prennent auſſi les oiſeaux dans des filets & avec des piéges. Les oyes ſauvages qui ſont ſi fines a ſe donner de garde des chaſſeurs, leur échapent rarement; parce que, pour les tromper, ils mettent dans les lacs & les riviéres qu'elles fréquentent de certains Vaiſſeaux flottans, auſquels ils font deux trous, lorſqu'ils voient que les oyes s'y ſont familiariſées. Enſuite, ils ſe les mettent ſur la tête, entrent juſqu'au cou dans l'eau, enſorte que ces Vaiſſeaux paroiſſent flotter comme auparavant; & s'étant aprochés des oyes qui ſont accoutumées à les voir, ils les tirent par les pieds dans l'eau, & quand leur ceinture eſt garnie, ils reviennent à terre. La même choſe ſe fait dans la Lagune de Mexico.

Les Juges Chinois ont coutume, pour

empêcher qu'on ne commette des meurtres, de faire mettre le corps de celui qui eſt tué dans un cercueil, de l'envoyer dans la maiſon de l'homicide, & de l'y laiſſer, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit accommodé avec les parens du mort. Ce que j'ai vû faire chez Manüel Aranjo à Macao, parce qu'un de ſes domeſtiques More de Manjar-maſſen, avoit tué un Chinois qui l'avoit inſulté, en lui donnant ſur le nez avec une grenouille, que les Mores ne peuvent ſouffrir. Et quoique Aranjo eût tué le More, & qu'il eût voulu donner 1000 Taes, il ne put pas obtenir des parens le conſentement de faire tirer le corps hors de ſa maiſon. Les Chinois ne ſont pas des Idolâtres, ſi ſcrupuleux que ceux de l'Inde; car ils mangent de la vache, du porc, des grenouilles, des chiens, (qu'ils aiment extrémement, & dont il y a des boucheries) & toutes ſortes de choſes vivantes; & ils ne font aucune difficulté de converſer, de manger, & même de s'allier avec les Chrétiens.



## CHAPITRE III.

### *Des Habits, des Armes, & des Monnoies des Chinois.*

LES Chinois portoient anciennement les cheveux longs, les tortillant derriére la tête, comme nos villageoises, mais sans tresse, & en faisant un gros rouleau, dans lequel ils passoient de longs poinçons d'argent, autant pour les soûtenir, que pour les orner, comme on en voit encore aujourd'hui quelques-uns à Malacca & dans d'autres endroits, que l'on apelle les Chevelus. Mais dès qu'ils eurent passé sous le joug des Tartares, il leur fut ordonné à tous, sur peine de la vie, de se les couper, & d'aller la tête rase, à la Tartare, se réservant seulement une touffe comme les Mahométans; avec cette différence pourtant, que les Chinois la portent tressée & pendante jusqu'aux jambes. On leur défendit aussi la grande robe avec les manches larges, pour introduire l'habillement Tartare; ce qui fit beaucoup de peine aux Chinois, & leur en fait encore aujourd'hui.

L'habillement Tartare dont on se sert

présentement à la Chine, est en Eté un Maozou, ou Bonnet de figure conique, fait de soie proprement ou de cannes des Indes, & couvert de crins de cheval, teints en rouge : le dedans est doublé de taffetas, & a un cordon pour l'attacher sous le menton. En Hyver, ils le portent de la même façon, mais la soie est matelassée de cotton ; le bord est orné de fourures fines, & couvert d'un floccon de soie, au lieu de crin. Sa couleur est ordinairement cramoisie, & rarement bleue ou noire. Sur la pointe, les gens du commun mettent, pour l'ornement, un morceau d'ambre ou de verre de ris ; les Mandarins un diamant.

Quand nos Missionnaires célébrent la Messe & administrent les Sacremens, ils portent un bonnet noir, d'où pendent quatre morceaux quarrés jusqu'à la hauteur des oreilles, d'une égale longueur ; & par derriére, deux bandes, comme aux Mitres. Les anciens Lettrés Chinois introduisirent ce bonnet, & les Péres de la Compagnie, pour se distinguer, ont ajoûté sur chaque morceau trois petits arcs, formés avec un cordon d'or.

La Chemise s'apelle Kouaziou, & s'attache sous le bras droit, aux côtés, & sous la gorge. Elle vient jusqu'à mi-jam-

bes, & les manches en ſont longues & étroites. Les hauts-de-chauſſes larges & longs juſqu'aux pieds, s'apellent Kouziou, ou Zevy; ils les attachent avec une ceinture de ſoie, à laquelle ils pendent la bourſe au tabac, le mouchoir, le couteau, & les petits bâtons pour manger renfermés dans une gaine. Mais les gens de qualité, en portent avec des fers dorés & des joyaux. Les bas, qu'on nomme Ouvazi, ſont la plûpart du tems de ſoie ou de toile.

Les gens de qualité joignent à la chemiſe, qui ſert d'habit aux payſans, une longue robe, noire, violette, ou de quelque autre couleur, qu'on apelle Paozou; elle a les manches étroites, & un peu retrouſſées par le bout, en forme d'oreilles; ils la boutonnent ſous le bras droit juſqu'aux pieds, & ſe ſerrent d'une ceinture de ſoie, apellée Tay-zou. Ils mettent ſur cette robe le Guaytao, qui eſt comme un camail d'Evêque, mais ſans le petit capuchon & avec des manches larges; on le boutonne par devant. Les Lettrés le portent long; les perſonnes ordinaires court, & les Tartares très-court.

Ils ont le cou découvert en Eté, ce qui n'eſt pas agréable à voir. Ils le couvrent l'Hyver avec un tour de cou de ſoie

attaché à la robe, ou de peau zibeline, ou de renard, large de trois ou quatre doigts, qui se boutonne pardevant.

Lorsque les Lettrés vont en chaise dans la Ville, il portent ordinairement, au lieu de souliers, des bottes de soie de diverses couleurs, apellées Xive-zou. Les personnes ordinaires qui vont à pied, en portent d'un cuir fort mou, dont les semelles sont garnies de cloux, afin qu'elles ne s'usent pas si-tôt, & ne prennent pas l'humidité. Les souliers des marchands & du petit peuple sont ouverts, sans être attachés, & sont fermés par derriére. On les fait de soie, de la couleur que l'on veut, avec des semelles de toile, & on les apelle Hiay. Toutes ces chaussures n'ont point de talons. La Noblesse comme le peuple, hommes & femmes, tous se servent de l'évantail ou Chenzou, en Hyver, comme en Eté, & du parasol.

Les femmes portent le même habillement; mais il se boutonne pardevant, & est plus étroit auprès du cou, pour la modestie. Leurs souliers différent de ceux des hommes, en ce qu'ils sont fort justes & ont des talons. Leur coeffure est belle, parce que leurs cheveux sont généralement longs & noirs. Elles en forment sur le front une grande élevation, par le moyen

de fils de fer garnis de ſoie, qu'elles couvrent enſuite avec une partie des cheveux qui ne ſont pas attachés, & qui brillent par la gomme & l'huile dont elles les ont frottés. Elles font du reſte un gros rouleau derriére la tête, & deux cadenettes qui tombent agréablement ſur le cou, en forme d'aîles. Dans les Provinces Septentrionales, elles les mettent en un tas derriére la tête ſans les treſſer, & puis les couvrent avec une étoffe de ſoie brodée, faite en forme d'écuelle. Elles y ajoûtent à Pékin, à cauſe du grand froid, une eſpéce de mouchoir autour. Les filles coupent une partie de leurs cheveux autour du cou & du front, pour les diſtinguer des femmes mariées, en les laiſſant de la longueur de deux doigts comme une frange.

Les Chinois ont le tein comme les Européens, mais leurs traits ſont différens; parce qu'ils ont généralement les yeux petits, rentrans en dedans; le nez un peu petit & plat, mais qui ne choque pas. Ils ont ſi peu de barbe, qu'il s'en trouve qui n'ont pas cent poils en tout, qui ne naiſſent encore que ſur les extrémités du menton, & ſur la lévre; & s'il en croiſſoit quelqu'un ſur les joues, ils l'arracheroient avec des pincettes; de ſorte qu'ils ont la

barbe longue, mais très-claire. C'eſt la meilleure marque, pour connoître un Européen entre mille Chinois, & un Chinois entre mille Européens. Les hommes & les femmes de qualité ſe laiſſent croître les ongles, ce qui paſſe chez eux pour un grand agrément.

Les femmes ſont blanches, belles, & beaucoup plus courageuſes que les hommes. Elles ſont fort glorieuſes de la petiteſſe de leurs pieds, & les vieilles mêmes en ſont ſi fiéres, que malgré les rides de leur viſage, elles s'ornent la tête de belles fleurs, & ſe martyriſent les pieds. Elles vivent cependant toutes dans une grande retraite, puiſqu'elles ne font ni ne reçoivent de viſites. Les femmes Chrétiennes vont à l'Egliſe tous les quinze jours, pour éviter le ſcandale; & ce n'eſt qu'alors que les Miſſionnaires leur parlent, en leur adminiſtrant les Sacremens.

Les Chinois ſe ſervent à la guerre d'arcs, de fléches & d'un long cimeterre, qu'ils portent à rebours, ayant la pointe où doit être la poignée; & lors qu'ils le veulent tirer, ils donnent un coup ſur la pointe, qui fait revenir la garde en devant. Les armes à feu ſont peu en uſage chez eux; cependant l'Empereur veut qu'on ſe ſerve de mouſquets. Dans les Provinces Méri-

dionales, à cauſe de leur commerce avec les Européens, ils ont des fuſils de ſept palmes de long, qui portent une balle fort petite ; mais c'eſt plus pour le plaiſir, que pour l'uſage. Ils mettent la baguette dans le canon, de ſorte qu'ils ne peuvent pas tirer, quand ils le veulent ; & puis ils ne ſçauroient tirer debout, & ſont obligés de ſe mettre à terre, & de poſer leur fuſil ſur deux eſpéces de cornes de chévre, qui leur ſervent pour mirer.

Quoiqu'il y ait long-tems que l'artillerie ait été inventée dans la Chine, elle n'étoit pas bien fondue, ni bien proportionnée ; ce qui fit que le Tartare, dans le commencement de ſon régne, voulant s'en ſervir contre l'Eluth, ou le Tartare Occidental, la fit refondre, & mettre à ſa perfection, ſous les ordres du P. Verbieſt Flamand, de la Compagnie de Jeſus, ce qui lui a fait avoir de l'affection pour les Péres depuis ce tems-là. On ſe ſert de ce train d'artillerie en campagne, & l'on ne voit ſur les murailles des Villes que de petits Fauconneaux.

Les Troupes de la Chine conſiſtent en Cavalerie, qui eſt divisée en huit Etendarts, chacun de 100000 ſoldats. Chaque Etendart a ſon Général, qui eſt toujours un petit Roi, ou un Grand Seigneur ; &

on l'apelle le Général de l'Etendart blanc, un autre du verd, &c. Il y en a un nombre bien plus grand pour la garde de la muraille ; mais la plus grande partie est de Chinois Tartarisés, la Tartarie Impériale ne pouvant pas fournir un si grand nombre de soldats.

Le soldat l'est de pére en fils ; parce que, non-seulement il est payé suivant sa qualité, mais on lui fournit le ris pour toute sa famille, le cheval & ce qu'il faut pour le nourrir, sans aucune lézine ; d'autant plus que le tout vient des Provinces, qui le donnent pour tribut. Les petits Rois ont leur paie pour entretenir 12000 soldats, & se maintenir selon leur grandeur, outre les autres qu'ils entretiennent à leurs dépens.

Quoique l'or soit à bon marché dans la Chine, & d'une bonne qualité ; (tant celui que l'on recueille dans les riviéres, par le moyen des creux que l'on fait dans leurs lits, que celui que l'on aporte des Royaumes voisins) on n'en fait pas cependant de monnoie, mais on le donne au poids. On fait la même chose de l'argent que les nations étrangéres aportent, sur-tout celui qui vient de l'Amérique. C'est ce qui fait que l'Empereur de la Chine apelle le Roi d'Espagne le Roi de l'argent ; parce

que, n'en ayant pas une bonne mine dans tous ses Etats, tout ce qui s'y en voit y est aporté par les Espagnols en piéces de huit, que l'on réduit ensuite en lingots d'un argent un quart plus fin. C'est avec cet argent qu'on paie le tribut Impérial, que les Mandarins doivent recevoir des sujets dans les lieux de leur gouvernement. Tout cet argent reste enterré pour jamais dans les Trésors Impériaux de Pékin, & des personnes riches de l'Empire, parce que les Chinois n'ont que faire des marchandises étrangéres. Quand il s'agit de recevoir & de payer, on coupe des morceaux d'argent, que l'on pése avec une petite balance apellée Teng-Chiou. On compte par Leans, ou Taes selon les Portugais, qui valent environ six livres, par Sien ou Mas qui est la dixiéme partie du Taes, & par Fouen, ou Condorin, qui est la dixiéme partie du Mas. On apelle les petites monnoies de cuivre Zien ou Chiappes, dont 14 font un Fouen. On n'a introduit ces derniéres piéces que depuis dix ans; parce que les Chinois s'aperçurent de la perte qu'ils faisoient, en coupant un très-petit morceau d'argent, pour acheter un fruit, ou quelque chose de peu de valeur. Elles ont un trou quarré dans le milieu pour les enfiler. Pour une

piéce de huit, on en donne 1000 & 1100. ſelon qu'elles ſont plus ou moins grandes, étant différentes dans les Provinces de l'Empire. On les fait de Toutounaga, métal particulier à la Chine, & ſemblable au cuivre; elles ont quatre lettres d'un côté, qui marquent le nom de l'Empereur, & deux de l'autre, pour celui de la Ville ou du Tribunal qui les fait fraper.

---

## CHAPITRE IV.

### *Des Funérailles des Chinois.*

ESTre enterré paſſe chez les Chinois pour une choſe, dont dépend la félicité du mort & de ſes deſcendans. Cela eſt cauſe qu'un Chinois ne ſe fiant pas même à ſes enfans, ſe pourvoit particuliérement de deux choſes, lorſqu'il eſt vivant, & en bonne ſanté; c'eſt-à-dire, du coffre où il doit être enfermé quand il ſera mort, & d'une place pour y être enterré. Un vieillard ſouffriroit extrémement pendant le reſte de ſa vie, & mourroit à moitié deſeſperé, s'il n'avoit pas un tel coffre chez lui; & le fils ſeroit bien affligé s'il étoit obligé, après la mort de ſon pére, de chercher de quoi le faire;

parce que c'eſt l'ordinaire de le faire de ſix ou huit doigts d'épaiſſeur, & d'un bois, ſinon incorruptible, du moins qui ſoit de grande durée, ce que l'on ne trouve pas facilement. Il ne faut pas qu'il contienne le corps tout juſte, mais qu'il ſoit grand & ample. De plus, ils veulent qu'il ſoit verni, ſculpté & orné de dorure; c'eſt pourquoi quand ils en ont le moyen, ils ne regardent pas comme une dépenſe faite mal-à-propos, s'ils y emploient 100 écus. Les marchands de bois leur font accroire qu'on fait venir le bois de pays fort éloignés, & que c'eſt celui qui dure le plus dans le monde. Ils l'eſtiment. Ils mettent ce coffre dans leur chambre, pour le voir continuellement.

Quant à la place, elle eſt déterminée par la ſuperſtition des devins, la plûpart du tems ſur le penchant des montagnes, ou dans des plaines environnées de cyprès, lorſque le pays eſt plat, parce qu'on ne peut enterrer perſonne dans la Ville. Lorſqu'ils ont fait une petite grotte ſous terre, qu'ils l'ont voûtée, & bien revétue de bon plâtre, afin que l'eau de la pluye ne pénétre pas; ils font tout à l'entour des figures d'hommes dans une poſture triſte, d'animaux de différentes eſpéces, & pluſieurs autres ornemens de durée.

Outre cela, on grave sur de grandes pierres en beau stile, tout ce que l'on peut dire en l'honneur du défunt. Les cercueils des personnes de qualité se placent dans de grandes maisons voûtées ; devant eux on fait un Autel de marbre blanc, avec un grand chandelier de marbre, de fer, ou de letton, & six petits à l'entour de la même matiére.

Aussi-tôt que le Pére est mort, le fils déchire en desespéré les rideaux du lit, & en couvre le corps ; il se laisse tomber ensuite, avec les cheveux en desordre, & envoie ses serviteurs aux parens & aux amis, pour leur faire sçavoir par écrit, qu'il a perdu son Pére. Et parce que tous les parens & les amis à qui on l'a fait sçavoir, doivent venir rendre leurs devoirs au défunt, on tend aussi-tôt la plus grande sale en deuil pour les recevoir ; on y met des nattes blanches ou de la toile de chanvre blanche, couleur de deuil chez les Chinois. On envelope pendant ce tems-là le corps dans deux ou trois piéces d'un satin très-fin, de la même maniére qu'on accommode les enfans : & puis on lui met l'habillement le plus riche & le plus convenable pour la saison, avec les marques de sa dignité, s'il en a eu quelqu'une. On le met enfin dans le grand

coffre sur un petit lit de Tinzao, & on répand dessus des herbes odoriférantes. On recouvre ensuite le coffre, on le cloue bien ; & afin qu'il ne transpire aucune mauvaise odeur, on en remplit les vuides avec de la poix, dont tout le dedans du coffre est aussi enduit. Lorsqu'il est ainsi fermé, ils l'ornent de toiles d'or ; & l'ayant porté dans la grande sale, ils mettent au-dessus le portrait du mort au naturel, & à côté une table, sur laquelle il y a des lumiéres & des parfums qui brûlent. Alors il est libre, non seulement aux parens, & aux amis invités, d'entrer, & de faire les honneurs ordinaires au défunt ; mais encore à tous les passans qu'on y invite par une inscription qui se met sur la porte de la rue. Le fils est auprès du coffre dans une posture très-affligée. Son habillement & son bonnet sont d'une simple toile de chanvre ; il a les pieds envelopés dans de la paille, des pendans de cotton aux oreilles, & aux côtés une grosse corde, dont les bouts pendent jusqu'à terre. Chaque partie de cet équipage funébre a une figure particuliére, selon la coutume immuable que l'on en observe. Il y a un Rituel imprimé, que j'ai, dans lequel on lit toutes les formalités qu'on doit observer, pour chaque dé-

gré de parenté, selon la qualité plus ou moins élevée des personnes. Quant au fils, toute l'expression de sa douleur ne se termine pas à ce triste équipage. Il couche la premiére nuit au pied du coffre, & ne dort de long-tems après, que sur une simple paillasse. Aucuns mêts délicats n'aproche de sa table, & sur tout point de viandes. Au lieu des grandes & riches chaises, il se sert d'une petite fort incommode, & fait ainsi plusieurs autres pénitences pendant un mois, au bout duquel elles commencent à diminuer peu à peu.

Il y a des enfans, qui, du regret qu'ils ont d'avoir perdu leur Pére, jeûnent tous les jours de leur vie, sans manger, ni chair, ni poisson, ni œufs, ni lait, afin que cette pénitence puisse soulager son ame.

Les cérémonies que doivent observer ceux qui sont invités, sont quatre profondes révérences, autant de génufléxions & d'inclinations de tête jusqu'à terre; ils sont obligés de brûler des bougies, des parfums & quelques papiers dorés & argentés. Ils font cela, parce qu'ils croient que dans l'autre monde l'ame aura autant d'or & d'argent pour payer ses dettes, & gagner la faveur des Gardes, qui veillent à la porte de la prison soûter-

raine. Ils souhaitent que le mort, en sortant de cet endroit, puisse revenir dans ce monde, renaître en prenant un nouveau corps ; & si le bonheur l'accompagne, devenir un homme Lettré, qui, chez les Chinois est le plus haut dégré de la fortune humaine. Les parens & les amis ont coutume de s'assembler ainsi pendant trois ou quatre jours, pour rendre leurs devoirs au défunt, au bout desquels on ne fait pas encore les funérailles, qu'on différe des mois entiers, & même jusqu'à trois ans que dure le deuil pour la mort d'un Pére, en reconnoissance de ce qu'il a porté pendant autant de tems son fils enfant sur ses bras. On met pendant ce tems-là le cercueil honorablement dans une chambre ; & jusqu'à ce qu'il soit en terre, le fils ne manque pas de l'aller visiter tous les jours, & de s'incliner, en brûlant devant lui quelques parfums & lui offrant des viandes, que l'on donne ensuite en aumône aux Prêtres des Idoles, que l'on fait venir souvent pour réciter des priéres sur le corps.

Lorsqu'il s'agit de délibérer du tems que l'on doit enterrer le défunt, c'est une chose qui doit être calculée bien éxactement, & trouvée judiciairement par les Maîtres d'Astrologie, comme je l'ai déjà

dit, qui ſelon les régles de cet art, choiſiſſent le jour, l'heure & le moment heureux. Dès que l'on en eſt convenu, le fils invite de nouveau tous ceux qu'il peut avoir, pour accompagner & honorer ſon Pére. On recommence les inclinations & les génufléxions, dont les Chinois ne ſont jamais las, & enfin l'on ſe met en marche. Il y a premiérement une troupe de tambours, de flûtes, & d'autres pareils iuſtrumens. Après eux viennent des figures d'Eléfans & de Tigres, & des images d'hommes & de femmes illuſtres dans leurs Hiſtoires, de belles machines, comme des chars de triomphe, des châteaux, des piramides miſtérieuſes, des drapeaux & des tablettes, les unes avec des encenſoirs deſſus & d'agréables parfums, les autres avec des viandes. On voit enſuite une troupe de Prêtres, avec leurs habits ſolemnels, récitant leurs priéres, d'une maniére qui aproche du chant. Tous les parens & les amis, dans un grand ſilence, & en long habillement de deuil, précédent le corps, qui eſt ſur une eſpéce de brancard fort élevé, porté par vingt à trente perſonnes, ou davantage. Immédiatement après marchent les enfans du mort, tous hideux & ſi défaits par la pénitence qu'ils ont faite, qu'ils ſemblent

aller mourir à chaque pas qu'ils font. Les femmes ferment la pompe funébre : elles sont toutes dans des chaises ; & si on ne les voit pas, on les entend bien par les horribles cris qu'elles font. On marche fort lentement, pour la majesté de la cérémonie ; & fort long-tems, à cause que les lieux où l'on enterre sont fort éloignés des Villes. Lorsqu'ils y sont enfin arrivés, on réitére les cérémonies, on brûle les parfums, les papiers dorés, & enfin les belles machines funébres ; on met ensuite le corps dans la grotte, dont on ferme l'entrée avec un petit mur. Ils vont après cela de tems en tems brûler devant le tombeau des papiers dorés & argentés, des chevaux & autres animaux faits de papier ou de toile, croyant, comme nous l'avons dit ci-devant, que le papier se change en argent, & les animaux suposés en vivans, pour servir au défunt ; c'est pourquoi les amis font présent au fils, pour fournir à cette dépense, ce qui se pratique aussi aux nôces.

Si les enfans sont obligés de porter le deuil pendant trois ans, les femmes doivent faire la même chose pour la mort de leur mari ; mais quand elles meurent, le deuil n'est que de trois mois. Il n'y a personne qui puisse se dispenser de ces

devoirs funébres ; deſorte que les Mandarins, lorſqu'ils perdent leur Pére ou leur Mére, ſont obligés de quitter leur Charge, comme on l'a dit ailleurs.

Dans les diſputes de Religion que les Chinois ont eues avec nos Miſſionnaires, ils leur ont reproché pluſieurs fois & leur tort & leur ingratitude envers leurs ancêtres, dont ils abandonnoient les ſépulcres, & à qui ils négligeoient de rendre leurs devoirs tous les ans, pour venir dans des pays ſi éloignés. Il n'eſt pas permis à la Chine de ſortir de l'Empire; & le fils qui le fait & abandonne le ſépulcre de ſon Pére, eſt réputé Pouxyao, c'eſt-à-dire, infâme. Les Miſſionnaires pourtant trouvérent une bonne réponſe pour leur fermer la bouche, en leur diſant qu'ils venoient pour le ſervice de Dieu; & que, comme les Tartares n'étoient pas des ingrats en abandonnant leurs Péres pour venir à la Chine, auſſi ne l'étoient-ils pas, puiſque c'étoit pour la propagation de la foi qu'ils y venoient. Cela fut dit en preſence d'un Mandarin Tartare, & l'on aprouva fort la raiſon des Péres. L'Empereur pour empêcher que ſon ſervice ne fût interrompu, s'il prenoit cette fantaiſie aux ſoldats Tartares de ſe rendre auprès des tombeaux de leurs Péres, a ordonné

qu'on brûlât les corps, & qu'on en aportât les cendres à Pékin, pour y faire ensuite leurs cérémonies.

Cette vénération que les enfans continuent d'avoir pour leurs Péres après leur mort, les oblige à garder dans la maison, une tablette sur laquelle sont écrits les noms du Pére, du Grand-pére & du Bisayeul, & devant laquelle ils brûlent divers parfums, & de ces cordes dont nous avons parlé. Lorsque le Pére meurt, on ôte le nom du Bisayeul, & ainsi de génération en génération. On ne peut pas guérir les Chinois Chrétiens de cette coutume, ce qui cause de très-grandes disputes entre les Jésuites, qui disent que cela se peut tolérer dans des Catholiques, comme un acte de vénération simple envers leurs ancêtres; & les Missionnaires François Séculiers, les Dominiquains & autres, qui soûtiennent que c'est une idolâtrie, que l'on ne doit pas permettre à des Chrétiens. Elles n'ont pas encore été terminées par la Sacrée Congrégation, à qui on s'en est raporté.

C'est encore une coutume à la Chine de fonder un Temple pour le service de toute la famille; mais cela ne se peut faire que par un Mandarin de la race. Or ces familles qui ont un Pagode, y placent aussi

la tablette avec le nom du mort, pour lui rendre les devoirs funébres. Le sacrifice qu'on est obligé de faire tous les ans à ses ancêtres, se fait différemment, suivant la qualité des sujets; parce que l'Empereur sacrifie à sept de ses prédécesseurs, les petits Rois à cinq, un Mandarin à trois, & un particulier à son Pére & à son Grand-pére seulement. Le Prince a coutume d'honorer les personnes de qualité à la mort de leurs parens, en leur écrivant deux lettres, qui contiennent les vertus du défunt, & que l'on met ensuite dans le tombeau: honneur qu'il a fait à la mort des PP. Adam & Verbiest Jésuites, & Présidens de la Cour des Mathématiques à Pékin.

On tue dans ces sacrifices des vaches, des porcs, des chévres, des oiseaux & autres animaux, que les parens & les amis mangent sur la même montagne où est le tombeau. Mais si c'est une famille qui ait un Pagode qui lui apartienne, l'Administrateur des revenus de ce Pagode en fait toute la dépense. On voit toujours dans les Pagodes des gens qui par superstition jettent au sort avec certains bâtons faits pour cet usage; & si cela ne réussit pas la premiére ou la seconde fois selon leur fantaisie, ils font leur possible pour apaiser

l'Idole par des priéres & des sacrifices de viande cuite, d'oiseaux, de pain, de vin & d'autres choses. Ils y jettent tant de fois, qu'à la fin il arrive ce qu'ils demandent; & se croyant alors favorisés de l'Idole, ils lui brûlent par reconnoissance du papier doré, & s'en retournent chez eux très-contens, où ils mangent les choses que nous avons dites, avec leurs parens & leurs amis.

Afin que l'on comprenne mieux ce que je viens d'écrire dans ce Chapitre, j'ai crû qu'il étoit à propos de donner la figure de la pompe & de l'accompagnement que je vis à Canton, aux funérailles d'un pauvre Chinois.

A. Enseignes de deuil.
B. Etendart de taffetas, ou papier de plusieurs couleurs.
C. Tambours Chinois faits de deux plaques rondes de bronze.
D. Encensoir où brûlent des parfums.
E. Offrandes de viandes, que l'on donne par aumône aux Bonzes qui accompagnent le mort.
F. Trompettes Chinoises.
G. Instrument composé de neuf petites plaques de letton, que l'on touche en harmonie avec un petit marteau.

*Funerailles en usage dans la Province de Quan-ton du Roiaume de la Chine*

H. Autres inſtrumens.

I. Pluſieurs ſortes d'Etendarts.

L. Tabernacle dans lequel on porte la tablette, ſur quoi ſont écrits les noms du pére, de l'ayeul & du biſayeul.

M. Papiers que l'on brûle.

N. Brancard dans lequel eſt le coffre du mort.

O. Parens les plus proches du mort, habillés d'un ſac, & ceints d'une groſſe corde, avec des ſouliers de paille, & des pendans de cotton aux oreilles.

P. Payſannes parentes du mort, qui devroient être cachées dans une chaiſe couverte, mais que l'on a ainſi miſes à découvert, afin d'en voir les habillemens.

Q. Bonzes, qui accompagnent le mort, en touchant divers inſtrumens, & entre autres une petite orgue.

R. Amis, habillés de blanc, c'eſt-à-dire, en deuil.

S. Sépulcre dans la montagne, où l'on va le mettre.

T. Ancien habillement Chinois.

V. Habillement extravagant du gardien de la maiſon, que l'on trouve ſur toutes les portes des Chinois.

## CHAPITRE V.

### *De l'Abondance & du Climat de la Chine.*

LA Navigation & l'abondance de toutes ſortes de marchandiſes, que l'on trouve dans la Chine, ſont les deux ſources du commerce, en quoi il n'eſt aucun Pays qui l'égale. La quantité d'or qu'elle a dans ſes Provinces eſt ſi grande, qu'au lieu d'être converti en monnoie, on en fait commerce. Cela a donné lieu au Proverbe, que l'on entend ſi ſouvent dans Macao; que l'argent eſt du ſang, & l'or de la marchandiſe. Quant à l'argent, le violent déſir de le poſſéder, & l'induſtrie pour l'avoir, ſont auſſi anciens que l'Empire; & la quantité, que les Chinois en ont amaſsée, doit être immenſe, parce que ce qui entre une fois dans l'Etat, n'en peut jamais ſortir, tant les Loix ſont rigoureuſes ſur cet article. On fait rarement en Europe des préſens de 500 ou de 1000 écus; mais à la Chine on en fait communément de 10, 20, 30, & 40000 écus, ſur-tout à la Cour, où l'on dépenſe pluſieurs millions en préſens. Cela vient de ce qu'il n'y a point de Charge de Préſident de Ville, qui ne coûte pluſieurs mil-

liers d'écus, & quelquefois 20 & 30000, & les autres petites Charges à proportion. Pour être Viceroi d'une Province, il faut premiérement payer, avant que d'être en place, 30, 40, & souvent 60, ou 70000 écus : non pas que l'Empereur reçoive cet argent, ou qu'il en ait même connoissance ; mais parce que les Gouverneurs de l'Empire, les Colaos ou Conseillers d'Etat, & les six Grands Tribunaux de la Cour, vendent secrétement les Emplois. Ceux qui, par un tel moyen, deviennent Vicerois, ou Mandarins des Provinces, tirent des présens des Présidens des Cités, pour se rembourser ; ceux-ci en exigent des Présidens des Villes & Bourgs, & tous ensemble s'engraissent au dépens du misérable peuple. On dit aussi à la Chine, que l'Empereur sans le sçavoir, livre ses sujets à autant de bourreaux, d'assassins, de chiens & de loups affamés, qu'il y fait de nouveaux Mandarins pour les gouverner. Il n'y a pas certainement de Viceroi & de Visiteur de Province, qui, après trois années d'exercice, ne retourne chez lui avec 6 & 700000, & souvent un million d'écus.

On trouve dans cet Empire beaucoup de mines de fer, d'étain, de cuivre, & de toutes sortes de métaux : le cuivre ce-

pendant y eſt en plus grande abondance ; & c'eſt ce qui produit tant d'artillerie, de Statues, d'Idoles, & de Vaſes de différentes ſortes. On n'a jamais entendu parler que les Chinois ſe ſoient ſervi de monnoie de papier, comme Marc-Paul l'écrit ; mais il y a pluſieurs ſiécles, qu'un de leurs Empereurs payoit ſes Soldats moitié en argent comptant, & moitié en billets, apellés *Chao*, qui lui revenoient enſuite.

La ſoie & la cire blanche de la Chine ſont deux choſes bien conſidérables. La premiére eſt la meilleure du monde, & il y en a une ſi grande abondance, que les Anciens apellérent la Chine, le Royaume de la ſoie. Les Modernes le ſçavent auſſi par expérience ; puiſque pluſieurs Nations d'Aſie, d'Europe, & d'Amérique en tirent tous les ans une quantité incroyable, tant travaillée, que crue, avec tant de caravannes & tant de vaiſſeaux. Outre cela il s'en conſume auſſi prodigieuſement dans le pays, ſoit en étoffes unies, ou en étoffes travaillées avec de l'or & de l'argent. L'Empereur, les petits Rois, les Princes & les Grands, avec tous leurs domeſtiques, juſqu'aux Laquais, les Mandarins, les Eunuques, les Lettrés ; les Bourgeois, preſque toutes les femmes, & la quatriéme partie du reſte des hommes

portent des habillemens de ſoie, tant deſſus que deſſous. Enfin on peut avoir une idée de cette grande abondance par les 365 barques que les deux ſeules Provinces de Nankin & de Chekian envoient tous les ans à la Cour, chargées de toutes ſortes d'étoffe de ſoie, outre les habillemens riches & précieux pour l'Empereur, les Princes, leurs enfans, & toutes les Dames du Palais ; à quoi on peut ajoûter la grande quantité, tant d'unies que de travaillées, que toutes les Provinces ſont obligées d'envoyer tous les ans au Monarque par voie de Tribut.

Cette ſoie eſt de deux ſortes ; l'une naturelle, apellée Kien-tchié, & l'autre artificielle. La premiére eſt faite par de certains vers qui ſe trouvent ſur les arbres de la Province de Canton. On la ramaſſe, on la file ; mais elle n'eſt pas bien fine, & ſa couleur tire ſur le gris. Elle dure beaucoup, & n'eſt pas ſujette aux taches, pas même à celles de l'huile, que l'on enléve auſſi-tôt, en la lavant comme on feroit du linge. L'artificielle ſe fait comme en Europe, en nourriſſant les vers avec des feuilles de meurier pendant quarante jours ; & la meilleure eſt celle de Nankin & de Chickian. On la travaille autrement que nous, en l'employant torſe

dans les étoffes, & en formant en relief sur le fond des oiseaux, des fleurs, des arbres, des maisons & autres choses que les Ouvriers ont coutume d'y représenter avec leurs couleurs vives; ce qui est cause que leurs étoffes durent moins, parce que les figures s'éfilent facilement. Quant à celles qui sont mêlées d'or & d'argent, ils prennent de longues feuilles de papier doré ou argenté, ils les découpent en fils aussi fins que ceux de la soie, & les introduisent dans l'étoffe. Il n'y a que celles qui sont pour l'usage de l'Empereur, où l'on met des figures de Dragons, étant défendu d'en faire sur les autres, & sur tout de ceux à cinq griffes, apellés Lom, qui étoient la devise de Fohi Fondateur de l'Empire; mais pour les Dragons à quatre griffes, qui furent introduits par l'Empereur Vouvam, il y a 2800 ans, on accorde la faveur d'en porter.

A l'égard de la cire, elle est plus belle & plus blanche qu'aucune autre, quoi qu'elle ne soit pas produite par des abeilles; & on en fait une si grande récolte, qu'il s'en trouve assez pour tout l'Empire. Il y en a dans toutes les Provinces; mais celle de Houquan surpasse toutes les autres, tant par la beauté que par la quantité. On la recueille dans la Province de

Xantoum ſur de petits arbres, & dans celle de Houquan ſur des arbres auſſi grands que ceux des Pagodes de l'Indoſtan, ou qu'un châtaignier d'Europe.

La maniére dont la nature la produit paroît fort étrange. On trouve dans cette Province un petit animal de la grandeur d'une puce, ſi promt à piquer, que non-ſeulement il perce tout d'un coup la peau des hommes & des bêtes, mais même les branches & les troncs des arbres. Ceux de Xantoum ſont fort eſtimés, & les Habitans en recueillent les œufs, & les portent vendre dans la Province de Houquan. Au Printems il ſort de ces œufs, que l'on met au commencement de l'Eté au pied de l'arbre, certains vers qui montent deſſus, & s'étendent ſur toutes les branches. Lorſqu'ils y ſont, ils le rongent, le piquent & le percent juſqu'à la moelle, en font leur nourriture & la convertiſſent en cire blanche comme la nége, qu'ils entraînent juſqu'à l'entrée du trou qu'ils ont fait, où elle demeure & ſe congéle en goutes, par le vent & le froid. Alors les propriétaires des arbres vont la ramaſſer, & la mettent, comme nous, en pains, que l'on vend dans toute la Chine.

Les Chinois emploient quelque peu de laine pour faire des couvertures de lit;

parce que, quant aux habits, le commun peuple se sert de toiles de cotton matelassées de même : & la Noblesse en Hiver les double de toutes sortes de peaux de grand prix ; ce que les femmes font aussi, sur tout dans les Provinces Septentrionales & à la Cour de Pékin. Lorsque l'Empereur paroît en public dans la Salle Impériale, ( ce qui arrive quatre fois par mois) les 4000 Mandarins qui viennent lui rendre leurs respects, sont tous couverts, depuis la tête jusqu'aux pieds, de martres zibelines. Tous les Chinois en général doublent non seulement leurs bottines & leurs bonnets, mais aussi les selles de leurs chevaux, les bancs, les chaises & les tentes.

Outre les toiles de cotton, qui sont assez communes chez les Chinois, ils se servent en Eté d'une espéce de toile d'orties pour des robes longues. La plus estimée par sa légereté & par sa fraîcheur, est celle que l'on apelle Copou, faite d'un arbre apellé Cò, qui se trouve dans la Province de Fo-kien. Cet arbre ressemble au Laurier, mais les feuilles en sont plus grandes & plus rondes, & ses racines poussent toujours de nouveaux rejettons. Lorsque les poussées de cet arbre commencent à devenir presque de la grosseur

d'un doigt, & qu'on les a fait sécher à moitié, on les met pourrir dans l'eau, ensuite de quoi on ôte la premiére écorce, & l'on tire de la seconde, qui est plus délicate, du fil très-fin, dont on fait la toile.

Les Chinois portent en voyage certains habits & bonnets faits d'un gros taffetas, couvert d'une sorte d'huile aussi épaisse que de la cire : & lorsqu'elle est bien séchée, cela les rend brillans & unis, & les défend de la pluye.

Les gens du commun, qui en ont le moyen, doublent leurs habits avec des peaux d'agneaux, & les pauvres le font avec celles de moutons : de sorte qu'en Hyver tout le monde à Pékin est couvert de peaux d'animaux, & il y en a telles qui coûtent jusqu'à deux, trois & quatre cens écus.

Par raport à la viande, au poisson, aux fruits & aux autres provisions, il suffit de dire qu'ils ont tout ce que nous avons en Europe, & plusieurs autres que nous n'avons point ; & l'on peut juger de l'abondance par le bas prix où elles sont. Comme la langue des Chinois est fort laconique, aussi-bien que leur écriture, ils expriment toutes ces choses avec six lettres ou syllabes. Les deux premiéres

ſont *Où-cò*, & ſignifient les cinq principales ſortes de grains, à ſçavoir le ris, le froment, l'avoine, le millet, les poix & les féves, auſquels on peut ajoûter les diverſes ſortes de légumes, comme les faſeoles, la veſſe, & les poix chiches. Les deux autres ſont *Lo-yo*, c'eſt-à-dire, ſix ſortes de chairs d'animaux domeſtiques, qui ſont le cheval, le bœuf, le porc, le chien, le mulet & la chévre. Les deux derniéres *Pe-quò*, ſignifient cent ſortes de fruits, c'eſt-à-dire, les poires, & entr'autres les *Goyaves*, qui ſont une eſpéce particuliére, les pommes, les nêfles, les pêches, le raiſin, les oranges, les noix, les châtaignes, les grenades, les citrons, les limons, les pommes de pin, les piſtaches & autres.

Il y en a pluſieurs qui ſont particuliers au Pays, comme des figues des Indes, des Ananas, & autres de l'Aſie, dont on a parlé; mais il y en a un qui l'eſt entiérement à la Chine, qu'on apelle *Vivas*; il eſt jaune quand il eſt meur, & d'un goût aigre-doux : on n'en avalle que le jus. Il y a encore trois autres fruits excellens. Le premier apellé *Naichi*, ou *Lichias* par les Portugais, qui eſt de la grandeur & de la figure d'une noix, avec une écorce, auſſi mince qu'une écaille de poiſſon,


Fig. 1.
NAICHI
LICHIAS


Fig: 2.
LOUNGANS


Fig. 3.
SEYZCU

Il est verd avant que d'être meur; & lorsqu'il l'est, il aproche de l'incarnat. Les Chinois le trouvent si agréable au goût, qu'ils en font sécher pour le garder. L'arbre est haut comme un poirier. Le second apellé *Loungans*, est doux & rond comme le précédent, mais d'une couleur verdâtre. L'arbre est fort plein de feuilles, & porte ses fruits en grappes. Il est excellent, soit frais, soit séché. Le troisiéme, *Seysou*, a la figure & la couleur d'une orange, avec une écorce délicate & polie; le goût en est très-doux, & il a quelques petits noyaux. On le mange verd & sec, confit dans le sucre; mais il faut prendre garde de ne pas manger d'écrevisses après, car cela cause de terribles cours de ventre. Les Espagnols, en retournant de Manille à la Nouvelle Espagne, en aportent quantité de confits dans le sucre. L'arbre & ses feuilles sont comme nos cerisiers. On les peut voir tous trois dans les planches suivantes.

Entre tous les arbres de la Chine, il n'y en a guéres de plus surprenant pour les Européens, que celui du suif végétatif, qui, à ce que je crois, ne se trouve en aucun autre endroit du Monde. Il est de la grandeur d'un cérisier, son tronc est court, son écorce fort unie, & sa

feuille a la forme d'un cœur de couleur de feu. Son fruit à l'écorce dure, & lorsqu'il est meur, il s'ouvre en trois parties comme celui des maronniers ; l'on trouve en dedans trois noyaux blancs de la grosseur d'une noisette, & dont la substance a la couleur, l'odeur, la consistance & toutes les autres qualités du suif ; quand on l'a fondue & mêlée avec quelque peu d'huile pour la rendre plus molle, on en fait des chandelles, comme celles que l'on fait du suif des animaux. Elles seroient aussi bonnes que les nôtres, si les Chinois la sçavoient purifier ; & s'ils y mettoient une méche de cotton ; mais au lieu de cela, quoiqu'ils en aient abondamment, ils la font d'un morceau de bois sec très-mince, entouré d'un filet de moelle de jonc, lequel par sa porosité reçoit la substance du suif, qui sert d'aliment à la flamme : c'est ce qui les rend moins claires, par raport à la fumée du bois, & leur donne une odeur qui n'est pas agréable. Les avenues de ces arbres plantées en simétrie, font de loin un très-bel effet, à cause de ce mélange de blanc & de rouge.

L'on trouve encore dans la Chine un arbre qui porte un fruit dont l'écorce séche mise en poudre, tient lieu de poi-


TCHIA
Thé

vre, mais il n'eſt pas tout-à-fait ſi fort. L'arbre eſt gros comme un noyer, & produit de certaines baies groſſes comme des poix, qui ſont de couleur de cendre, & que l'on fait ſécher au Soleil pour en avoir l'écorce.

Comme l'on ne fait aucune viſite à la Chine, que l'on ne conſume beaucoup de Thé ou Tchia, qui eſt l'unique boiſſon eſtimée chez les Chinois, comme le Chocolat chez les Eſpagnols, il ne ſera pas hors de propos d'en dire quelque choſe. Ce ſont des feuilles que l'on cueille ſur de petits arbres, qui ne ſont pas d'une égale bonté dans toutes les Provinces, mais dont les meilleurs ſe trouvent dans celle de Chekian, ſur le territoire de la Ville de Hochicheou. Ils produiſent en Eté une fleur qui a quelque odeur, mais on doit cueillir les feuilles aux mois de Mars & d'Avril. On les met premiérement chauffer dans une chaudiére ſur un feu lent, enſuite ſur une natte fine, & on les retourne avec la main; on les remet encore chauffer, juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement ſéches: & enfin on les renferme dans des vaiſſeaux de bois ou d'étain, afin qu'elles ne s'évaporent pas, & ne prennent pas d'humidité. Lorſqu'on veut s'en ſervir enſuite, on les met dans un

pot, & l'on y verſe de l'eau bouillante, qui les fait revenir vertes, & étendues comme auparavant. L'eau en répand un odeur douce, & a un goût qui n'eſt point déſagréable, ſur tout lorſque les feuilles la rendent de couleur verte. Il y en a de tant de ſortes, & dont les vertus ſont ſi différentes, qu'il s'en trouve depuis dix ſols la livre juſqu'à deux écus. On en voit d'une eſpéce qui rend l'eau de couleur d'or, & une autre qui la rend verte; & quant au goût il eſt généralement amer, mais le plus amer eſt le meilleur, le plus eſtimé & le plus cher. On l'apelle Sumlo. Il le font prendre auſſi chaud que l'on peut, & ſans ſucre, ou bien en ayant un petit morceau de candi dans la bouche. Les Chinois diſent qu'ils ſont redevables au Thé, de ne voir dans leur Empire ni goute, ni pierre, ni gravelle. Ils prétendent, que quand il eſt pris après le dîner, il prévient l'indigeſtion, & ôte les crudités de l'eſtomac; qu'il aide à la coction, & empêche l'yvreſſe; qu'il délivre des mauvaiſes ſuites d'une crapule exceſſive, parce qu'il déſéche & diſſout les humeurs ſuperflues; qu'il eſt d'un grand ſecours aux gens d'étude qui veulent veiller.

Ils le regardent comme un grand fébri-

fuge, en le prenant plus fort qu'à l'ordinaire, quand l'accès est prêt à venir, & faisant suer le malade. On en peut voir la plante & la feuille dans la figure suivante. Il produit entre ses branches, de certaines semences grosses comme des poix, vertes au-dehors, & jaunes en-dedans; il y en a cependant une espéce qui les produit comme des féves de différentes figures. Les feuilles sont larges & longues comme le pouce. Lorsqu'elles sont dans leur verdeur, elles sont rouges, polies, transparentes & pliantes; mais dans leur maturité elles deviennent blanches, dures, & se brisent facilement.

On trouve aussi de la Rhubarbe, surtout dans les Provinces de Souchouen, Xensi & dans les environs de Soucheou, Ville qui n'est pas fort éloignée de la grande muraille. Cette plante vient dans des lieux humides, & dans une espéce de terre rouge. Ses feuilles sont ordinairement longues de deux palmes, cotonneuses & étroites proche du fonds. La tige s'éléve d'un pied, & porte des fleurs semblables aux grandes violettes; lorsqu'on les presse il en sort un sucre blanc, d'une odeur forte & désagréable. La racine a trois pieds de long, & est de la grosseur d'un bras humain; le dedans est jaune,

avec quelques veines rouges, d'où ſort un ſuc viſqueux, dont la couleur eſt d'un jaune tirant ſur le rouge. Le tems de la recueillir eſt pendant tout l'Hiver, juſqu'au mois de Mai, avant qu'elle commence à pouſſer, parce qu'en Eté elle eſt legére, poreuſe, & ſans ce ſuc viſqueux, qui fait toute ſa vertu. Lorſqu'on l'a recueillie, on en ôte les barbes, & on l'a coupe par petits morceaux, que l'on met ſur une table, & que l'on tourne trois & quatre fois par jour, afin qu'ils ne perdent pas leur ſuc, mais s'en imbibent. Après 4 ou 5 jours on les enfile, & on les fait sécher au vent dans un endroit où le Soleil ne vienne point; parce qu'on a connu par expérience que ſes rayons leur faiſoient perdre leur vertu. Quand cette racine eſt fraîche, elle eſt très-amére. Les Chinois l'apellent Tay-Houam, c'eſt-à-dire, jaune aſſez.

On trouve encore dans la Chine, & principalement dans les vallées profondes, une racine fort eſtimée dans toute l'Aſie & l'Amérique, qui a la figure de deux jambes humaines, & que l'on apelle à cauſe de cela Gin-ſem, *Gin* ſignifiant homme, & *Sem* plante. L'on en trouve d'excellente dans les Royaumes de la Corée & de Siam; mais la meilleure eſt celle de la

Province de Leaotung. Sa couleur eſt jaune par dehors, & griſe en dedans; ſa ſubſtance eſt pleine de certains filamens gros comme des cheveux. On a ſoin de la cueillir depuis la fin de Juin juſqu'à celle de l'Automne, les Herboriſtes Chinois diſant que ſa vertu eſt moindre dans le Printems. Ils prétendent que c'eſt un très-excellent reméde pour purifier le ſang & rétablir les forces qu'une longue maladie auroit ôtées; que même celui qui en a un petit morceau dans la bouche, ſoûtient mieux la fatigue, que celui qui n'en a pas. Cette racine fait plus de bien aux gens corpulents qu'à d'autres, parce que je crois que c'eſt un grand diſſolvant, & qu'il ne ſeroit pas propre aux gens maigres, ſurtout à ceux qui ſont ſujets à la toux, ou qui ſont ménacés d'une inflammation, ou d'un crachement de ſang. Pour s'en ſervir, ou coupe le Gin-ſem ou Gin-ſeng en morceaux très-petits; on les jette dans un pot d'eau bouillante, que l'on tient bien bien couvert, après l'avoir retiré du feu; & quand l'eau eſt devenue tiéde, on la boit le matin à jeun. On régle la doze ſuivant l'âge de la perſonne. Depuis dix ans juſqu'à vingt la doze eſt un huitiéme d'once; depuis vingt juſqu'à trente un huitiéme & demi; depuis trente juſqu'à

ſoixante un tiers d'once. Ces petits morceaux ſervent une ſeconde fois, mais avec la moitié moins d'eau : on peut encore enſuite la faire ſécher au Soleil, & la mettre dans du vin.

Les melons de toutes les eſpéces, les courges, les concombres, les navets & les raves ſont tous excellens dans la Chine ; il n'y manque pas non plus de bons choux, de fenouil, d'oignons, d'ail, d'ache, de bourache, ni des autres herbes que nous avons en Europe ; mais celles du pays, ſont & meilleures, & en plus grande quantité. Il y en a une qu'on apelle Linchio, qui croît proche de l'eau, & produit un fruit avec deux cornes ; elle eſt aſſez tendre, & a le goût de l'amande. L'herbe apellée Pezzay eſt d'un excellent goût. Il y a auſſi quantité de Patates, & de racines fort nourriſſantes.

A l'égard des fleurs, on en voit une grande quantité & de très-belles, ſur-tout de tubereuſes. Les Chinois ont nos giroflées, nos roſes, nos jaſſemins & pluſieurs autres. Celles qui leur ſont particuliéres, ſont plus agréables à la vûe qu'à l'odorat ; & ils les font venir entre les pavés dans les cours, pour en faire de magnifiques eſpaliers. On les ſéme au Printems ; elles s'élevent de 4 palmes en deux mois,

& en durent 4 à 5. Il y en a de plusieurs sortes, dont les principales sont le Kiquon & le Lauchiaye. La premiére est comme un velours de diverses figures & couleurs; la seconde n'est pas proprement une fleur, mais les feuilles que l'on voit à la cime de la plante, ont tant de si belles couleurs, qu'on la préfére à toutes les fleurs.

La chasse est abondante, sur-tout proche de la Cour pendant trois mois d'Hiver : ce qui fait qu'on trouve dans les marchés, pendant la longueur de deux portées de mousquet, des enfilades d'animaux, volatiles & à quatre pieds, droits sur leurs jambes, étant ainsi endurcis par le froid, qui les empêche de se corrompre. Il y a des Ours de trois espéces ; la premiére, apellée par les Chinois Gin-Hioum, ou Ours-hommes ; la seconde, Keou-Hioum, Ours-chien ; & la troisiéme, Chou-Hioum, Ours-porc, parce qu'ils leur trouvent ces ressemblances dans la tête & les pattes. On estime fort chez les Chinois dans les grands repas des pieds d'Ours bien aprêtés ; & les Tartares en mangent la graisse crue, mêlée avec du miel, comme un mêt très-friand.

Il y a de plusieurs espéces de Tigres, entr'autres, le Tigre Royal, qui est grand comme le Daim, & de couleur obscure,

tirant sur le roux, avec de longues raies noires; & le Tigre d'eau ainsi nommé, parce qu'il se nourrit de poisson, & demeure dans les bois proche des riviéres.

On voit aussi à la Chine des Rinocérots. Cet animal est grand comme une vache, & ressemble au porc; il a les pieds extrémement gros, & le corps fort massif. Sa peau est couverte d'écailles larges, épaisses, noires & très-dures, presque comme celles du Crocodile. Il paroît avoir des bottes aux jambes, & à sa grosse tête une espéce de capuchon d'écailles, qui le fait nommer par les Portugais le Moine des Indes. Sa gueule n'est pas fort ouverte, mais son museau est long, & armé d'une grande corne, qui le rend terrible aux Tigres & aux Lions, autant qu'aux Bufles. Sa langue est merveilleuse, en ce qu'elle est recouverte d'une peau dure pleine de piquans, qui la fait ressembler à une lime d'acier, avec laquelle il ôte l'écorce de tout ce qu'il veut manger, jusqu'aux épines aiguës de certains arbres.

Il y a aussi une grande quantité d'autres animaux sauvages, comme de Cerfs, de Daims, de Tigres, de Sangliers, d'Elans, de Liévres, de Lapins, de Chats, de Souris sauvages & autres.

Le P. le Comte dit que l'on trouve dans

ces

ces pays-là un Serpent apellé Cobra-capelo, qui a deux têtes qui conduisent le corps chacun à son tour ; l'une faisant ses fonctions pendant six mois, tandis que l'autre a les yeux & les oreilles fermés ; après quoi, celle-ci commence comme à revivre, & la premiére à perdre sa vigueur. Je ne l'ai point vû, ni même n'en ai rien entendu dire dans la Chine, c'est pourquoi je n'en veux point être garant.

Quant aux oiseaux, il y a un nombre prodigieux de Faisans, de même qu'en Tartarie, de Perdrix, de Cailles, d'Oyes, de Grues & de Canards. L'on y voit des Corneilles assez particuliéres pour leur plumage ; parce que si toutes les autres sont noires, celles de la Chine ont le col & le ventre blanc ; elles ne valent rien à manger.

Le Rossignol de la Chine surpasse pour le chant celui d'Europe, & le Serin de Canarie ; sa voix est si harmonieuse, si sonore, si haute, & fait de si beaux passages, qu'il semble qu'il ait apris à chanter. Il est trois fois plus grand que le nôtre, mais de la même couleur de plumes, & on l'apelle Sayou. Un autre oiseau, apellé Sanxo, chante aussi assez bien ; il a deux taches blanches & rondes sous les yeux, & le reste du corps noir. Le Mar-

tinho, comme l'apellent les Portugais, eſt encore un oiſeau de cage; nous en avons parlé dans la troiſiéme Partie.

Toute cette vaſte étendue de Pays, qui eſt la mieux cultivée de l'Univers, n'eſt qu'un jardin continuel, tant par l'agrément de ſes Campagnes, que par l'abondance de ſes fruits : cela vient de ce qu'il n'y a que les extrémités des Provinces de Quanton & de Quanſi, qui ſoient au-delà du Tropique, tout le reſte ſe trouvant dans la moitié inférieure de la Zone Tempérée; ſi bien que dans les Provinces de Pékin & de Chenſi, la température eſt la même que dans les Pays les plus Septentrionnaux. L'Hiver y dure plus longtems, qu'il ne fait ordinairement à la hauteur de 40 dégrés, & la glace y devient ſi épaiſſe, tant dans les Lacs que dans les Riviéres, qu'elle porte les chevaux & les chariots, depuis la mi-Novembre juſqu'après Février : je ne ſçai ſi c'eſt la force du froid, ou la qualité de l'eau qui en eſt cauſe. Ainſi la Chine jouit de toutes les différences des climats, à ſon avantage, ſans éprouver les rigueurs extrémes du Nord, ni les chaleurs exceſſives du Midi. Elle n'eſt pas toute en plaines, ni toute en montagnes, mais diverſifiée dans une proportion non-moins utile qu'agréable.

Elle eſt remplie de petites collines qui ſont toutes cultivées, quoiqu'elle ait dans chaque Province ſes plaines & ſes Forêts pleines d'excellens arbres, propres pour la ſculpture la plus fine, & pour l'uſage ordinaire des bâtimens. Le meilleur cependant de ces grandes montagnes eſt cultivé; parce que les Chinois, qui ſont extrémement attachés à l'agriculture, aplaniſſent les endroits élevés, & y font des champs propres à ſemer, ne manquant pas de machines faciles pour faire aller l'eau ſur le haut des montagnes. Rien n'eſt plus agréable à voir de loin, ces montagnes paroiſſant coupées par dégrés, depuis le bas juſqu'en haut.

A l'égard des plaines, on peut dire qu'il y en a de ſi grandes, qu'entre Pékin & Nankin, on en voit une qui s'étend pendant pluſieurs centaines de milles, ſans qu'il y ait une palme de terre ſtérile, ou négligée. Ce peuple innombrable ne contribue pas peu à cela; puiſqu'un Pays ſi vaſte & ſi bien cultivé, peut à peine lui ſuffire. La terre eſt naturellement ſi fertile, qu'on fait deux récoltes tous les ans, ſemant dans le même tems qu'on moiſſonne: & elle ne ſe fatigue pas pour cela; au contraire elle rend encore plus abondamment, comme on dit de la Province de

Chianton, qu'une bonne moiſſon d'une année ſuffit pour la nourrir dix. Cela ſurprend auſſi fort les Chinois, quand on leur dit que nos Champs, après avoir porté une année, deviennent maigres, & encore plus, qu'il faut les laiſſer une année ſans rien faire.

Les Etangs que font dans certains endroits de la Chine, les torrens qui tombent en Hiver des montagnes, ſont cauſe que l'Eté le pays eſt rempli de ſables, & par conſéquent ſtérile.

Les lacs, qui ſont formés des ſources naturelles d'eau, ſont abondans en poiſſon, & donnent un grand revenu à l'Empereur, à cauſe du ſel.

Il y en a un dans la Province de Fokien, dont l'eau eſt verte, & teint le fer de couleur de cuivre; ce qui peut venir d'une grande quantité de vitriol.

Celle de Canton a des eaux, qui ſont claires en Eté & en Hiver, mais bleues en Automne, & dont on ſe ſert pour teindre des étoffes. Il y a auſſi une montagne pleine de cavernes affreuſes à la vûe, où ſe trouve un gouffre, dans lequel on n'a pas plutôt jetté une pierre, qu'on entend un bruit ſemblable à celui du tonnerre; & qu'il s'éleve peu après un brouillard épais, qui ſe réſoud auſſi-tôt en pluye. Je ne

raporte ceci que ſur ce que l'on m'a dit.

Dans l'Iſle d'Hainan, qui dépend de la Chine, eſt une certaine eau qui pétrifie les poiſſons, même les écreviſſes.

Les Chinois ont preſque de toutes les les eſpéces de poiſſons que nous avons, & auſſi pluſieurs autres qu'on ne trouve que chez eux. Parmi ceux-ci, il y en a un dont le mâle s'apelle Poiſſon d'or, & la femelle Poiſſon d'argent : parce que le premier qui eſt rouge depuis la tête juſqu'au milieu du corps, a le reſte d'une couleur d'or fort brillante ; & que la femelle qui eſt blanche, a de même la moitié du corps d'une couleur d'argent le plus fin. Ils ſont de la longueur & de la groſſeur d'un doigt; leur queue n'eſt pas platte, comme aux autres poiſſons, mais ronde.

Il y a beaucoup de fleuves navigables, mais voici les deux principaux. Le premier s'apelle Kiam, a un mille & demi de largeur & eſt très-profond : c'eſt pourquoi les Chinois ont coutume de dire *Hai vou pim ; Kiam vou ti* ; c'eſt-à-dire : *comme la Mer n'a point de bornes, ainſi Kiam n'a point de fond.* Sa profondeur eſt certainement de 60 braſſes ; & il devient ſi rapide en Hiver, à cauſe des torrens qu'il reçoit, qu'il forme ſouvent de petites Iſles, & les tranſporte d'un lieu à un autre. Il vient de la

Province de Junnan ; & traverſant celle de Soutchiven, d'Houquam & de Nankin pendant 400 lieues de pays, il ſe dégorge dans l'Ocean Oriental, vis-à-vis de l'Iſle de Tſummim, qui s'agrandit tous les jours par les terres que ce Fleuve y porte.

L'autre s'apelle Hoamhochin, & prend ſa couleur jaune de la terre qu'il charie, ſur-tout en tems de pluye. Il a ſa ſource dans les montagnes qui bornent la Province de Soutchiven du côté de l'Occident. Il entre dans la Tartarie, où ayant arrosé un vaſte pays le long de la grande muraille, il rentre dans la Chine, traverſe les Provinces de Chanſi, de Chenſi, une partie de celle de Nankin, baigne celle de Honan ; & après un cours de 1700 milles, il va ſe jetter dans la Mer, aſſez proche du Kiam. Ce *fleuve eſt* large, mais peu profond ; il cauſe de grands ravages par ſa rapidité, en rompant ſes digues tous les ans.

Quoique la Chine ſoit abreuvée par quantité de Riviéres & de Canaux, & qu'elle ſoit couverte de pluſieurs Lacs & Etangs ; cependant l'air y eſt généralement fort ſain, & les ſaiſons y ſont auſſi réguliéres qu'en Europe. Les Provinces Septentrionales ſont extrémement froides, les Méridionales chaudes, & celles du mi-

lieu tempérées. Il eſt bien vrai, que vers les Provinces du Midi, il ſoufle dans certains tems un vent ſi peſtiféré, qu'il détruit beaucoup de monde; mais on a un puiſſant antidote pour s'en préſerver, qui ſont certaines bagues de Tumbaga, que portent auſſi les Portugais de Macao; parce que cette Ville eſt expoſée à ces vents-là, auſſi-bien que Manille & la Vera-Cruz, dans la Nouvelle Eſpagne: c'eſt pourquoi les Eſpagnols font grand cas de ces bagues, & les 'achétent très-cher. Le Tumbaga eſt une compoſition de pluſieurs métaux fondus enſemble; à ſçavoir une ſeiziéme partie d'une once d'or, autant de ce cuivre apellé Toutounaga, qui croît dans la Chine, & la ſixiéme partie d'une huitaine d'once de limaille d'acier. Il faut aporter beaucoup de ſoin pour la faire, parce qu'elle ſe caſſe facilement.



## CHAPITRE VI.

*De l'origine des Tartares Orientaux. De leur établissement sur le Trône de la Chine. Des Guerres qui ont suivi.*

L'Origine des Princes Tartares est si obscure, que tous ceux qui en ont voulu parler ont donné dans les Fables. Ils ont commencé dans ce siécle par un petit Chef de Hordes, ou Capitaines de Bandits ou Tartares errans, qui s'apelloit Tien-Mim, & à qui, comme les Historiens l'écrivent, l'Empereur Van-lie donna le Gouvernement de la Vallée de Moncheou & des Pays voisins, à condition qu'il les défendroit contre les Tartares Orientaux, qui étoient divisés en sept petites Principautés. Tien-Mim étant mort en 1628. son fils Tien-çoum continua la guerre jusqu'à sa mort, qui arriva en 1634. Cum-té, fils de Tien-çoum fut apellé par les Chinois pour les secourir, & conquit presque toute la Chine ; mais il mourut en 1644. dans le tems qu'il alloit en prendre possession. Son fils Xoun-ki, âgé de six ans, fut reconnu pour Empereur à Pékin, & mourut en 1662. laissant

pour héritier ſon fils, apellé Cam-hi, qui régne aujourd'hui.

Avant que de raconter de quelle maniére ces Princes ont conquis la Chine, il faut remarquer que la Tartarie, qui comprend toute l'Aſie Septentrionale, eſt diviſée par les Chinois en Orientale & Occidentale. Les Peuples de l'une & de l'autre ſont la plûpart errans avec leurs Troupeaux, & vivent ſous des tentes. Les Occidentaux ſont incomparablement plus puiſſans; ils occupent tout le Pays qui eſt entre l'extrémité de la Province de Pékin, le Mogol, la Perſe & la Moſcovie. La Tartarie Orientale s'étend depuis le Pays de Leaotoun vers l'Orient, au-delà du Japon, & comprend les Pays de Niouché au Nord de la Corée; de Nioulhan au Nord de Youpi, à l'Eſt de Niouché, & celui de Yeço au Nord-Eſt du Japon, & à l'Eſt de Youpi. Ces Pays ſont pauvres & mal peuplés, n'y ayant que deux ou trois petites Villes, & tout le reſte étant inculte, à cauſe des bois & des montagnes. On ne laiſſe cependant pas de craindre ces Tartares, quand ils ſont aſſemblés, parce qu'ils réſiſtent à la fatigue, étant nés ſous un climat ſi rude, & accoutumés à être toujours à cheval, ſoit pour la Chaſſe, ſoit pour la Guerre. Ils ſe firent connoître

par leurs courses dans la Chine, plus de 200 ans avant la naissance de Jesus-Christ; mais dans le douziéme siécle, ils se rendirent maîtres du Pays de Leaotoun, de Pékin, de Xensi & de Xanton. Les ancêtres du Prince Tartare, qui régne dans la Chine, non-seulement n'ont jamais été maîtres de la Tartarie Orientale, mais pas même du Pays de Niouché; parce qu'il y avoit de ce côté-là sept Seigneurs différens. Et le P. Adam a écrit que Tiençoum, bisayeul de l'Empereur d'aujourd'hui, n'avoit que 8000 Soldats, lorsqu'il entra dans la Chine, dont le nombre augmenta tout d'un coup par le concours du reste des Tartares Orientaux, & une multitude d'Occidentaux, qui étoient plutôt attirés par l'abondance du butin, que par le bruit de ses victoires.

Voici donc comment ces Tartares Orientaux s'emparérent de la Chine. Pendant le régne de la famille Mim, & que les forces de l'Empire étoient occupées à la garde des frontiéres du côté de la Tartarie, huit Chefs de Voleurs se mirent en campagne, & eurent bien-tôt assemblé huit armées. Comme ils avoient tous de l'ambition, ils combattirent si souvent les uns contre les autres, qu'ils se réduisirent à deux, l'un apellé Li & l'autre

Cham ; ce dernier prit la route des Provinces Occidentales de Souchouen & de Houquan, & Li se retira vers les Septentrionales. Après que celui-ci eut réduit sous son obéïssance la Province de Xensi, il assiégea la Ville capitale de celle de Honan ; & ayant levé le siége la premiére fois avec perte, il y retourna une seconde avec un plus grand nombre de Troupes ; mais les assiégés se défendirent constamment pendant six mois, & se trouvérent réduits, faute de provisions, à manger de la chair humaine. L'Armée Impériale vint enfin au secours ; & ayant fait couper les digues du Fleuve Jaune, dans l'intention d'inonder le camp des Voleurs, elle inonda, au lieu de cela, toute la Ville, où il y eut 300000 habitans de noyés. Cela arriva dans le mois d'Octobre en 1642. Li se rendit après cela maître de toute la Province, comme il l'étoit de celle de Xensi, fit mourir premiérement tous les Gouverneurs, reçut le Peuple très-favorablement, & le déchargea de si bonne grace des taxes, que quantité de Soldats Impériaux vinrent se mettre à son service. Alors Li changea le titre de Capitaine de Voleurs en celui d'Empereur ; & étant entré dans la Province de Pékin, il prit sa route vers la Capitale, (où il avoit déja

envoyé quantité de ses créatures pour gagner le Peuple, & l'attirer à son parti) sûr d'y entrer, tant par la grande faction qu'il y avoit, que par les différens qui régnoient entre les Ministres & les Eunuques. Il y avoit 70000 hommes de garnison dans Pékin; & cependant trois jours après qu'il fut arrivé devant cette Ville, on lui en ouvrit les Portes. Il y entra à la tête de 300000 Soldats, & fut directement au Palais de l'Empereur, qui se mortifioit par des jeûnes avec ses Bonzes. Lorsque le Pénitent se vit ainsi trahi de tous côtés, il essaya de sortir avec 600 hommes armés, & de périr glorieusement; mais il se trouva abandonné de ce peu de gens, à qui une telle résolution de mourir ne plaisoit pas; de sorte qu'il retourna au Palais, & s'étant retiré dans le jardin, il écrivit ces paroles sur le bord de sa robe. *Mes propres Sujets m'ont trahi, fais de moi ce que tu voudras, pourvû que tu ne fasse, point de mal à mon peuple.* Il prit alors un poignard, & voulut en tuer une de ses filles prête à marier, afin qu'elle ne tombât point entre les mains des Voleurs; mais ayant évité le coup, & étant blessée au bras, elle tomba évanouie. A la fin ce Monarque se passant une écharpe autour du col, s'étrangla, âgé de trente-six ans.

Sa perte entraîna celle de toute sa nombreuse famille de 80000 personnes, que l'on extermina les uns après les autres.

Le Chef Colao, suivant l'exemple de son Maître, se pendit; l'Impératrice & ses fidéles Eunuques en firent autant. On chercha le lendemain le corps du Prince que l'on trouva, & à qui l'on fit mille indignités en présence du Tyran, qui étoit assis sur le Trône. Il fit couper la tête aux deux jeunes fils de l'Empereur, l'aîné s'étant sauvé; & après qu'on eut mis tous les Ministres à mort, il abandonna la Ville à la fureur & à l'incontinence des Soldats.

Lorsque je considére la funeste fin de cette famille, il me souvient de ce qu'on lit dans le Livre de la Sagesse: *Per ea quæ deliquerit, per ea & punietur.* Parce que d'un état bas, elle étoit montée sur le Trône Impérial, par l'artifice d'un de ses Ancêtres, qui de vil domestique de Bonzes, s'étant fait Capitaine de Voleurs, chassa la famille Yven des Tartares Occidentaux, qui avoit régné 89 ans, & établit la famille Mim, qui a continué sur le Trône pendant 276 ans, dans vingt-un Empereurs, jusqu'à ce qu'un autre Capitaine de Voleurs l'ait entiérement détruite.

Li, après avoir laiſſé une garniſon ſuffiſante dans Pékin, ſe prépara pour aller donner bataille au Général Ouſanquey, qui avoit le ſouverain commandement de l'Armée Chinoiſe, composée de 60000 hommes, & employée dans la Province de Leaotoum contre les Tartares. Il s'avança donc pour attaquer la Ville, mais il trouva Ouſanquey qui la défendoit courageuſement ; de ſorte qu'il fit amener le Pére de ce Général devant les murailles, le menaçant de le faire mourir d'une mort très-cruelle, s'il ne lui rendoit pas la Ville. Ouſanquey voyant de deſſus les murailles ſon Pére en cet état, ſe mit à genoux, lui demanda pardon, en lui diſant qu'il devoit plus à ſon Prince & à ſa patrie qu'à lui, & qu'il valoit mieux mourir que de ſervir des Voleurs. Le Pére loua fort la généreuſe réſolution de ſon fils, & ſubit volontiers la mort qu'on lui donna.

Ouſanquey pour venger la mort de ſon Maître & celle de ſon Pére, envoya une Ambaſſade ſolemnelle au Tartare Coumté, avec des préſens conſidérables, pour l'inviter à marcher avec ſon Armée contre l'Uſupateur, à certaines conditions dont ils convinrent entre eux. Il ne vint pas, mais il vola à la Chine

avec 60000 hommes, & fit bien-tôt lever le ſiége, avec perte du côté des aſſiégéans. Li retourna donc dans Pékin ; & ne s'y trouvant pas en ſûreté, il en enléva tous les tréſors, mit le feu à la Ville & au Palais, & s'enfuit enſuite avec ſon Armée dans la Province de Xenſi, étant toujours pourſuivi par l'Ennemi.

Sur ces entrefaites le Tartare Coumté mourut, après avoir conquis la plus grande partie de la Chine, laiſſant un fils mineur pour héritier, & le gouvernement de l'Empire, avec le faix de la Guerre à Amavam ſon frére. Les Chinois eſpéroient que les Tartares, chargés de butin, s'en retourneroient chez eux ; mais ils furent bien-tôt trompés, & les Vainqueurs arrivés à Pékin, refuſérent de paſſer outre, diſant, que l'Empire étoit dû à leur valeur. On reçut ainſi en triomphe, avec l'acclamation du Peuple, un enfant de ſix ans, qui avoit cependant plus de prudence, que ſon âge n'en a ordinairement. On le plaça ſur le Trône, comme le Libérateur de la Patrie, & on le ſalua Empereur, en criant : Vanſouy, Vanſouy, c'eſt-à-dire, 10 & 10000 ans ; & c'eſt avec cette acclamation que l'on a coutume de conférer l'Empire. Xoun-ki a été le fondateur de cette nouvelle famille

Impériale, qu'on apelle en Tartare & en Chinois, Tai-chim, c'est-à-dire, de grande pureté ; & elle a commencé à régner en 1644.

Ousanquey, que l'on croit avoir tué en bataille le Tyran Li, s'aperçut un peu tard, que pour chasser des chiens, il avoit introduit des Lions. Il reçut du Tartare la dignité de petit Roi, & le tître de Pimsi, c'est-à-dire, le Pacificateur de l'Occident ; & on lui assigna la Ville de Singan, capitale de Xensi, pour le lieu de sa résidence.

Lorsque le Tartare eut subjugué les Provinces Septentrionales, il tourna sa pensée & ses armes du côté des Méridionales, mit le siége devant la Capitale de la Province de Nankin, où Houm-quam neveu de Van-lie s'étoit fait déclarer Empereur. Ce Prince malheureux fut pris & conduit à Pékin, où on l'étrangla avec le fils aîné du dernier. Il fut ensuite assiéger la Capitale de la Province de Chekian, où Lovam, petit Roi, avoit refusé le tître d'Empereur ; & qui voyant la Ville attaquée par le Tartare, se rendit sur les murailles, & suplia à genoux l'ennemi de vouloir épargner les siens, en lui disant : *Faites de moi ce que vous voudrez, me voici victime pour mes Sujets.* Il sortit

après cela de la Ville, & fut se rendre volontairement entre les mains des Tartares; mais cet acte de compassion ne sauva pas la vie au Prince. On conserva seulement la Ville & les habitans. Le succès de leurs armes varia dans les Provinces de Fokien, Quantoum & Quamsi; ils furent plus heureux dans les Provinces du Nord, où ils semérent de la dissension à force d'artifices entre les deux Généraux Chinois Ho & Kiam.

Dans ce tems-là un autre fameux Capitaine de Voleurs faisoit un terrible ravage dans les Provinces Occidentales, & sur tout dans celle de Souchouen. Il s'apelloit Cham-hien-choum, c'étoit le Néron de la Chine & un Démon incarné. Après avoir désolé par mille cruautés les Provinces de Honan, Nankin & Kiamsi, il tourna toute sa fureur contre celle de Souchouen. La premiére chose qu'il fit, fut de mettre à mort le petit Roi de la famille derriére, avec plusieurs autres. Souvent pour un coupable, il faisoit mourir tous les habitans d'une rue; pour un soldat, tout un corps de 2000 hommes; & pour la faute d'un Médecin, une centaine & plus. De 600 Ministres qu'il avoit, après que les trois ans de leur ministére étoient finis, à peine en conservoit-il

vingt, & il faisoit périr tous les autres, sur des sujets fort légers. Il fit une fois un massacre de 5000 Eunuques, parce qu'il y en avoit eu un qui ne lui avoit pas donné le nom d'Empereur, mais s'étoit servi de celui de Cham-hien-coum; & pareillement de 20000 Bonzes, pour la faute d'un seul. Il ordonna une autre fois à tous les Etudians des Provinces voisines de se rendre dans la Ville, pour être examinés; & lorsqu'ils y furent arrivés jusqu'au nombre de 18000, il les fit tous mourir, sous prétexte que par leurs Sophismes, ils excitoient le peuple à la révolte. Il condamna quatre fois à mort les Péres Bouglio & Magaillans; mais il leur pardonna ensuite, à cause qu'il avoit quelque inclination pour la Religion Catholique.

En l'année 1646. devant partir pour la Province de Xensi contre les Tartares, il fit conduire hors de la Ville de Kimtou, tous les habitans liés & garottés: après s'être promené à cheval au milieu de ce peuple, qui demandoit pardon à genoux, il fut quelque tems à rêver sur ce qu'il devoit faire; & il ordonna à la fin qu'on les exterminât comme des rébelles: aussi-tôt on fit devant ses yeux une boucherie de 600000 personnes, dont les

Péres de la Société baptizérent beaucoup d'enfans. Après cette terrible exécution, il commanda à ses soldats de suivre son exemple, & que chacun tuât sa femme, comme étant d'un trop grand embarras à des gens qui font profession des armes. De 300 filles qu'il avoit, il n'en garda que vingt pour le service des trois Impératrices, & l'on tua tout ce qu'il y avoit de femmes dans l'armée. Enfin, après avoir mis le feu à cette grande Ville, il entra dans la Province de Xensi; mais lorsqu'on lui eut dit pour la troisiéme fois, que l'on voyoit cinq Vedettes de l'armée Tartare, il sortit promptement de sa chambre sans cuirasse, fut hors du camp, pour sçavoir la vérité, & il eut le cœur percé d'une fléche que l'ennemi tira. Son armée fut bien-tôt battue & dissipée, & les peuples de Souchouen reçurent les Tartares comme leurs libérateurs.

Il y avoit alors onze Provinces presque toutes subjuguées par les Tartares; il ne restoit que les quatre Méridionales qui obéissoient à l'Empereur Youm-lie. On envoya de la Cour trois petits Rois, avec chacun un Corps d'armée, qui assiégérent la Capitale de la Province de Quantoum. Elle soûtint le siége pendant un an, avec perte de part & d'autre; mais à

la fin elle fut prise le 24. de Novembre en 1650. Elle fut exposée pendant dix jours à la fureur des soldats, qui firent mourir 200000 habitans. L'armée des Tartares passa ensuite à Chaokin, d'où l'Empereur Youm-lie se retira avec son peu de troupes dans la Province de Quamsi, & puis dans celle de Younnan.

Amavam Oncle & Tuteur de l'Empereur, mourut l'année suivante. C'étoit un homme prudent, aimé des Chinois, & à qui son neveu devoit l'Empire. Son frére, qui étoit un petit Roi, prétendoit avoir la Régence; mais tous les Grands s'y oposérent, disant, que Xounki avoit déja quatorze ans, qu'il étoit marié avec la fille de Tan-yon Roi des Tartares Occidentaux, & qu'il pouvoit gouverner lui-même. Les Chinois s'obstinérent si fort sur ce point, qu'après avoir remis à la porte du Palais toutes les marques de leurs emplois, ils déclarérent qu'ils ne vouloient point les recevoir d'autres mains que de celles de l'Empereur, surquoi le petit Roi se désista.

Xoun-ki, qui avoit d'excellentes maniéres pour gagner l'amour des Chinois, se rendit familier avec eux; ce qui étoit une maxime contraire à celle de ses Prédécesseurs. Il conserva les Loix, les Sta-

tuts, & la politique des Chinois, en y changeant fort peu de chose : il maintint les six grands Tribunaux, établis depuis plus de 4000 ans, mais il voulut qu'ils fussent composés de Ministres Tartares & Chinois en nombre égal ; & abolit les six autres Tribunaux, que la Famille précédente avoit établis dans Nankin. Or ce prudent Monarque connoissant que le salut, ou la ruine de la République dépend de l'examen exact des Lettrés ; & ayant sçu qu'il y en avoit quelques-uns qui avoient acheté le suffrage des Examinateurs, il fit mourir trente-six de ces derniers, & ordonna à ceux qui avoient été examinés, de venir se faire examiner de nouveau : alors on accorda le pardon & le dégré à ceux qui le méritoient, & l'on bannit les autres avec toute leur famille dans la Tartarie. On imposa aussi la même punition à plusieurs autres coupables pour peupler les déserts de ce pays, étant sûr que leurs enfans & leurs petits-fils s'accommoderoient au génie Tartare.

En 1659. le Corsaire Quesim fils de Nicolas, qui avoit jusqu'alors infecté toute la côte par ses rapines & ses meurtres, & qui l'année précédente avoit perdu 500 Vaisseaux à la vue de Nankin ; revint avec 3000 pour l'assiéger : s'em-

parant en chemin de plusieurs Villes & Forteresses, dans le tems que la Province étoit sous le gouvernement d'un jeune Chinois nommé Lam. Le Général Tartare dans un Conseil de guerre que l'on tint, fut d'avis, qu'étant impossible de défendre la Ville, à cause de cette grande multitude d'habitans à qui on ne pouvoit pas trop se fier, il falloit les tuer tous. Lam s'oposa à une si grande cruauté, & dit : *Si l'on ne peut pas remédier autrement à la sûreté de la Ville, tuez-moi le premier* ; & ces paroles amolirent le cœur de ces Barbares. Après vingt jours de siége, le jour de la naissance de Quesim arriva : alors toute son armée le célebra en festins & en jeux. Les Tartares se servirent de cette occasion, ils tombérent la nuit sur l'armée des ennemis, qui étoient ensévelis dans le sommeil & l'yvresse, & les attaquérent avec tant de conduite & de courage, qu'à peine y en eut-il 3000 qui se sauvérent dans leurs Vaisseaux, laissant tout leur butin entre les mains des vainqueurs.

Quesim voulant se venger d'un si grand carnage, & de la mort de son Pére Nicolas & de ses fréres, que les Tartares avoient massacrés, attaqua leur flotte ; & après un combat obstiné, prit, brûla & coula à

fonds la plûpart de leurs Vaisseaux. Il fit particuliérement couper les oreilles, le nez & la tête à 4000 Tartares, dont on jetta ensuite les troncs sur le rivage. L'Empereur outré de cet affront, ordonna qu'on tuât tous ceux qui restoient sur la flotte, qui avoient dû ou vaincre, ou mourir pour la Patrie.

Le même Quesim attaqua par mer & par terre en 1661, la Ville & le Château de l'Isle de Formosa, où les Hollandois, après l'avoir pris aux Espagnols, avoient bonne garnison. Après un siége de quatre mois, les assiégés pressés par la famine & sans espérance de secours, rendirent la Ville & l'Isle à Quesim, qui y fixa le Siége de son Empire. Cette conquête le rendit si fier & si téméraire, qu'il eut l'audace d'envoyer le P. Vittorio Ricci Dominiquain en Ambassade au Gouverneur de Manille, pour lui dire qu'il eût à payer un tribut annuel, sinon qu'il feroit un pont de batteaux depuis Formosa jusqu'à Manille pour la conquérir. Cette menace épouvanta si fort le Gouverneur & toute la Ville, qu'après avoir tenu conseil touchant la réponse que l'on devoit faire, l'Archevêque fut d'avis que l'on exposât le S. Sacrement. Après ces dévotions on renvoya le Pére avec une réponse ferme;

mais à peine fut-il arrivé dans l'Isle de Formosa, ( O justes jugemens de Dieu! ) qu'il trouva le Tyran mort enragé, s'étant coupé les doigts avec les dents, lorsqu'il eut apris la ligue que les Tartares & les Hollandois avoient faite contre lui; que le Gouverneur des Philippines avoit découvert son complot, & fait mourir plusieurs milliers de Chinois : & outre cela l'inceste qu'un de ses fils avoit commis avec une de ses femmes.

Le Pére de ce fameux Pirate s'apelloit Chinchiloum, & étoit originaire de Fokien. Il fut d'abord au service des Portugais à Macao, qui le batizérent, & lui donnérent le nom de Nicolas. Ensuite, par l'amitié qu'il fit avec les Espagnols & les Hollandois, il acquit la faveur de l'Empereur Louns-vou, & celle du Tartare; mais il les trompoit tous les deux. On le créa cependant petit Roi, & on le fit venir à la Cour. Alors Quesim son fils lui succéda dans la charge d'Amiral; & le Tartare en devenant jaloux, obligea le Pére de l'apeller auprès de lui par le moyen d'une lettre. Il l'écrivit effectivement & la remit à l'Empereur; mais dans le même tems il en écrivit une autre, par où il avertissoit son fils de ne pas venir, & la donna à un Barbier de ses confidens, qui le trahit

hit & la porta à l'Empereur. Sur quoi ce Prince le fit mourir ; & Quesim, quoiqu'il ne se fût pas rendu aux exhortations de son Pére, ni aux promesses du Tartare, eut cette fin misérable dont nous avons parlé.

Le fils de Quesim continua la guerre contre l'Empereur régnant ; qui soûtenu par 25 Vaisseaux des Hollandois, le chassa des Places maritimes de Fokien & de la Chine. En 1683. ce Monarque, ayant équipé une puissante flotte, lui enleva l'Isle de Formosa, dont il avoit auparavant gagné les Grands & les Mandarins. L'Empereur fit conduire le reste des parens de Quesim à Pékin, où j'en ai vû un apellé Chinchiloum, à qui on a donné le tître de Comte par une espéce de politique.

Pendant ces guerres intestines, & les heureux succès des armes Tartares, l'infortuné Youm-lie, se réfugia dans le Royaume de Mienque, vulgairement apellé Pégu. Le Tartare le demanda à ce Roi par des lettres très-menaçantes ; & aussi-tôt qu'on le lui eut remis avec toute sa famille, on le fit étrangler. Les deux Impératrices furent conduites à Pékin, où l'on croit qu'elles continuent toujours dans la Religion Catholique. Ce fut en

1661. que l'on fit mourir le dernier de la famille Mim.

Cette même année fut fatale à l'Empereur Xoun-ki. Etant devenu amoureux d'une très-belle femme, pour en jouir plus librement, il fit venir son mari qu'il reprit de s'être mal acquitté de sa Charge, & à qui il donna un souflet, dont le pauvre malheureux mourut de chagrin au bout de trois jours. Il envoya chercher la femme, la fit entrer dans le Palais, & contre la coutume, la déclara seconde Impératrice, du vivant de la premiére. Cette nouvelle épouse accoucha d'un fils, pour la naissance duquel on fit de très-grandes réjouissances; mais trois mois après l'enfant mourut, & la mere ensuite. Ce Prince fut si touché de cette perte, qu'étant devenu furieux, il se seroit poignardé si l'Impératrice sa Mére & les Eunuques ne l'avoient retenu: il voulut, par une exécrable pratique, ( que son successeur a suivie ) que trente hommes se donnassent la mort volontairement, pour apaiser l'ame de sa concubine, qu'il disoit lui aparoître dans une figure épouvantable. Il ordonna aux Grands, aux Ministres & au peuple trois mois de deuil pour l'Impératrice, comme il l'apella dans la suite. La Pompe funébre fut bien plus grande que sa digni-

té ne le requeroit. Le Monarque lui-même, pleurant comme un enfant, mit les cendres dans une urne d'argent, comme elle l'en avoit prié de ſon vivant. On mit l'urne dans un très-riche tombeau à la maniére Tartare ; & pendant ce tems-là on brûla une quantité incroyable d'étoffes précieuſes de ſoie avec de l'or & de l'argent ; on diſtribua 200000 écus aux pauvres, & 2000 Bonzes chantérent pendant pluſieurs jours. L'Empereur avoit l'eſprit ſi fort égaré, qu'il ſollicitoit les Eunuques & les filles à prendre l'habit de Bonzes ; & oublia même ſi fort ſa dignité, qu'il s'habilla comme eux, ſe raza la tête, érigea dans ſon propre Palais trois Temples au culte des Idoles qu'il avoit mépriſées auparavant, & courut par la Ville, adorant tantôt celle-ci, & tantôt celle-là.

Le P. Adam ne manquoit pas de ſe rendre ſouvent auprès de lui, mais ſes avis ne lui furent d'aucun ſecours ; parce que ce Prince n'étant plus dans ſon bon-ſens, après l'avoir entendu, le congédioit avec le thé, ſans lui rien dire. Enfin, la petite verole le prit ; & quelques jours après, ſentant ſes forces manquer, il commanda qu'on apellât quatre Grands, en préſence deſquels il fit une eſpéce de confeſſion, en

déclarant : Qu'il avoit mal gouverné l'Empire ; qu'il n'avoit pas rendu le respect qu'il devoit à son Pére, à son Grand-pére qui avoient été des Princes excellens ; qu'il avoit méprisé les conseils de sa Mére ; que par avarice il avoit fraudé les Grands de leurs gages, & qu'il avoit dépensé cet argent fort inutilement ; qu'il avoit trop favorisé les Eunuques ; & aimé l'Impératrice derniére morte si desordonnément, que que le deuil qu'il en avoit porté avoit été incommode à lui-même & à ses sujets. Il laissa sous leur conduite son fils âgé de huit ans, il s'habilla ensuite, & ayant accommodé ses bras, il mourut vers minuit, à l'âge de 24 ans, en disant : *Je m'en vais.*

Après que l'on eut chassé tous les Bonzes du Palais, on renferma le corps pour le brûler au bout de cent jours. Cam-hi son second fils fut déclaré Empereur trois jours après en 1662. comme le Pére l'avoit ordonné ; la coutume étant chez les Tartares de suivre la volonté du Pére comme dictée du Ciel.

L'Empire fut gouverné paisiblement au commencement par les quatre Grands. Ils firent couper la tête au Chef des Eunuques, comme ayant été la source de tant de maux ; on en bannit 4000, &

on en destina 1000 aux emplois les plus bas.

On ordonna sur peine de mort, à cause des Pirates, que tous les habitans des Villes maritimes des six Provinces eussent à changer d'habitation, & à se retirer neuf milles dans les terres : on aplanit entiérement tous les jardins, les Châteaux & les Villes maritimes; & l'on défendit par-tout le commerce par mer. Quantité de gens qui ne vivoient que de la pêche, périrent.

On publia en 1664. un Edit contre la Religion Catholique, comme enseignant une mauvaise doctrine, & favorisant la révolte. Le P. Adam comme Chef avec trois de ses Compagnons fut mis en prison, & on les jugea coupables devant plusieurs Tribunaux : on somma à la Cour tous les Prêtres Européens, & l'on condamna tous les livres des Chrétiens. En 1665. on condamna en plein Conseil de tous les Ministres le P. Adam d'être pendu & écartelé ; mais comme dans ce temslà on sentit par toute la Ville des secousses d'un tremblement de terre, on pardonna à tout le monde, selon la coutume, excepté au Pére Adam ; néanmoins il fut délivré un mois après, qu'arriva le jour de la naissance du Roi, & il mourut dans

la ſuite tranquillement à Canton.

Sony le plus vieux des quatre Tuteurs, mourut en 1666. & Cam-hi prit ſolemnellement poſſeſſion du Gouvernement.

Un nouvel orage troubla l'Empire en 1673. parce que Ouſan-quey dont on a parlé, très-puiſſant petit Roi dans la Province de Youn-nan, qui avoit introduit imprudemment les Tartares dans la Chine, étant apellé à la Cour, refuſa d'y aller, ſinon en compagnie de 80000 ſoldats. Il congédia les Meſſagers, ſecoua le joug des Tartares, fit le Calendrier Chinois, & l'envoya aux Rois voiſins ſes Alliés; mais celui de Tunquin le refuſa. Ouſan-quey ſe rendit maître des Provinces de Younnan, Soucheou, Quocicheou, & de la moitié de celle de Houquen: ce qui fut cauſe que l'Empereur fit couper la tête au fils aîné de ce Général, & mettre en piéces tous les rébelles qui étoient de la conjuration.

Deux ans après, les petits Rois de Fokien & de Quamtoum ſe révoltérent; car après la mort de leurs Péres ils prirent le chapeau Chinois. Dans le même tems ſe forma la nouvelle puiſſance du petit Roi de Formoſa, comme nous l'avons dit. Le Tartare auroit bien eu de la peine, s'ils avoient été tous d'accord, & joint leurs

forces pour la liberté de la patrie : mais le Roi de Formosa, se voyant méprisé par celui de Fokien, se déclara contre lui, & eut l'avantage en bien des rencontres.

La Cour envoya des armées sous le commandement des petits Rois Tartares : un oncle de l'Empereur en commanda une dans Houquam ; on en envoya une autre dans Chekiam & Fokien, & une autre encore dans Quamtoum & Quamsi. Le Roi de Fokien se voyant battu plusieurs fois, & ne se fiant plus à ses gens, se rasa la tête, & se rendit au Tartare, qui le reçut favorablement.

Le Roi de Quamtoum ne recevant point d'Ousan-quey le titre qui étoit dû à son rang, rompit la ligue & aida aux Tartares à réduire la Province. L'Empereur flatté de ces heureux succès, se rendit le 2. Juillet 1675. chez les PP. Jésuites de Pékin, y écrivit avec le pinceau Impérial deux caractéres, Kimtien, c'est-à-dire, adorer le Ciel ; & après y avoir mis son Sceau, les donna aux Péres. Les copies de ces caractéres que les Religieux mettent dans leurs Eglises, passent pour une aprobation tacite de la Religion Catholique.

Ousan-quey mourut en 1679. & son fils Houn-hoa fut proclamé Empereur. Le 2. de Septembre de la même année, on

ſentit deux heures avant midi un terrible tremblement de terre, qui ébranla tout le Palais & les lieux circonvoiſins, renverſa pluſieurs Temples & quantité de maiſons, accabla plus de 30000 perſonnes, & obligea l'Empereur & les Grands d'habiter ſous des tentes, à cauſe de la durée de ce tremblement.

Le Palais Impérial fut brûlé en très-peu de tems au mois de Janvier 1680. la perte monta à 2500000 Taes. La même année, le petit Roi de la Province de Quantoum, quoique ſoûmis au Tartare, lui étant devenu ſuſpect à cauſe de ſon eſprit turbulent, & de la correſpondance qu'il avoit avec les Eſpagnols & les Hollandois, (outre qu'ayant 40000 ſoldats, il étoit devenu puiſſant & paroiſſoit avoir envie de détruire Macao) reçut ordre de l'Empereur, qui vouloit le perdre, d'aller avec ſes troupes contre les rébelles de Quam-ſi : là une bonne partie de ſes troupes l'ayant abandonné, il fut obligé de ſe retirer dans ſa Province. Il y mourut le 9. d'Octobre, dans le même tems que deux perſonnes venoient lui préſenter de la part de l'Empereur, comme une choſe fort honorable, un cordon pour s'étrangler. On n'oublia pas pour cela de faire couper la tête à 112 perſonnes de la fac-

tion, parmi lesquelles il y avoit trois de ses fréres. Ce Prince méritoit un meilleur sort, parce qu'il avoit beaucoup d'inclination pour l'Evangile, & favorisoit fort les Missionnaires.

Pendant que l'on travailloit à la confiscation de ses richesses immenses, le Tartare eut la curiosité de faire ouvrir le cercueil du Pére du petit Roi qui n'étoit pas encore enterré, pour voir si le corps étoit habillé à la Chinoise ; mais on le trouva vêtu à la Tartare, & on laissa les biens aux fréres, dont un étoit gendre de l'Empereur. Ce fut cette même année que les Augustins Espagnols vinrent dans la Chine, par les Philippines & par Macao.

L'année suivante, on coupa en quartiers à la Cour, en présence du peuple, le petit Roi de Fokien, qui s'étoit rendu volontairement aux Tartares, & on en jetta la chair aux chiens. C'étoit à cause des cruautés qu'il avoit exercées contre divers Ministres, qui lui avoient été suspects dans le tems de sa révolte. Ses fréres, quoiqu'innocens, eurent tous la tête tranchée. L'Empereur s'empara de la Capitale de Younnan sans aucune oposition : Houm-hoa se pendit & prévint la cruauté de son ennemi, qui fit ensuite déterrer les os d'Ousen-quey, les fit porter à Pékin,

en exposa une partie ignominieusement en divers endroits, pour faire peur aux autres, & en fit réduire l'autre en poussiére pour la jetter au vent. L'année 1681. fut la centiéme depuis le commencement de la Mission des Péres de la Compagnie dans la Chine.

Enfin, après tant de sang répandu & tant de cruautés, le Tartare fut en 1682. possesseur paisible de toutes les quinze Provinces d'un si vaste Empire, qui, à la faveur des discordes intestines, fut enlévé par une poignée de Barbares à une Nation innombrable, prudente & politique. Cam-hi après cela, ayant résolu de voir le pays & les tombeaux de ses Ancêtres, partit pour la Tartarie Orientale le 23. de Mars, avec le Prince successeur, trois de ses femmes, quelques Grands & Ministres des Tribunaux, & environ 70000 hommes de troupes : il voulut avoir aussi avec lui le P. Verbiest Jésuite Flamand.

Il fut ensuite en 1683. avec un bien plus grand train dans la Tartarie Occidentale, n'ayant pas moins de 70000 Cavaliers; parce qu'il ne veut pas que l'oisiveté & la délicatesse de la Chine les rendent paresseux, mais qu'ils s'accoutument aux fatigues de la guerre, & qu'ils s'occupent à chasser les bêtes sauvages. C'est

en partie par la force de ſon autorité, & en partie par ſa bonté, ſa clémence, ſa libéralité, & ſa facilité à donner des tîtres, qu'il s'eſt rendu quarante Provinces tributaires dans la Tartarie. Il mena cette fois le P. Grimaldi avec lui.

---

## CHAPITRE VII.

*Belles qualités de Cam-hi Empereur de la Chine.*

CAm-hi, l'Empereur régnant de la Chine, a l'eſprit vif & pénétrant, la mémoire heureuſe, & une fermeté de cœur ſi grande, que rien ne le peut ébranler : toutes ſes inclinations ſont nobles & dignes d'un grand Roi, aimant extrémement la juſtice & la vertu. Il s'aplique également aux ſciences & aux exercices du corps, au grand étonnement des Tartares, qui font autant d'eſtime de ſon adreſſe que de ſa force ; parce qu'il n'y a point de Seigneur qui puiſſe plier l'arc dont il ſe ſert, ni le manier auſſi facilement que lui, tant à droit qu'à gauche, à cheval ou à pied, arrêté ou en courant à bride abatue. Il manie les armes à feu auſſi-bien qu'aucun Européen.

Les exercices militaires ne lui ôtent pas pour cela le goût de la Musique, sur-tout de celle de l'Europe, dont il aime les principes, la métode & les instrumens : & certainement si la grande aplication qu'il donne aux affaires de l'Empire lui avoit laissé le tems d'aprendre à en jouer, il y auroit réussi. Mais comme l'art de régner est la premiére qualité d'un Souverain, il s'attache réguliérement tous les matins, lorsque le Soleil se léve, à donner audience à tous les Tribunaux de Pékin, dont les premiers Officiers lui viennent présenter les mémoires. Quand l'affaire est d'importance, il la remet au Conseil des Colaos, qui sont proprement les Ministres de l'Empire ; sur l'avis desquels il se détermine comme il le trouve à propos. Les résolutions des Tribunaux, des Ministres, ou du Conseil de l'Empire, n'ont aucune autorité sans son aprobation : cela vient de ce que le Gouvernement de la Chine est si absolu, que l'on donne à l'Empereur le nom de Tien-Zou, c'est-à-dire, Fils du Ciel, & de Hoanti, souverain Monarque. Ce tître ne lui seroit pas mal attribué, si ce que dit le P. Bartoli étoit vrai ; sçavoir, qu'autrefois les Empereurs de la Chine ontsubjugué, & se sont rendus Tributaires 114 Royau-

mes dans les Indes, étendant leurs conquêtes dans plusieurs grandes Isles à l'Orient, & au Midi de l'Archipel, & jusqu'au Golfe de Bengale.

Lorsque Cam-hi va à la chasse ou ailleurs, qui que ce soit qui se trouve lézé par les Mandarins, le vient attendre sur le chemin, se met à genoux avec la Requête entre les mains, & a justice promptement. Il n'a jamais eu aucun Favori proche de lui, mais il a toujours gouverné seul; & c'est pourquoi personne n'ose lui parler d'affaires qui ne le regardent point, ou dont on ne l'ait prié. Il a coutume de s'informer plusieurs fois en particulier, quand l'affaire le mérite, de diverses personnes pendant qu'on en parle en public dans les Tribunaux : il a outre cela une mémoire heureuse pour se ressouvenir de toutes les affaires qui se sont passées ; ce qui fait qu'il est très-difficile de lui en imposer.

Quoique les Empereurs Chinois aient méprisé en tout tems toutes les Nations étrangéres, ne les trouvant pas même dignes d'avoir communication avec elles ; Cam-hi cependant traite généreusement & avec beaucoup d'affection les Ambassadeurs des Princes étrangers, en fournissant dans son Empire tout ce dont ils ont

besoin, comme les Portugais, les Moscovites & les Hollandois peuvent en rendre témoignage. Il envoya aussi deux Ambassadeurs aux Moscovites touchant la paix, quoique les Chinois n'envoient jamais d'Ambassadeurs aux Princes étrangers. On doit certainement cela aux Jésuites, qui lui ont donné une idée avantageuse des Royaumes de l'Europe par la quantité de raretés dont ils lui ont fait présent, & encore plus en l'instruisant dans nos sciences & dans nos arts, qui lui font voir que hors de la Chine il y a aussi des gens sçavans & habiles.

Il veille de près sur les Ministres, par raport à l'administration de la Justice; parce qu'après les avoir choisis sur l'avis des Conseils, il les punit sévérement quand ils ne font pas leur devoir, & en met d'autres en leur place. Il est si sensible aux miséres de ses sujets, que lorsqu'il arrive quelque stérilité, il leur remet non seulement 30, & 40000000 de tribut, mais quelquefois leur ouvre ses greniers pour les nourrir.

Il est servi par une grande multitude de Courtisans & d'Officiers, qui vivent à ses dépens; en quoi il surpasse beaucoup les plus grandes Cours de l'Europe. Pour ce qui regarde sa table, on le sert dans des

baſſins d'or & d'argent, ſelon la coutume du pays ; mais il fait voir ſa modeſtie, en ce qu'il abhorre les exceſſives dépenſes, pour le manger, auſſi-bien que pour ſes habillemens ; obſervant en cela une des loix fondamentales de l'Empire, qui eſt qu'aucune ſorte de luxe ne doit ſe trouver chez les Grands & chez les Souverains. Ses apartemens ſe reſſentent de la même modeſtie ; parce qu'outre quelque peinture & quelque dorure, on n'y voit rien qui faſſe voir la grandeur du Prince qui les habite.

Pour parler particuliérement de ſes habits, en Hiver il les porte de ſoie unie, doublée de zibelines ou d'hermines : on le voit quelquefois les jours de pluye avec une eſpéce de pourpoint de laine : en Eté, ils ne ſont que d'une ſimple toile d'ortie, ſans aucun autre ornement qu'une groſſe perle ſur ſon bonnet, à la maniére Tartare. La chaiſe même qui ſert à le porter, ou dans, ou hors le Palais, n'eſt qu'une maniére de brancard de bois verni, avec quelque petite lame de letton, ou quelque bande de ſculpture dorée : la magnificence des harnois des chevaux qu'il monte, conſiſte ſeulement en des étriers de fer doré & des rênes de ſoie jaune. Cette modeſtie n'eſt pas un effet

de l'avarice ; parce que quand il s'agit du bien public, il dépenſe généreuſement des millions, à faire nettoyer des canaux, bâtir des ponts, raccommoder les chemins, & ſoulager ſes ſujets qui ſont dans le beſoin.

Il aime ſi fort la chaſſe, qu'il s'y exerce tous les ans, non pas pendant quelques jours, mais pendant pluſieurs mois, allant une ou deux fois dans les montagnes de la Tartarie. Non ſeulement il prend ſon divertiſſement de cette maniére, mais il empêche ſes ſoldats de s'accoutumer à la vie des Chinois ; voyant bien qu'il a ſubjugué avec une poignée de gens endurcis à la fatigue tant de milliers d'efféminés Chinois ; & qu'il lui ſeroit impoſſible de conſerver ſes conquêtes, ſi les ſiens tomboient dans le même vice. Lui-même, pour donner exemple à ce nombre infini de ſoldats, qu'il méne avec lui à la chaſſe, paſſe tout un jour à courre un ſanglier, lui décochant toujours des fléches, juſqu'à laſſer ſix à ſept chevaux. Quelquefois il va long-tems à pied, & continue de chaſſer juſqu'au lieu déterminé, tout couvert de pouſſiére & de ſueur, ſans changer d'habit ; & demeure expoſé pendant pluſieurs heures à un Soleil très-ardent, ſans vouloir ſe ſervir de paraſol.

Parmi toutes ces fatigues, il ne mange rien de délicat, & souvent se contente de mouton, ou de bœuf, dont la Tartarie est très-abondante : cela engage les gens qui l'accompagnent à en faire autant, voyant que le Prince s'attache particuliérement à ceux qui l'imitent, & méprise ceux qui ne suivent que leur fantaisie.

De crainte que les enfans des Grands & des Mandarins les plus considérables parmi les Tartares & les Chinois, ne donnent dans le luxe & l'oisiveté, il les charge des emplois les plus fatiguans. Les uns ont le soin des chiens pour les mener à la chasse ; d'autres celui de gouverner les oiseaux de proie, & de les porter sur le poing ; il en occupe à préparer les viandes & le thé pour sa bouche, à servir à table, à faire des arcs & des fléches, à porter celles qui sont pour son usage & celui des Princes ses enfans ; & enfin les plus favorisés sont employés à la garde avec les Mandarins.

Tant de vertus chez d'autres Nations suffiroient pour faire de ce Prince un Héros ; mais chez les Chinois, où les charges & les dignités ne se donnent qu'au mérite des lettres, il ne seroit pas fort estimé, s'il ne s'étoit pas aussi signalé de ce côté-là, pour se conformer au génie de

ſon peuple. Il s'eſt fort apliqué à la littérature Chinoiſe, & il y a peu de livres qu'il n'ait lûs. Il ſçait par cœur une bonne partie des Oeuvres de Confucius : il les a fait traduire en langue Tartare, dont il a composé les Préfaces, auſſi-bien que l'Hiſtoire univerſelle de la Chine. Il eſt, outre cela, fort verſé dans la poëſie de l'une & de l'autre langue, parlant & écrivant auſſi-bien le Tartare, que le Chinois.

Quant aux ſciences de l'Europe, le Pére Verbieſt lui a expliqué l'uſage des principaux inſtrumens de Mathématique; le Pére Pereira, les principes de notre Muſique ; le P. Gerbillon, les Elemens d'Euclide, qu'il a traduits pour lui en langue Tartare. Ces Péres & les autres devoient aller tous les matins lui donner leçon au Palais, & on leur envoyoit pour cet effet des chevaux de bonne heure. Après une aplication de pluſieurs mois, il s'eſt rendu familiéres toutes les propoſitions les plus néceſſaires & les plus utiles d'Euclide & d'Archiméde, & leurs démonſtrations. Après avoir apris les Elémens, il voulut que le P. Thomas lui enſeignât l'Arithmétique,& ce qui regarde la Géométrie. Il fait voir une inclination particuliére pour la Médecine des Euro-

péens, d'autant plus qu'il fut guéri d'une maladie par le moyen du Quinquina, que lui donna le P. Fontenay. La même curiosité, qui engagea ce Monarque à connoître les sciences d'Europe, le porta aussi à s'informer de notre Religion par le moyen des mêmes Péres; & il en conçut une si bonne opinion, qu'il a dit depuis plusieurs fois qu'elle devoit être un jour la Religion dominante.

Quoique les Tartares aient la coutume, & croient même que c'est un point de Religion, de présenter la premiére fille à l'Empereur, qui peut l'accepter, & retenir celles qui lui plaisent; Cam-hi cependant, considérant qu'une telle coutume avoit rendu ses prédécesseurs trop efféminés, est si éloigné d'avoir de ces désirs déréglés, que pendant les trois ou quatre mois qu'il s'occupe à la chasse & à la pêche, il ne méne jamais de femmes avec lui; & il en a souvent refusé de très-belles qu'on lui a offertes. Il sçait trop bien qu'une vie dissolue rend le cœur mou, & fait tort à la santé; & que les révoltes sont fréquentes dans les endroits où celui qui gouverne, s'enferme avec une troupe de femmes, sans prendre garde aux affaires de l'Etat.

Il y a certains tems dans l'année, outre

celui de la chasse, où les soldats sont occupés à faire les exercices militaires; il récompense ceux qui font le mieux, pour encourager les autres. Parmi toutes ces excellentes qualités, il a une patience inimitable en tout, & ne se met jamais en colére. Depuis qu'il a sçu comme on fond en Europe les canons & les mortiers, il en a fait faire beaucoup pour le service de ses armées; & a fait aprendre à quelques-uns de ses Bombardiers, la maniére de tirer les bombes. Il aime si fort les sciences & les arts, que depuis six ans il a érigé dans son propre Palais des Académies de Peintres, de Graveurs, d'Horlogers, & récompense ceux qui réussissent le mieux dans leurs ouvrages. Il avoit de mon tems quatorze garçons & encore plus de filles, qu'il faisoit élever d'une maniére fort rigide, les obligeant d'aprendre les sciences & tous les exercices du corps. Quoique ce soit une coûtume de donner le tître de petit Roi aux fils de l'Empereur, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge de seize ans, & un apartement séparé, avec une suite convenable; il ne l'a cependant pas voulu accorder à son aîné, qui en a déja vingt-quatre, & a femmes & enfans; quoique le Tribunal des Princes & des Officiers de la Couronne l'en aient prié

plusieurs fois. On a un soin particulier du second, qu'il a déclaré Hoang-tay-tse, c'est-à-dire, le Prince héritier de l'Empire, parce qu'il est le premier qu'il eut de l'Impératrice sa premiére femme, & que l'on préfére toujours les enfans de la Princesse qui a le títre d'Impératrice. Ce second fils est âgé de vingt-deux ans, a de belles qualités, est fort attaché à la vertu, & sur tout montre beaucoup d'affection pour notre Religion & pour les Missionnaires.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Richesses de l'Empereur de la Chine.*

TOut homme de bon sens ne pourra douter que l'Empereur de la Chine ne soit le plus riche Monarque du monde, & par la grandeur de son Empire, & parce que ses sujets non seulement lui obéissent à l'aveugle, mais l'adorent. Ce n'est pas sans fondement, que je dis qu'ils l'adorent, puisqu'aujourd'hui les Empereurs de la Chine ont pouvoir de déifier ceux qui leur plaisent, comme autrefois le Sénat Romain. Dans le tems que le P. Matthieu Ricci entra dans la Chine, il

vit commettre cette impiété à Van-lié, qui régnoit alors. Il avoit fait mourir un Colao, apellé Cham-kiou-chem, parce qu'il avoit quelque familiarité avec l'Impératrice sa Mére. La Dame fâchée de la mort du Calao, & craignant une semblable fin, tomba malade, & mourut peu de jours après. Le Monarque pour rétablir par quelque honneur extraordinaire la réputation de sa Mére, la déclara solemnellement Kieou-lien-pousa, c'est-à-dire la Déesse des neufs fleurs : si bien qu'aujourd'hui on voit des Temples érigés à son honneur dans tout l'Empire, où elle est adorée sous ce tître : de même que la Courtisanne Flore, qui fut adorée par les Romains comme la Déesse des fleurs. Un Bonze pareillement de la secte des Taosons, qui se marient & se razent la tête, s'avança il y a quatre cens ans si fort dans les bonnes graces de l'Empereur, par le moyen de la chymie & de la magie, que ce Prince qui pendant sa vie l'avoit estimé plus qu'un homme, voulut, quand il fut mort, le déclarer Dieu, Seigneur du Soleil, de la Lune & des Etoiles. Ces deux exemples suffissent pour faire voir quelle est l'obéïssance aveugle des sujets, puisqu'ils croient que leur Souverain a le pouvoir de faire d'un homme foible &

miſérable, un Dieu très-puiſſant: & la flatterie des Lettrés va ſi loin, que non-ſeulement ils aprouvent cela, mais perſuadent encore au Prince de faire des actions ſi contraires au bon ſens.

Or, pour donner une idée légére des tréſors immenſes de l'Empereur de la Chine, je ferai un petit catalogue de ce qui entre dans ſon tréſor, qui eſt tiré d'un Auteur de grande autorité chez les Chinois, & dont les livres ſont apellés, Où-hio-pien.

Premiérement, il y entre tous les ans 18600000 écus d'argent, dans leſquels on ne compte point les droits que l'on paie pour tout ce que l'on achete & que l'on vend dans toute l'Empire; ni les rentes des Terres, Bois & Jardins Royaux qui ſont en grand nombre; ni l'argent des confiſcations, qui monte quelquefois à pluſieurs millions; ni enfin les rentes des biens immeubles que l'on confiſque aux rébelles, tels que ceux qui s'emparent des revenus de l'Empereur; ou qui étant dans les Charges, volent à des particuliers juſqu'à 1000 écus, ou qui ont commis des crimes énormes.

Il entre encore dans le tréſor, ſous le titre des revenus de l'Impératrice 1823962 écus, & dans les magazins de l'Empereur

43328834 ſacs de ris & d'autres grains.

2°. 1315937 pains de ſel de 58 livres chacun.

3°. 258 Livres de vermillon le plus fin.

4°. 94737 Livres de vernis.

5°. 38550 Livres de fruits ſecs, comme de raiſins, figues, noix & châtaignes.

On voit 1°. dans la garderobe de l'Empereur 655432 livres de diverſes étoffes de ſoie de différentes couleurs, outre les habillemens de ce Prince que les barques aportent, comme nous l'avons dit.

2°. 466270 Piéces d'étoffes de ſoie légéres, dont les Chinois ſe ſervent en Eſté.

3°. 272903 Livres de ſoie crue.

4°. 396480 Piéces de toiles de coton.

5°. 464217 Livres de coton.

6°. 56280 Piéces de toile de chanvre.

7°. 21470 Sacs de féves que l'on donne aux chevaux de l'Empereur au lieu d'avoine.

Enfin, 2598583 Bottes de paille de quinze livres chacune. Ces deux derniers articles étoient ainſi du tems des Empereurs Chinois; mais ils ſont bien augmentés préſentement, à cauſe de la grande quantité de chevaux que le Monarque Tartare entretient.

Outre

Outre toutes ces choſes que raporte le P. Magaillans, on fournit la Cour de bœufs, de moutons, de porcs, d'oies, de canards, de poulets & d'autres animaux domeſtiques, auſſi-bien que de toutes ſortes de gibier & de poiſſon. Elle ne manque pas non-plus d'herbes & de fruits, auſſi frais dans le milieu de l'Hiver que dans le Printems; tant la nation eſt induſtrieuſe à les conſerver dans des lieux faits exprès pour cela: On y porte de l'huile, du beurre, du vinaigre & de toutes ſortes d'épiceries, des vins de toutes parts, différentes ſortes de farine, de pain & de biſcuits; & ainſi il eſt impoſſible de ſçavoir la quantité de toutes les choſes qui entrent tous les jours dans le Palais Impérial.

Je n'ai copié juſqu'ici, que ce que les Péres Magaillans & Couplet en raportent; mais je vais faire comprendre en moins de paroles les richeſſes immenſes de ce Monarque. Ses Sujets (en retranchant le tiers des 300000000 que lui donne le P. Bartholi) ſont au nombre de 200000000, ſelon les Relations communes. Or l'Empereur tire de tribut d'un chacun un Taes, lorſqu'ils ſont arrivés à l'âge de dix-huit ans, & qu'ils n'ont pas paſſé celui de ſoixante. En déduiſant préſen-

tement les femmes & les autres personnes franches, on peut calculer facilement à combien de millions monte cette capitation. Que l'on ajoûte à cela les rentes fonciéres ; car toutes les terres de la Chine apartiennent à l'Empereur, & par conséquent il n'y a point de palme de terre qui ne lui paie quelque chose. Si l'on considére donc la vaste étendue de cet Empire, il ne sera pas difficile de comprendre, sans être un grand Arithméticien, combien de millions il entre dans le trésor Impérial. Outre cela, il y a encore les Douannes, & tout ce que nous avons dit auparavant ; ainsi on peut être persuadé, que comme il n'y a point de Monarque au monde qui l'égale en nombre de sujets, & de soldats, il n'y en a point aussi qui puisse faire comparaison avec lui pour les richesses & les revenus.





# VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

## LIVRE QUATRIE'ME.

### CHAPITRE PREMIER.

*Retour de l'Auteur à Nanchianfou par terre.*

LE froid de Pékin étant trop violent pour moi, je résolus de quitter cette Ville, & de reprendre mon journal.

Le Samedi 19. de Novembre je fûs trouver le P. Grimaldi, pour le prier de me faire avoir trois mules pour mon voyage; ce que son domestique fit, en les louant pour cinq Leans & deux Ziens d'argent fin de la Chine chacune, ce

qui vaut autant que ſept piéces & demie de huit : prix bien modique pour un voyage d'un mois & quatre jours.

Ce Pére eut enſuite la bonté de me faire voir pluſieurs inſtrumens d'Optique très-beaux, pour multiplier & groſſir les objets ; de Géometrie, pour meſurer ; & d'erithmetique pour multiplier, & souſtraire promptement ſans le ſecours de la plume, qu'il a inventés pour l'Empereur, qui aime fort ces ſortes de choſes. Il me dit qu'il étoit occupé dans le Palais à mettre en ſa perfection une machine pour éteindre le feu, qui à force d'hommes & de vent jetteroit l'eau à cent palmes de hauteur.

Il y avoit trente ans que ce Pére demeuroit à la Chine ; & comme il étoit fort aimé du Prince, il eut l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avoit voyagé dans pluſieurs Parties du monde, de l'Europe à la Chine, & de la Chine en Europe, en eſſuyant quelques diſgraces. Il fut une fois fait eſclave par les Malais ; le Vaiſſeau ſur lequel il étoit, ayant fait naufrage dans le Détroit du Governador ; une autre fois il fut long-tems aſſiégé par le Savagi, en danger de perdre la vie ou la liberté ; & c'eſt pourquoi il n'y a perſonne qui puiſſe donner

de meilleures Relations que lui des Empires de la Chine, de la Tartarie, & de toute l'Asie ; & d'autant plus, qu'il sçait parfaitement la langue Tartare & la Chinoise. Je le priai de vouloir rendre service au public, en faisant imprimer quelque chose de ce qu'il avoit vû ; mais il me répondit, qu'ayant lû ( la derniére fois qu'il passa en Europe ) tant de choses fausses, qu'on avoit publiées de la Chine ; il n'avoit voulu rien faire imprimer, pour ne pas donner le démenti à tant d'Auteurs : sur tout aux Hollandois, qui avoient mis sous la presse leur fameuse Ambassade au Grand Champ de Tartarie, ( dont lui-même étoit l'Interpréte auprès de l'Empereur à Pékin, ) où l'on trouve plus de mensonges que de lignes, dans les endroits où ils ne parlent pas de la description des Villes. Cela étoit arrivé ainsi, parce qu'ils avoient amené avec eux des Interprétes Chinois des Provinces Méridionales, qui n'avoient jamais vû la Cour Impériale, & ne sçavoient pas le Portugais : ce qui faisoit que quand on leur demandoit quelque chose, ou ils ne la sçavoient pas, ou la sçachant, ils ne pouvoient pas l'expliquer ; & ainsi les Hollandois ont écrit au hazard, expliquant comme ils pouvoient les paroles confuses de leurs Interprétes.

Le Dimanche 20. je me promenai dans la Nouvelle Ville ; delà, je passai à la Vieille, pour y voir le Temple apellé Ti-vam-miao, ou le Temple de tous les Empereurs passés. C'est un somptueux Palais, qui a plusieurs cours & plusieurs apartemens. La derniére Salle est aussi belle, aussi grande & aussi ornée que celle du Palais Impérial. On y voit dans de riches trônes les Statues de tous les Princes bons & mauvais, qui ont régné depuis 4540 ans, en commençant par Fo-hi jusqu'à Xoun-ki pére de l'Empereur régnant. Ce Temple est situé au milieu d'une des plus belles rues de la Ville ; & des deux côtés, où sont les portes du Temple, on voit deux arcs de triomphe avec chacun trois portes, qui méritent qu'on les considére. Tous ceux qui passent par-là, ( de quelque qualité qu'ils puissent être ) sont obligés, en arrivant à ces arcs de triomphe, de descendre de cheval & de marcher à pied, jusqu'à ce qu'ils aient passé le frontispice du Temple. L'Empereur y fait tous les ans en l'honneur de ses prédécesseurs une infinité de cérémonies, qu'il seroit trop long & trop ennuyeux de raporter en détail.

Devant partir le Mardi, j'allai faire mes adieux le Lundi aux Péres Jésuites,

& en particulier au Pére Grimaldi, qui m'ayant mené dans sa chambre, me fit voir beaucoup de raretés, & entr'autres une ceinture que l'Empereur lui avoit donnée. Elle étoit jaune, & il y avoit une guaîne attachée qui étoit faite d'une très-belle peau de poisson. Il n'y a point de doute que ce ne soit un grand présent à la Chine; puisque celui qui le reçoit est respecté de tous les Ministres des Grands & du peuple; & que chacun est obligé, à la vûe d'une telle couleur, de se mettre à genoux, & de toucher la terre avec le front, jusqu'à ce que celui qui le porte le cache: comme ce même Pére le fit éprouver à un Mandarin à Canton. Celui-ci avoit demandé une montre au Pére Jacques Tarin de Valence, Missionnaire Observantin; & le pauvre Religieux ne l'ayant point aportée, il en fut si indigné, qu'il eut la hardiesse de faire mettre dans la Ville même où le Pére avoit sa Mission, une Déclaration, par laquelle il faisoit sçavoir que la Religion Catholique étoit fausse, & qu'elle enseignoit un mauvais chemin pour le salut éternel. Les Chrétiens Chinois en furent fort allarmés, & le firent sçavoir au Pére, qui se rendit dans la Place avec l'ardeur d'un Espagnol, & déchira la Décla-

ration du Ministre. Le Mandarin en fut si courroucé, (car on respecte leurs ordres extrémement à la Chine, ) & se mit à poursuivre si vigoureusement le Pére Tarin, qu'il l'obligea de se retirer à Canton. Le Pére Grimaldi passa dans ce temslà, & le Mandarin étant venu lui faire la révérence, comme à une personne que l'Empereur considéroit, il le reçut avec le bout de la ceinture en main, en lui reprochant son mauvais procédé, le peu d'estime qu'il faisoit de ses fréres, & la hardiesse qu'il avoit de blâmer la Religion Catholique, lorsque le Prince honoroit les Chrétiens, jusqu'à leur faire un tel présent. Le Mandarin humilié donna tant de fois de la tête en terre, que les Religieux priérent le Pére Grimaldi de ne le pas mortifier davantage. Il lui dit donc de se lever & de traiter mieux ses fréres à l'avenir, s'il ne vouloit pas qu'il informât la Cour de ce qu'il avoit fait, qui l'en châtieroit. Il n'y a que l'Empereur, les Princes du Sang de la ligne masculine, & quelques-uns par une grace particuliére, qui puissent porter le jaune & une telle ceinture ; parce que ceux de la ligne féminine la portent rouge.

Le Pére Grimaldi m'expédia un Passe-

port, pareil à celui qu'il avoit donné à Monſeigneur Siſaro, lorſqu'il partit pour être conſacré Evêque à Macao : il étoit marqué, qu'allant porter des livres à Fokien pour le ſervice de l'Empereur, perſonne ne s'aviſât de me faire de la peine à cauſe des armes que je portois; mais qu'au contraire on me donnât tous les ſecours poſſibles. Le Pére me diſoit, que ſi en venant à la Cour, je n'avois point été chagriné par les Gouverneurs des Villes, ils pourroient bien le faire, quand je m'en retournerois; & qu'ainſi j'avois beſoin de ſon Paſſe-port, qui étoit connu & reſpecté de tous les Miniſtres de l'Empire. Je conſerve aujourd'hui ce Paſſe-port en Chinois, à la faveur duquel je ne fûs nullement inquiété ſur la route. Le Lion qu'on avoit envoyé de Goa n'étoit pas encore arrivé à la Cour; mais le Pére me dit qu'il avoit ſçû qu'on l'avoit embarqué à Macao le 10. de Septembre, & qu'il l'attendoit avec impatience pour le préſenter à l'Empereur en ſon nom.

Ce fut par le moyen du Pére Oſſorio, que j'eûs à juſte prix une quantité conſidérable de muſc. Celui de la Chine eſt certainement le meilleur de tous; on peut bien en connoître l'activité en le tenant un peu de tems ſous le nez, puiſ-

qu'il en fait ſortir le ſang : & en ayant mis une boëte dans mon coffre ordinaire de voyage, les autres choſes qui y étoient en ont pris une telle odeur, qu'il n'eſt pas encore poſſible de pouvoir paroître en la compagnie des Dames d'Europe. L'animal d'où l'on tire cette ſorte de muſc, eſt grand comme un chat. Après l'avoir tué, on le pile tout entier dans ſa peau, & on l'y laiſſe pourrir. On fait enſuite avec la même peau de petites bourſes, que l'on remplit de cette chair broyée. Les Chinois en font un grand commerce, mais ils l'altérent ſouvent.

Je remerciai les Péres de toutes les bontés qu'ils avoient eues pour moi ; & en prenant congé d'eux, le Pére Grimaldi me donna le Calendrier qu'il avoit pour l'année 1696. en Chinois & en Tartare, & le P. Oſſorio Portugais me fit préſent de quatre autres livres en Tartare, qu'il accompagna d'une bonne proviſion de confitures.

M'étant accordé avec le muletier, & ayant payé preſque tout le marché pour trois mules, parce que c'eſt la coutume à la Chine, je l'attendis le Mardi juſqu'à midi pour me mettre en route. Je montai donc à cheval, & fûs accompagné du valet du P. Grimaldi juſques hors la por-

te. Je paſſai par le Bourg de Lou-pou-xaou, que je laiſſai à droite en venant, m'étant écarté du chemin. Il n'a pas plus de deux portées de mouſquet de longueur, & une demie de largeur ; mais ſes murailles ſont bonnes, & ſes portes ferrées aſſez bien faites. Proche de cet endroit, on paſſe la riviére ſur un beau pont de pierre, d'un demi mille de longueur, orné de chaque côté de deux pas en deux pas de petits lions de pierre. Nous reſtâmes le ſoir à Lean-xien-xié, après avoir fait 70 Lys. Le ſouper & le lit furent très-mauvais ; mais je remédiai au premier avec un bon faiſan que j'avois acheté à Pékin pour très-peu de choſe. Je trouvai en cet endroit un Tartare que ſervoient un page & un laquais, & pluſieurs domeſtiques qui devoient faire la même route ; de ſorte que nous nous joignîmes à la compagnie.

Je vis le Mécredi auprès de Tantien, un bon Pagode apellé Xien-ghen-ſon : il eſt enfermé de hautes murailles pendant un quart de mille de circuit, & à pluſieurs Couvens de Bonzes. Il y avoit dans le premier Miaou ou Pagode, une Idole aſſiſe à la maniére Orientale, toute dorée, avec pluſieurs petites dans des niches autour du mur. Dans le ſecond, on voyoit trois femmes aſſiſes ſur un lion &

deux dragons, le tout de couleur d'or : j'y trouvai la table déja mise, parce que les Bonzes mangent de bonne heure. Dans le troisiéme, une Idole semblable à un Briarée, assise comme la premiére; parce qu'outre les pieds & les mains à l'ordinaire, elle avoit encore vingt mains à chaque côté, deux pieds élevés en l'air, & bien cinquante têtes élevées l'une sur l'autre. Il y avoit plusieurs cours & logemens pour les Religieux, & de très-beaux arbres. Nous fûmes dîner à Lixoa, & coucher à Sankin-xien après 113 Lys de marche.

Le Jeudi, nous nous reposâmes dans le Bourg de Pecouxo. Avant que d'y entrer, je vis passer plusieurs Bonzes, qui alloient chercher un mort. Ils marchoient deux à deux, avec des chapes sur les épaules; les uns sonnans certains instrumens qui leur sont particuliers, les autres portant des parasols avec de longues pentes de soie à l'entour, des banderoles & autres ornemens. Nous passâmes ensuite par la Ville déserte de Xiou-xyen, & dans son Fauxbourg fort grand & bien peuplé : au milieu duquel il y avoit sous deux arcades plusieurs Idoles, & plusieurs Bonzes qui sacrifioient, pour aller ensuite dévorer un bon repas, que les parens du

défunt avoient préparé proche de l'endroit. Nous y passâmes la nuit après avoir fait quatre-vingt Lys.

Le Vendredi, nous déjeûnâmes avant le soleil levé dans le bourg de Chiopecouou, à cause d'un excellent poisson que l'on trouve dans les lacs des environs. L'on voit proche du pont une fameuse inscription, que l'on mit en cet endroit, à cause que l'Empereur y passa.

Delà, nous allâmes dîner dans le fauxbourg de Ginkyeou-xien, qui n'est considérable que par un circuit de deux milles de murailles, avec un fossé plein d'eau. Lorsque nous eûmes fait cent vingt Lys, nous restâmes à Rechilipou.

Le Samedi, nous nous reposâmes dans Chian-kelin, & fûmes passer la nuit à Fouchian-y, après cent vingt Lys. Ayant fait la même route en venant, je ne parle pas des Bourgs & des Villes dont j'ai fait mention alors, mais seulement des lieux où l'on s'arrétoit le matin & le soir, avec la distance en Lys.

Le Dimanche, nous dînâmes à Manxo; & le soir, après 130 Lys, nous logeâmes à Liouchi-miaou. On souffre un grand froid sur cette route, parce qu'il ne s'y trouve ni bois, ni charbon, & que l'hôte est obligé le soir d'aprêter le sou-

per, en brûlant des herbes séches & de la paille.

Le Lundi, on dîna à Couchipi, & l'on coucha à Jaou-chioen, après 120 Lys de chemin. Le lendemain, on s'arrêta à Cautancheou; & le soir, après avoir fait cent dix Lys, dans le fauxbourg de Chipin-xyen. Le Mécredi, on dîna à Touncen-y, & on soupa à Kien-xyen, après 120 Lys de chemin.

Le Jeudi 1. de Decembre, nous vînmes dans Xangua-biena, & le soir dans Chiagocheou, après 110 Lys. On peut dire que nous voyagions toujours dans une plaine bien cultivée. Nous vîmes que les laboureurs ajoûtoient au soc de la charrue une autre plaque de fer ronde pour rompre mieux la terre. Le Vendredi matin, nous nous arrétâmes dans le fauxbourg de Vonan-chian-xien; & le soir, après 90 Lys, nous demeurâmes dans Cauxio. Le Dimanche, nous dînâmes dans la Ville de Jenchifou, qui est bien peuplée, a de bonnes boutiques, & est environnée de bonnes murailles, avec un fossé plein d'eau. La Chine est si abondante en Faisans, que j'en achetai quatre pour environ vingt-cinq sols. Après avoir fait soixante Lys, nous passâmes la nuit dans Toun-tan-tien.

Le Dimanche, nous paſſâmes par Zouxien & ſon fauxbourg, où il y avoit un bon Pagode. On entre premiérement dans une place quarrée, ornée de hauts cyprès, dont chaque côté a la longueur d'un coup de fuſil; delà on paſſe dans une pareille cour murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle on voit trois portes qui conduiſent en autant de cours, fermées également de murailles. Vis-à-vis celle du milieu, répondent trois autres portes, proche deſquelles on voit l'épitaphe & le tombeau d'un Seigneur Chinois enterré en cet endroit, qui eſt ſoûtenu d'un grand crocodile : dans les deux autres cours il n'y a qu'une porte. En entrant par celle du milieu des trois dont nous avons parlé, on trouve une place plantée auſſi de cyprès, qui conduit au principal Pagode. On y voit deux grandes Idoles, une dans la niche principale, & l'autre à gauche ; toutes les deux ſont aſſiſes, & regardent quelque choſe qu'elles ont dans les mains. De leur tête pend un diadême à l'antique, auquel ſont attachées devant & derriére quantité de balles enfilées de diverſes couleurs. Proche de cet endroit, il y a un autre Pagode preſque ſemblable au premier, dans lequel eſt pour Idole une femme aſſiſe,

ayant ſur la tête cinq oiſeaux ſculptés, dans l'action de s'envoler, & avec de longues queues.

En entrant par la porte à gauche, on trouve dans la place une Statue aſſiſe, ayant une longue barbare, comme nous peignons le Tems ou Saturne. Derriére celle-ci, il y en a une autre de femme, pareille à celle dont nous venons de parler, mais ſeulement avec trois oiſeaux ; on l'apelle Mamon. Il y a d'autres ſtatues devant la porte & aux pieds des grandes ſtatues, mais toutes horribles & armées, comme ſi elles étoient deſtinées pour en défendre l'entrée. Elles ſont faites de terre, couverte de chaux ou de platre, & ce qui doit former le dos eſt fait avec du bois.

Après avoir paſſé la porte à droite, on trouve deux autres Pagodes ; d'autres cours avec des cyprès & des épitaphes, & deux galleries couvertes ſur les côtés. Nous vînmes dîner à Kiay-xoy-té, après avoir traverſé Vya, qui, quoique ſimplement environnée d'une muraille de terre, a un fort beau fauxbourg. Nous nous arrêtâmes le ſoir à Chiaxotien, après 120 Lys de chemin.

Avant que d'entrer dans cet endroit, nous rencontrâmes quantité de mules

chargées, avec une bonne escorte de soldats, & ensuite un brancard porté sur les épaules de trente hommes, dans lequel il y avoit un cercueil où étoit le corps d'un Seigneur Chinois. On portoit un coq blanc, lié selon la coutume, que l'on n'observe pas réguliérement faute d'en trouver. Une Dame suivoit, habillée de blanc, avec un voile de la même couleur sur la tête; elle étoit portée par quatre personnes dans une chaise blanche, & accompagnée de deux filles, qui portoient une mante, un chapeau, & des habits blancs, mais un voile noir sur le visage: On me dit que c'étoit la principale femme du mort. On voyoit ensuite une vintaine de litiéres, dans lesquelles étoient les autres femmes du mort, que quantité de soldats escortoient.

Nous dînâmes le Lundi à Chiacouchian, & restâmes le soir à Nivii, après 120 Lys de chemin. L'endroit est si abondant en liévres, qu'on en a un pour deux sols. Le lendemain, nous nous reposâmes à Louyala, où l'on voit un pont fort long sur la riviére. Nous passâmes en bateau le rapide fleuve de Soucheou, & vînmes le soir à Sanpou, après avoir fait 110 Lys.

Le Mécredi, nous partîmes de bonne

heure, pour dîner à Senfoun, & coucher à Nanſoucheou, après 120 Lys. Il y auroit de quoi faire bonne chére dans les auberges; mais les Chinois ne voulant pas plus dépenſer que le prix ordinaire, ſont cauſe que l'hôte ne donne que de mauvais porc, & des poules gâtées: c'eſt ce qui m'obligeoit, n'aimant pas la viande puante, de faire tuer les miennes devant moi, en payant davantage.

Le Jeudi, une pluie pareille à celle qui m'avoit retenu en allant, me retint auſſi en revenant; cela fut cauſe que l'on partit tard, & que l'on ne put paſſer Sauchian, après avoir fait cinquante Lys. Le Vendredi, on dîna à Couchen; & après 80 Lys, on logea à Leanchen.

Le Samedi, on laiſſa la route de Nankin; & l'on paſſa la riviére de Xouayxo, dans un bateau, où des payſans en bottes nous portérent ſur leurs épaules: ils ſont continuellement pour cet effet ſur l'une & l'autre rive, parce que le bateau ne peut pas aprocher aſſez près des bords. Nous dînâmes tard dans Chianchingoy, & le ſoir nous gagnâmes Founianfou, après 90 Lys de marche. La Ville, quoique ſans murailles, eſt grande, & a de belles places. Il y a auſſi des Tribunaux, au milieu deſquels on voit une ſalle fort

grande, & plusieurs chambres l'une sur l'autre ; & tout est solidement bâti jusqu'au premier étage. Il y avoit aux portes de cette salle plusieurs prisonniers avec une chaîne au pied, & une grande cangue autour du col qui pesoit bien cent livres.

On ne marcha point le Dimanche, pour faire reposer les chevaux, & je pris une chaise pour aller voir Xouanchen. Ses murailles n'ont pas plus de demi-mille en quarré, & l'on n'y voit que de petites maisons de paille. Le côté qui regarde le Nord est fermé par la cime des montagnes, & plus long que les autres. C'est de ce côté que sont les maisons ; car dans le reste, ce ne sont que des champs cultivés.

Le Lundi, on dîna à Hin-quie-quy-en; & ayant fait 90 Lys dans des montagnes & des plaines, on s'arrêta le soir à Tin-gan-xyen. Le circuit de ses murs n'est pas de plus d'un mille, & dans toute sa longueur elle n'a qu'une rue où il y ait des boutiques & des Marchands, comme dans son fauxbourg.

Le Mardi, on se reposa le matin à Chian-chiaou-yen ; & après avoir passé plusieurs plaines, on arriva le soir à Pa-tein. Les auberges sont bien mauvaises dans une si bonne route ; & je fûs con-

traint de coucher dans la même que le Tartare, lequel, après s'être mis au lit, se fit battre sur le ventre par son page, comme sur un tambour, afin de s'endormir; & il recommença cette musique le matin trois heures avant le jour. On ne fit ce jour-là que cent Lys.

Le Mécredi, nous dînâmes dans Leauxyen, après avoir premiérement passé par Tien-pou, où resta le Tartare. En sortant de Tien-pou, je rencontrai un Mandarin avec un grand cortége. Quantité de chariots escortés de Soldats précédoient; après lesquels venoient en chaise plusieurs Officiers & Favoris, que suivoient à cheval les Pages & les principaux Domestiques. Le Mandarin étoit dans une chaise portée par huit hommes, & environnée de quantité de Gardes, qui tenoient plusieurs petits drapeaux & un fort grand. On voyoit ensuite une foule d'autres soldats & de Valets, jusqu'au nombre de plus de mille personnes. Il faut avouer que ces Mandarins font plus belle figure qu'aucun Viceroi en Europe. Je restai le soir, après 110 Lys, dans la Ville de Louchifou. L'enceinte de ses murailles, avec ses fossés pleins d'eau, est bien petite, n'y ayant pas un tiers de mille d'une porte à une autre. Il y a cepen-

dant de bonnes boutiques, & ses fauxbourgs sont fort grands.

Le Jeudi, nous passâmes dans des plaines bien cultivées, & vînmes dîner à Paxoy : le soir, après 100 Lys, nous arrivâmes à Tauchen, qui, quoique sans murailles, est une Ville fort grande, & a de bonnes boutiques. Nous traversâmes la riviére qui la baigne, sur un pont de bateaux, & fûmes passer la nuit dans le fauxbourg.

Le Vendredi, nous arrivâmes de bonne heure à la Ville de Louchi-chin-xyen, qui, quoique murée, n'a rien de considérable. Nous fûmes nous reposer à Nanzian ; & après avoir fait quelque peu de chemin dans les montagnes, nous entrâmes dans une plaine, au milieu de vallées bien habitées. Enfin, au bout de 100 Lys, nous restâmes à Tacouon. On trouve dans ces montagnes une espéce de truffes, que les Chinois apellent Mati ; mais elles sont petites, ont la figure d'une rave, & le goût d'une chataigne fraîche.

Le Samedi, après avoir voyagé dans des montagnes & dans des plaines, nous vînmes dîner à Toun-chin-xyen. Cette Ville est située au pied de certaines montagnes ; elle est bien murée, fort peuplée, & a de bonnes boutiques ; ses fauxbourgs

ſont beaucoup plus grands. Je vis dans les boutiques certains navets attachés par le petit bout, dans leſquels le grain germoit; ce qui ſe fait au moyen d'un peu de terre qu'on met dans le trou, & qu'on arroſe tous les jours. Nous arrivâmes le ſoir à Taoucheny, après 100 Lys.

Le Dimanche, nous fîmes notre route au milieu de forêts de cyprès : & en cotoyant les montagnes ſur la droite, nous fûmes dîner à Saloucheou. Delà, nous paſſâmes dans une plaine de pluſieurs milles, remplie de maiſons de campagne, de beaux jardins & de fermes. Le ſoir, nous nous arrétâmes dans Zenzyan-xyen, endroit fermé de baſſes murailles, ruinées en pluſieurs endroits, & n'ayant que de mauvaiſes maiſons. Nous ne fîmes ce jour-là que 90. Lys.

Nous vînmes dîner le Lundi à Seau-chi-y, par une route ſemblable à celle du jour précédent. L'après-dinée, nous traverſâmes Taynxou-xien, Ville longue de deux milles d'une porte à l'autre. Les bâtimens n'ont rien qui ſatisfaſſe la vûe; il y a cependant de bonnes boutiques ainſi que dans les fauxbourgs, qui ſont fort peuplés, par raport au commerce qui s'y fait, à cauſe d'une petite riviére qui paſſe par-là. Après avoir fait 95 Lys,

nous reſtâmes dans Founxian-y, la derniére place de la Province de Nankin, dans laquelle nous étions entrés depuis Soucheou.

Le Mardi, nous entrâmes dans un coin de la Province de Houquam, par des plaines cultivées & peu éloignées des montagnes. On dîna à Tin-ſan-y, & l'on paſſa la nuit à Xouan-may-xien, après 100 Lys. Les murailles de cette Ville ont trois milles de circuit, & ſes fauxbourgs ſont bons; on y voit des boutiques qui ne ſont pas mépriſables.

Le Mécredi, après nous être éloignés des montagnes, & voyageant dans de grandes plaines, nous vînmes dîner à la Ville de Counlounga, ſituée ſur le bord d'une petite riviére. Elle a de belles boutiques, quoique ſans murailles. Le ſoir, après 95 Lys, nous nous arrétâmes à Siauchicheou. Cette Ville eſt ſur la rive du Kian, qui ſépare la Province de Houquam de celle de Kianſi. Elle eſt petite, ſans murailles, mais bien peuplée, & remplie de bonnes boutiques.

Le Jeudi à la pointe du jour, on embarqua les mules & l'équipage, pour paſſer de l'autre côté. On paie vingt Ziens pour le paſſage de chaque animal, & rien pour les paſſagers. Il y a une Douanne,

qui prend ſeulement connoiſſance des ballots & non des valiſes. Le fleuve peut avoir deux milles de large. Ayant remonté à cheval, nous entrâmes dans la Ville de Kiou-kia-fou, ſituée ſur l'autre rive; ſes murs ont bien huit milles de tour, mais renferment plus de champs que de rues. Le fauxbourg eſt fort grand, a trois milles de long, eſt plein de riches boutiques & bien peuplé. Il y a entre la Ville & le fauxbourg un grand lac, d'où ſort une petite riviére. Quand nous eûmes fait ſoixante Lys, nous dînâmes à Toujoueny, lieu ſitué dans les montagnes. On ne peut pas s'imaginer la grande quantité de bon poiſſon, comme eſturgeons & autres ſemblables, que l'on prend dans les riviéres, & les lacs de cette route; ce qui fait que les hôtes donnent un lit & un meilleur ſoupé en poiſſon, pour dix Ziens, que s'il étoit de viande.

Le Vendredi, nous continuâmes notre route dans les montagnes, nous nous repoſâmes à Ouchimen; & après avoir traverſé Tengan-xyen, petite Ville preſque déſerte, nous arrivâmes à Ynanpou, après 90 Lys de marche.

Le lendemain, en voyageant au milieu de plaines cultivées & de collines agréables, nous arrivâmes dans Sin-kien-xien, qui

qui a un grand circuit, & eſt déſert en partie. On paſſa en batteau la riviére qui en eſt éloignée d'un mille, & nous vînmes dîner à Saniarou, où nous repaſſâmes la même riviére, mais ſans rien payer; parce que les lieux des environs entretiennent des gens exprès pour cela. On fit ce jour-là cent Lys, & le ſoir, on reſta à Coxoa.

Le Dimanche 25, après avoir fait trente Lys, nous arrivâmes à Nanchianfou, ayant été trente-quatre jours en chemin, & comptant 3213 Lys depuis Pékin. Comme la Ville eſt entiérement environnée du fleuve, j'y paſſai en batteau, laiſſant les mules de l'autre côté. Je logeai dans la Maiſon des Jéſuites, dont le Supérieur n'étoit pas encore revenu de Canton; ce qui fit que je paſſai un jour comme celui de Noël, fort triſtement, étant ſeul, & ſans entendre la Meſſe, faute de Prêtres. Je fûs ſur le ſoir dans un grand Palais, qu'on apelle l'Ecole ou l'Académie de Confucius. Etant entré dans la ſalle, un de mes domeſtiques, qui étoit Catholique, ſe mit à genoux pour adorer le portrait de ce Philoſophe que l'on y voyoit; & l'ayant repris d'une pareille idolâtrie, il me répondit que les Jéſuites le permettoient, comme un acte de véné-

ration extérieure : ſur quoi je me tûs, me reſſouvenant de la diſpute que ces Péres avoient avec les Vicaires Apoſtoliques François.

---

## CHAPITRE II.

### *Continuation du Voyage de l'Auteur jusqu'à Canton.*

AYant fait louer une barque par mes domeſtiques, (qu'ils arrétérent pour deux Leans, & ſept Ziens par un écrit fait en préſence de gens députés pour veiller ſur les barques) je fis le Lundi matin toutes mes proviſions, & partis à midi. On ne fit cette journée-là que trente Lys, ce qui nous arréta à Serimi.

Le lendemain, on en fit cinquante, & l'on arriva à Chiangoutou ; mais le Mécredi, après en avoir fait quatre-vingt, on fut contraint de s'arrêter ſur le rivage. Le Jeudi, on en fit encore autant, & l'on arriva à Xopou.

Nous abordâmes le Vendredi à la Ville de Chiakianxyen, environnée de murs juſqu'au ſommet des montagnes. Nous ne fîmes que quatre-vingt Lys, parce que le vent étoit foible, quoique les Matelots

Chinois sifflassent superstitieusement pour le faire souffler plus fort.

Le Samedi, un fort vent de Nord nous fit faire 140 Lys. Nous perdîmes d'abord quelques heures à attendre qu'il s'abaissât, & je fûs obligé de faire partir les autres malgré eux. Nous arrivâmes le soir à Kinang-fou ; & n'ayant pas voulu aller dans la maison du Pére Gregoire Ybañes Cordelier, il me vint voir dans la Barque, où nous nous entretînmes jusqu'à minuit.

Le Dimanche 1. de Janvier 1696. nous fîmes 85 Lys, & arrivâmes le soir à Juynfoun. Le lendemain, après 70 Lys, nous nous rendîmes à Pekiazoun. On fit ainsi peu de chemin, parce que les eaux étoient basses, quoique la riviére de Nanganfou en reçoive une autre à Cancheoufou ; ce qui fait que l'on ne va pas commodément à Fokien.

Nous nous arrétâmes le Mardi dans Houenlon, après avoir fait 120 Lys ; & le Mécredi dans Tankian, après seulement 70 Lys. Nous arrivâmes le lendemain de bonne heure dans Cancheoufou, après 90 Lys de navigation. Je laissai un domestique dans la Barque, & me rendis à l'Eglise des Jésuites, où le P. Grillon, François étoit Supérieur. J'y trouvai le

P. Provana de Turin, avec qui le Pére Vanderbeck Flamand de Malines & le P. Amiani Piémontois étoient venus de Goa, tous gens de mérite, destinés pour la Mission de la Chine. Ce fut une grande consolation pour moi, de rencontrer tout-à-la-fois tant d'amis. Il y eut pendant la nuit un grand concours de Chinois Chrétiens dans l'Eglise, à cause de la veille de l'Epiphanie. Ils jouérent tant de leurs instrumens, qu'il me fut impossible de dormir. Je ne partis pas le Vendredi à cause de la Fête.

Je me remis le Samedi l'après-dinée dans la Barque; mais nous ne pûmes faire que vingt Lys, à cause de la sinuosité de la riviére: ce qui fit que nous nous arrétâmes dans le Fauxbourg même de Cancheousou, que l'on apelle Namen, qui en est éloigné d'un mille par terre. J'y fûs voir un Pagode bâti dans une vaste campagne. On trouve premiérement une Idole avec deux épées aux mains, & deux autres Statues sur les côtés. On passe ensuite dans une cour, & l'on voit dans la niche principale du Pagode, une grande Idole dorée avec une épée à la main, & deux autres Statues à ses pieds. Sur le pavé il y en a deux de chaque côté très-laides, très-grandes, & armées,

comme ſi elles en défendoient l'entrée.

Nous arrivâmes le Dimanche , après avoir fait quatre-vingt Lys, dans la Ville & la garde de Kiounſon, & puis nous entrâmes entre les montagnes de Nanganfou, où la riviére ſerpente ſi fort, qu'elle rend le chemin une fois plus long que par terre.

Nous vînmes le Mardi, après quatre-vingt Lys dans la garde de Lanzoun ; & le Mécredi, après 70, dans Nanganfou, où je fûs reçû du P. Pierre de la Piñola Méxiquain, qui me traita aſſez bien ; ce qui m'engagea à y reſter le Jeudi & le Vendredi ſans me faire trop prier. Je louai trois chaiſes pour 160 Ziens chacune, & pluſieurs Porte-faix pour les hardes, à raiſon de quatre-vingt Ziens par tête. Une piéce de huit à Nanganfou vaut 1000 & quelques Ziens.

Ayant pris congé le Samedi de bonne heure du P. Pierre, je me mis en chaiſe, & me fis porter ſur cette montagne eſcarpée pendant plus de trois milles ſans mettre pied à terre : pour cela ſeulement les Porteurs méritoient une piéce de huit. On voit dans le milieu de cette montagne un Pagode qui ſépare les deux Provinces, où le Viceroi, le Chiankyoun Général de la Milice Tartare & le Titou Général

de celle du Pays, prennent possession de leurs emplois ; les Sceaux leur étant remis dans ce Pagode, par des personnes députées des Tribunaux de Canton.

Le Pagode qui est déservi par les Bonzes, est divisé en haut & bas. Dans le premier il y a une idole assise, dorée, de figure gigantesque & sans barbe. Les Chinois qui l'adorent très-particuliérement, l'apellent Fou, & d'autres Foe. Après avoir monté quelques escaliers, on trouve dans l'autre Pagode une Idole apellée Vouen-chin-sian, avec la couronne sur la tête, & une espéce de manteau Royal sur les épaules. La Statue est dorée & assise ; on en voit deux autres à ses pieds. En entrant, on aperçoit sur la droite la Statue de Chian-laoie, qui fut autrefois un grand Mandarin, que l'on adore aujourd'hui comme un Dieu, & que l'on regarde comme le Protecteur des Tribunaux.

Il y a sur cette montagne & sur celle qui est proche de Nanyounsou, certains petits arbres qui produisent un fruit gros comme une noix, rond & noir, ayant quelques semences dont on tire, par le moyen de la presse, la meilleure huile de toute la Chine. Les Chinois apellent le fruit Mouzou, & l'huile Mouyeou,

c'eſt-à-dire, huile d'arbre ; à la différence de l'huile que l'on tire des herbes & de diverſes ſemences, qui ſert pour les lanternes.

Etant deſcendu de la montagne, je rencontrai pluſieurs compagnies de Soldats, & quantité de perſonnes de conſéquence, qui alloient à Nanganfou au-devant du Titou, qui venoit prendre poſſeſſion de la Charge, pour aller delà à Canton. Peu de tems après, je vis la femme d'un grand Mandarin, que précédoient quantité de perſonnes à cheval & des Officiers de Juſtice, avec leurs baguettes & bâtons à la main, (de la même maniére que ſi ç'eût été le mari) & faiſoient arrêter tous ceux qui alloient à cheval ou en chaiſe. Huit hommes portoient la chaiſe dans laquelle elle étoit, & ſes Demoiſelles la ſuivoient dans d'autres. Son fils âgé de trois ans, vif & éveillé, étoit tout ſeul à cheval. Je dînai à moitié chemin, & j'arrivai à Nanyounfou deux heures avant la nuit ; quoique je fuſſe parti tard, & que les jours fuſſent très-courts. Certainement, les Porteurs de chaiſes Chinois ne le cédent point aux chevaux Tartares, & font cinq milles au trot par heure. Ils contoient la journée pour douze lieues, mais il n'y en a que

8 ou 104 Lys, chaque lieue étant de 13 Lys. Cela arrive dans tous les chemins Royaux pour l'avantage des Couriers; & les Chinois font les Lys longs dans un endroit, & courts dans d'autres.

Le P. Jean-Nicolas de Ribeira Missionnaire Apostolique de cette Ville, me traita parfaitement bien, sur tout avec du Chocolat, comme avoit fait aussi celui de Nanganfou. Il y avoit alors fort peu de Barques, parce qu'on attendoit le Titou; & j'eûs beaucoup de peine à en trouver une pour Canton, moyennant 3300 Ziens, qui font trois piéces de huit, quand ordinairement on n'en paie que 1000, ou 1100.

Le Dimanche après-dîné, je remerciai le P. Juan, & pris une chaise pour me rendre à la Barque. J'en trouvai une grande, & qui devoit aller fort lentement par raport au peu d'eau; mais comme j'avois déja payé le maître, je m'armai de patience, & m'accommodai au tems. Deux femmes, quoiqu'avec leurs enfans sur les épaules, ramoient aussi-bien que les hommes. Après avoir passé les deux Ponts, (c'est-à-dire, sous l'un & près de l'autre) qui joignent les deux petits Fauxbourgs avec la Ville, nous nous arrétâmes à la garde de Peyentan, après avoir fait 20 Lys.

Le Lundi, nous n'en fîmes que ſoixante, à cauſe de la grandeur de la Barque, qui s'arrêtoit dans les endroits où il y avoit peu d'eau, ce qui nous fit reſter à la garde de Xouantan. Le Mardi, nous n'en fîmes pas davantage, & demeurâmes à celle de Sin-chian-chiony. On entre en cet endroit dans un lit plus profond ; parce qu'à la Ville de Kiankeou, il ſe fait la jonction d'une autre riviére qui vient des montagnes.

On arriva le Mécredi de bonne heure à Chiacheouſou, après avoir fait 120 Lys. Je paſſai à la maiſon des Péres François ; mais quoique le P. Miſſionnaire ne s'y trouvât pas, je fûs cependant fort bien reçû de ſes Domeſtiques. Le Jeudi, je pris une chaiſe, & fûs voir la Ville qui a de bonnes murailles, conſtruites d'une maniére qu'on en peut faire le tour à l'abri. Son circuit eſt d'environ quatre milles, ſans les Fauxbourgs. Ses rues ſont droites, longues, bien pavées, & remplies de bonnes Boutiques. Elle a au Midi une riviére navigable venant de l'Occident, qui s'unit à la grande. Je m'embarquai l'après-dînée avec un bon vent ; mais il ceſſa, & nous ne fîmes que quarante Lys juſqu'au Village & à la garde de Pérou.

Le Vendredi, nous en fîmes 110 jusqu'à la garde de Vanfoucan, les deux femmes ramant toûjours également comme les cinq Matelots. Le vent de Nord nous fit faire le lendemain 140 Lys, & arriver à la garde de Xyakkeou. Nous passâmes le Dimanche la seconde gorge des montagnes, (sur lesquelles il y a un grand Pagode, avec plusieurs autres petits, entre les rochers & l'ombre des arbres) & nous continuâmes notre route avec peu de vent, mais une grande chaleur, quoique nous fussions dans la rigueur de l'hiver. On trouve cette diversité dans la Chine, à cause de ses différens climats. Depuis les montagnes de Pékin jusqu'à Nanganfou, on sent un froid perçant, & une grande chaleur depuis cette derniére Place jusqu'aux côtes Méridionales. Vers le soir, nous rencontrâmes trois Barques bien couvertes, avec plusieurs Drapeaux & Etendarts à la maniére du pays, à cause des Mandarins qu'elles portoient. Nos Missionnaires d'Europe se servent aussi de ces aparences, pour faire la Mission avec fruit & honneur, parce que les Chrétiens Chinois sont fort attachés à ces pompes extérieures. Après avoir fait 140 Lys, nous nous arrêtâmes à Quantikeou, où s'arrété-

rent aussi les Mandarins qui alloient au-devant du Titou. Les Soldats qui les attendoient sur la rive, les saluérent avec plusieurs décharges de fusil.

La chaleur du Lundi fut insuportable. Après avoir laissé à gauche, à l'ombre d'une quantité d'arbres, la Ville de Seoutan, qui est très-peuplée, nous demeurâmes à la garde de Lichi-iven, après 100 Lys de navigation. Nous partîmes le Mardi quatre heures avant le jour, pour être de bonne heure à Kouancheou-fou, ou Canton, comme les Portugais l'apellent. Le Soleil n'étoit pas encore levé, quand je mis pied à terre à Fouchian, qui dépend de Canton. Je pris là une chaise pour aller voir le P. Capaccio Jésuite; & je fûs obligé de faire plus de trois milles avant que d'arriver chez lui, toujours au milieu de Boutiques riches, pleines de toutes sortes de marchandises, de provisions, & de toutes les Manufactures du pays. Cet endroit passeroit en Italie pour un Village, étant sans murailles, quoiqu'il ait cinq milles de longeur & trois de largeur. La riviére passe au milieu, & est couverte d'un aussi grand nombre de Barques, qu'il y a de maisons dans la Ville. C'est un Mandarin qui en est le Gouverneur, mais qui ne peut rien déterminer

ſans le communiquer aux Tribunaux de Canton : & pour la Milice, c'eſt un autre petit Mandarin d'Armes. Tous les Miſſionnaires diſent unanimement, qu'il y a un million d'habitans dans Fouchian.

Après avoir pris congé du P. Capaccio, je pourſuivis la route ; &, graces au Seigneur, j'arrivai à Canton, au bout de 80 Lys, dans le tems que les Miſſionnaires Obſervantins croyoient que j'avois été arrêté en chemin, ou que j'avois eu quelque chagrin à Pékin ; parce que les Péres Jéſuites ne trouvent pas à propos que les Européens aillent à cette Cour. Ce qui confirmoit leur apréhenſion, étoit que je ne ſçavois pas la langue du pays, ni mes deux Domeſtiques le Portugais, pour me faire entendre dans le changement de tant de Barques, & dans un ſi long chemin par terre : outre ma grande infirmité, & une foibleſſe dont je ne pûs bien guérir. Je dis tout ceci, afin que l'on ſçache que jamais les dangers, ni les incommodités ne m'ont retenu ; mais qu'en les mépriſant, je les ai tous ſurmonté à la fin, avec le ſecours de Dieu. J'avouerai même que j'ai apris par expérience, que les envieux les repréſentent toujours beaucoup plus grands qu'ils ne ſont, pour ôter le courage, & faire échouer les

entrepriſes les plus glorieuſes. Les Voituriers comptent de Pékin à Nanchianfou 3213 Lys : & les Matelots de Nanchianfou à Canton, 2179, le tout montant à 5392 Lys de 260 pas chacun, qui réduits en milles d'Italie, en font 1402.

---

## CHAPITRE III.

*De la nouvelle année des Chinois. De la célébre Fête des Lanternes.*

J'Etois venu à Canton, dans la réſolution de paſſer à Emouy dans la Province de Foken, afin de m'embarquer en cet endroit pour Manille ; mais trouvant la Some ou Barque de voiture de Canton déja partie, & aprenant qu'il y avoit dans le Port de Macao un Vaiſſeau de cette Iſle, je changeai de réſolution, & ſongeai à m'embarquer ſur ce Vaiſſeau : d'autant plus que je trouvai à Canton chez les Péres de l'Obſervance, trois Eſpagnols qui venoient pour employer 180000 piéces de huit en marchandiſes. Je fis amitié avec eux, & je me riois de la ſurpriſe où ils étoient, ſur ce que j'avois été aſſez hardi pour paſſer à Canton ſans payer le Paſſe-port, & de-là à la Cour

de Pékin ; quand le Xupù , ou Douannier avoit pris trente piéces d'eux pour le leur.

Plusieurs de mes amis vinrent le Mécredi se réjouir avec moi de mon heureux retour ; c'est pourquoi le Jeudi, pour n'être pas exposé à de pareils complimens, je fûs me promener dans la Ville, & voir les préparatifs que l'on faisoit pour célébrer la Fête de la nouvelle année.

On ferma le Vendredi les portes de la Vieille Ville, apellée Lauchin, de crainte de sédition ; & les Gardes des Portes visitoient toutes les chaises. On mit en prison un homme qu'on disoit être un Chef de séditieux, avec vingt complices ; & l'on faisoit toutes les diligences possibles pour prendre les autres, parce qu'on craignoit qu'ils ne vinssent assiéger Canton avec un grand nombre de Barques. Certainement le peuple est oprimé de tant d'impositions & de taxes, depuis le Gouvernement des Tartares, que la Paix ne peut pas durer long-tems dans la Chine.

Le Samedi, Monsieur de Sesle, Prêtre François & Missionnaire Apostolique à la Chine, partit pour l'Europe. On fit encore les mêmes diligences le Dimanche contre les séditieux, non seulement dans la Vieille Ville, mais aussi dans Sanchin ou la Nouvelle.

Le Lundi, je pris une Barque, & passai la riviére, pour voir un fameux Pagode. Je trouvai à la porte de la premiére cour deux Statues gigantesques, placées en cet endroit, comme pour garder l'entrée; & à celle de la seconde quatre autres horribles à voir, dont une avoit une Guitarre en main. Au fonds étoit le grand Pagode, dans lequel on voyoit trois Idoles dorées d'une grandeur prodigieuse. Il y en avoit huit autres sur les côtés, de plâtres mis en couleur; & dans le derriére, une autre de bronze. On voyoit deux autres Pagodes sur les côtés de la cour, dans chacun desquels il y avoit une grande Idole debout, de couleur d'or, assez bien faite. En passant dans la troisiéme cour, on trouvoit une petite Pyramide de marbre de trente pieds de haut, ornée par tout de figures gravées; & derriére, un autre Pagode avec plusieurs Idoles. Tout-au-tour étoient des logemens pour 200 Bonzes, qui vivoient des revenus du Pagode.

Le Chin-y-vé, ou la Nouvelle Année des Chinois commence à la nouvelle Lune la plus proche du 5. Février, ou au quinze dégré du Verseau, qui divise en deux parties égales l'espace d'entre les points du Solstice & de l'Equinoxe; & ce jour-

là, selon eux, le Soleil entre dans un Signe, qu'ils apellent Lie-chioum, ou la résurrection du Printems. Ils comptent ordinairement douze mois Lunaires; un, qu'ils nomment petit, de 29 jours, & l'autre grand de trente : tous les cinq ans, ils en ont un intercalaire de tous les jours perdus des années passées, ce qui fait qu'ils se retrouvent avec l'année Solaire. Ils divisent les semaines comme nous, selon le nombre des Planetes, à chacune desquelles ils donnent quatre constellations, une chaque jour; de sorte qu'après quatre fois sept, elles reviennent à la premiére.

Ils comptent le jour depuis minuit jusqu'à l'autre minuit, & le divisent en vingt-quatre heures comme nous, qui toutes ont leur nom & leur caractére particulier. *Ils* le divisoient autrefois en douze parties, & chaque partie en huit autres; de sorte que le jour naturel se trouvoit divisé en quatre-vingt-seize parties, Cependant, sur leurs anciens cadrans solaires, on voit de quatre en quatre divisions une espéce d'avant-quart marqué, ce qui tout ensemble faisoit vingt-quatre parties, dont la somme étoit égale aux quatre divisions générales, afin que le cercle fût de cette maniére-là divi-

ſé en cent parties égales. Depuis que les Miſſionnaires ont réformé le Calendrier, leurs cadrans ſont comme les nôtres, quoique de chaque deux heures ils faſſent une partie du jour, qui toutes douze ont leurs noms particuliers ; leſquels joints à dix autres mots, que le caprice a inventés, & combinés enſemble, font une eſpéce de révolution de ſoixante parties, ſur quoi ſe régle leur Cycle, pour marquer la différence des années. Entre les parties du jour naturel, il y en a trois ſur leſquelles les Chinois font de grandes obſervations, & qui, ſelon eux, renferment beaucoup de myſtéres, par raport à la ſituation des Aſtres dans ce tems-là. La premiére eſt l'heure de minuit, parce qu'ils diſent que ce fut alors que le Ciel fut créé ; puis la ſeconde & la troiſiéme, parce que dans celle-là la Terre reçut ſon être, & dans celle-ci l'Homme.

Le menu peuple ne s'embaraſſe pas de tant de choſes ; il ſe régle au lever, au coucher du Soleil & à ſon midi : pendant la nuit, les cloches, & le tambour dont on a parlé, lui ſervent d'horloge.

Les Chinois attribuent l'obſcurciſſement des Planétes au Dragon Céleſte, & diſent que par une trop grande faim, il dévore le Soleil & la Lune, ce qui cauſe

les Eclipſes ; & alors ils ſont un grand bruit pour ſaire retirer ce Dragon imaginaire.

Cette nouvelle année Chinoiſe commença le 3. de Février, un Vendredi : ſur quoi les Miſſionnaires Apoſtoliques trouvérent à propos de donner permiſſion aux Chinois Catholiques de manger de la viande ce jour-là, auſſi-bien que le lendemain ; parce qu'ils l'auroient priſe d'eux-mêmes. Cette diſpenſe fut encore un nouveau ſujet de trouble entre l'Evêque de Macao, & les Vicaires Apoſtoliques François. Ce Prélat la leur avoit envoyée, pour exercer cette acte de Juriſdiction ; & les Vicaires l'avoient refuſée, diſant qu'ils n'en avoient pas beſoin, puiſque le S. Siége leur avoit donné le pouvoir de le faire.

J'eûs beaucoup de plaiſir le Mardi, en me promenant dans la Ville, la voyant ſi magnifiquement ornée, & toute en joie. Les Tribunaux étoient déja fermés, & il y avoit pluſieurs jours que l'on avoit mis ſous la clef le Sceau Impérial, pour ſe préparer à la Fête. Il n'y a point d'heure, ni de jour déterminé pour fermer ou ouvrir les Tribunaux, ni le Sceau ; mais les Aſtrologues de la Cour le fixent, afin que l'Empereur recommence à régner cette

nouvelle année, dans un jour & une heure dont l'influence ſoit heureuſe. On les ferma en 1696. le 22. Janvier ſur les deux heures d'après-dîner. Comme l'on ne fait point de Juſtice dans ces jours-là, il eſt fort dangereux de voyager, à cauſe que tous les Voleurs ſortent alors, ſûrs de ne pouvoir être punis ſur le champ. On redouble auſſi dans ce tems-là les Gardes, pour tâcher de les prendre & les châtier à l'ouverture des Tribunaux.

Les plus pauvres ſe donnent un habit, couvrent de papier neuf les fenêtres & les murailles de leurs maiſons, en refont les Epitaphes & les Inſcriptions, & ne manquent pas de ſe munir de bonnes proviſions, pour ſe divertir avec leurs Amis.

Le Mécredi au ſoir, premier de Février, je fûs voir cette quantité d'illuminations que l'on fait dans toute la Ville, accompagné des domeſtiques de la maiſon.

Le Jeudi, on commença les cérémonies de la nouvelle année, en donnant congé à la vieille. Cela ſe fait ainſi. Le ſoir dans toutes les maiſons, l'Enfant devant ſon Pére & ſa Mére, le Cadet devant ſon Aîné, le Serviteur devant ſon Maître, ſe met à genoux, bat la terre de ſon front, & fait la cérémonie dont j'ai parlé ailleurs. Avant que les Péres exigent ce de-

voir de leurs Enfans, ils le rendent eux-mêmes à leurs Ancêtres, en frapant trois fois la terre avec la tête, & brûlant des parfums devant la Tablette sur laquelle sont écrits les noms de leur Pére, de leur Grand-pére & de leur Bisayeul. Ils passent le reste de la nuit à manger, boire, jouer, & à d'autres plaisirs. Les femmes font la même chose entr'elles : & comme à la Chine, la communication avec les femmes est si défendue, qu'il n'est pas permis à un Beau-pére (excepté parmi les gens de Qualité) de voir sa Bru, que ce jour-ci ; il profite alors du privilége, & va lui rendre visite avec son Fils.

Le Vendredi, les plus scrupuleux se rendirent avant le jour dans les Pagodes, pour y faire leurs dévotions, battre la terre de leur front, & brûler des parfums, & de ces cordes dont on a parlé. Ils vont ensuite rendre visite à leurs amis, chez qui ils laissent en écrit sur un papier rouge qu'ils sont venus exprès pour cela ; ce qui se pratique pour éviter cet embarras de complimens qu'il faut essuyer en les recevant. Les parens pourtant, & les amis particuliers, se voient, & on ne peut pas s'excuser de boire trois verres de vin de ris ; il arrive souvent que celui qui a beaucoup de parens & d'amis, étant sorti

très-grave de sa maison, y revient chancelant, & la tête fort légére. Je dis grave, parce que ce jour-là les Chinois marchent comme autant de Religieux, croyant que si l'on rioit, pleuroit, ou que l'on fît quelque action badine, on auroit un penchant à faire de même pendant toute l'année. Enfin, on célébre ce commencement d'année par des visites réciproques, des repas & des réjouissances; l'on n'entend pendant trois jours qu'un bruit ennuyant de tambours Chinois & d'autres instrumens; on ne voit que des feux d'artifices dont nous parlerons dans la suite. Il se consume beaucoup d'argent en poudre & en papier, tant pour mettre dans les maisons, que pour brûler dans les Pagodes, après le Sacrifice & l'Offrande que l'on fait de viande, de Poules cuites & de fruits, que l'on reporte ensuite à la maison pour les manger avec ses amis.

Je fûs voir le même matin un Spectacle très-sot selon mon goût, mais que les Chinois regardent comme quelque chose de grand. Je sortis par la porte de Lauchin, du côté de l'Orient; je vis une grande vache faite de terre colorée, & une infinité de Chinois à l'entour, qui, après l'avoir rompue à coups de bâtons, (en quoi consiste la solemnité de la Fête) se

battoient à coups de poings à qui auroit les petits veaux de la même matiére, qui étoient dans son ventre. Ils font cela en mémoire d'un de leurs anciens Empereurs, que le peuple croit avoir été changé en vache, qui n'étoit propre que pour le labourage. On me dit qu'ils alloient ensuite présenter ces veaux aux Grands Seigneurs, dont ils recevoient de bons présens.

En revènant, j'entrai dans deux Pagodes : le premier a été bâti en l'honneur de Chianlaoye, Divinité pour laquelle il y a toujours devant la porte du Temple des chevaux prêts, parce que, comme ils le content, il faisoit 1000 lieues par jour. Il y a aussi dans les cours plusieurs Statues de plâtre avec des figures horribles. L'Idole Chianlaoye est assise dans le fonds du Pagode, ayant une espéce de Diadême sur la tête. Je trouvai plusieurs Idolâtres, dont les uns présentoient des viandes préparées & des fruits, les autres brûloient des parfums & des papiers dorés & argentés. D'autres prenoient un morceau de bois fendu en deux, & le jettoient en l'air; si les morceaux tomboient un, ou tous les deux tournés en haut du côté qu'ils avoient été fendus, c'étoit un bon signe, & que l'Idole étoit bien avec eux;

ſi tous les deux avoient l'écorce en haut, c'étoit un mauvais préſage ; mais ils les jettoient tant de fois, qu'à la fin ils tomboient comme ils le ſouhaitoient. D'autres encore retournoient pluſieurs morceaux de bois liés enſemble, & en tiroient un pour ſçavoir leur bonne ou mauvaiſe fortune ; mais ils repetoient cela ſi ſouvent, qu'enfin il leur en arrivoit un avec des marques heureuſes.

Le ſecond Pagode étoit proche du Palais, qui apartenoit autrefois au petit Roi, & ſert préſentement au Capitaine Général des Tartares. Il y en a trois, l'un derriére l'autre ; je vis dans le premier trois Idoles dans une niche, la tête découverte, & d'autres Statues fort grandes ſur le pavé. Dans le ſecond, il y avoit auſſi trois Idoles dans la niche, & quatre aux côtés ſur le pavé. Dans le troiſiéme, on voyoit en bas cinq horribles figures, & dans la niche une grande Idole de couleur d'or, accompagnée d'une autre petite.

Je rencontrai en retournant au logis, quantité de Mandarins en chaiſe & à cheval, vétus d'habits très-magnifiques, ſur leſquels on voyoit en broderie les marques de leur Charge & de leur dégré.

Le Samedi, ceux qui avoient reçû les

complimens du nouvel an, furent rendre les visites en personne, avec les papiers rouges. Cela s'entend des Mandarins inférieurs; parce que les cinq grands les reçoivent & les rendent par le ministére des petits Mandarins, ou autres personnes de leur Tribunal, & se visitent seulement personnellement entr'eux. Ces cinq principaux Ministres de Canton, sont le Fouyen ou Viceroi; le Pouchien-sou, ou Député pour les Taxes dans toute la Province; le Ziankioun, ou Général de la Milice Tartare; & ses deux associés apellés Tou-toun, qui ont le titre de bras droit, & de bras gauche de son corps. Ils sont d'une égale autorité, étant portés dans leurs Chaises par huit personnes, & le Tambour Chinois qui les précéde battant treize coups.

Le Dimanche, plusieurs Chrétiens Chinois vinrent faire leurs dévotions dans l'Eglise des Péres Observantins Espagnols.

Le Lundi, un Marchand Chinois m'invita à dîner chez lui, mais c'étoit de trop bonne heure pour moi. Il y avoit sur la table vingt petits plats de différens fruits & de confitures, & d'autres avec des poulets & du porc. Le Mardi, je fûs rendre visite au Vice-Provincial des Mission-

ſionnaires Auguſtins, qui m'étoit venu congratuler ſur mon heureux retour. Je fûs contraint de reſter le Mécredi à la maiſon, parce qu'il me vint pluſieurs amis, à qui il fallut tenir compagnie. Le Jeudi, j'allai chez le Pére Turcotti Supérieur des Jéſuites de Canton. Le Vendredi, je me promenai ſur le Canal. Le lendemain, je fûs dans la Nouvelle Ville, avec un Interpréte, qui avoit grande envie de venir avec moi en Europe. Le Dimanche, je dînai avec le Vice-Provincial des Auguſtins, qui me régala fort bien.

Le Lundi, je fûs voir dans la Ville tous les préparatifs que l'on faiſoit pour la Fête de Loum-chouen ou des Lanternes, qui eſt une des principales des Chinois; & effectivement je vis des inventions ſurprenantes. Les Chinois diſent qu'elle fut inſtituée peu après l'établiſſement de leur Empire, à l'occaſion d'un Mandarin chéri du peuple par ſa vertu, qui perdit un ſoir ſur le bord d'une riviére, une fille qu'il aimoit tendrement: que dans le tems qu'il la cherchoit le long de la rive, tout le monde, qui prenoit part à ſa peine, le ſuivit avec des flambeaux allumés & des lanternes, en pleurant avec lui; mais qu'après l'avoir cherchée long-tems de tous côtés, comme Cerès fit ſa fille Proſerpi-

ne, ils ne la pûrent jamais trouver.

Les Lettrés dans leurs Livres donnent une autre origine à cette Fête ; l'attribuant à Kié, dernier Empereur de la famille Hia, homme cruel, & entiérement livré à ses passions, qui régnoit il y a 3500 ans. Ce Prince se plaignoit un jour, à celle de ses femmes qu'il aimoit le mieux, que les plaisirs de cette vie duroient trop peu ; qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de personnes qui vécussent cent ans ; que le tems passant si rapidement, il ne pouvoit pas se rassasier de ces plaisirs qu'il aimoit tant ; & enfin, que la nature étoit inhumaine & cruelle. Voici ce qu'elle lui répondit : „ Je sçais un „ moyen pour prolonger le tems de la „ maniére que vous le souhaitez. Faites „ d'un mois un jour, d'une année un „ mois ; & ainsi les années, les mois & „ les jours seront si longs, qu'après avoir „ vécu dix ans, vous aurez eu le plaisir „ d'en avoir vécu cent. " Elle persuada ensuite à ce Prince sensuel & insensé de bâtir un Palais sans fenêtres, afin que la lumiére n'y entrât point. Après l'avoir fait orner d'or, d'argent, de pierres précieuses & de meubles riches, elle y fit venir quantité de jeunes garçons & de belles filles tout nuds, & s'y ensevelit en-

ſin avec ſon mari : ne ſe ſervant point d'autres lumiéres que de celles des flambeaux, & d'une infinité de lanternes ; au lieu du Soleil, de la Lune & des Planettes. L'Empereur Kié y demeura un an avec cette femme impudique, s'adonnant à toutes ſortes de plaiſirs deshonnêtes, dans un oubli entier de leur Cour & de leur Empire.

Ces folies, & pluſieurs cruautés, furent cauſe que ſes Sujets ſecouérent le joug, & mirent ſur le Trône Kimtam, Chef d'une nouvelle Famille. Après la mort de Kié, on détruiſit ſon Palais, on caſſa toutes ſes Ordonnances, on garda ſeulement la Fête des Lanternes, moins pour lui faire honneur, qu'en mémoire du changement Politique.

L'on conte encore qu'il y a environ 2000 ans, un autre Empereur de la dixiéme Famille, apellé Tam, avoit tant de confiance en un Charlatan de la Secte des Taoſous, ( dont la profeſſion eſt de tromper le monde avec des ſecrets de Chymie ; promettant une infinité d'or & d'argent, une vie preſque éternelle, & de faire voler en peu de tems les montagnes d'un lieu dans un autre ) qu'il lui dit un jour l'envie qu'il avoit de voir les Lanternes allumées de la ville de Yam-cheou, dans

la Province de Nankin, qui étoient les plus fameuſes de l'Empire, & dont l'on devoit faire la Fête la nuit ſuivante. Le Magicien répondit, qu'il lui feroit faire ce voyage; qu'il verroit les Lanternes; & qu'il reviendroit à la Cour pendant la même nuit, à ſon aiſe, & ſans être expoſé à aucun danger. Effectivement, on vit en l'air, peu de tems après, des Chariots & des Trônes faits de nuages; qui paroiſſoient être tirés avec une grande viteſſe par des Cygnes. L'Empereur, l'Impératrice, & grand nombre de Dames & de Muſiciens du Palais, arrivérent en un clin d'œil à Yam-cheou, & couvrirent toute la Ville avec les nuées qui les portoient. Le Monarque vit les Lanternes; & pour récompenſer les Habitans du plaiſir qu'il avoit eu dans leur Ville, il leur fit donner une Sérénade par ſes Muſiciens, & s'en retourna auſſi vîte qu'il étoit venu. Il arriva un mois après un Courier de cette Ville, avec des Lettres qui contenoient ce qui s'étoit paſſé chez eux cette nuit-là.

Ils diſent enfin qu'il régnoit il y a 500 ans un Empereur de la Famille Soum, qui avoit coutume de ſe faire voir tous les ans dans ce tems-ci, pendant huit nuits, familiérement à tous les Grands Seigneurs,

ausquels il donnoit le plaisir de belles Lanternes, de feux d'artifice & de Musique agréable dans son Palais.

Je me promenai donc le Mardi (14. de Février, & le 12. de la Lune des Chinois) dans Canton, pour voir cette célébre Fête nocturne. Dans chaque quartier, on avoit mis quelques figures d'Idoles, autour desquelles étoient plusieurs personnes déguisées avec des habits de masques extravagans, & jouant de divers instrumens; ils alloient sur des ânes ou à pied comme dans le Carnaval, précédés d'une longue procession de Lanternes attachées à de grandes perches. Ces Lanternes étoient faites de papier ou de soie de plusieurs couleurs, avec des figures de poissons, de chiens, de chevaux, de lions & d'autres choses, que la lumiére rendoit fort agréables: & le tout étoit accompagné d'un fracas d'instrumens d'airain & de tambours. Plusieurs alloient tout nuds, pour être plus au naturel.

On voit le plus beau de cette Fête dans les Pagodes & les Palais des Seigneurs, où l'on fait des Lanternes qui coûtent des quinze & vingt pistoles, & dans ceux des Vicerois & des Princes, où l'on en fait qui ne coûtent pas moins de 100, 200, & 300 écus. On les pend dans les Salles

les plus magnifiques, à cauſe de leur grandeur, parce qu'il y en a de vingt & trente coudées de diamétre. L'on met dedans une infinité de lampes & de chandelles, dont la lumiére donne de la grace à la peinture, & la fumée de la vie aux figures, qui par un artifice admirable, vont tournant, ſautant, & deſcendant dans la Lanterne. On y voit des chevaux qui courent, des Chariots que l'on tire, des gens qui travaillent ſur la terre, des Vaiſſeaux à la voile, des Mandarins & des Princes qui ſortent & entrent avec une grande ſuite, des Armées en marche, des Comédies, des Danſes, & milles autres agréables repréſentations. Le Peuple paſſe toute la nuit à regarder ces Spectacles, au ſon des Inſtrumens qu'ils ont aportés dans leur compagnie, qui ſe forme de parens & d'amis. Il n'y a point de maiſon, pauvre ou riche, qui n'ait cette nuit-là quelque Lanterne pendue dans la cour, dans la maiſon, ou aux fenêtres. On voit auſſi repréſenter des Comédies par de petites figures que l'on fait mouvoir avec des fils cachés, ou avec des ombres que l'on fait paroître ſur des étoffes de ſoie blanche très-fines & tranſparentes; elles repréſentent merveilleuſement bien des Rois, des Reines, des Capitaines, des

Soldats, des Bouffons & autres Perſonnages de Théâtre. Ce qu'il y a de ſurprenant, eſt qu'ils leur font exprimer la douleur, la joie, la colére & les autres paſſions auſſi facilement qu'ils les font mouvoir. Outre ces Repréſentations & ces Figures, ils élévent auprès des Pagodes pluſieurs arcades couvertes de ſoie, ſur laquelle ſont quantité de peintures, que la lumiére de derriére fait paroître avec des couleurs agréables & des caprices particuliers. Enfin, on conſume pour cette occaſion dans tout l'Empire, pluſieurs millions, tant en papier pour orner les maiſons, que pour en brûler, faire des Lanternes & des feux d'artifice. Il me ſemble que ſi l'on pouvoit voir tout l'Empire d'un ſeul coup d'œil, de quelque lieu fort élevé, il paroîtroit tout illuminé, n'y ayant perſonne à la ville, à la campagne, ou ſur les riviéres, qui n'allume des Lanternes peintes & faites de différentes façons, & qui n'ait des feux d'artifice qui repréſentent diverſes figures d'animaux.

Je ne crois pas qu'il y ait de Nation au monde, qui dans l'art des feux d'artifice, puiſſe imiter les Chinois; puiſqu'on leur a vû faire un berceau entier de raiſin rouge qui brûloit ſans ſe conſumer: au contraire, le tronc de la vigne, les branches,

les feuilles, les grappes & les pepins, qui brûloient tous peu-à-peu dans le même tems, paroissoient de leurs propres couleurs, ou rouge, ou verd, ou autrement; de sorte que ce qui n'étoit que feint, sembloit vrai & naturel aux Spectateurs. Ce qu'il y a de plus merveilleux, est de voir que le feu, qui est un élément si actif & si terrible, agisse si lentement, qu'il ait comme laissé sa nature pour obéir à l'art; & ne serve qu'à représenter au vif le Berceau, & non pas à le brûler.

---

## CHAPITRE IV.

*Description du Cortége du Leamquam Tsounto, ou Vicaire de deux Provinces, & des autres choses considérables que l'Auteur a vûes dans Canton.*

LE Mécredi, j'eûs la curiosité de voir le Tsounto, qui étoit alors à Canton pour les affaires de sa Charge. On tira trois boëtes avant qu'il sortît de son Palais, pour avertir le Peuple. La figure suivante fait voir son magnifique Cortége.

A. Tambours Chinois, sur lesquels on frapoit treize coups.




*Leamquam Tsunto Vicaire General de deux Provinces avec vne Suite de mille personnes*

B. Premiére Tablette, avec les marques de Juge dans le Civil.

C. Seconde Tablette, avec celles de Gouverneur des Armées.

D. Troisiéme Tablette, qui impose le silence.

E. Quatriéme Tablette, qui ordonne à un chacun de se ranger.

F. Drapeaux.

G. Divers Emplois que le Ministre occupe.

H. Bâtons dorés.

I. Le Dragon, Devise de l'Empereur.

L. Domestiques & Serviteurs.

M. Bourreaux & Archers.

N. Parasol.

O. Valets de Bourreaux.

P. Personne qui porte le Sceau de l'Empereur, dans une Valise, sur les épaules.

Q. Autre qui porte la Patente.

R. Le Tsounto dans une Chaise découverte, portée par huit hommes.

S. Autre Parasol différent.

T. Premiers Gardes.

V. Seconds Gardes.

X. Compagnie de Cavalerie Tartare.

Y. Dames Chinoises qui voient sortir le Tsounto.

Z. Dames Tartares.

Après le dîner, je fûs sur le haut d'une montagne, voir les aprêts que l'on faisoit dans une maison, où le Viceroi devoit être reçû le soir, avec quelques principaux Mandarins. Elle avoit été bâtie par un Mandarin dans la Ville de Louchien ou la Vieille, & ne consistoit qu'en une Salle, soûtenue de plusieurs belles colomnes de bois. Au-dessus, il y en avoit une pareille, & toutes les deux étoient grandes, mais n'avoient pas beaucoup d'agrément; c'étoit plûtôt un belveder, puisqu'on découvroit toute la Ville de cet endroit. Dans une Salle haute, il y avoit un Pagode avec plusieurs Idoles, environnées de quantité de leurs Taozous ou Religieux. Dans celle d'en bas, les Tables étoient dressées & assez bien ornées pour recevoir le Viceroi. L'on voyoit autour le long de la muraille, plusieurs Armoires, Cabinets & autres meubles vernis à la Chinoise, ou à la maniére du Japon, & remplis d'un très-grand nombre de figures. Je descendis de la montagne ensuite, parce qu'il ne devoit venir que tard, & que l'on devoit allumer quelques feux d'artifice. Etant arrivé au pied de la montagne, j'entrai dans un Couvent de Religieuses Bonzes. Elles me présentérent le Thé, me firent voir leur

Pagode & leur Monaſtére. On fit encore la nuit ſuivante des réjouiſſances publiques dans la Ville, avec les Lanternes & autres folies ſuperſtitieuſes.

Le Jeudi, Monſieur Baſſet m'invita à dîner chez lui. Le lendemain, je fûs me promener ſur le Canal. Le Samedi, je rendis viſite au Supérieur des Auguſtins Eſpagnols.

Le Dimanche, il y eut un grand concours de Chrétiens Chinois dans l'Egliſe des Obſervantins Eſpagnols. Le Lundi, jour que l'on jugea heureux, on célébra beaucoup de nôces. Je vis de deſſus ma porte paſſer une nouvelle Mariée. Six femmes marchoient devant tenant chacune une boëte à la Chinoiſe, bien vernie & bien dorée, dans leſquelles étoient les préſens. Enſuite venoient vingt Muſiciens avec divers Inſtrumens, & pluſieurs Etendards de papier peint ſur des bâtons forts longs. La Mariée ſuivoit dans une Chaiſe couverte & richement ornée de taffetas de pluſieurs façons, que quatre Parens accompagnoient. Dix valets portoient après autant de Caiſſes, dans leſquelles étoient les Meubles de la nouvelle épouſe, parce qu'elle n'étoit pas de condition. L'Epoux l'attendoit à ſa maiſon avec d'autres Parens, pour la recevoir à la porte.

Le Mardi, j'allai chez le P. Turcotti. Le lendemain je vis une Pompe funébre. Premiérement marchoient douze Etendards de papier, des Statues, & autres choſes ſuſpendues à des eſpéces de piques: puis venoient vingt Joueurs d'Inſtrumens, & ſix coffres pour porter les Parfums & les Offrandes que l'on fait aux Bonzes. Enſuite paroiſſoient ſept grands Paraſols avec des pentes à l'entour, & pluſieurs Bonzes avec leurs Chapes qui accompagnoient le mort. Le tout étoit terminé par une centaine de Chinois, qui avoient tous dans la main de ces cordes qui brûloient lentement. Les Parens les plus proches étoient parmi eux, revêtus d'un ſac & le corps penché vers la terre.

Je paſſai fort agréablement le Jeudi à converſer avec M. Baſſet. Le lendemain, trouvant le jour propre pour voir une partie du *Palais* du Tſounto, (à cauſe des viſites que lui faiſoient tous les Mandarins de la Ville & de la Province, comme à leur Supérieur dans le Civil & le Militaire, étant Capitaine Général ou Vicaire des Provinces de Quamtoum & de Quamſi) je m'y rendis de bonne heure. La premiére cour étoit de la longueur d'une portée & demie de mouſquet, & large à proportion, dans laquelle il y avoit

plusieurs Soldats sous des Tentes. On voyoit sur deux poutres fichées en cet endroit, deux Drapeaux jaunes de figure quarrée, avec des inscriptions de même que chez le Viceroi. Il y avoit à la porte de la seconde cour plusieurs Officiers, & entr'autres quarante avec des habits de soie, sur l'un desquels étoit brodé un oiseau, sur l'autre un lion, ou un tigre, ou autre chose. Etant entré dans la seconde cour, (qui peut avoir une demie portée de mousquet de longueur en quarré) je m'avançai jusqu'à la troisiéme porte, où je trouvai des Gardes qui ne me permirent pas d'aller plus avant; mais de cet endroit je remarquai que la grandeur de la troisiéme & quatriéme cour, étoit semblable à celle de la seconde. Au bout de la quatriéme, étoit la Salle d'Audience, assez bien parée. Après y avoir été une heure, je vis congédier le Viceroi, le Zan-kyoun & autres Mandarins, que le Tsounto, (homme âgé, mais d'un bel extérieur & habillé à la Tartare) conduisit fort civilement jusqu'à la quatriéme porte; mais je remarquai qu'ils vinrent à la troisiéme porte, sur une chaussée bien pavée qui partage la cour, où ils réitérérent les révérences. La suite du Viceroi étoit plus nombreuse que celle du Zan-

kyoun ; parce que celui-là avoit ſeize Drapeaux qui précédoient, enſuite autant de Tablettes, ſur leſquelles étoient écrites les prérogatives de ſa Charge ; pluſieurs Paraſols, trente Soldats à cheval, plus de cinquante bas Officiers, comme des Bourreaux, des Archers & autres avec les bâtons, les chaînes, & les baguettes ; après quoi il paroiſſoit dans une chaiſe portée par huit hommes. On diſoit que l'Empereur avoit envoyé le Tſounto & deux Tagins, ou grands hommes, pour faire la Revûe des Troupes de la Province, c'eſt-à-dire, pour remplir leurs Bourſes.

Je vis après le dîner une autre Pompe Nuptiale. On portoit premiérement vingt grandes Lanternes, attachées à de grands bâtons, mais dont les chandelles n'étoient pas allumées. Après cela parurent quantité de préſens de toutes les ſortes, & douze femmes qui en portoient de particuliers ; & puis encore des Lanternes portées par de jeunes gens, & des ouvrages en ſoie & en papier ; enfin la nouvelle Mariée dans une chaiſe couverte.

En paſſant le Samedy devant le Tribunal de Quancheoufou, qui eſt le Gouverneur de la Ville, je trouvai qu'on battoit un miſérable ; & en ayant deman-

dé la cause, on me dit qu'on lui donnoit la bastonnade pour la faute d'un autre : la coutume permettant qu'un homme condamné à recevoir tant de coups, trouve avec de l'argent quelqu'un qui les souffre pour lui : auquel cas il faut donner quelque chose au Géolier & au Bourreau, pour qu'ils consentent à cet échange. Le P. Augustin, Supérieur de la Maison où je demeurois, me conta que l'on avoit porté cet abus si loin les années passées, que certains Voleurs ayant été condamnez à la mort, leurs amis persuadérent à quelques pauvres paysans, qu'il n'y avoit que quelque coups de bâton à recevoir moyennant un tel prix ; après avoir gagné le Géolier, ils firent sortir de la prison les personnes condamnées, & le Mandarin fit ensuite mourir ces malheureux qui s'étoient chargés des noms & des crimes des malfaicteurs. On découvrit dans la suite cette fourberie, & l'on en fit mourir les auteurs.

Le Dimanche, je fus me promener sur le Canal. Le lendemain, le Gouverneur de la Ville ordonna un jeûne de quinze jours, afin d'obtenir une pluye qui pût faire croître le ris ; car on s'apercevoit d'une trop grande sécheresse. Le bon étoit, qu'on faisoit jeûner ainsi par force

les Chrétiens, & à faire Carême sur la fin du Carnaval : car il étoit défendu, sous des peines rigoureuses, de vendre du Bœuf, du Porc, des Poulets, des œufs, & autres choses semblables, mais seulement des herbes & des légumes. On fait ces jeunes-là presque tous les ans, dans les Villes où la pluye manque ; & les Chinois font leur possible pour l'obtenir, avec des Priéres & des Processions, en allumant quantité de bougies dans leurs Pagodes, & en brûlant des papiers dorés & argentés.

Je fûs le Mardi prendre conseil de Monsieur Basset, touchant mon voyage & mon retour en Europe. Le Mécredi j'allai dans la Nouvelle Ville avec mon Interpréte, & j'achetai quelques curiosités.

---

## CHAPITRE V.

*Petit voyage de l'Auteur jusqu'à Macao.*

AYant résolu, avec l'avis de Monsieur Basset, de passer à Manille, sur la patache Espagnole qui étoit à l'ancre à Macao ; je trouvai à propos de voir le Capitaine même, & de lui demander

mon embarquement. Je me préparai le Jeudi premier de Mars pour le petit voyage. Je fis embarquer le lendemain une de mes valises dans le Chiampan, ou grande barque, qui portoit à Macao les Caisses d'Etoffes que les Marchands Espagnols avoient achetées.

On mit le Samedi à la voile fort tard, & l'on fit peu de chemin. Le Dimanche, le vent étant contraire, à peine pûmes-nous venir à la vûë de Chiounté, où les PP. Observantins Espagnols ont une Maison & une Eglise; ni passer le lendemain Aonson, à cause du même vent.

Le Mardi, avant le lever du Soleil, les Matelots idolâtres se mirent à faire leur Sacrifice. Le Pilote fit l'office de Prêtre sous un Parasol, afin de faire plus décemment ses cérémonies détestables. Les viandes étoient dans des plats sur la table; elles consistoient en Porc cuit & en Poisson, outre des cannes de sucre en petits morceaux & du vin. Il joignit les mains, & frappa de la tête le plancher plusieurs fois, au son d'un tambour; après quoi il commença à marmoter quelques paroles; & enfin versa un peu de vin sur les viandes, & brûla, à l'ordinaire, quelques papiers de couleur. On partagea ensuite aux Idolâtres les viandes & le vin, qu'ils man-

gérent avidement, s'imaginant qu'elles étoient benites.

Une action aussi impie que celle-là, ne pouvoit que produire de mauvais effets. De deux Chiampans de Voleurs qui étoient dans l'Isle, il en vint un sur nous. Nos Matelots le reçûrent comme amis, croyant que c'étoit la Garde du Canal, & le saluérent au son du tambour. Les Voleurs répondirent avec la même civilité, en élevant les mains en l'air pour marque d'amitié; puis ils s'aprochérent de la poupe de notre Barque, en demandant si nous avions du sel, & voulurent venir à bord. Sur quoi, commençant à soupçonner qui ils pouvoient être, nous courûmes aux armes, & tirâmes deux coups de pistolet, pour les épouvanter. Comme ils sont naturellement lâches, ils s'enfuirent aussi-tôt, & furent prendre une Sentinelle qu'ils avoient mise sur la hauteur de l'Isle. Les deux Chiampans se retirérent ensuite dans l'endroit le plus caché, de peur que ce bruit ne vint aux oreilles du Mandarin de la Maison Blanche, & qu'il n'envoyât à leur poursuite. En songeant à me défendre des Voleurs, je ne pûs pas éviter la friponnerie de nos Matelots, qui, profitant de l'occasion du trouble où chacun

étoit, me prirent une petite Montre que je portois au P. Philippe Fieſchi.

Les Matelots Chinois vouloient encore jetter l'ancre, à la vûë des Pirates, diſant qu'il étoit baſſe-mer, & qu'il n'y avoit pas d'eau aſſez pour aller plus avant; & comme on prioit le Pilote d'aller au moins juſqu'à la Maiſon Blanche, pour n'être pas expoſés davantage, il le refuſa abſolument; cela lui attira quelques coups de bâton qui lui firent hauſſer toutes les deux voiles.

Nous arrivâmes à Macao avant midi. Je mis pied à terre, & me rendis chez le P. Joſeph de la Conception, Prieur du Couvent des Auguſtins, qui me reçut avec autant de civilité, qu'à ma premiére arrivée. Comme c'étoit le dernier ſoir du Carnaval, le P. Prieur & moi nous fûmes ſouper dans la maiſon de Don Antoine Baſarte, Capitaine de la Patache Eſpagnole. Le ſouper fut très-bon, & l'on s'y divertit beaucoup à cauſe du nombre des conviés, tous les Marchands Eſpagnols s'y étant trouvés.

Le Mécredi, premier jour de Carême, je fûs prendre des Cendres, & après dîner, j'allai au Sermon dans le Collége de S. Paul des Jéſuites. Le Jeudi, j'entendis aux Dominicains le Panégyrique de

S. Thomas d'Aquin, & après dîner un autre chez les Augustins. Le Vendredi, le P. Laureati Italien prêcha dans S. Paul, où il y eut un grand concours de peuple; parce qu'à Macao la dévotion est fort grande, & que les Eglises sont fort fréquentées des hommes & des femmes.

L'habillement des femmes est fort étrange; deux piéces de toiles de la côte suffisent pour tout, sans que le Tailleur y mette les cizeaux, ni l'aiguile. Elles en mettent une autour de la ceinture, & elle leur sert de juppe; de l'autre elles s'en couvrent la tête & l'estomac. Elles ne portent point de bas, & se servent seulement d'une certaine sorte de mules. Les Dames sont mieux habillées & plus décemment. Elles ont coutume d'aller dans une chaise de bois, bien dorée & fermée par tout: elles y sont assises à la Turque, les jambes croisées; la petitesse des siéges ne leur permettant pas d'être autrement. On porte ces chaises comme des cages, pendues à un anneau de fer qui est au haut, dans lequel on passe un bâton. Les hommes ont de certains haut-de-chausses, qui leur tombent jusqu'au coup de pied; ce qui les fait paroître comme autant de Bragues à long poil.

Quoique le Vaisseau fût petit, le Ca-

pitaine Bazarte m'accorda le paſſage juſqu'à Manille, d'une maniére fort généreuſe; & n'ayant plus d'affaires à Macao, je pris congé de mes amis, & retournai à Canton pour y prendre mes valiſes.

---

## CHAPITRE VI.

*Retour de l'Auteur à Canton par un autre chemin.*

JE louai une chaiſe pour 850 Chiappes, & partis le Samedi avant midi. Je paſſai premiérement à la Maiſon Blanche, très-petite Ville, qui eſt la réſidence d'un petit Mandarin, & j'arrivai le ſoir dans le Village d'Iouma, après avoir fait 18 milles. J'eûs dans l'Hôtellerie une mauvaiſe chambre, & encore un plus mauvais ſouper, ne s'y trouvant rien à acheter.

Le Dimanche, un Chinois qui ſe mit de ma compagnie & moi, nous reprîmes le chemin toûjours dans des montagnes & des collines. Les Porteurs de chaiſes étoient ſi foibles, qu'ils ſe repoſoient ſouvent; & par pitié pour eux, je fis une bonne partie du chemin à pied. Ils étoient bien différens de ceux de Nanganfou, qui

me portérent tout-au-haut d'une montagne escarpée, sans jamais me faire toucher pied à terre. Nous arrivâmes après midi à Aonson, après avoir fait encore 18 milles. Je m'embarquai aussi-tôt pour peu de chose, dans la Barque de passage, qui sur le soir mit à la voile, & fit route pendant toute la nuit, avec un bon vent.

Le Lundi, nous passâmes par Chiounté, le vent continuant d'être favorable. Quoique ce Canal soit d'eau douce, on y prend une infinité d'huitres, qui sont si grandes, qu'il s'en trouve dont la chair pése jusqu'à une livre; mais l'ordinaire est de demi-livre, & elles n'ont pas si bon goût que les nôtres. Les Chinois emploient leurs écailles dans les Batimens, en guise de pierre : & les Portugais les rendent si fines, qu'ils s'en servent pour leurs vîtres, comme il a été dit.

J'arrivai le Mardi à Canton, & retournai à mon apartement chez les Observantins Espagnols. Le Mécredi, en allant chez le Peintre qui travailloit pour moi, je rencontrai une Procession de Taouzous, qui alloient à des funérailles avec leurs Châpes garnies d'or. Quantité de Parasols, de Brancards pleins d'Idoles, de Drapeaux de soie & de papier en couleur,

de parfums & d'autres choses marchoient devant.

Le Jeudi, je vis partir le Fouyen ou Viceroi, avec une pompeuse suite de 280 grandes Barques dorées & peintes, tant à lui qu'aux Mandarins qui l'accompagnoient jusqu'à Fouchian. Il y alloit pour veiller à la tranquilité d'une troisiéme partie de sa Province, où l'on craignoit quelque tumulte ou une invasion de voleurs. L'Empereur avoit ordonné, pour plus grande sûreté, que l'on partageât le soin de la Province à trois. Une partie à ce Viceroi, une autre au Titou ou Capitaine Général de la Milice du Pays, & la troisiéme au Tsounto ; avec ordre à chacun de rendre compte de ce qui se passeroit dans son quartier.

Le Vendredi, le petit Mandarin de Tounlan, ou côte d'Orient, partit par ordre du Viceroi, pour appaiser les différends qui étoient entre les Habitans de cet endroit, & les PP. Observantins Espagnols. Ceux-ci avoient acheté un fonds pour élever une Eglise à l'usage des femmes Chrétiennes de cet endroit ; & les Habitans ne vouloient pas le permettre : disant que si l'on élevoit un tel Bâtiment, leurs vies seroient en danger, & aportant d'autres raisons dont j'ai parlé ailleurs.

Ayant résolu de partir, j'allai le Samedi prendre congé du P. Turcotti : le Dimanche je fis aussi mes adieux à Monsieur Basset, Prêtre Missionnaire François ; & le Lundi je fûs dans la Vieille Ville, remercier le P. Commissaire Provincial des Observantins, du bon traitement qu'il m'avoit fait pendant si longtems, aussi-bien que les Péres chez qui j'avois demeuré.

---

## CHAPITRE VII.

### *Retour de l'Auteur à Macao.*

TOut étant prêt, je fis embarquer mes hardes & mon Noir le Mardi, & après dîner je m'embarquai aussi. Quoique l'on fit route tout le reste de la journée & pendant toute la nuit, on avança cependant fort peu. Le Mécredi, nous passâmes à Chiounté, & la nuit nous avançâmes considérablement. Mais le Jeudi, nous fîmes peu chemin, faute de vent. Le lendemain, le même Pilote fit un pareil Sacrifice, avec les mêmes cérémonies que l'autre fois. Il ne vouloit pas que je fisse de l'eau du côté de la Barque, réservé pour cette superstition. Nous entrâmes de

bonne

bonne heure dans Macao. Les Douanniers visitérent exactement toutes les caisses d'étoffes. Ils pesérent celles où il y avoit de l'or, à part de celles qui étoient simples ; & les travaillées séparément des unies : parce que le droit qu'on en payoit étoit différent. Au reste, ce droit n'est qu'une bagatelle ; puisque l'une portant l'autre, il ne va qu'à un, ou au plus, un & demi pour cent. Je fûs loger chez les Augustins. Le Samedi, j'entendis un beau Sermon dans l'Eglise des Observantins.

Le Dimanche, j'allai avec le P. Prieur dîner dans la maison du Capitaine Don Antoine Basarte, qui nous régala assez bien. Je me rendis le Lundi au Collége de S. Paul, où je révérai la partie du bras glorieux de S. François Xavier.

Je fûs le Mardi rendre mes respects à Monseigneur Sisaro, Evêque de Nankin ; & le Mécredi je pris congé de Don Pedro Vays de Figuera, Chevalier de l'Ordre de Christ. De-là, je montai pour voir la Forteresse du Nord ; mais y étant arrivé, le Capitaine de Garde ne m'en permit pas l'entrée : je m'en plaignis à quelques Portugais, qui me dirent que je ne regardasse pas cela comme une insulte ; mais comme un trait de prudence du Commandant, qui ne vouloit pas laisser voir le

mauvais état de l'Artillerie, qui étoit en petit nombre & toute démontée, à cause de la pauvreté de la Ville. Je ne vois donc pas sur quel fondement le P. Joseph de sainte Thérése dit que la Ville de Macao est très-riche ; & que dans le tems du Couronnement de Jean IV. Roi de Portugal, elle envoya un grand present d'argent comptant, & 200 canons de bronze. Le bon Pére étoit si fort prévenu pour cette Artillerie, qu'il auroit avancé toutes sortes de mensonges en sa faveur. Je n'ai jamais entendu rien de plus extravagant, que lorsqu'il dit que l'on trouva à Malacca, quand les Portugais s'en rendirent maîtres, 3000 piéces de canon de bronze ; puisqu'on sçait que plusieurs des meilleures Places de l'Europe, jointes ensemble, n'en pourroient pas fournir un si grand nombre ; que Malacca enfin n'est qu'un petit Village, composé de maisons de terre, de bois & de feuilles de palmier ; & que le Château est si petit, qu'il ne pourroit pas contenir tant de canons, quand on les mettroit les uns sur les autres. C'est peut-être de ces 3000 (nombre qu'on ne trouvera pas dans les Indes, tant en bronze qu'en fer,) qu'on a tiré les 200 que Macao envoya au Roi de Portugal. Mais qu'y faire ? chacun est maî-

tre d'écrire ce qui lui plaît ; & si un Auteur s'égare quelquefois, il ne s'ensuit pas qu'il ne dise la verité, & ne soit de bonne-foi, dans d'autres choses.

Le Jeudi, je fûs prendre congé de Jérôme Vasconcellos, aussi Chevalier de l'Ordre de Christ ; & croyant partir dans peu, j'en fis autant le Vendredi du P. Laureati, Prédicateur dans le Collége de Macao, & Missionnaire à la Chine.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Naufrage d'une Patache, & la délivrance miraculeuse de quelques gens de son Equipage.*

JE pris le Samedi une Barque, pour voir l'Isle-Verte, qui apartient aux Jésuites, & n'est éloignée de la Ville que d'un mille. Elle a un mille de circuit ; & quoiqu'elle soit un rocher stérile, il y a cependant une maison commode pour la récréation des Péres, & quelques arbres fruitiers autour, comme des Lichias, des Longans, des Vivas, quelques Platanes & Ananas.

Je trouvai dans cette Isle un Frére qui me conta une histoire fort surprenante,

dont j'avois déjà entendu parler à d'autres. En 1682. une Patache de la côte de Coromandel, partit de la Ville de Manille & du Port de Cavite, avec environ 60 perſonnes à bord, tant Mores, Gentils que Portugais, du nombre deſquels étoit ce Frére. Le Pilote ne connoiſſant point deux Séches qui ſont vis-à-vis des Iſles Calamianes, échoua ſur une ; le Vaiſſeau ſe briſa & les Marchandiſes furent perdues. Les Mores & les Gentils voulant ſe ſauver dans une Iſle voiſine, il ſurvint une tempête qui les coula à fond avec la Barque ; mais les autres attendirent le calme, & firent du mieux qu'ils purent un caiſſon des planches qu'ils trouvérent, & paſſérent peu-à-peu, en pluſieurs fois, dans l'Iſle qui n'étoit éloignée que de deux milles. N'ayant point trouvé d'eau dans celle-là, ils furent dans une autre qui n'étoit éloignée que de trois lieuës, qu'ils trouvérent fort baſſe auſſi, très-petite, ſans bois & ſans eau ; deſorte qu'ils furent obligés pendant quatre jours de boire du ſang de tortuë. Enfin, la néceſſité leur donnant de l'eſprit, ils firent des foſſes dans l'Iſle juſqu'au niveau de l'eau; il y en vint, dont ils burent, quoiqu'elle fût un peu ſalée, faute d'autre. La Divine Providence les nourriſſoit de tortuës ; par-

ce que lorſqu'elles venoient pondre à terre, ils en tuoient une ſi grande quantité, qu'ils eurent de quoi ſe nourrir, pendant ſix mois que cela dura. Le tems des Tortues étant paſſé, il vint dans l'Iſle de grands Oiſeaux de Mer (que les Eſpagnols & ſur tout les Portugais apellent Paxaros Bobos, ou ſots oiſeaux) pour y faire leurs nids; cela donna à ces gens-là l'occaſion d'en tuer à coups de bâton autant qu'ils voulurent; & ce fut ainſi que les dix-huit perſonnes, qui étoient paſſées dans l'Iſle, ſe nourriſſoient pendant les ſix mois de tortues, & pendant les ſix autres de ces oiſeaux, dont ils faiſoient proviſion en les mettant ſécher au ſoleil. Ils n'avoient point de pots pour les faire cuire; mais le beſoin leur aprit à en faire de terre, qui ne ſervoient qu'une fois. Leurs habits étant entiérement uſés, pendant les ſept ans qu'ils menérent cette malheureuſe vie, ils écorchoient les oiſeaux, & couſant enſemble les peaux avec des aiguilles & du fil fait de petites palmes, ils en couvroient leur nudité. Ils ſe défendoient du froid en hyver, en ſe mettant dans des grottes qu'ils avoient creuſées avec leurs mains. Pluſieurs Navires paſſérent pendant ce tems-là; mais aucun ne voulut jamais les venir ſecourir, ſur les

ſignaux qu'ils leur faiſoient avec des feux, dans la crainte de tomber ſur les ſéches : ainſi leur eſpérance ſe convertiſſoit toujours en triſteſſe. Ils ſe réſolurent à la fin ou de mourir, ou de ſortir de tant de miſéres ; parce que les oiſeaux épouvantés, ne venoient plus en ſi grande quantité qu'au commencement, & ces hommes étoient devenus comme autant de Fantômes, faute de vivres, & n'ayant que de très-mauvaiſe eau. Ils firent donc une eſpece de barque, ou, pour mieux dire, un coffre de planches, qu'il calfeutrérent avec le coton d'un matelas qu'ils avoient, & y mettant de la graiſſe de tortue, au lieu de poix. Ils ſe ſervirent des nerfs pour faire des cordes, & firent des voiles des peaux d'oiſeaux couſues enſemble. Ils partirent enfin, ſans une proviſion ſuffiſante de ces mêmes tortues, d'oiſeaux & d'eau ; remettant toute leur eſpérance dans la miſéricorde Divine ; & arrivérent en huit jours dans l'Iſle d'Aynan.

Les ſeize Mariniers mirent pié à terre, deux étant morts dans la petite Iſle, & les Chinois prirent la fuite, en les voyant faits comme des ſpectres & avec des habillemens ſi étranges ; mais ayant ſçû d'eux leur malheur, Le Mandarin de l'Iſle leur fit donner tout ce qu'il leur falloit

pour les rétablir, & leur fournit ensuite de quoi retourner chez eux. Ceux qui étoient Portugais, étant arrivés à Macao, un d'entr'eux trouva que sa femme, qui l'avoit crû mort, s'étoit remariée; mais celui qui l'avoit épousée fut obligé de la lui rendre, & eût la peine d'en chercher une autre: de quoi peut-être ne fut-il pas trop fâché.

Avant que de quitter la Chine, il faut (puisque je m'en ressouviens) que j'avertisse le Lecteur, que c'est à grand tort que l'Auteur de la Relation de l'Ambassade des Hollandois à Pékin attaque l'honneur des Dames Chinoises. Il a certainement rêvé, en disant qu'il y a des courtisannes publiques à la Chine; & qu'elles sont conduites dans la Ville sur des ânes par ceux qui en font trafic, & qui vont criant: *Qui en veut?* comme des autres choses nécessaires à la vie. Il a même poussé la chose, jusqu'à faire graver, & mettre dans son Livre la figure d'une telle femme. Certainement, je n'ai rien vû de pareil dans tant d'Empires & de Royaumes où j'ai été, ni même chez les Mores qui sont plus barbares que les autres. Quant à la Chine, ayant été dans les deux Cours de Pékin & de Nankin, par la même route que les Ambassadeurs de Hollande, je

n'ai jamais entendu parler d'un tel trafic, loin de l'avoir vû. C'étoit bien avec raison que le P. Grimaldi, qui avoit été l'Interpréte de cette Ambassade, me disoit que l'Auteur de la Relation avoit plus écrit de mensonges que de paroles.

Le Dimanche premier de Mars, arriva le dernier Chiampan chargé d'étoffes. Dominique Seila, Facteur de la Patache Espagnole, l'avoit loué exprès, afin de ne pas faire attendre le Vaisseau plus longtems pour sa charge. On fut obligé de rester encore le Lundi, autant parce que Simea le domestique du Tsounto, (qui s'étoit chargé d'une affaire de 28000 piéces de huit) étoit absent, que parce que son compagnon (entre les mains de qui le reste des étoffes étoit) ne vouloit pas les délivrer sans lui : outre que l'Oupou ou Douannier Chinois différoit, par un intérêt particulier, de signer le Chiappa, ou le congé que le Capitaine Basarte sollicitoit fort, pour pouvoir partir ; d'autant plus que le Général Portugais ne peut pas le donner sans la permission de l'Oupou.

Enfin le Mardi, quelques-uns des Officiers de la Douanne vinrent dans la maison du Capitaine avec qui on s'accommoda pour cinquante ducats, outre le paye-

ment de tous les droits ; & ainſi le Mécredi un des principaux Officiers, avec quantité d'autres inférieurs, aporta le congé au Capitaine qui les récompenſa de leurs peines.

Simea étant arrivé le Jeudi, il délivra ponctuellement pour 28000 piéces de marchandiſes, & reçut les 15000 livres qu'on lui devoit de reſte.

Le Vendredi à la pointe du jour, la Patache étant prête à mettre à la voile, je n'eûs pas peu de peine à faire en toute hâte mes proviſions, ayant été trop négligent. Le Lecteur me permettra de me repoſer en cet endroit, pour recommencer en peu de tems, la ſuite de mon voyage.

*Fin de la quatriéme Partie.*

Reliure
Me Montmont
2001





